



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN N7HI J

38557.20



Harvard College Library.

FROM THE BEQUEST OF

JAMES WALKER, D.D., LL.D.,

(Class of 1814),

FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE;

“Preference being given to works in the  
Intellectual and Moral Sciences.”

3 May, 1894.









**BOSSUET**  
**ET**  
**L'ÉLOQUENCE SACRÉE**  
**AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

---

**TOME PREMIER**



DU MÊME AUTEUR

---

**Études sur les Pères des trois premiers siècles.**  
10 vol. in-8..... 60 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

**Les Pères apostoliques et leur époque.** 1 vol.  
in-8..... 6 fr.

**Apologistes chrétiens au II<sup>e</sup> siècle.**

— 1<sup>re</sup> PARTIE : *saint Justin*. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— 2<sup>e</sup> PARTIE : *Tatien, Hermias, etc.* 1 vol. in-8..... 6 fr.

**Saint Irénée.** 1 vol. in-8..... 6 fr.

**Tertullien.** 2 vol. in-8..... 12 fr.

**Saint Cyprien.** 1 vol. in-8..... 6 fr.

**Clément d'Alexandrie.** 1 vol. in-8..... 6 fr.

**Origène.** 2 vol. in-8..... 12 fr.

**Panégyrique de Jeanne d'Arc.** In-8..... 80 c.

**Étude sur le Protestantisme.** In-8..... 1 fr.

OUVRAGE POSTHUME

**Commodien, Arnobe et Lactance, et autres frag-  
ments inédits..... 6 fr.**

©

# BOSSUET

ET

## L'ÉLOQUENCE SACRÉE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR  
*Charles Émile*  
**Msr F REPPEL**  
ÉVÊQUE D'ANGERS

---

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE

Fait à la Sorbonne

PENDANT LES ANNÉES 1855-1856 ET 1856-1857

---

TOME PREMIER

---

PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

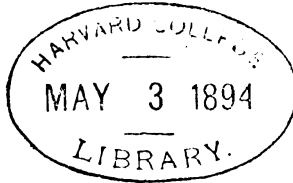
82, RUE BONAPARTE, 82

---

1893

(Droits de traduction et de reproduction réservés)

38557.20



*Walker fund.*  
*2 vols.*

## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

---

Encore un livre sur Bossuet, et un livre vieux de près de quarante ans ! Telle est l'objection que provoquera peut-être l'annonce de cet ouvrage. De prime abord, elle semblerait quelque peu raisonnable ; car il faut bien convenir que notre époque a déjà beaucoup parlé et beaucoup écrit sur l'évêque de Meaux. On a interrogé tous ses contemporains, collationné ses travaux, fouillé ses manuscrits, avec une patience qui n'a pas laissé de produire de merveilleux résultats. M. Amable Floquet, pris d'une noble passion pour la gloire de Bossuet, avait ouvert la voie aux chercheurs qui, depuis un demi-siècle, glanent après lui de belles gerbes dans ce champ très vaste et toujours fécond. Certes, nous sommes loin de Deforis, ou même de l'édition de Versailles. L'abbé Vaillant, Lachat, Gandar, Gazier, Rebelliau, Brunetière, et plus récemment M. l'abbé Lebarq et le P. de la Broise ont su reconstituer un bon nombre de dates, remettre en état des documents défigurés, et rendre à l'œuvre du grand homme quelque chose de son antique et vraie physionomie. Cependant, même à l'heure présente, malgré tant d'efforts, de progrès et de lumières, tout n'a pas été dit sur Bossuet. Il y a place encore pour d'autres explorateurs et pour d'autres bons livres. Littérateurs, poètes, historiens, artistes, hommes de la politique ou de la chaire, chacun peut admirer à l'aise et contempler sous de nouveaux aspects l'incomparable monument que ce génie nous a laissé.

On ne s'étonnera donc pas que Mgr Freppel ait voulu, lui aussi, payer son tribut d'hommage à la mémoire du

célèbre orateur. Il ne vient pas en érudit critiquer des dates fautives ou des éditions moins correctes. Cet examen minutieux des détails, si méritoire qu'il paraisse, n'a jamais été sa tâche préférée. Habitué à regarder de haut, il aime mieux les vues d'ensemble et le grand côté des choses. Si d'aventure il trouve sur son chemin l'occasion d'éplucher un texte ou de mêler sa note aux querelles d'archivistes, il le fera volontiers et même avec une certaine coquetterie, mais sans s'arrêter outre mesure à des discussions qui n'allaient point à son but ; car, comme il le dira plus tard, dans sa Préface des *Pères apostoliques*, « personne n'ignore ce qu'un cours public impose de réserve à l'érudition. » Aussi, son travail fût-il en défaut sur tel ou tel point mieux connu depuis plusieurs années, qu'il ne perdrait en rien de sa valeur ni de son intérêt.

Qu'on veuille bien le remarquer : M. l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, n'avait pas le loisir d'étudier l'œuvre complète de l'évêque de Meaux. Il devait se borner à mettre en relief l'orateur chrétien enseignant au peuple et au roi les mystères du dogme et la morale de l'Évangile, ou commentant les leçons de la mort sur les tombes illustres qu'elle venait de creuser. Il pouvait sans doute comparer cette chaude et lumineuse parole avec l'éloquence des Pères et des Docteurs ; il avait le droit de rechercher, parmi les âges précédents comme dans les chaires du dix-septième siècle, les précurseurs, les modèles ou les émules de Bossuet. Le thème était noble autant que vaste ; et le jeune prêtre de vingt-huit ans, qui prenait la charge délicate de professer en Sorbonne, s'il trouvait moyen de se faire un auditoire, avait de quoi déployer toutes les ressources d'un admirable talent. On sait que son discours d'ouverture ne démentit point la brillante renommée que la jeunesse des écoles avait faite au chapelain de Sainte-Geneviève ; ce fut un

coup d'éclat auquel le ministre lui-même applaudit des deux mains. Le succès continu que M. l'abbé Freppel obtint en 1855, 1856, 1857, nous donne la confiance qu'aujourd'hui encore ses savantes leçons, livrées au public après de trop longs retards, ne paraîtront point surannées. L'éloquence, d'ailleurs, ne vieillit pas, celle de Bossuet moins que toute autre; et si nul ne la comprend mieux que les grands maîtres, personne aussi ne saurait mieux l'expliquer.

Plusieurs se demanderont peut-être pourquoi l'évêque d'Angers n'avait pas cru devoir, de son vivant, publier ces précieux manuscrits. Une pareille question se pose naturellement, et nous ne voulons point l'esquiver : aussi bien la réponse est aisée. L'auteur, qui s'était promis d'étudier les principaux orateurs du dix-septième siècle, n'eut pas même le temps d'analyser les dernières œuvres de l'évêque de Meaux, et il ne put se résoudre à réunir en volumes des leçons inachevées. En inaugurant son cours de Sorbonne, au mois de décembre 1855, M. l'abbé Freppel, moins effrayé pour lui-même que pour ses auditeurs des difficultés du sujet, avait évité d'aborder sur le champ les origines chrétiennes. Il pensait, avec raison, que les *Clémentines* ou les *Préceptes d'Herma*s seraient un début trop sévère, et qu'il fallait, pour commencer, un programme plus attrayant et des matières mieux appréciées de tous. Bossuet lui parut une meilleure enseigne. Le fait est que la chaire d'éloquence sacrée ne tarda pas à devenir l'objet des sympathies générales; on accourait en foule aux leçons du mardi, où les jeunes gens aimaient à entendre interpréter avec art des chefs-d'œuvre français qu'il était de bon ton d'admirer. Au bout de deux ans, le professeur avait une clientèle attirée; il se crut assez sûr du public pour l'entraîner au berceau de l'Église, et lui faire goûter une autre littérature que beaucoup ne connaissaient qu'à

travers leurs préjugés. Dès la rentrée de 1857, il abandonna brusquement Bossuet, sans même expliquer l'oraison funèbre de Condé, pour laquelle il avait des matériaux tout près, ni les discours de controverse, ni les sermons de vêtures ou de professions religieuses. Ainsi écourtées, ses leçons, si intéressantes qu'elles fussent, ne formaient point une œuvre complète; certaines digressions, comme celles que Montaigne appelait des « longueries d'apprêt, » qui avaient leur raison d'être dans un vaste plan d'ensemble, pouvaient sembler disproportionnées au milieu d'un cadre restreint. L'auteur avait vingt-neuf ans et l'avenir devant lui. Il se dit qu'en descendant lentement le cours des siècles chrétiens, il retrouverait un jour sur sa route Bossuet et les chefs-d'œuvre qui avaient réjoui sa jeunesse. Il remit donc à d'autres temps l'achèvement de son ouvrage; en attendant, il consentit à donner dans *la Tribune sacrée* et dans *l'Enseignement catholique* ses trois premières leçons (*Discours d'ouverture* et *Coup d'œil général sur le dix-septième siècle*), la quatorzième (*Bossuet et la Bible*), et toutes celles qui traitent de l'oraison funèbre. Les autres dormirent pêle-mêle, parmi les conférences de Sainte-Geneviève et une cinquantaine de sermons inédits, dans un carton intitulé : « Manuscrits importants et qui devront être publiés plus tard. » Respectueux d'une volonté qui nous est chère, et sûrs du mérite de l'ouvrage, nous n'hésitons pas à offrir aux lecteurs ce travail instructif et consciencieux, que Mgr Freppel eut le regret de ne pouvoir leur présenter lui-même.

Pourtant, s'il était d'usage de signaler les défauts des livres qu'on veut vendre, nous dirions que celui-ci n'est pas à l'abri de légères critiques. L'auteur le savait; et peut-être comptait-il sur les loisirs d'un automne plus tranquille, pour tailler librement dans ces feuilles printanières. C'est d'ailleurs ce qu'il fit, lorsqu'il inséra dans le

premier volume de ses œuvres oratoires les trois premières leçons de son cours de Sorbonne. Son goût si pur et si sévère eût ramené plus de sobriété, là où le rhétoricien d'autrefois, trop porté à l'amplification, aimait à redoubler les synonymes, au risque d'affaiblir le nerf de la pensée. Sans rien enlever à la gloire de Bossuet, pour lequel il garda toute sa vie une admiration si profonde, il aurait su, en graduant davantage les formules laudatives, mesurer plus discrètement l'éloge à la valeur de chaque œuvre. Son livre, déchargé de quelques superfluités, eût gagné en concision ce qu'il perdait en longueur. Mais le mieux est souvent l'ennemi du bien, et d'aucuns regretteraient la saveur du premier jet, l'allure franche et vive d'une plume moins domptée, ce je ne sais quoi de naïf et d'aisé qu'on retrouve assez rarement dans les graves discours de l'évêque. N'en veillons pas à ce jeune homme, qui prend volontiers la traverse pour aller cueillir les fruits qu'il aperçoit de loin. S'il fait un peu l'école buissonnière au milieu des jardins fleuris de la littérature chrétienne, s'il s'attarde avec complaisance parmi les gracieuses pages de saint Grégoire de Nysse ou de saint Grégoire de Nazianze, comme pour donner à ses auditeurs un avant-goût des bonnes choses que l'avenir leur réserve, qui de nous se sentirait moins captivé que lui ? Écoutez son excuse : « Il nous arrive, dit-il, ce qui arrive tous les jours au voyageur explorant une belle contrée : à mesure qu'il avance, de nouveaux points de vue se dessinent, de nouveaux horizons s'ouvrent devant lui, de nouvelles perspectives l'attendent ; et, à moins d'être limité par le temps, il se voit à chaque instant obligé de ralentir le pas. Quant à nous, nous ne sommes pas limités par le temps, rien ne nous presse ; nous marcherons un peu moins vite, mais nous n'en verrons que plus. Nous avançons à petites journées vers le dix-septième siècle, sûrs que nous sommes d'atteindre au



terme sans trop nous hâter. Pour moi, je n'en éprouve pas le besoin, et je vois, Messieurs, à l'attention dont vous voulez bien m'honorer, que vous n'êtes pas plus pressés que moi (1). »

D'ailleurs, on aurait tort de croire que ses apparentes digressions l'entraînent loin du sujet. Alors même qu'il semble l'oublier, c'est de Bossuet qu'il s'occupe, de Bossuet dont le génie plonge ses racines dans la Bible et s'alimente de la forte sève des Docteurs. Il reconnaît le souffle puissant d'Isaïe et de Tertullien, ou la voix plus douce de saint Ambroise, là où d'autres n'entendaient parler que l'évêque de Meaux ; le panégyrique de saint Paul lui remet en mémoire les homélies de Chrysostome, et la jeune Henriette d'Angleterre lui rappelle Pulchérie, la fille de Théodose, qui, elle aussi, « a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. » S'il fait tour à tour défiler sous nos yeux François de Sales, Vincent de Paul, les Olier, les Bérulle, les Richelieu et tant d'autres, c'est pour mieux marquer le progrès d'une éloquence, qui n'eut point d'égale dans son siècle et ne fut surpassée dans aucun. La grande figure de Bossuet se dresse majestueusement au milieu d'une galerie d'orateurs sacrés ou profanes, dont l'éclat paraît rejaillir et se concentrer sur son front. Ce sont ces rapprochements et ces comparaisons qui donnent à l'œuvre de Mgr Freppel un charme si vif.

Le second volume est consacré principalement à l'étude des oraisons funèbres. Il y a là des pages délicieuses qu'on ne se lasse pas de relire : rien, en effet, ne plaît à l'âme humaine comme cet air de tristesse qui enveloppe les ruines et les tombeaux. A l'élégie simple et plaintive succèdent les strophes de David contre les monts de Gelboë, où sont tombés les forts d'Israël, les lamentations des pro-

(1) Bossuet et l'éloquence sacrée au XVII<sup>e</sup> siècle, Tome II, xx<sup>e</sup> leçon.

phètes, les vains regrets que le paganisme donnait à ses héros, et les larmes maternelles, mêlées de prières et d'espérances, que l'Église accorde à ses enfants. Ce préambule, dont la longueur ne diminue point l'intérêt, est loin d'être un hors d'œuvre; car, faute d'avoir prêté l'oreille aux voix du passé, on ne comprendrait qu'à demi l'éloquence de Bossuet, dont les oraisons funèbres, non moins que les sermons, sont toutes pleines des échos de la tradition catholique.

Mgr Freppel a toujours été l'homme de la tradition; voilà pourquoi il aime à faire ressortir ce trait qui l'avait frappé davantage dans la physionomie du grand évêque. Mais, ce qui lui semblait également admirable, « c'est le talent qu'a l'orateur d'agrandir son sujet, » et d'ouvrir « ces vastes perspectives qui, derrière la vie d'un homme, laissent voir tout un peuple ou une doctrine. » Est-il téméraire de penser que, sur ce point, l'exemple de Bossuet n'a pas été sans profit pour le jeune professeur de Sorbonne? Quand on compare les timides essais de l'école des Carmes avec les œuvres qui suivirent, on remarque toute une transformation dans les procédés littéraires ou oratoires de l'auteur. Son esprit philosophique qui, au début, avait peine à se dégager du cercle étroit des faits ou des formules, a trouvé le moyen d'élargir les horizons et d'encadrer les idées particulières dans les grandes lignes du dogme et de l'histoire. Cette méthode féconde lui deviendra si familière qu'il la portera d'instinct, et comme malgré lui, dans chacune de ses compositions, au point que l'ampleur de la synthèse fera parfois regretter le défaut d'analyse. Pour réussir dans un genre si difficile, l'érudition ne suffit pas; il faut à l'esprit des ailes puissantes, qui le soutiennent à ces hauteurs et l'empêchent de tomber dans l'ornière du lieu commun. A vingt-huit ou vingt-neuf ans, l'abbé Freppel, nourri de la substance

de Bossuet, avait déjà la vigueur nécessaire : son livre en est la preuve. Il a su grouper avec art autour de son héros tout le siècle de Louis XIV, le monarque et la cour, les factions politiques et les controverses religieuses, les doctrines et les personnages : bref, c'est un ensemble complet qui plaît et qui instruit. Évidemment, l'auteur s'applique à imiter son modèle, et si certaines longueurs dépassent un peu la mesure ou trahissent encore l'effort, l'expérience aura vite fait de corriger ces défauts. Dès le second volume, on constate un sensible progrès : l'amplification vise à devenir discrète, la généralisation s'opère avec plus de naturel et d'aisance ; tant il est vrai qu'on ne fréquente pas en vain ces hommes du dix-septième siècle, qui resteront à jamais nos maîtres dans l'art d'écrire !

Aujourd'hui, nous avons perdu les traditions de ce style, noble sans affectation et simple dans sa gravité, qui était la manière d'autrefois et qui fut celle de l'évêque d'Angers. Deux écoles d'écrivains se partagent actuellement les faveurs du public : les uns aiguisent la pensée en pointe si fine qu'on la voit à peine ; les autres la grossissent à l'excès, et cherchent l'effet dans le bruit des sons ou l'énergie des antithèses. L'écueil de droite est l'afféterie, l'écueil de gauche la trivialité. Mgr Freppel sait tenir le milieu entre ces deux extrêmes : ni son élégance n'est affectée, ni ses moyens ne sont vulgaires. Moins soucieux d'éblouir que de se rendre utile en se faisant bien comprendre, il choisit de préférence le terme juste et précis, le mot du sens commun et de la claire logique. Telles sont les sérieuses qualités par lesquelles se recommande son ouvrage. On y trouvera, ce qui vaut mieux encore, de belles pensées, une érudition solide, des principes sûrs, des jugements équitables, toutes choses qui distinguent les bons auteurs et les bons livres.



# L'ÉLOQUENCE SACRÉE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

EN FRANCE

AVANT BOSSUET

---

## PREMIÈRE LEÇON

### DISCOURS D'OUVERTURE

Difficulté du cours d'éloquence sacrée. — La parole profane et la parole sacrée. — Le langage du Christ, idéal de la parole humaine. — Le style des évangélistes; des apôtres et des premiers Pères. — L'apologie devant les bourreaux et en face de Julien l'apostat. — L'âge d'or de l'éloquence chrétienne : les docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine.

Messieurs,

En paraissant ici pour la première fois devant vous, je ne puis me défendre d'une émotion bien vive. La grandeur et l'importance du sujet, son étendue, sa prodigieuse variété, la difficulté qu'on éprouve à présenter sous leurs véritables traits, à faire revivre, dans leur auguste simplicité, ces beaux génies qui, d'âge en âge, ont brillé dans les lettres chrétiennes : tout cela, Messieurs, exigerait à coup sûr plus d'expérience que je n'en ai, et troublerait une parole plus exercée que la mienne. Je sens, du moins, tout ce qu'il faudrait de dons innés, de science acquise pour ne pas fléchir

sous une pareille tâche ; et peut-être, à défaut de mieux, est-ce déjà quelque chose que de savoir ce que l'on n'a pas et de sentir ce que l'on devrait avoir.

Et puis, Messieurs, je vous l'avoue bien, il y a dans cette chaire plus d'une chose qui lutte contre moi : j'y trouve des précédents qui obligent, et des souvenirs qui effraient. Et si je me plais ainsi à vous initier, dès l'abord, à ce qui peut m'inquiéter, ce n'est point par un sentiment qui, puéril dans un professeur, serait coupable quand ce professeur est un prêtre. Non ; c'est justice, c'est vérité. Deux hommes, surtout, ont laissé dans cette chaire d'éloquence sacrée de grands et de beaux souvenirs. Tous deux princes de l'Église, je puis parler d'eux sans crainte, car mes louanges n'ont plus rien qui puisse ajouter à leur renom. L'un, enlevé trop tôt à l'enseignement par les honneurs, n'a pu faire briller ici qu'un instant ces rares qualités d'esprit et de style qui ont permis tout récemment à l'Académie française de s'honorer elle-même en lui ouvrant ses portes (1). L'autre, conservé plus longtemps à cette chaire de Sorbonne, y a laissé une trace plus durable et plus profondé ; et peut-être plus d'un d'entre vous n'a-t-il pas oublié cette élévation d'idées, cette ampleur de diction, cette chaleur et cette véhémence d'âme qui ont fait de lui un des plus grands orateurs de l'époque (2). Vous comprenez, Messieurs, qu'il y aurait là de quoi ébranler une confiance plus ferme que la mienne ; et si maintenant, après avoir jeté un coup d'œil derrière moi, je regardais autour de moi, me trouvant associé à d'illustres professeurs, dont l'un sait éclairer les profondeurs du dogme des lumières de la science, dont l'autre sait prêter à la sévérité du devoir le

(1) Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

(2) Mgr Cœur, évêque de Troyes.

charme et l'attrait d'un plaisir, je ne sais ce qui devrait m'effrayer davantage, ou des souvenirs qui me poursuivent dans le passé, ou des exemples qui me dominent dans le présent.

Je suis donc tenté de dire avec Cicéron plaidant sa première cause : « On m'a choisi parce qu'il y avait le moins de danger à le faire, » *qui minimo periculo possem dicere* ; afin que, si le succès couronne mes travaux, on ne puisse l'attribuer qu'à la bonté de ma cause, et que si, au contraire, le succès vient trahir mes efforts, on ne s'en prenne qu'à ma faiblesse et à l'insuffisance de mes moyens.

Mais, à Dieu ne plaise, Messieurs, que le prêtre, lors même que la dignité de son caractère ne protège plus sa parole et que la majesté du temple ne couvre plus sa voix, ait jamais besoin, pour s'encourager dans son travail, d'un autre motif que le sentiment du devoir et sa confiance en Dieu. J'ai d'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, éprouvé dans une autre enceinte combien un public français, combien la jeunesse française, en particulier, est sympathique à toute parole sortie d'un cœur qui l'aime ; et votre concours empressé, l'accueil si touchant que vous me faites, en ce moment, me prouvent assez que je n'ai pas trop présumé de votre bienveillance et que, si vous ne pouvez pas trop compter sur moi, je puis compter beaucoup sur vous.

Je compte encore sur mon sujet. Je vous disais tout à l'heure que ce qui est de nature à m'inspirer quelque frayeur, c'est précisément la richesse, ou l'ampleur des matières que je suis appelé à traiter devant vous. Mais, d'autre part, n'est-ce point là, également, ce qui peut relever mon courage, ce qui doit m'enflammer d'ardeur ? N'y a-t-il pas dans ces études si hautes, si variées, pour moi qui vous

parle, une source de jouissances, et pour vous qui me faites l'honneur de m'écouter un vif et puissant intérêt ? Quoi de plus beau, Messieurs, quoi de plus émouvant, de plus dramatique que ce spectacle de la parole sacrée qui, depuis dix-huit siècles, se joue librement à travers l'humanité ? C'est déjà une grande et belle chose que l'histoire de la parole humaine, de cette parole qui se meut et s'agite dans le cercle des intérêts de ce monde, en se consacrant à la culture de l'esprit, à la défense du droit, à la liberté et au salut des peuples ; qui, dans ce but si noble et si élevé, emprunte à la nature ce qu'elle a de poésie et de grandeur, à l'art ce qu'il déploie de réflexion et de calcul, et au cœur tout ce qu'il renferme d'inspiration et d'amour. Oui, j'aime et j'admire l'éloquence humaine, je l'admire et je l'aime sous toutes ses formes et à tous ses degrés. Soit que, plus calme et plus paisible, elle promène l'intelligence dans les régions sereines du beau et du vrai ; soit que, plus vivante et plus animée, elle se mêle aux orages de la vie publique, non pour déchaîner la tempête, mais pour conjurer la foudre ; soit que, plus véhémence encore s'il se peut, elle montre au soldat, en face de l'ennemi, la patrie qui le regarde et la victoire qui l'attend ; soit qu'enfin, se renfermant dans le sanctuaire des lois, elle appelle sur le coupable les vengeances de la justice, ou arrache l'innocent au vice qui l'opprime : elle est toujours grande et belle. Aussi je ne m'étonne pas que le temps, qui efface tout, n'ait pas effacé le souvenir de ces choses ; je comprends que l'histoire enregistre avec soin ces beaux triomphes de la parole, ces nobles cris de l'âme ; et lorsqu'après bien des siècles je parcours du cœur et de la pensée ces grands monuments de la parole humaine qui ont traversé les âges, ah ! je le sais bien, je n'ai plus devant moi, si vous le voulez

que des pages froides et décolorées ; l'âme s'en est allée de là et, avec elle, le frémissement de la parole, la magie des accords, ce qui éblouit, fascine, subjugue les contemporains ; je ne comprends plus guère ces hommes-là ; mes intérêts ne sont plus les leurs, comme leurs situations ne sont plus les miennes ; je n'ai plus sous les yeux ni Antoine ni Philippe ; pour moi l'Agora est muette, le Forum est désert ; mais au transport qui m'anime, à mon cœur qui s'échauffe, à mon âme qui tressaille, je sens bien qu'il y a sous ces pages silencieuses, sous ces lettres muettes, quelque chose d'immortel et de vivant ; je sens qu'une âme a passé par là, une âme grande et belle, une âme libre et fière ; et alors, me recueillant dans le silence de la mienne, je regarde par dessus toutes les choses humaines, par dessus les sceptres et les couronnes, et je dis qu'il n'y a rien de plus grand sur la terre que la parole de l'homme, quand elle sait mettre au service de la justice et de la vérité ce que Dieu lui a donné d'éloquence et de vie.

Messieurs, sans le vouloir, vous me rendez la tâche bien difficile ; car si déjà, par le peu que je viens de dire, vous êtes émus de ce qu'il y a dans la parole humaine, dans son histoire, dans ses monuments, de grandeur et de beauté, comment pourrais-je vous faire sentir ce que le Christianisme a su prêter à la parole de puissance et d'éclat ? Si grand, en effet, si salutaire qu'ait pu être le rôle de la parole humaine, dans les choses d'ici-bas, si haut que nous estimions, vous et moi, ce qu'on a appelé à tort ou à raison la première puissance du monde, le Christ l'a estimée plus haut encore. Il a élevé la parole à la hauteur d'une institution divine ; il en a fait le grand instrument de son œuvre, le levier à l'aide duquel l'Évangile a soulevé la terre. Et comment le Christ n'aurait-il pas traité la parole avec respect ? Comment ne lui



aurait-il pas assigné une large part dans l'économie de son œuvre? N'était-il pas lui-même le verbe incarné, la parole substantielle qui révèle à l'humanité ce qu'il y a dans la divinité de lumière et d'amour? Donc, à l'époque de l'histoire la plus triste et la plus misérable, alors qu'avilie par les rhéteurs, dégradée par les sophistes, la parole humaine n'était plus dans les trois plus grandes assemblées qu'il y eût au monde, qu'elle n'était plus, dis-je, dans le sanhédrin de Moïse qu'une parole morte, dans l'aréopage d'Athènes qu'une parole de doute, et dans le sénat romain qu'une parole d'esclave, sur les débris de la chaire de Moïse, sur les ruines des écoles et des tribunes antiques, le Christ sut ériger à la parole une tribune plus haute et plus sacrée. Cette tribune, il la couvrit de son nom et de son autorité. Il y laissa son esprit et sa doctrine. Il la plaça si haut qu'il ne permit pas aux caprices de l'opinion, aux incertitudes de la science, aux agitations politiques de monter jusqu'à elle, pour mêler aux échos du ciel les vains bruits de la terre. En l'élevant ainsi au milieu du monde, en la plaçant en regard de l'éternité, et en lui donnant pour auditeur non pas une école, non pas un peuple seulement, mais l'humanité, il voulut que, sous toutes les zones et sous toutes les latitudes, le crime pût y trouver un terreur, le malheur une espérance, la vertu une force et un conseil. Aussi, Messieurs, tandis que la parole humaine, si purs, si nobles que soient ses accents, n'a souvent pour se défendre d'elle-même qu'une raison qui l'égaré, ou une générosité qui la trompe; tandis qu'il est des jours où, fatiguée de ses luttes, impuissante contre ses propres excès, elle se voile de tristesse ou s'enveloppe de silence, seule la tribune du Christ ne reste jamais muette, seule elle parle toujours, parce qu'avec la grâce de Dieu elle est la seule où l'autorité ne

puisse jamais devenir une oppression, ni la liberté un danger.

Il se peut, Messieurs, qu'il y en ait parmi vous qui ne soient pas encore convaincus de la divinité de cette parole. Mais, du moins, devront-ils avouer que, dans l'ordre littéraire, aussi bien que dans l'ordre historique et social, car je ne m'occupe pas d'autre chose en ce moment, la parole sacrée offre à l'esprit humain le plus grand phénomène qui ait traversé le monde.

Et, en effet, prenez la parole chrétienne à son origine, suivez-la dans le cours des âges, interrogez ses premiers et ses derniers monuments. Quelle grandeur ! Quelle variété ! La voilà qui tombe des lèvres du Christ, lente et solennelle, grave et majestueuse ; et, si je remonte ainsi aux sources de la parole sacrée, je devrais peut-être, comme Léonard de Vinci, laisser inachevée cette tête auguste dont la divine originalité accablait son génie ; je devrais passer outre et me taire ; car l'éloquence de Jésus-Christ n'est pas celle d'un homme, comme ses œuvres ne sont pas des œuvres humaines. Ouvrez l'Évangile, ce premier monument de l'éloquence chrétienne. A ce calme surhumain, à cette sérénité que rien ne trouble, à cette émotion contenue, à cette possession de soi-même qui accuse une force divine, vous sentirez tout aussitôt que vous n'êtes plus en présence de l'art ni même de la nature ; c'est quelque chose de plus grand, de plus divin ; c'est l'idéal qui se trouve devant nous, mais un idéal qui échappe à l'analyse, qui défie la critique. Non pas toutefois que, dans la bouche de Jésus-Christ, la parole sacrée n'ait un côté humain ; non pas même qu'elle ne prenne sur ses lèvres, si je puis m'exprimer de la sorte, un caractère spécial, déterminé : elle est, avant tout et par dessus tout, simple et familière. On voit que ce qui préoccupe le maître, ce qui

lui tient à cœur, ce n'est pas de charmer l'oreille par l'harmonie des sons, ni même de frapper l'imagination par la hauteur de sa doctrine ; mais de mettre à la portée de tous ce que tous doivent connaître ; mais d'instruire à la fois les petits et les grands, les ignorants comme les savants. Dans ce moment-là, Messieurs, dans ce moment solennel pour l'humanité, où d'une montagne de la Judée tombait au milieu des peuples ce programme divin, ce sublime manifeste de la parole sacrée : « Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent ; » dans ce moment-là il y avait, sans doute, il y avait par le monde bien des écoles. Depuis des siècles déjà, l'Inde avait vu ses brahmanes cacher leur science mystérieuse dans l'ombre de ses vieilles forêts ; les mages de l'Orient avaient enfoui les débris de leur érudition dans les antres de la Chaldée. Héritière du Portique et du Lycée, Rome avait vu s'ériger l'une après l'autre ses deux Académies, et, autour de la chaire de Moïse, Hillel et Schammaï attiraient au bruit de leur parole les beaux esprits de la Palestine. Dans toutes ces écoles on discourait, on parlait savamment. Mais les petits, les ignorants, mais le peuple, c'est-à-dire l'humanité en masse, le peuple affamé de doctrines et de vérités se tenait à la porte de ces écoles : il était là qui regardait sans voir, qui écoutait sans comprendre ; et de la table de ces riches de l'intelligence il ne tombait pas même une miette de pain pour rassasier les pauvres d'esprit. Voilà pourquoi, se faisant tout à tous, le Christ parla comme jamais homme n'avait parlé. Chaque fois qu'on voudra, à l'aide de la parole sacrée, remuer des consciences humaines, on redira ce sermon de la Montagne où tout est lumière et vie, on répétera quelque-une de ces touchantes paraboles qui recouvrent, sous l'écorce la plus simple,

la doctrine la plus profonde ; et l'on puisera au discours de la cène cette tendresse, cette suavité de langage à laquelle rien ne résiste, parce qu'elle sait tirer du cœur l'éloquence la plus vive et la plus pénétrante, l'éloquence de l'amour.

Jésus-Christ, l'Évangile, c'est l'éloquence sacrée s'élevant à l'idéal, c'est le fleuve de la parole sainte ramassée dans sa source. Sortant de là, elle s'échappe, elle s'épanche par des canaux divers. Comme le rayon de lumière qui, traversant le prisme, reparait sous différentes couleurs, ainsi la parole sacrée, sans rien perdre de son unité doctrinale, reçoit néanmoins de chaque apôtre qui la transmet un cachet d'originalité, une empreinte particulière. Simple et grande dans le chef de la hiérarchie ; affectionnée et tendre dans le disciple bien-aimé ; véhémence, rude dans cet Hébreu de l'ancienne marque qui transporte sur le siège de Jérusalem le zèle qu'il avait montré pour la loi ; vive et imagée dans saint Jude, la parole évangélique coule des lèvres de saint Paul avec toute la plénitude de sa force et de sa vie. Là, dans la bouche de cet homme, le plus éloquent peut-être qui fut jamais, la parole est un glaive qui brille, qui frappe, qui transperce. C'est son âme tout entière qui passe au dehors, pour déborder dans ces pages qu'on dirait écrites avec du feu. On sent que les langues humaines lui font défaut, qu'elles le gênent, qu'elles l'entravent : c'est un auxiliaire qu'il dompte plutôt qu'il ne l'accepte, un instrument qu'il fatigue, qu'il tourmente pour lui faire rendre des sons inconnus : tant la doctrine jaillit de son âme abondante et vive ; tant l'inspiration le presse, le subjugué ! Et lorsque ainsi, à bout d' haleine, vous suivez ce torrent d'idées qui vous entraîne à travers le temps et l'éternité ; lorsqu'à la suite de Paul vous contemplez le monde entier suspendu à la personne

du Christ, et le Christ lui-même reliant à Dieu tout l'ensemble des choses; laissant derrière vous ces étrangetés de style, ces audaces de langage, ces sons heurtés, ces tours hébraïques, ces constructions forcées, bizarres, ces anti-phrases insolites, cette syntaxe extraordinaire, vous sortez de vous-même et vous vous écriez, dans le ravissement de votre âme : « Ou l'éloquence n'est rien, ou cela est éloquent; car cela est beau, cela est grand, cela est divin. »

Avec saint Paul, l'éloquence apostolique atteint son apogée. Et maintenant, Messieurs, pour juger de ce qu'à dû être, après les apôtres, l'éloquence chrétienne, non pas abandonnée à elle-même, la parole sacrée ne l'est jamais, mais privée de cette inspiration plus haute qui se renferme dans les lettres divines, transportez-vous, s'il vous plaît, par la pensée, au milieu des assemblées primitives, que décrivaient Pline le jeune dans son épître à Trajan et Justin le martyr dans sa première apologie. On se réunit, on célèbre la liturgie, on lit quelques pages de l'Évangile ou un fragment d'une lettre apostolique; puis l'évêque ou le chef de la communauté se lève, il commente ce qu'on vient de lire, il y met son âme et son cœur; après quoi l'on se donne le baiser de paix et l'on se sépare. Vous comprenez, Messieurs, ce qu'à dû être cette éloquence du cœur; elle a dû être sans recherche ni apprêt, c'est-à-dire simple et vraie. Je veux bien qu'il ne soit pas sorti de là une littérature brillante et polie. Les premiers chrétiens ne cultivaient guère les Muses; ils n'en avaient pas le loisir ni probablement trop le goût : aussi, bien que vraie, je trouve presque naïve l'observation de Moehler, qu'à la différence des littératures profanes, la littérature chrétienne n'a pas commencé par la poésie. Si toutefois il est une poésie intime, douce effusion d'une belle âme qui rend vive-

ment ce qui la touche, si l'éloquence se mesure aux sentiments qui l'enflamment, et aux transports qu'elle excite, comment ne pas trouver de l'une ou de l'autre dans cette gracieuse épître à Diognète, qui dépeint la vie des premiers fidèles sous des couleurs si fraîches; dans ces lettres de saint Clément où le langage de la plus ardente charité revêt une onction et un charme infinis; et mieux encore dans les écrits de Polycarpe et d'Ignace, dont l'éloquence enflammée emprunte à une passion nouvelle, à la passion du martyr, des accents inconnus jusqu'alors. Hommes héroïques, qui, laissant loin derrière eux tout ce que Rome et la Grèce avaient eu de force et de courage, mettent au service de la vérité les deux grandes choses par lesquelles le christianisme a conquis le monde : le zèle de la parole et le sang du martyr.

Aussi, Messieurs, vous le concevez sans peine, l'éloquence chrétienne, ne pouvait pas en rester là. Elle devait, comme toutes choses, grandir sous la lutte. Et quelle lutte! Non, jamais nous ne comprendrons, avec l'indifférence et la tiédeur qui sont le propre de notre âge, jamais nous ne comprendrons ce qu'il y a eu, dans cette lutte des trois premiers siècles de l'Église, dans la lutte de la parole aux prises avec la force brutale, d'énergie et de grandeur. C'est le monde romain se soulevant tout entier contre une parole qui attaque son passé et qui menace son avenir. Comme tous les systèmes vaincus d'avance, qui n'ont plus foi en eux-mêmes, le paganisme a recours au glaive et au mensonge. Il frappe et il calomnie. Alors l'apologie chrétienne se lève en face des bûchers : ce qu'elle demande, c'est qu'on l'écoute; ce qu'elle revendique, c'est ce qui appartient à tous, une place au soleil et un rang dans le monde : Dieu et la vérité feront le reste. Calme et savante dans saint Justin, comme il convenait au philosophe

martyr; vive, lumineuse, pressante dans Tatien, dans Athénagore, dans Théophile d'Antioche, l'apologie chrétienne redouble de force avec le péril et se multiplie à mesure qu'on voudrait l'étouffer. Ici encore, Messieurs, dans ces écrivains, dans ces orateurs du deuxième et du troisième siècle vous ne cherchez pas tant l'élégance des formes, l'harmonie d'une diction pure et châtiée, les richesses d'une savante ordonnance. Nous ne sommes plus, pour la perfection du style, aux beaux temps de la Grèce et de Rome. Rappelez-vous bien que ce sont des athlètes que vous avez sous les yeux, des athlètes de la vérité qui luttent, qui combattent à outrance; et lorsqu'on voit des athlètes descendre dans la lice, qu'on les suit de l'œil au fort de la mêlée, quand la sueur ruisselle sur leur front, que le sang s'échappe de leurs membres meurtris, qu'ils sont là, haletants, épuisés, on ne leur demande pas si leur arme est artistement sculptée, si la lame est d'un acier luisant, poli; si la garde de leur épée est enrichie d'or ou de pierreries; on s'inquiète peu de savoir si leurs vêtements sont en désordre, si la poussière recouvre leur corps; on regarde à terre, et si l'adversaire a plié sous leurs coups, on applaudit à leur triomphe et on couronne leur front.

Ne croyez pas cependant que cette époque-là n'ait pas été féconde en chefs-d'œuvre de divers genres. L'éloquence chrétienne s'y déploie sous toutes les formes. Ici, c'est l'école d'Alexandrie avec son immortelle phalange d'érudits éloquentes et d'orateurs philosophes. C'est Clément, qui, recueillant autour du christianisme toutes les semences de vérité éparses dans le vieux monde, explique la science par la foi et confirme la foi par la science; c'est, plus grand que son maître, Origène, la merveille d'un siècle si fertile en merveilles, enfant martyr, docteur dès le berceau, qui d'une

main terrasse Celse et de l'autre élève à l'Écriture un monument colossal de foi et d'érudition : esprit vaste et pénétrant qui, embrassant toutes choses, en scrute les principes, en sonde les profondeurs, et qui, jusqu'au milieu de ses opinions les plus hardies, a su tenir la critique en balance et forcer le blâme à douter de lui-même. Ailleurs, à l'extrémité opposée, sur la terre des Gaules fécondée par le sang des martyrs de Lyon, c'est Irénée, dont le sens droit et judicieux tempère la vivacité du génie oriental par la sagesse pleine de mesure de l'esprit occidental. Plus bas, sous le ciel brûlant de l'Afrique, c'est l'éloquent prêtre de Carthage dont la fougue passionnée brise tout ce qu'elle rencontre, dont l'ardente imagination colore tout ce qu'elle touche, ce stoïcien du christianisme qui accable nos faiblesses sous les colères de sa grande âme, cet âpre et rude Africain que Dieu semble avoir placé au berceau de l'Église comme pour prouver à tous que, si la religion inspire le génie, elle sait se passer de lui lorsque, épris de lui-même, le génie secoue son frein. C'est l'élève de Tertullien, cet évêque à l'âme si belle, qui toujours sur la brèche attaque l'erreur, défend la vérité, cet intrépide champion de la foi, dont chaque écrit néanmoins, chaque lettre familière nous révèle une délicatesse de sentiment qui charme, qui attache. C'est enfin, avec Cyprien, toute cette pléiade d'écrivains apologistes, Minutius Félix, Arnobe, Lactance dont la plume, trempée aux sources les plus pures de l'antiquité classique, dit assez que, pour atteindre à la perfection de l'art, l'éloquence chrétienne n'a besoin que de pouvoir déployer ses moyens dans un milieu moins troublé.

Un jour, Messieurs, s'il plait à Dieu, nous raconterons cette grande lutte, nous suivrons l'éloquence sacrée à travers ses combats et ses triomphes. Je dis ses triomphes, car, si je ne



me trompe, déjà vous voyez le paganisme qui plie sous ses coups redoublés, qui chancelle et s'affaisse sur lui-même. Non pas qu'il ne puisse se relever, qu'il soit vaincu sans retour. Victorieux sous Constantin par sa propre force plutôt que par l'appui du pouvoir, le christianisme voit se redresser sous lui, plus menaçant que jamais, un ennemi qui semblait abattu. Un apostat de génie est sorti de ses rangs : jeune, aventureux, ce qu'il rêve, ce n'est rien moins que de ranimer d'un souffle créateur tout un passé de ruines, en redonnant une vie puissante au vieux culte qui se meurt. Dans ce but, il fait arme de tout : il aiguise l'épigramme, il prend en main le fouet de la satire. Il ne persécute plus, il raille ; il ne verse plus le sang, mais il opprime la pensée. Il fait plus. Pour fasciner le monde romain, il évoque devant lui le fantôme de ses gloires éteintes, il fait un suprême appel à ces fables de la Grèce, à ces dieux d'Homère qui depuis tant de siècles ont captivé les sens et tenu sous le charme l'imagination des peuples. Voilà ce qu'il oppose à la parole sacrée, à ce qu'il appelle sa rudesse, sa simplicité. Certes, Messieurs, il faut en convenir, le plan de Julien ne manquait ni d'audace ni d'habileté. Sans doute, chercher à rajeunir le paganisme, ce n'était en définitive que mettre du fard sur la joue d'un mort. Cela n'empêche qu'il n'y ait eu dans cette évocation du passé, dans cette résurrection des vieux souvenirs, une certaine force d'entraînement, une grande puissance de séduction. Vous le comprendrez sans peine si, regardant autour de vous, vous voulez bien considérer que nous-mêmes, nous chrétiens de deux mille ans, nous n'avons pu nous soustraire entièrement à cette longue domination du génie, et qu'aujourd'hui encore, au milieu de toutes les sources d'inspirations que le christianisme est venu ouvrir à

l'art et à la pensée, nous peuplons, avec une fécondité que je suis presque tenté d'appeler stérile, nos jardins et nos palais de ces créations fantastiques, de ces caprices d'un autre âge. Jugez d'après cela de l'accueil facile que devaient trouver, au sein d'une société encore à demi païenne, ces fables rajeunies, dégagées par une main légère de ce qu'elles avaient de matériel et de grossier. Encore n'était-ce pas tout. Dans la coalition de toutes les forces vives du paganisme contre la parole évangélique, la science, elle aussi, était venue prêter ses armes à cet homme que je puis nommer le dernier des païens. Un syncrétisme étrange, ramassant tout ce que les siècles avaient laissé derrière eux, à travers l'Orient et la Grèce, de recherches savantes, de spéculations hardies, de rêveries mystiques, essaya d'élever en face du christianisme un édifice qui, à défaut d'unité, pût se recommander à l'esprit par la largeur de ses bases et la richesse de son plan. Vous le voyez, la lutte se rouvrait grande, forte, décisive. Comme un ennemi à moitié vaincu, qui se sentant pressé de toutes parts, tout à 'coup 'se replie, rassemble ses forces, puis les déploie, ainsi le paganisme cherchait-il, par un effort désespéré, sinon à regagner la victoire, du moins à prolonger le combat et à retarder sa chute.

Alors, Messieurs, comme si cette lutte suprême avait révélé au christianisme la plénitude de ses forces, l'éloquence chrétienne à son tour, déployant ses ressources, grandit, s'élève, et dépasse dans son vol d'aigle les sommets de l'art et de la pensée humaine! Chose merveilleuse! tandis que d'une part il circule dans toutes ses branches une sève de doctrine qui témoigne de sa puissante vitalité, elle retrouve d'autre part, elle qui, née de l'Évangile, se glorifie de sa simplicité, elle retrouve, presque à son insu, les formes

nobles et pures que le monde d'alors, ce monde de scolastes et de rhéteurs, ne connaissait plus; et, couvrant ainsi de fleurs inattendues un arbre qui semblait stérile, elle sauve de la décadence les lettres grecques et latines que le paganisme défaillant entraînait dans sa chute.

Ici, Messieurs, je ne fais qu'ébaucher ce qu'un éminent écrivain a su rendre avec une rare fidélité de pinceau, dans un tableau que vous savez, et, tout en regrettant qu'une connaissance plus approfondie du dogme ne l'ait pas toujours préservé d'une critique légère ou précipitée, j'éprouve un vrai bonheur à payer à son livre le tribut d'admiration que mérite une plume laïque qui met au succès des lettres chrétiennes ce qu'elle a d'élégance et de finesse (1).

On ne saisisrait pas toutefois le caractère de cette grande époque, si l'on y voyait uniquement une seconde et brillante floraison de deux littératures presque mortes : c'est assurément là un phénomène bien curieux dans l'histoire de l'esprit humain ; mais le quatrième siècle de l'ère chrétienne, et c'est la grandeur, la poésie de cet âge fameux, le quatrième siècle est avant tout le dernier moment d'une lutte la plus solennelle qui fut jamais ; c'est le choc suprême de deux doctrines rivales et le triomphe définitif de la parole sacrée sur toutes les erreurs du vieux monde. Or, vous le savez, les grands hommes ne manquent jamais aux grandes époques ni aux grandes choses. L'on vit donc surgir de toutes parts une foule de beaux génies qui firent de cet âge glorieux l'âge d'or de l'éloquence chrétienne : esprits supérieurs, âmes d'élite, caractères nobles et fermes que Dieu semble avoir suscités du

(1) M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

milieu de cette société décrépite, afin que le paganisme, comme ces esclaves qui, au moment de chercher la mort dans l'arène, défilaient devant les Césars en les saluant d'un dernier cri de vie : *Te salutant morituri*; que le paganisme, dis-je, avant de descendre dans la tombe, pût saluer ces nouveaux maîtres du monde et contempler dans leur splendeur ces rois de l'éloquence sacrée.

C'est Athanase d'abord qui ouvre cette immortelle série, Athanase, dont je ne puis pas prononcer le nom sans me sentir remué jusqu'au fond de mon âme : héros de la doctrine, à qui un demi-siècle de luttés n'a pu arracher un instant de faiblesse, et dont la mâle figure, traversant les âges entre Arius et Julien, ces deux grands ennemis de la foi, plane encore au-dessus de nous comme une image de terreur pour quiconque persécute la vérité, et comme une vision d'espérance pour quiconque la soutient. Puis voici les trois grands Cappadociens qui se lèvent, frères par l'amitié, frères par le génie. A leur tête, Basile, esprit grave et profond, dont le goût attique ne craint pas d'enrichir de toutes les couleurs de l'Orient ces lettres, ces homélies, ces traités où l'onction la plus douce s'allie avec bonheur à une exquise délicatesse ; Grégoire de Nysse, tout aussi judicieux, avec bien moins d'abondance et d'éclat ; plus loin, l'orateur poète, à l'imagination si brillante et si facile, qui, le premier, chanta sur une lyre chrétienne ces saintes tristesses de l'âme dont les suaves accents, ignorés des poètes profanes, ont retenti jusqu'au milieu de nous dans les méditations religieuses de notre âge, Grégoire de Nazianze, qui, également habile à varier tous les tons, déploie tout à coup, dans ses invectives contre Julien, une vivacité, une verve que rien n'égale, et dont la vie agitée, tableau fidèle des vicissitudes de son temps, se dépouille de

tout éclat sur le premier siège de l'Orient, pour s'éteindre au bourg d'Arianze, obscure et solitaire. Au-dessus d'eux, enfin, s'élève un homme qui les résume et les surpasse : merveilleux génie en qui revivent, avec l'inspiration de saint Paul, avec la fermeté de Jean-Baptiste, l'imagination d'Homère, la magnificence de Platon, la raison sévère et passionnée de Démosthène ; Chrysostome, qui, au milieu des voluptés de l'Orient, lutte au nom du Christ contre le paganisme des mœurs : orateur sans rival, soit que, du haut de sa chaire d'Antioche, il ranime par sa parole un peuple consterné ; soit que, sur son siège de Constantinople, il tonne sans relâche contre les vices de la cour, ou qu'il sauve des fureurs de la multitude un ministre son ennemi ; soit qu'enfin, loin de son troupeau, relégué, malgré son caractère et ses cheveux blancs, au pied du mont Taurus, l'héroïque vieillard remue encore le monde en jetant à travers l'Orient et l'Occident les derniers cris de sa grande âme.

Assurément, Messieurs, voilà de la haute éloquence, et les lettres chrétiennes n'auraient-elles à présenter que ces noms-là au milieu de tant d'autres que j'omets, il n'en faudrait pas moins leur décerner la palme. Mais ce n'est là qu'un siècle, moins encore, ce n'est que la moitié d'un siècle ; car voici l'Occident qui à son tour revendiqué une large part dans cette moisson de gloires et de triomphes. Avec moins d'éclat peut-être, moins de couleurs et de variété, l'Occident se distingue par la clarté de son esprit pratique et la régularité de sa méthode, par une sagacité plus pénétrante et plus vive. Saint Jérôme est le brillant anneau qui relie entre elles ces deux littératures aux traits à la fois communs et divers, comme il convient à des sœurs. Tandis que son éducation toute romaine lui fait porter dans ses vastes travaux

d'érudition un coup d'œil sûr, une critique sévère, et dans ses lettres, si charmantes de naturel et d'abandon, une finesse d'observation, une précision de style qui lui est propre, on sent bien, en parcourant les écrits de ce grand homme, que le soleil de l'Orient, embrasant de mille feux le solitaire de Bethléem, colore son imagination, enflamme sous sa plume la verve du controversiste ; il y a même dans ce caractère de Dalmate qui se roidit jusqu'à la dureté, et s'enfle jusqu'à l'hyperbole, je ne sais quoi d'âpre et de violent qui dépasse le monde grec et romain, pour toucher à un monde qui n'est pas encore. Avant lui déjà, saint Hilaire, évêque de Poitiers, avait mérité, par la vigueur de son orthodoxie, par la véhémence entraînant de sa parole, par ses aperçus neufs, lumineux sur la Trinité, d'être surnommé l'Athanase des Gaules. Puis un autre enfant des Gaules, dont le nom rappelle ce qu'il y a eu dans l'antiquité chrétienne de plus tendre, de plus ingénu, de plus délicat, et en même temps de plus ferme et de plus imposant, saint Ambroise, avait su embellir tous les points de la doctrine par les charmes d'une élocution brillante et fleurie, et, qui mieux est, convertir les cœurs par l'onction d'une charité persuasive. Enfin, Messieurs, pour couronner cet ensemble de merveilles, pour relier dans une vaste et magnifique synthèse tous les travaux de l'éloquence chrétienne semés dans l'espace de quatre siècles à travers l'Orient et l'Occident, l'Afrique et les Gaules, Dieu tira des conseils de sa providence un homme, l'un des plus grands qui aient paru dans le monde. Parti des dernières profondeurs du vice et de l'erreur, après avoir mesuré aux égarements de son propre génie la force et la faiblesse de l'esprit humain, il fut donné à cet homme d'embrasser dans son ensemble l'édifice de la vérité, de le parcourir depuis la base

jusqu'au faite, afin qu'à cette hauteur, recueillant sur ses lèvres les traditions du passé, il pût les renvoyer en flots de lumière à travers les âges futurs. Esprit universel s'il en fut jamais, rien n'échappe à son coup d'œil, à tel point qu'à l'heure où je parle, nous qui, à quatorze siècles de lui, avons remué toutes les idées et agité tous les problèmes, nous sommes encore, croyants ou incroyants, nous sommes obligés de compter avec le génie de cet homme, et, suivant la trace de ses pas, recueillant les lueurs de son esprit, de nous demander, sur un point quelconque de la doctrine, ce qu'Augustin a pensé et ce qu'Augustin a cru.

Avec ce grand nom se ferme la première période de l'histoire de l'éloquence chrétienne. Or, Messieurs, même à ne s'en tenir qu'aux quatre siècles dont je viens d'esquisser le tableau, ce spectacle suffit pour établir que, dans l'ordre littéraire aussi bien que dans l'ordre historique et social, la parole chrétienne est le plus grand phénomène qui ait traversé le monde. Concevez-vous, en effet, un débat, une lutte quelconque qui emprunte à son objet plus de poésie et de solennité? Sans doute je m'intéresse à la cause d'un citoyen célèbre ou au salut d'un État, si petit qu'il soit; je recueille avidement tous les sons qui descendent de ses tribunes; cela me touche, cela m'attache; mais je m'intéresse encore plus à la cause de l'humanité, car cette cause-là est plus sérieuse, plus durable, plus profonde. Or, ce qui se trouvait en jeu dans cet immense débat, c'était plus que la destinée d'un homme ou d'un État, ce n'était rien moins que le salut du monde et l'avenir de l'humanité. De là l'intérêt unique qui s'attache aux origines de cette parole, tombant au milieu d'un monde étonné de l'entendre, accueillie avec indifférence par les uns, avec fureur par les autres, triomphant du sophisme

et du glaive par cette patience qui n'appartient qu'aux choses éternelles ; de là le charme qu'on éprouve à la voir qui tour à tour se défend, attaque, revendique son droit de cité, conquiert son indépendance, arrache à prix d'efforts chaque pouce de terrain qu'on lui dispute, enlève pour ainsi dire âme par âme, et après avoir lutté pendant trois siècles comme on ne lutta jamais, règne au quatrième par le droit de conquête aussi bien que par le droit de naissance. Pour tout esprit sérieux qui juge de la cause par l'effet, il résulte du triomphe de cette parole une preuve évidente de sa divinité. Un écrivain de génie le disait au commencement de ce siècle, et je me plais à le répéter après lui : Il n'y a pas de force humaine qui puisse tenir contre ces trois forces réunies : L'échafaud, le syllogisme et l'épigramme. Car ce sont les trois grandes choses dont les hommes peuvent disposer contre la vérité qu'ils combattent. Ils peuvent être cruels, ils peuvent raisonner et ils peuvent railler ; c'est tout ce qu'ils peuvent, et c'est beaucoup. Eh bien ! la doctrine évangélique est sortie victorieuse de la conjuration de ces trois forces. L'échafaud n'a pu la noyer dans le sang, le syllogisme ne l'a pas étouffée de son étreinte et l'épigramme a usé contre elle toutes ses pointes. Voilà pourquoi elle ne ressemble à rien d'humain ; et n'aurait-elle fait que cela, je l'estimerais divine. Mais elle a opéré bien davantage, car, au moment où, maîtresse du monde qu'elle a conquis, elle s'apprête à le diriger, ce monde lui échappe et tombe en ruines. Alors un champ plus vaste s'ouvre à l'éloquence chrétienne, une mission plus haute est dévolue à la parole sacrée. C'est à la suivre au milieu d'un monde nouveau qu'elle crée, organise, féconde et dirige en souveraine jusqu'au seuil de notre âge, que je vais consacrer ma deuxième leçon, après vous avoir remerciés



de l'attention dont vous voulez bien honorer mes débuts ; car, rien n'est plus propre à inspirer de l'ardeur que de trouver, dans l'accueil sympathique d'un auditoire éclairé, un encouragement et une force.

---

## DEUXIÈME LEÇON

### DISCOURS D'OUVERTURE (*Suite*).

La parole sacrée victorieuse des barbares. — Son action en Gaule, en Espagne et en Italie. — Son obscurcissement passager après le huitième siècle. — Dieu le veut ! Pierre l'Ermite et saint Bernard. — La parole, organe de l'enseignement scolastique : les grands théologiens du moyen âge, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, Duns Scot. — Dante, l'Homère du christianisme. — Les mystiques, le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. — Le glaive de la parole repousse le protestantisme. — Saint François Xavier et les missionnaires. — L'éloquence sacrée brille d'un vif éclat, au siècle de Louis XIV.

Messieurs,

Dans ma dernière leçon, j'ai tâché d'esquisser à grand traits la première période de l'éloquence sacrée; et, si je ne me trompe, vous n'avez pas oublié dans quel but j'ai fait passer sous vos yeux les premiers monuments de la parole chrétienne. C'est que, m'étant proposé de la suivre avec vous au milieu d'une époque glorieuse entre toutes, le dix-septième siècle, je n'ai pas voulu vous y entraîner à ma suite, sans du moins vous retenir quelques instants sur ce qui la précède, sur ce qui l'a préparée. Voilà pourquoi nous avons, je ne dirai pas étudié, mais embrassé d'une vue d'ensemble l'éloquence sacrée sur le premier théâtre où il lui a été donné de se produire, en face du monde romain; et, la prenant à son origine, nous l'avons laissée au moment où, après avoir lutté quatre siècles

durant contre toutes les erreurs du vieux monde, elle apparaît au commencement du cinquième, libre et souveraine.

Aujourd'hui, si vous me le permettez, je terminerai cette étude préliminaire. Or, je ne sais, Messieurs, si vous avez tiré de ce rapide exposé la même conclusion que moi ; mais à suivre ainsi l'éloquence chrétienne dans sa marche victorieuse à travers les quatre premiers siècles de l'Eglise, je ne puis m'empêcher de croire que si la société ancienne avait pu être sauvée, elle l'eût été, sans le moindre doute, par la force régénératrice de la parole sacrée. Mais, vous le savez, il n'en pouvait guère être ainsi. Le monde romain, ce monde de tyrans sans énergie et d'esclaves sans dignité, avait vieilli dans le vice ; il était chargé de crimes. Dieu donc, qui se plaît à paraître à l'origine et à la chute des empires, Dieu débarrassa la terre de ce grand scandale. Pour renouveler entièrement la face de l'Europe, il fit signe aux races barbares. Ce fut pour l'humanité une heure d'anxiété poignante, une crise des plus douloureuses. Un instant même la société, sans principe d'unité, sans élément d'ordre, parut s'abîmer dans un immense chaos. Mais au-dessus de ce déluge social flottait l'arche tutélaire qui recélait dans ses flancs les grandes choses de l'avenir. Organe sacré de la foi qui inspire, de la justice qui restaure, de la charité qui rapproche et qui unit, la parole chrétienne essaya sur ce chaos sa force créatrice. Elle qui depuis son origine se débattait au milieu d'un monde qui lui faisait payer ses victoires par trois siècles de martyre, se voit investie par Dieu d'un ministère plus fécond. Alors la voilà qui se met à l'œuvre. Elle va au-devant de ces familles de peuples que Dieu lui envoie ; elle les étonne en jetant au milieu d'eux des sons qu'ils ignorent ; puis elle les remue peu

à peu, les attendrit, les subjugué; elle assouplit leurs caractères, les redresse, les façonne; elle adoucit leurs mœurs; elle change ou du moins elle règle leurs habitudes; si elle ne parvient pas à désarmer leurs colères, elle les rend moins violentes, moins terribles; elle amortit le choc des passions, elle assouplit les haines; elle calme, modère les convoitises. Non, Messieurs, non, jamais la parole n'a fait de plus nobles efforts, jamais elle n'a eu de plus beaux moments. Sans doute, ce travail de création spirituelle ou de recomposition sociale n'a pu être le fait d'un ou de deux siècles; comme toute œuvre difficile, il a dû être lent, progressif. Mais laissez passer au milieu de cette société nouvelle les hommes de la parole sacrée, laissez tomber leurs sueurs sur ce sol dur, mais fécond, vous y verrez germer les plus grands caractères et fleurir les plus belles vertus; vous verrez sortir d'un enfantement laborieux cette vaste république chrétienne qui sera la merveille du moyen âge; et alors quand, regardant derrière vous, vous creuserez à la source de ces choses, vous trouverez au milieu des débris d'une société morte et sur le berceau d'une société naissante, vous y trouverez, comme à l'origine du monde physique, la parole de Dieu, la parole sacrée, qui a tout créé, tout fécondé, tout organisé.

Cependant, Messieurs, j'en suis certain, vous ne vous attendez pas à ce qu'il nous reste de cette époque de luttes, de commotions sociales, beaucoup de monuments de l'éloquence chrétienne. On écrit peu lorsqu'on n'a que le temps de parler et d'agir; or, ce qu'il fallait pour atteindre le but que je disais tout à l'heure, c'était précisément une parole forte, vive, agissante, en un mot de la parole en action. Saluons toutefois cet éloquent prêtre de Marseille, Salvien, dont la parole, s'inspirant des ruines qui l'entourent, retrace les voies de la

Providence dans le gouvernement du monde, et Vincent de Lérins qui, loin des agitations de son temps, trouve assez de repos pour résumer dans un livre d'or les principes immuables de la foi. Puis voici la papauté qui prélude à ses gloires futures en attachant à sa couronne un double fleuron d'une immortelle beauté. Léon et Grégoire, tandis qu'ils dominent leur époque par la grandeur de leur caractère et qu'ils déploient dans l'exercice du pouvoir, je ne dirai pas la science, mais le génie du gouvernement, d'autre part témoignent tous deux, l'un dans l'explication des mystères, l'autre dans ses instructions morales, d'une élévation d'idées, d'une finesse d'observation que nul n'a surpassées. Boèce et Cassiodore portent dans les lettres chrétiennes la pénétration de l'esprit philosophique et les ressources de l'érudition profane. Enfin l'Espagne, à son tour, nous offre son grand docteur, Isidore de Séville, dont le vaste génie embrasse sans confusion tout le domaine des sciences sacrées, et trace d'une main sûre les premiers linéaments de ces Sommes fameuses qu'achèveront d'autres âges; et comme si, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, le génie chrétien devait laisser à chaque pas des preuves de sa fécondité, l'Angleterre voit revivre dans les écrits de Bède le Vénérable, dans les Lettres, les Commentaires, les Homélies de ce moine si docte et si pieux, avec la foi ardente des Apôtres, l'éloquence des premiers Pères, tandis que du point le plus opposé, Jean de Damas renvoie vers l'Occident les derniers rayons de la littérature orientale qui bientôt va s'éteindre avec Photius dans une érudition vaste, mais stérile.

Alors, Messieurs, au point où j'en suis arrivé, dans cette esquisse rapide des monuments de la littérature sacrée, dirai-je qu'après le huitième siècle l'éloquence chrétienne subit une éclipse totale? Assurément non; je manquerais à la

vérité. Non pas qu'elle brille désormais d'un éclat aussi vif que dans les âges précédents; non pas que les langues anciennes dont elle se sert ne perdent sous sa plume ou sur ses lèvres quelque peu de leur correction, de leur pureté, tandis que les dialectes modernes, qui lui doivent plus qu'à toute autre cause leur formation et leurs progrès, ne lui permettent le plus souvent que des essais timides. Tout cela est vrai, sans doute; tout cela, y compris les imperfections de l'état social, les troubles et les déchirements d'une époque de transition, explique suffisamment ce que je n'appellerai pas la décadence, mais un obscurcissement passager des lettres chrétiennes. Cependant, et je ne sais s'il est un mérite plus incontestable, ce qui devra frapper tout esprit non prévenu, c'est que plusieurs siècles durant, et avant l'apparition de la littérature arabe, en dehors de l'éloquence sacrée, il n'y a rien, absolument rien qui remplisse cet âge ou qui puisse renouer la chaîne des traditions littéraires. Ce que j'avance, c'est presque du lieu commun, et je m'en félicite, car rien n'est plus certain que ce que tout le monde a observé et redit. Je ne suis donc pas surpris, en suivant le cours des temps, de trouver à côté de la grande figure de Charlemagne, qui, selon le mot de Hallam, s'élève comme un fanal sur une plage désolée, le moine anglais, son maître, Alcuin, dont le souffle créateur sut ranimer, tant par ses traités que par ses poèmes, un flambeau prêt à s'éteindre; après lui Hincmar, de Reims, et Raban Maur, qui tous deux, l'un en France, l'autre en Allemagne, déployèrent dans leurs discours et dans leurs écrits de controverse, une mâle vigueur, une verve parfois entraînant; au-dessus d'eux, Scot Erigène, dont l'ardent génie, dépassant les limites de la foi, soulève le doute quand il ne veut creuser que la science; et plus loin, cet éloquent Pierre Damien, qui

retrouve, en flagellant les vices de son époque, le zèle de Chrysostome et l'énergie de Tertullien. Et maintenant, Messieurs, si à côté de tels noms, je vous montrais l'éloquence sacrée s'échappant du sein des conciles, ces tribunes toujours vivantes du droit, de la justice et de la morale, élevant sans cesse la voix pour former du haut de ses chaires, par l'inflexible sévérité de son langage, cette conscience publique dont nous avons lieu d'être si fiers, cette raison générale qui fait la base de nos sociétés ; si d'autre part, je la faisais paraître devant vous fraîche et gracieuse dans des légendes qui, si elles ne sont pas toujours à l'abri d'une critique rigoureuse, reflètent néanmoins tous les charmes d'un âge d'inspiration et de foi ; haute, calme, majestueuse dans ces lettres des papes qui suffiraient à elles seules pour enrichir une littérature, vous diriez à coup sûr que l'éloquence sacrée, dans les siècles du moyen âge, a pleinement répondu à ce qu'on pouvait attendre d'elle, et qu'elle n'a pas été indigne de son origine ni de sa mission.

C'est qu'en effet, à nulle autre époque peut-être elle n'eut une mission plus haute ni plus vaste. Au moyen âge, pour des causes qu'il serait trop long d'énumérer, il n'y avait à proprement parler d'autre tribune que la chaire. C'est la parole sacrée qui règne et qui gouverne. A côté de sa mission éternelle, qui est de diriger les hommes dans les voies de la justice et de la vérité, c'est elle encore qui, en l'absence de toute force morale, de toute direction supérieure, préside aux grands mouvements des peuples, les inspire et les consacre. En voulez-vous une preuve ? Nous voici à la fin du onzième siècle, dans une ville du midi de la France. Papauté, épiscopat, chevalerie, peuple, sauf la royauté, toutes les forces vives de la chrétienté s'y trouvent. Comme à l'approche des grandes

choses, un pressentiment mystérieux agite cette assemblée. Alors, au milieu d'elle, un ermite se lève; il montre du doigt aux hommes de l'Occident cette contrée lointaine qu'un Dieu toucha de son pied et ennoblit par son sang, cette terre sacrée de l'Orient dont on ne saurait prononcer le nom dans une assemblée d'hommes sans qu'aussitôt un souffle de feu, traversant leur âme, les électrise et les embrase. Il a été témoin des souffrances de leurs frères, le cœur lui en saigne; il a vu la Palestine envahie, Jérusalem désolée, le sépulcre du Christ profané. Voilà ce qu'il dépeint avec âme, avec feu. Puis, quand le solitaire s'est assis, le chef de la chrétienté se lève; il prête à ces paroles brûlantes l'autorité de son caractère et le prestige de son ascendant. A son tour il s'écrie : « Enfants de la foi, soyez les soldats du Christ ! » Mille voix lui répondent : « Dieu le veut ! » et l'Europe entière, enflammée par l'éloquence chrétienne, se jette sur l'Asie pour exécuter ce sublime mouvement des croisades qui la sauvera de la barbarie, de ces croisades qu'à l'heure où je parle, nous qui n'y croyions plus, et qui en avons dit tant de mal, nous renouvelons sous une autre forme, parce que tant qu'il y aura une étincelle de foi chrétienne dans l'esprit de l'Occident et au cœur de la France, la violence appellera toujours la croisade de la force qui protège la faiblesse et la croisade du droit qui arrête l'iniquité.

Vous jugerez par là, Messieurs, de la puissance de cette parole et en même temps du caractère particulier que les événements ont dû prêter à l'éloquence chrétienne durant le moyen âge. Car ce n'est pas là un fait isolé : ce que Pierre l'Ermite et Urbain II firent au concile de Clermont, après Saint-Bernard, Guillaume de Tyr et Foulques de Neuilly le répéteront avec un égal succès. J'ai nommé l'homme en qui



va se personnifier tout un siècle, ce moine de génie qui, pendant cinquante ans, du fond de sa cellule, sans autre prestige que sa sainteté, sans autre arme que sa parole, dirige la chrétienté, instruit les rois, conseille les papes; et qui, sortant de là, suspend à ses lèvres les peuples qu'il entraîne; et, regagnant sa solitude, ferme sur lui les portes du cloître, pour contempler, loin des orages du monde, les vérités éternelles qui débordent sous sa plume en pages brûlantes de foi et d'amour.

Souvent, Messieurs, non plus aujourd'hui, grâce à Dieu, cela ne peut plus se dire, mais à une époque qui n'est guère éloignée, on se récriait fort naïvement sans doute sur ce qu'on se plaisait à nommer la stérilité littéraire du moyen âge. Pour moi, ce qui me frappe, c'est l'extrême richesse, la fécondité intellectuelle de ce temps là. Tout à l'heure j'effleurais, car je n'ai pas fait autre chose, le domaine de l'éloquence proprement dite. Encore n'ai-je pas signalé les deux grandes sources qu'ouvrit à l'éloquence sacrée la création de ces familles d'apôtres qui, sous le souffle puissant de Dominique et de François d'Assise, se multiplient de toutes parts pour réveiller les âmes au bruit de leur parole. Mais voici la pensée chrétienne qui, suivant d'autres lignes, traçant d'autres contours, élève des monuments dont l'œil mesure à peine les vastes proportions. Anselme le premier travaille à l'édifice. Sa grande érudition en recueille les matériaux; sa main hardie en creuse les fondements. Après lui un homme, qui a eu le malheur de rendre ses fautes non moins célèbres que ses erreurs, essaye en s'isolant de construire un ouvrage qui s'écroule faute de base, et dont les débris ne laissent survivre que le souvenir d'une infortune restée séduisante par l'attrait du talent. Pour arrêter les écarts d'une spéculation

téméraire, Hugues et Richard de Saint-Victor demandent au génie d'Anselme et d'Augustin des aspirations non moins hautes et plus sûres. Mieux que ses devanciers, Pierre Lombard marque le plan et dessine les parties du monument colossal que la pensée chrétienne va dresser au milieu du treizième siècle. Ce plan, Albert-le-Grand l'élargit, le développe; il l'enrichit de détails plus variés; il ramasse de toutes parts une foule d'éléments nouveaux. Sous sa main, l'édifice grandit, s'élève; mais pour atteindre à sa perfection, pour mériter à jamais l'admiration des hommes, il a besoin de la touche du maître, il attend le couronnement du génie. Alors Dieu, qui se plaît à échelonner d'âge en âge des hommes qu'il revêt en quelque sorte de ses attributs, Dieu qui avait donné à l'esprit d'Augustin assez de force et d'ampleur pour embrasser dans sa pensée la pensée de quatre siècles, Dieu suscita un homme qui pût résumer dans un immense travail huit siècles de travaux. Investi d'une telle fonction, cet homme prodigieux, car je ne puis l'appeler autrement, prend ce qu'il trouve sous la main, ce que la tradition chrétienne lui a légué de faits et d'idées; il les réunit en faisceau, les combine, les coordonne; il part de la raison qu'il analyse, qu'il creuse; il dispose les unes à la suite des autres les vérités naturelles, les aligne comme un majestueux péristyle qui entoure l'édifice sacré; puis, pénétrant à l'intérieur, il range par ordre les vérités révélées comme autant de colonnes qui prennent leur point d'appui sur la terre pour s'élancer dans l'espace; il fait circuler à travers ces nefs de l'intelligence le souffle de Dieu, qui les anime, les pénètre; il met en l'air ce dôme de la vérité que supporte la foi, qu'embellit la charité, que l'espérance couronne, jusqu'à ce qu'il sorte d'entre ses mains un édifice semblable à ces monuments gigantesques du même âge qui

entraînent l'œil sous terre et qui l'emportent vers le ciel.

Vous me demandez peut-être si c'est là de l'éloquence? Non, si l'éloquence exige toujours, pour être vraie, les grâces du style, l'harmonie des sons, une diction pure et châtiée. Il n'y a guère de tout cela dans l'homme dont je parle, bien qu'entre ses mains la langue latine ait une précision, une vigueur, une originalité de tours qui a bien son charme et son mérite. Mais s'il y a de l'éloquence au fond de toute grande lutte, si l'éloquence est tout d'abord ce qui convainc, ce qui force l'assentiment de l'esprit ; si de ce premier triomphe, il n'y a qu'un pas pour arriver au cœur et pour subjuguier la volonté ; quand je suis, le long des lignes inflexibles qu'il me trace, ce géomètre de la pensée chrétienne, et que j'arrive avec lui par le fil qu'il me tend, de déduction en déduction, jusqu'au point où il m'entraîne ; quand je vois là ce lutteur infatigable, aux prises avec les ennemis de la vérité, armé de toutes pièces ; menant de front toutes les forces du raisonnement, déployant sur le vaste échiquier de la doctrine, comme un général sur un champ de bataille, toutes les ressources d'une tactique sûre d'elle-même, poursuivant le sophisme de position en position, jusqu'à ce qu'il l'ait acculé, pulvérisé, anéanti, à mon tour je rends les armes, et je m'écrie avec Thomas : Voilà qui est fort contre l'erreur, et je me dis à moi-même que si cet homme n'est pas éloquent à force de bien dire, il est éloquent à force d'avoir raison.

Je serais injuste, Messieurs, si, tout en admirant dans saint Thomas le génie chrétien s'élevant, par l'énergie qui lui est propre, à une hauteur inconnue jusqu'alors, je passais sans du moins les saluer, à côté de ses deux rivaux de gloire, Bonaventure et Duns Scot. Et c'est là sans doute une nouvelle preuve de la profondeur et de la variété qui distingue le

mouvement scientifique et littéraire du treizième siècle, puisqu'il s'y trouve en quantité des hommes dont un seul, je ne crains pas de le dire, suffirait pour immortaliser un âge. Certes, si jamais écrivain, depuis le grand évêque d'Hippone, sut porter l'éloquence dans les matières qui en paraissent le moins susceptibles, jusque dans les questions les plus ardues de la métaphysique chrétienne, c'est bien ce moine séraphique, dans les écrits duquel on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou le parfum de piété qui s'en échappe, ou l'éclat des images qui s'y succèdent, ou la chaleur douce et pénétrante qui les anime. J'ai cité Duns Scott, et peut être plus d'un d'entre vous ne le connaît-il que de nom. Mais j'ignore s'il est un problème que cet intrépide penseur n'ait pas abordé, une question sur laquelle il n'ait laissé quelque teinte lumineuse, une trace de son génie. Et maintenant, Messieurs, je vais vous paraître trop hardi sans doute, quelque peu envahisseur. Mais au treizième siècle, dans ce siècle qui, je le veux bien, a pu avoir ses désordres et ses imperfections (où n'y en a-t-il point?), dans le siècle de saint Louis et d'Innocent III, où la pensée religieuse est l'âme de tout, je ne crains pas de revendiquer pour l'honneur des lettres chrétiennes cette fameuse trilogie, qu'on peut appeler à juste titre une épopée théologique, où la poésie inspirée par la foi conduit l'esprit humain comme par un fil magique à travers le labyrinthe de nos destinées, où l'imagination d'un artiste consommé, s'emparant à la fois du monde des faits et du monde des idées, les fond pour ainsi dire dans une somme poétique, ou plutôt les élève jusqu'à une vision effrayante de force et de couleurs. Vous avez nommé Dante, l'Homère du christianisme; et quand on a nommé Dante et saint Thomas, on a dit tout ce que l'esprit chrétien

a su atteindre au moyen âge de plus large et de plus élevé.

Arrivée à cette hauteur, vous le concevez facilement, la littérature chrétienne ne pouvait que descendre. Quelque grande en effet que soit sa fécondité, il ne peut pas se faire que la sève vivifiante qui la pénètre se répande toujours et partout avec une égale abondance. Comme la nature physique, le monde moral a ses temps d'arrêt, ses défaillances, ses épuisements. C'est une loi générale à laquelle rien n'échappe, pas même l'éloquence sacrée. Toutefois, à la différence des littératures profanes qui tombent souvent pour ne plus se relever, la littérature chrétienne ne descend jamais que pour remonter, et j'ose l'affirmer, du moins sur certains points, pour remonter plus haut. Encore, Messieurs, des hauteurs où nous sommes parvenus, la descente n'est-elle guère rapide. Car voici de distance en distance des noms, tels que ceux de Durand et d'Occam, qui appellent l'attention. Mais bien que la source n'en soit pas tarie, il faut l'avouer, la doctrine ne coule plus de leur bouche ni aussi abondante ni aussi pure. Trop souvent des erreurs se mêlent à leurs écrits. Comme l'art qui, s'éloignant peu à peu de la sévérité de ses formes, va bientôt surcharger ses édifices d'un amas d'ornements qui n'est pas plus la perfection que le luxe n'est la richesse, ainsi la scolastique, cette forme savante de la littérature chrétienne, dégénère au quatorzième et au quinzième siècle, et s'épuise en discussions oiseuses, en raffinements trop subtils. Non pas que cette aridité scientifique, fruit d'une méthode excessive dans sa rigueur, non pas que cette sécheresse intellectuelle ait gagné tous les esprits ni envahi tout le domaine des lettres chrétiennes. Une célèbre compagnie, imprimant à la pensée religieuse une direction plus positive, plus pratique, ravivait alors les âmes en les retremplant aux

sources pures de la science et de la foi ; et c'est avec une légitime fierté, avec un orgueil filial, qu'en passant à côté de Nicolas de Clémengis, de Pierre d'Ailly, de Gerson, de ces hommes dont l'ardente parole cherchait à ranimer autour d'eux l'esprit chrétien, je cite comme une des gloires de l'éloquence sacrée, cette ancienne Sorbonne de France qui, par la fermeté de ses principes, par la sûreté de ses décisions, par son inébranlable attachement au Saint-Siège et à l'Église, avait mérité d'être surnommée le concile permanent des Gaules, cette école de docteurs peut-être sans rivale dans le monde, qui, jusqu'aux jours de nos malheurs publics, tenait l'Europe entière attentive au bruit de sa voix, et dont la disparition ou du moins l'obscurcissement est devenu depuis ce temps-là, pour l'Église, dont elle servait la cause, et pour la France, dont elle faisait l'ornement et la gloire, je ne dirai pas un malheur, mais une calamité.

C'est assurément, Messieurs, et je ne me lasserai pas de le répéter, c'est un fait merveilleux, un fait qui révèle dans l'éloquence chrétienne une vitalité unique, que cette suite non interrompue de monuments littéraires qui s'échelonnent d'âge en âge. Nous sommes arrivés à l'une des époques les plus tristes pour l'Église, à une époque de troubles, de divisions. Eh bien ! au lieu de s'arrêter, le génie chrétien semble avoir repris son essor avec une vigueur toute nouvelle. Je viens de vous signaler l'éloquence religieuse sous sa forme la plus sévère, la plus didactique. Là voilà maintenant qui, enthousiaste, mystique, s'épanche pleine de poésie et de fraîcheur dans des écrits d'un genre à part, tels que ceux d'Henri Suso, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Brigitte. Vous vous étonnerez peut-être que je trouve de l'éloquence dans les élévations de ces âmes simples et naïves : pour moi, l'élo-

quence est partout où je rencontre un cœur qui palpite, une âme qui tressaille, une âme vivement éprise du vrai, du beau, du bien, et qui exprime avec bonheur ce qu'elle sent avec force. Eh! Messieurs, lorsque vous parcourez l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre admirable qui date du même temps, — et qui d'entre nous ne l'a pas lu, ou du moins feuilleté à l'heure de la tristesse ou du découragement? — Quand vous respirez le parfum de piété qui s'échappe de ce livre le plus divin qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'est pas de main d'homme, dites-moi, n'êtes-vous pas saisis, remués, attendris, et cette émotion si calme et si douce, n'est-elle pas le fruit d'une éloquence franche et vraie? Mais peut-être préférez-vous la parole sacrée sur un théâtre plus animé, au milieu d'un peuple nombreux qu'elle attire, qu'elle entraîne. Alors écoutez sur les bords du Rhin la voix de Tauler, dont les accents à la fois suaves et pénétrants charment les esprits, et réveillent les consciences; plus loin, en Espagne et dans le midi de la France, celle de Vincent Ferrier, de ce thaumaturge fameux qui, promenant par toute l'Europe le tonnerre de la parole de Dieu, parut aux yeux des populations qui le suivaient dans les temples, sur les places publiques ou au milieu des campagnes, comme l'ange précurseur du jugement final; et enfin, par delà les Alpes, la voix terrible de Savonarole, qui, après avoir enflammé l'Italie par une éloquence vive et passionnée, s'épuise au milieu des agitations politiques, pour s'éteindre, après une révolte coupable, sur un bûcher sans gloire.

Vous le voyez, même à la fin du moyen âge, l'éloquence chrétienne n'avait guère perdu de sa force ni de sa vie. Et pourtant, je ne sais si je me trompe, mais à la suivre ainsi au milieu de ses luttes, à l'entendre sans cesse et partout signaler des

désordres, gémir sur des abus, déplorer des scandales, on sent bien à ses cris d'alarme, à ses accents de douleur, on sent que malgré ses efforts multipliés un certain nombre d'esprits échappent à sa puissance ou ferment l'oreille à sa voix. Ces scandales, Messieurs, ces abus, ces désordres, pourquoi les nierais-je? Dans quel but chercherais-je à écarter du passé de l'Église ce cortège inséparable de toute institution même divine qui traverse l'humanité? Ne serait-ce pas se créer une difficulté nouvelle en faisant du protestantisme une révolte sans prétexte ou un effet sans cause? Et d'ailleurs, papes, conciles, rois, peuples, je les entends tous qui d'une voix appellent une discipline plus sévère et des mœurs plus pures. Pourquoi a-t-il fallu qu'une parole téméraire, devant la grande voix de l'Église, semât des tempêtes là où le souffle de Dieu, dissipant les nuages, eût ramené dans le monde chrétien la sérénité des beaux jours? Ah! sans doute, il était éloquent, lui aussi, il avait reçu de Dieu le don formidable d'une parole qui édifie ou qui renverse, ce moine agitateur qui, un jour, du fond de sa cellule, souleva contre l'Église la haine des grands et les colères de la multitude; ce pamphlétaire de génie qui, perçant de mille traits les croyances respectées jusqu'alors, déchira pour des siècles cette magnifique unité chrétienne, le plus grand spectacle que Dieu eût préparé à la terre; cet homme enfin aux passions violentes et à l'âme de feu, dont l'humilité peut-être eût fait un saint Bernard et dont l'orgueil n'a fait que Luther. Mais si, écho de la vérité, la parole jaillit d'une poitrine humaine comme un fleuve de vie, instrument de l'erreur aux mains de la passion, elle est toujours un glaive qui tue. C'est pourquoi, en lui assignant un si grand rôle dans l'économie de son œuvre, en lui confiant la cause la plus



sacrée de toutes, l'enseignement des peuples, le Christ n'a pas voulu qu'e, libre et souveraine devant les pouvoirs de la terre, elle fût libre encore en face de la vérité. Sachant bien qu'une parole qui ne relève que d'elle-même peut exercer sur les âmes la pire des tyrannies, il a dû l'enchaîner à un dogme immuable, en l'attachant à une mission légitime ; il a dû chercher dans l'autorité de quoi la protéger contre elle-même : car si, en élevant la parole à la hauteur d'un ministère, il l'avait livrée à ses entraînements sans règle ni frein, au lieu de la paix, en place de l'union, il eût ouvert au milieu du monde une source de discordes ; il eût caché la foudre au sein de sa doctrine, parce qu'il n'est pas sur la terre de puissance de destruction plus haute, ni d'élément plus terrible qu'une parole qui, affranchie de toute autorité, sait puiser dans l'éloquence de quoi souffler au cœur des masses le feu des passions.

L'oubli de ce principe a fait toutes les paroles qui ont semé dans le monde le schisme et l'hérésie. Désormais, à partir du moment que je signale, c'en était fait de l'unité européenne : en face de la parole catholique se dressait une rivale. Des siècles durant, l'éloquence sacrée ne régnera plus sans partage. Si d'une main elle porte toujours un sceptre glorieux, de l'autre il faut qu'elle prenne les armes du combat. Ces armes, ce glaive de la parole, je les vois d'abord aux mains d'une société célèbre que Dieu tira du sein toujours fécond de l'Église, pour arrêter le torrent des erreurs nouvelles. Et comment l'oublierais-je, dans un tableau même rapide de l'éloquence chrétienne, cette illustre compagnie qui, plus qu'aucune autre, à l'époque dont je parle, déploya du zèle dans les luttes de la parole sainte ? Je sais, Messieurs, que dès qu'on touche à cet ordre fameux, comme il arrive à toute institution qui a profondément marqué sa trace dans

l'histoire de l'humanité, les préjugés s'éveillent, les colères s'allument. Pour moi, qui n'ai à le considérer que par son côté le plus glorieux, et qui du reste ne crois nullement aux torts qu'on lui prête, quand je le prends à son origine dans ce souterrain de Montmartre où, en un jour d'ardente inspiration, quelques étudiants de Paris dotèrent le monde d'un chef-d'œuvre nouveau; si de là je suis à travers l'Europe, sur les pas d'un homme qui, s'il n'était pas un saint, serait encore un génie, ces légions d'apôtres qu'il enrôle sous sa bannière; lorsque je vois ce camp volant au service de l'Église toujours prêt à se porter aux flancs menacés et à couvrir de ses ailes les phalanges de la grande armée; ici, l'Inde conquise à la foi par la parole de François Xavier; là, Lejay et Canisius arrachant à l'hérésie la Bavière, l'Autriche, la Pologne; du nord au midi, les peuples ébranlés, ramenés, subjugués par leur voix; oh! alors, frappé d'une activité si merveilleuse, je salue l'apparition de tels hommes comme un des plus grands phénomènes de l'histoire, et je n'hésite pas à dire qu'au seizième siècle la compagnie de Jésus a mérité de cueillir dans cette moisson glorieuse la palme de l'éloquence sacrée.

Souvent, Messieurs, il arrive qu'un orage violent, se déchainant contre un arbre, en détache quelques branches. Le voyageur, qui le contemple en passant le croit frappé de mort. Mais parfois la nature déjoue nos calculs. Sans doute, ces branches prêtaient à la beauté du végétal, elles ajoutaient à sa grandeur ou arrondissaient son contour; mais attendez quelque peu, la perte se répare. Jusqu'alors partagée entre une infinité de rameaux, la sève reflue tout entière vers la partie intacte, la retrempe, la fortifie; bientôt une vie nouvelle circule de la racine au sommet,

et l'arbre débarrassé de ces branches dont l'avidité stérile absorbait ses sucs, se couvre tout à coup de fleurs plus belles, de fruits plus succulents. Ainsi en fut-il de l'Église, après que l'ouragan de la Réforme eut emporté loin d'elle des membres qui languissaient depuis longtemps. On eût dit que la vie chrétienne, en se concentrant dans la partie saine de ce grand corps, cherchait à lui rendre en vigueur ce qu'il avait perdu de ses proportions. Et si je m'exprime de la sorte, si je signale avec admiration ce puissant réveil de l'esprit chrétien dans la deuxième moitié du seizième siècle ; si, ne pouvant les énumérer, je rappelle du moins cette multitude de saints qui alors surgissent de toutes parts, ne croyez pas que je sorte de mon sujet. Non ; les saints ne se font pas tout seuls, et les vertus ne naissent point d'elles-mêmes. C'est la parole qui, forte de son influence divine, les inspire, les féconde, les achève. A toute époque de grandes vertus, d'héroïsme moral, il y a des paroles fortes, vibrantes, qui illuminent les esprits et enflamment les cœurs. Aussi ne suis-je pas étonné, au milieu de cet épanouissement rapide de la vie religieuse, de voir la littérature catholique suivre un mouvement parallèle, de la voir qui étale les richesses du dogme dans des ouvrages d'une variété et d'une profondeur étonnantes, tels que ceux de Melchior Cano, de Bellarmin, de Suarès ; qui déploie toutes les ressources de l'érudition dans les écrits de Maldonat et d'Estius ; qui se pare des charmes d'une poésie chastement mystique avec sainte Thérèse, Jean de la Croix et Louis de Grenade ; qui enfin, plus agissante, plus pratique, apparaît dans Charles-Borromée, dans Philippe de Néry, avec toute la puissance d'une foi qui transporte et d'un zèle qui réforme. Et lors même que, descendant à des noms moins célèbres, je rencontre souvent dans les écrits de ce temps-là et jusque dans la chaire

les traces d'un goût peu exercé, une langue pittoresque mais informe, un étalage d'érudition trop chargée, parfois l'écho profane des luttes extérieures et des passions politiques, je sens du moins qu'il y a sous cette parole rude, véhémence, de l'âme et de la vie ; il n'y manque qu'une inspiration plus sûre, et avec elle le ciseau de l'art, ou une main d'ouvrier, pour faire convertir une ébauche hardie en quelque œuvre parfaite.

Aussi, Messieurs, vous le sentez bien, nous touchons à de plus grandes choses. Comme preuve nouvelle de cette fécondité inépuisable du génie chrétien que je ne me lasse pas d'admirer, il fallait qu'il succédât, pour l'Église, à une époque de deuil et de luttes, un siècle de gloires et de triomphes, un siècle qui, à l'exemple du quatrième et du treizième, pût élever à la pensée religieuse des monuments d'une inimitable structure ; un siècle, qui, permettez-moi de le dire, recueillant tous les rayons de lumière disséminés derrière lui, brillât entre le seizième et le dix-huitième, entre l'hérésie et l'incrédulité, ces deux grandes puissances de l'erreur, comme le soleil qui se lève et qui se couche sur les ténèbres ; un siècle enfin, où l'éloquence chrétienne, déployant tous ses moyens, pût atteindre au faite de la perfection. Dieu fit ce grand siècle. Il choisit la France pour qu'elle en devint à la fois la tête et le cœur. Du sein toujours fécond de ce noble pays surgirent une foule d'hommes dont l'assemblage divers forma la plus belle réunion d'esprits supérieurs qu'il y ait peut-être jamais eue. Au milieu du brillant cortège que lui formaient à l'envi l'art et la poésie, les sciences et la philosophie, l'éloquence sacrée parut comme une reine environnée de tout l'éclat de sa puissance. Et enfin, comme le mouvement d'un siècle se personnifie plus ou moins dans un homme qui le fait

naitre ou le dirige, parmi les écrivains qui portèrent si haut l'éloquence chrétienne, il s'éleva un de ces hommes qui semblent avoir reçu de Dieu le pouvoir de reculer les bornes de l'intelligence humaine : il a vécu à peu de distance de nous, sa tombe vient presque toucher au berceau de notre âge, et déjà, effrayée de sa grandeur, l'imagination le reporte en arrière ; pour trouver un modèle à sa noble figure, pour comparer les accents de sa voix, elle sort du monde moderne, elle cherche au loin parmi les prophètes de l'Orient ou les Pères de l'Église, et, réunissant dans un merveilleux accord, l'énergie de Tertullien, l'élévation de saint Augustin, la profondeur de saint Thomas, elle se plaît à retrouver au front de cet homme le reflet de trois immortels génies. Le siècle qui, au milieu de ces gloires rassemblées, a contemplé cette gloire unique, qui, suspendu aux lèvres de cet homme, a frémi d'enthousiasme au son de sa voix, c'est le dix-septième siècle, et cet homme vous l'avez nommé, c'est Bossuet.

Me voici arrivé au seuil de la carrière que je dois parcourir avec vous. Non pas, Messieurs, qu'il ne nous faille plus d'une fois revenir en arrière et remonter le passé pour comprendre le présent. Mais, pour ne pas entrer trop brusquement en matière, et en même temps pour vous donner une idée quelque peu générale de l'histoire de l'éloquence chrétienne dans la suite des temps, j'ai cru devoir, par une vue d'ensemble de ses monuments, vous montrer que dans l'ordre littéraire, aussi bien que dans l'ordre historique et social, la parole sacrée est le plus grand phénomène qui ait traversé le monde. Il me resterait maintenant à vous expliquer pourquoi, dans une matière si variée, et qui ne saurait me laisser que l'embarras du choix, je me suis arrêté de préférence au

sujet qui doit nous occuper. Mais la raison en est toute simple. Parlant à des Français, je n'ai pu mieux faire au début de mon enseignement que d'offrir à leur admiration une de leurs plus belles gloires nationales, celle que la mauvaise foi ou une extrême ignorance pourrait seule nous disputer. Je ne veux pas dire que, en dehors de l'éloquence sacrée, sur plus d'un point, notre littérature, justement fière de ses chefs-d'œuvre, ne puisse prétendre à une supériorité réelle. Toujours est-il que partout ailleurs la contestation est possible et que la lutte existe. Ainsi, à la grandeur mâle et sévère de Corneille, à la grâce, à la délicatesse, aux peintures émouvantes de Racine, l'Angleterre oppose, non sans quelque motif, la forte originalité et les créations vivantes de Shakspeare; l'Italie nous offre dans le Dante et dans le Tasse des poèmes épiques que certainement nous n'avons pas égalés; en face de nos Descartes et de nos Malebranche, l'Allemagne montrera une liste de penseurs dont les conceptions, si elles ne tiennent pas toujours devant la netteté et la précision françaises, révèlent du moins dans l'esprit philosophique de ce grand peuple autant de profondeur que d'étendue. Je n'ai pas mission pour prononcer dans de si graves débats. Ce qu'il me suffit de faire observer, c'est que, d'un côté et de l'autre, il y a des écrivains qui peuvent tenir l'admiration en suspens. Mais des noms qui aient marqué dans l'éloquence sacrée à l'égal de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Massillon, depuis les Pères dont les ouvrages sont devenus pour toutes les nations chrétiennes un patrimoine commun, en dehors de la France, on n'en citerait pas un. Leur supériorité est assurée, leur gloire est sans rivale. Voilà pourquoi je suis heureux de placer nos études sous les auspices de ces noms, dont l'honneur, après l'Église, revient tout entier à la patrie.

A vous, Messieurs, de payer votre admiration à des gloires qui sont les vôtres ; à moi de m'inspirer du voisinage de tels hommes, afin de n'être pas trop indigne d'eux dans l'appréciation de leur talent et dans l'examen de leurs œuvres

---

## TROISIÈME LEÇON

### COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Le dix-septième siècle comparé aux siècles qui l'ont précédé et à ceux qui l'ont suivi. — Il a eu ses admirateurs exclusifs et ses détracteurs passionnés. — Ce qui fait qu'un siècle est grand : il faut que la pensée s'élève vers Dieu, au lieu de s'abaisser vers la terre. — Les gloires littéraires rayonnent autour des grandeurs politiques du siècle de Louis XIV. — La langue française purifiée aux sources de la Grèce et de Rome, l'éloquence, la philosophie, la poésie, l'histoire, les sciences et les arts se mettent au service de l'Eglise : pénibles contrastes de notre époque.

Messieurs,

Dans mes deux leçons préliminaires, j'ai cherché à suivre l'éloquence sacrée dans sa marche progressive à travers les âges qui ont précédé le dix-septième siècle, et j'éprouve presque le besoin de vous demander pardon des généralités auxquelles je me suis arrêté, et qui après tout étaient, sinon indispensables, du moins utiles pour relier à l'ensemble des monuments de l'éloquence chrétienne les différentes parties sur lesquelles je dois appeler votre attention. Aujourd'hui j'ose encore réclamer de votre part la même indulgence ; car avant de descendre au détail, il nous faut embrasser d'une vue d'ensemble le siècle où nous entrons, et remontant aux causes véritables de sa grandeur, rechercher pourquoi l'éloquence sacrée y est parvenue à un si haut degré de perfection. C'est ainsi que l'esprit humain a coutume de procéder dans



une étude de cette nature : il saisit tout d'abord et d'un coup d'œil la totalité d'un sujet ; puis, analysant l'une après l'autre ses premières impressions, il réunit les faits qu'il a observés, les idées qu'il a conçues, dans une synthèse plus exacte et plus complète.

Or, Messieurs, avant d'entrer dans l'examen de la question que je me propose de résoudre, je crois devoir la faire précéder d'une observation qui peut bien ici trouver sa place. La conclusion de mon précédent discours a paru inspirer à quelques-uns de mes honorables auditeurs une crainte, un scrupule : c'est de me voir pénétré d'un amour trop exclusif pour le dix-septième siècle. Je sais, Messieurs, combien il faut se tenir en garde contre toute espèce d'engouement, et en particulier contre l'engouement littéraire. Assurément, lorsque, en parcourant l'histoire de l'humanité, on rencontre sur son passage un grand siècle, un de ces siècles qui font époque dans la vie des peuples, et dans ce siècle des hommes qui ont reçu en partage le don si rare qu'on appelle le génie, pour peu qu'on ait le sentiment des choses grandes et belles, et c'est déjà beaucoup que de savoir admirer ce qui mérite l'admiration, on s'attache à leur souvenir, on aime à vivre et à converser avec eux, leurs écrits nous émeuvent et nous transportent. Madame de Staël partageait les hommes en deux classes, ceux qui ont de l'enthousiasme et ceux qui n'en ont pas. Je plains fort ceux qui en manquent ; ils se privent par là d'émotions aussi douces que vives, et après tout, le cœur humain vit d'émotions. Mais enfin, quelque juste enthousiasme que puisse exciter en nous le commerce des grands hommes d'un siècle ou d'un pays, il ne faut pas l'épuiser dans le culte des uns, sans du moins en réserver quelque part pour les autres. L'admiration ou même la préférence

pour ceux-ci ne dispense pas de la justice envers ceux-là. Rien ne fausse plus le jugement que de prendre pour terme de comparaison invariable et absolu, des formes essentiellement mobiles et changeantes, ou bien de transporter d'une époque à une autre ce qui constitue leur caractère, leur individualité, leur physionomie propre. Chateaubriand l'a dit avec raison : on ne ressuscite pas plus les siècles que les morts, car pour ressusciter un siècle, il faudrait pouvoir faire revivre, avec ses besoins et ses conditions, la scène tout entière où il s'est produit et les divers acteurs qui s'y sont succédé ; or, bien que régie, dans ce qui est essentiel à ses fins divines, par des lois certaines, déterminées, l'humanité échappe sur plus d'un point à la monotonie : quoi qu'on ait pu en dire, l'histoire n'est pas enchaînée dans le cercle de fer d'une géométrie inflexible, et les nations sont autre chose que de simples machines à répétition. Dans l'éloquence comme dans les arts, lorsqu'on ne peut faire mieux, bien des fois l'on peut faire autrement. Le champ du possible est vaste : fort de ses inspirations, le génie peut de temps à autre en reculer les bornes, et de fait il les recule. Ainsi, Messieurs, dans l'espèce, nul n'admire plus que moi l'éloquence des Pères de l'Église, et si j'avais écouté le premier mouvement de mon âme, j'eusse commencé par eux ces études littéraires. Il y a dans leurs écrits, pour parler avec Bossuet, cette première sève du christianisme, cette pure substance de la religion, la plénitude de cet esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près et avec plus d'abondance, de la source même. A ce caractère exceptionnel d'organes de la tradition, ils ont su joindre des qualités naturelles d'orateur et d'écrivain qui feront d'eux à jamais les maîtres de l'éloquence sacrée. Mais, il faut en convenir, le goût altéré de l'époque où ils vivaient

dépare quelquefois leurs écrits; des antithèses ingénieuses sans doute, mais trop multipliées, se glissent en foule sous leur plume; en Orient, une abondance quelque peu diffuse, une tendance à l'allégorie excessive peut-être; en Occident, de l'enflure, un ton outré, ou bien des raffinements de subtilité empêchent leurs ouvrages d'arriver à cette perfection sans tache qui, dans l'éloquence comme dans la sainteté, est chose impossible à réaliser. S'ils désespèrent tous ceux qui les suivront, par ce qu'il y a en eux de naturel, d'abandon, de véhémence, d'éclat, même après eux et en s'aidant de leurs qualités, on trouve place pour un goût plus sûr, pour une éloquence moins nourrie sans doute, mais plus sobre d'images et plus contenue. De même, je ne laisse à personne le soin d'admirer plus que moi le moyen âge et son grand treizième siècle, de les admirer dans ce qu'ils ont d'admirable, leurs vastes poèmes, leurs fécondes entreprises, leurs sommes magnifiques, qui, si elles n'ont pu échapper au dédain de quelques esprits superficiels, si elles ont vu passer sur elles le sourire de Voltaire, ont mérité, depuis Leibnitz jusqu'à Hegel, de la part de tous les profonds penseurs, les hommages de la science. Mais enfin, là aussi, malgré tous les efforts du génie, il y a des imperfections, des détails qui surabondent ou des points qui demeurent dans l'ombre; en dépit de la foi qui inspire, de la science qui organise, il y reste des vides et des lacunes à combler. Après saint Bernard et saint Thomas, la théologie pourra chercher, sinon un cadre plus large, des lignes plus sévères et plus précises, du moins, contre des erreurs nouvelles, un système de défense et des arguments appropriés davantage à la situation des esprits; l'éloquence pourra trouver, dans la suite, des langues mieux faites, des formes plus régulières et plus pures. Enfin, Messieurs, même

après le dix-septième siècle, après ce siècle si Français, si chrétien, qui, je l'avoue bien, s'il est permis d'avoir des attachements littéraires, et cela est assurément fort inoffensif, m'inspire un amour de choix et de prédilection, même après ce grand siècle, où la langue française, de toutes peut-être la plus propre à rendre une idée vraie par des expressions justes et nettes, me semble être arrivée à l'apogée de sa perfection, je ne dirai pas qu'en traversant le dix-huitième siècle, elle ait beaucoup perdu à devenir sous la plume de Voltaire, plus fine, plus vive, plus coupée, ni que la littérature nationale, déjà si belle et si variée, ne se soit enrichie depuis lors de maints chefs-d'œuvre. Et, pour m'en tenir à l'éloquence de la chaire, si, laissant derrière moi des temps malheureux pendant lesquels nos tourmentes politiques avaient étouffé sa voix, j'arrive au siècle où nous sommes, je trouve que la lutte est venue, comme à toutes les époques, prêter à ses accents une vigueur nouvelle. Lorsque, il y a peu d'années, vous avez entendu, sous les voûtes de Notre-Dame, cette parole moitié religieuse, moitié philosophique, dont la puissante originalité se jouant, pour ainsi dire, sur les confins du ciel et de la terre, en face d'un siècle ébranlé par le doute, glacé par l'indifférence, ballotté entre mille systèmes divers, a su demander à des régions inexplorées une lumière inattendue, et tirant de la lyre évangélique des sons inconnus, tenir sous le charme de leurs accords un auditoire palpitant d'émotion ; à la voir ainsi, pleine de mouvement et de vie, dompter sous elle les rébellions des sens, de l'esprit et du cœur, vous vous êtes dit : Il se peut que ce ne soit pas l'éloquence du grand siècle ; n'importe ! Cela remue, cela transporte, cela électrise, il suffit : c'est encore, c'est toujours de la vraie, de la grande éloquence.

Ainsi, Messieurs, efforçons-nous de n'être pas exclusifs dans nos goûts et dans nos sympathies. En étudiant les modèles de la littérature d'un siècle ou d'un pays, ne cherchons pas à faire naître des imitations serviles. On peut appliquer, et avec raison, aux chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne ce que le poète anglais Young disait en général des anciens : moins on les copie, plus on leur ressemble. *Suum cuique*, cet axiome de justice doit être, ce me semble, la devise de toute critique intelligente. Cette remarque faite, j'arrive à mon sujet.

Messieurs, le dix-septième siècle, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, a eu comme il a encore ses admirateurs et ses détracteurs passionnés. D'où je conclus dès l'abord que c'est un grand siècle, car il n'y a que les grandes époques qui aient le privilège d'attirer sur elles de fortes colères, ou bien de laisser sur leurs pas et d'éveiller après elles de vives, de durables, de profondes sympathies.

Or, Messieurs, où placerons-nous la vraie grandeur d'une époque? Les uns, frappés de ce qu'il y a d'extérieur et de saisissant dans le spectacle des choses humaines, s'arrêtent à la surface, et, contemplant sur cette scène mobile le jeu des intérêts, le choc des passions, les hommes qui s'agitent, les formes qui changent, les événements qui se succèdent, ils cherchent, à travers le bruit, le mouvement et l'éclat, sur le front et dans la physionomie d'un siècle, le signe ou l'auréole de la grandeur. Ou bien, considérant les hommes et leurs œuvres sous une autre face et dans un milieu plus paisible, ils suivent l'activité sociale dans son influence sur le bien-être et la prospérité matérielle des peuples; et lorsqu'ils voient, au sein d'une nation ou dans le cours d'une époque, l'essor brillant, rapide, du génie de l'homme, un élan vigoureux

imprimé par l'esprit public à toutes les branches de l'industrie humaine, pénétrés de ce qu'il y a de grandeur, de poésie même dans cette lutte de l'humanité aux prises avec les forces qui l'entourent, dans ce triomphe de l'esprit sur la matière, qu'il taille, qu'il assouplit, qu'il subjugué, ils s'arrêtent saisis d'étonnement, ravis d'admiration. Cette admiration, je la partage avec eux. Mais est-ce bien assez pour décerner à un siècle le titre de grand, que de surprendre, dans son mouvement industriel ou politique, de la force ou de l'éclat? Une nation ne serait-elle pas autre chose qu'un mécanisme savant, un rouage artificiel plus ou moins compliqué, où l'œil n'aperçoit que des ressorts qui se compriment ou se détendent, des pièces qui s'engrènent les unes dans les autres? N'y a-t-il pas dans ce vaste corps une sève intime qui circule à travers toutes ses parties, un souffle puissant qui l'anime et la pénètre, de la chaleur enfin, de l'âme, de la vie? Évidemment oui. Il en est d'une nation comme d'un homme. Si parfait, si délié que puisse être son organisme extérieur, sa grandeur réelle ne réside ni dans le jeu facile de ses muscles ou de ses nerfs, ni dans la souplesse de ses mouvements, ni même dans la beauté, dans la régularité de ses formes corporelles. On est grand par l'esprit et par le cœur. La vraie grandeur n'est que là.

Aussi, Messieurs, tout en laissant dans l'appréciation d'une époque une large part à son développement industriel et politique, une étude plus sévère cherche-t-elle, ailleurs que dans ces conditions extérieures et matérielles, les racines de sa vraie grandeur. Et de même que dans un homme on se plaît à suivre par delà son organisation corporelle le reflet de son esprit, le rayonnement de sa pensée, ainsi dans cet être collectif qui s'appelle une nation, à l'une de ces heures solennelles

dans la vie de l'humanité qui ne sont rien moins que des siècles, ce qu'il faut constater tout d'abord, c'est l'état des intelligences, le mouvement scientifique et littéraire. Lors donc qu'arrivé à l'une de ces haltes glorieuses où l'esprit humain, s'inspirant du passé, renvoie à travers l'avenir, en gerbes lumineuses, les rayons divers qu'il a recueillis sur sa route, on embrasse dans une vaste et magnifique harmonie les manifestations à la fois les plus hautes et les plus multiples de l'art et de la science, on est obligé de convenir qu'il y a là de la force et de la vie. Mais, je le veux bien, en regardant ainsi au front d'un siècle, vous y avez trouvé un éclat véritable; vous avez fait l'inventaire exact de ses recherches scientifiques, de ses productions littéraires, des monuments de son art; vous avez ramassé une à une les parcelles de son génie; il est là devant vous poli, brillant, radieux : avez-vous pour cela recueilli tous les éléments de votre examen critique, ne concevez-vous rien au-delà? avez-vous pénétré au plus vif de l'époque? avez-vous tressailli au souffle qui l'inspire, et senti sous votre main les battements de son cœur, ses pulsations les plus énergiques et les plus intimes? Non, vous n'avez pas encore touché à l'âme, ou du moins à ce qu'il y a dans cette âme de plus profond et de plus divin. Vous n'avez suivi cette portion de l'humanité que dans sa marche à travers le temps, et non pas dans sa marche vers l'éternité; vous ne l'avez contemplée que la face tournée vers la terre; et comme l'homme individuel, une nation, un siècle, l'humanité a une face tournée vers le ciel, une face tournée vers Dieu.

Si donc, Messieurs, vous élevant au-dessus de la superficie des choses, vous recherchez au cœur même d'un siècle les vrais titres de sa grandeur; si après l'avoir suivi jusqu'au bout dans son activité politique et industrielle, dans son

mouvement scientifique et littéraire, vous allez plus avant et que, interrogeant sa pensée mère, analysant sa vie intime, vous venez toucher jusque dans ses fibres les plus secrètes, les plus délicates, à quelque chose de supérieur et de divin qui les remue, qui les fait résonner toutes ensemble ; si, parvenu à cette profondeur, vous y trouvez comme principe de fécondité et comme sources de vie, l'idée et le sentiment du divin, et que sortant de là pour les suivre dans leur épanouissement, vous voyez se dresser devant vous grande et souveraine la religion, qui, loin d'arrêter les manifestations de l'art et de la science, s'y mêle et s'y associe elle-même ; la religion qui, par le charme irrésistible de sa parole, ramène à l'unisson toutes les voix qui s'élèvent autour d'elle, pour les faire chanter à la gloire de Dieu un vaste poëme de foi et d'amour ; la religion, qui soulève de la terre les créations du génie pour les relier à Dieu comme par une chaîne d'or ; si, dis-je, vous touchez par l'étude ou par le souvenir à l'une de ces époques mémorables telles que Dieu en a semé trois ou quatre sur la route de l'humanité, où la religion plus pure, plus triomphante que jamais, a vu se grouper autour d'elle, respectueuses et soumises, toutes les grandeurs et toutes les puissances réunies : oh ! n'hésitez pas, regardez par-dessus tous les vices, tous les défauts, toutes les imperfections humaines, et dites-vous bien que vous êtes arrivés à un moment glorieux dans la vie des peuples et qu'il y a là devant vous un grand siècle.

Or, Messieurs, ou je me trompe fort, ou le dix-septième siècle s'est approché d'assez près de ce type éternel qui fait les grandes époques ; et si, recherchant pourquoi l'éloquence chrétienne y a brillé d'un si vif éclat, nous remontons tout d'abord à la cause première de sa supériorité, nous la trouverons dans l'alliance intime et profonde de la religion avec



toutes les forces vives de la société française parvenues elles-mêmes, du moins pour la plupart, à un haut degré de développement.

Je viens de dire qu'au dix-septième siècle les éléments constitutifs de la société française, du moins en grande partie, s'étaient puissamment développés. Je ferais une excursion sur un terrain qui n'est pas le mien, en voulant remonter à la source de ce fait. Qu'il me suffise de l'avoir constaté.

D'autres vous diront, et mieux que moi, de quelle manière la monarchie française, sortie victorieuse des luttes de la Réforme, des troubles de la Ligue, des agitations de la Fronde, a vu se consommer sous Louis XIV l'œuvre de sa grandeur, préparée par Louis XI, continuée par Henri IV, achevée par Richelieu et par Mazarin ; comment la nation tout entière, éprouvée par tant d'orages, fatiguée des vains efforts d'une féodalité turbulente, est venue chercher sous un sceptre glorieux et à l'ombre d'un trône absolu, mais respecté, le repos et la tranquillité intérieure ; ce qu'a valu à la France en progrès de diverse nature, en prospérités de plus d'un genre, cette longue période de domination plus centrale, d'administration plus régulière, de direction plus intelligente et plus sûre. Sans doute, bien des réserves se mêleront à leurs éloges : prêtant une oreille inquiète aux bruits avant-coureurs d'une catastrophe lointaine, ils regretteront de ne pas trouver à la racine de ce grand pouvoir, contre les surprises de l'avenir, dans des institutions fixes, permanentes, une meilleure garantie de durée ; ou bien, faisant valoir des griefs que je n'entends pas discuter, signalant des guerres peu légitimes, des entreprises plus ou moins ruineuses, comparant le sceptre de Louis XIV à l'arc d'Ulysse, qu'un bras plus faible ne parvenait à tendre, ils jugeront qu'après tout, cet édifice politique n'était pas aussi

solide à la base que brillant au sommet ; et ainsi, ne pouvant se consoler du sacrifice de la liberté à l'ordre, ne lui trouvant pas une indemnité suffisante dans les avantages du repos ni dans l'éclat des conquêtes, ils diront peut-être avec l'illustre écrivain dont je citais le nom tout à l'heure, que le siècle de Louis XIV a été le superbe catafalque de nos libertés, éclairé par mille flambeaux de la gloire qu'élevait à l'entour un cortège de grands hommes. Mais quelle que soit la valeur de ces reproches, toujours est-il que, du sein de tous les partis, du milieu des camps les plus divers, vous n'entendrez sortir qu'une voix pour proclamer qu'alors, plus que jamais, la France a été grande et forte, florissante au dedans et respectée au dehors ; et lorsque, éblouis fascinés malgré eux par cette succession de merveilles qui se déroulent à leurs yeux, l'orateur ou l'écrivain hésitent à laisser tomber au milieu de telles gloires d'énergiques paroles de blâme ou de critique ; arrivés à l'époque, où, seul débris de tant de grandeurs éteintes, accablé par les revers qui l'assaillent de tous côtés, par les coups de la mort qui frappe sans pitié autour de lui, jusque sur les degrés de son trône, le vieux roi, comme un arbre battu par la tempête, courbant la tête sous la main qui le châtie, se redresse néanmoins en un jour d'angoisses pour jurer en face de l'Europe qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la monarchie, plutôt que de couronner par l'ignominie un règne inauguré par la gloire, amis et ennemis, tous s'écrieront avec transport que ce jour-là, le cœur de Louis XIV a battu en cœur de roi, et qu'alors, comme pendant tout son règne, le cœur de la France a battu à l'unisson du sien.

Or, Messieurs, si, comme je le pense, on ne peut guère contester qu'au dix-septième siècle la monarchie française

ne fût parvenue à une hauteur peu commune, je ne crois pas qu'on puisse avec plus de raison refuser à la littérature française de cette époque, l'éclat et la perfection qui la distinguent. Ici encore je dois me borner, du moins pour aujourd'hui, à rappeler en peu de mots ce que tout le monde sait, ce que personne ne saurait nier. Je laisse à des chaires voisines, gardiennes vigilantes de nos traditions littéraires, le soin de vous répéter de quelle manière la langue française, sortie du moule du seizième siècle, un peu rude, il est vrai, mais charmante de grâces naïves et d'originalité, a su, évitant à la fois un double écueil, emprunter à Marot sa finesse, sa verve gauloise; à Ronsard, son goût de l'antique, pour chercher dans Malherbe et dans Balzac, par l'étude des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, le nombre, l'harmonie des sons, les formes périodiques; et de là, acquérant sous la plume de Descartes et de Pascal, une justesse, une précision, une fermeté qui n'est qu'à elle, atteindre sous la touche mâle et énergique de Corneille, sous le pinceau délicat de Racine, à toute la plénitude de ses charmes et de sa vigueur, jusqu'à ce qu'enfin, dépouillée de ses moindres taches par le goût pur et sévère de Boileau, elle eût retrouvé tout à coup dans Lafontaine et dans Molière, avec la maturité de plus, ces saillies, ce jet spontané et tout naïf, ces allures libres et dégagées qui rappellent son enfance, avant de venir demander au génie de nos orateurs sacrés, le sceau et le cachet de la perfection. Qu'è si, vous faisant l'organe d'un parti fort estimable d'ailleurs, et qui a fatigué de ses luttes la verve de nos pères, vous mêlez à ce concert de louanges quelques sons discordants, pour regretter au milieu d'un art si souple et si varié une imitation, trop respectueuse peut-être, de deux littératures païennes; tout en vous accordant, avec le bon ton

et la politesse qui les distinguent, que, même après ce magnifique déploiement de l'esprit français, il y a place pour moins de costume, moins d'étiquette, pour un sentiment plus vif et plus profond de la nature, pour un choix moins exclusif de sujets empruntés à une histoire qui n'est pas la nôtre, pour des sources d'inspirations plus neuves, plus chrétiennes; tout en vous faisant ces concessions, et de grand cœur, les défenseurs sincères et convaincus de la littérature française au dix-septième siècle vous diront qu'après tout, pas plus que le vrai, le beau n'est païen; qu'il n'est pas donné au génie d'un peuple de s'isoler dans sa marche ni de se soustraire dans son développement à l'influence du passé; et qu'ayant trouvé près de son berceau deux langues qui si longtemps avaient gouverné le monde, et auxquelles Dieu lui-même avait confié une si haute mission providentielle, il n'est pas étonnant que le génie français ait puisé à ces sources éternelles d'instruction et de vie, comme les appelait si bien naguère M. de Humboldt, pour emprunter à l'une de ces deux langues sa pompe harmonieuse, et à l'autre son énergique concision. Si vous insistiez trop, ils pourraient bien finir par perdre de leur calme, et, vous signalant de loin en loin quelques chutes éclatantes, des tentatives malheureuses, des renommées atteintes, vous répondre que, si Voltaire a pu dire de Boileau : *ne disons pas de mal de Nicolas, cela porte malheur*, on peut répéter en général du dix-septième siècle : *ne disons pas trop de mal de lui, en littérature surtout, cela n'a pas porté, cela ne porte pas bonheur.*

Et maintenant, Messieurs, car c'est là qu'il nous faut en venir, cette société au sein de laquelle le pouvoir et la science, les deux premières forces qui régissent un État, étaient parvenus, sous leur forme particulière, à un si

haut développement, cette société par là même si brillante et si polie qu'on n'en citerait peut-être pas une dans la suite des temps qui, du moins dans ses couches supérieures, ait témoigné d'une culture d'esprit plus avancée; cette société si savante, si puissamment organisée, était-elle religieuse? Car, si elle ne l'avait pas été; si, à travers ces splendeurs éblouissantes de l'art et de la science, de l'industrie et de la conquête, je ne voyais pas se réfléchir dans leur éclat les lumières de la vérité divine; si, au lieu d'avoir sous les yeux le beau spectacle d'une alliance intime et profonde de la religion avec les forces vives de la société; si, en place de l'équilibre harmonique de ces puissances que Dieu a faites pour tendre au même but, je ne rencontrais à chaque pas qu'un schisme insensé, un divorce fatal, des luttes, des déchirements, je dirais encore, si vous le voulez, que cette société a pu accomplir de belles œuvres; mais, m'inspirant avant tout de la mission providentielle des grandes époques, qui est d'affermir et de développer le règne de Dieu sur la terre, je ne dirais plus que, devant Dieu et devant l'histoire, le siècle où a vécu cette société ait été un grand siècle. Assurément, Messieurs, pour y voir un grand siècle, un siècle de foi réfléchi et sincère, je ne demanderai pas si un œil attentif ne saurait découvrir au dix-septième siècle, dans le pouvoir comme dans la science, quelques actes blâmables, des empiétements, des abus d'autorité, des tentatives téméraires, de grandes fautes même. On peut faire de grandes fautes et ne pas perdre tout mérite, alors qu'on les rachète par de grandes vertus; comme aussi, ne faire que de petites fautes, ce n'est pas toujours une haute vertu, lorsque, pour en faire de grandes, il ne manque que l'occasion. Mais ce que je demande, le voici : Un siècle où la

religion a exercé sur tous les esprits d'élite un empire souverain, où, du trône à la chaumière, de la capitale aux provinces, sa voix n'a cessé de retentir, admirée de tous, respectée par tous; une époque de haute civilisation, de grande littérature, de véritables progrès, pendant laquelle, en dehors des dissidences de communion, on ne citerait pas (je parle de la France) une attaque sérieuse et directe, partie du milieu des sciences ou des lettres, contre les dogmes de la foi; où, bien au contraire, tout ce qui tient une plume éloquente, dans la magistrature comme dans les arts, à la cour et hors d'elle, tout ce qui manie une parole capable de remuer les âmes, célèbre à l'envi les grandeurs de la religion, ses gloires et sa beauté; un siècle où, après avoir fait *Polyeucte* et *Athalie*, ces deux chefs-d'œuvre du génie de l'homme inspiré par la foi, on savait porter au foyer domestique, dans le commerce de la vie privée, cette piété simple et forte, dont un fils, en tout digne de son père, nous a laissé le souvenir, dans des pages qu'on ne se lasse pas de lire et de relire; où le seul poète qui, avec Molière, ait attristé l'Église par des écrits dont le mérite littéraire ne rachète pas la licence, expiait les torts de sa verve plus bouffonne qu'impie par des sévérités qui rappellent la Thésaïde; où la tentative la plus hardie de l'esprit philosophique, s'arrêtant avec respect devant l'arche sainte de la doctrine, élevait contre soi-même, autour des vérités révélées, un mur qui lui semblait impénétrable au doute : ce siècle-là était-il un siècle de foi, un siècle religieux? Je laisse aux plus difficiles le soin de répondre. Sans doute, j'entends bien, par-dessus la tête de ces hommes de foi vive et profonde, un bruit sourd d'incrédulité; j'entends au loin la voix railleuse, bien que timide encore, de ces esprits forts dont La Bruyère démasquera la faiblesse, que

Bossuet, avec le coup d'œil pénétrant qui lui faisait découvrir dans les vices du cœur la source des erreurs de l'esprit, que Bossuet, dis-je, appellera les libertins; mais de cette poignée de sceptiques à une ligue d'incrédules marchant le front haut et découvert, il y a presque un siècle, et c'est beaucoup. Il reste, Messieurs, quelque chose de plus grave, de plus triste, et qui, de prime abord, ferait douter que le sentiment religieux eût pénétré si profondément au cœur de cette société : c'est, du moins dans les classes supérieures, un raffinement de luxe, un amour du bien-être qui dégénère en mollesse; une frivolité, une légèreté de conduite qui révèle des vices nombreux et invétérés; une fureur de parvenir qui fait de la cour un théâtre toujours ouvert à l'intrigue et à la flatterie; une corruption qui, pour se parer des dehors de l'élégance, n'en devient que plus odieuse, et, ce qui remplit le cœur d'une douleur amère, va s'étaler jusque sur le trône. Mais, Messieurs, s'il n'est pas de gloire comparable à celle de l'innocence, il y a encore au-dessous de la foi qui n'a pas connu de chutes, la foi qui se relève, la foi qui lutte, la foi qui combat, la foi qui cherche dans l'expiation les forces qu'elle a perdues, et qui retrouve sa grandeur en se vengeant contre elle-même de ses propres faiblesses. Lors donc qu'après avoir flétri les scandales, d'où qu'ils partent, avec toute l'indignation de mon âme, je rencontre à chaque pas sur mon chemin, à travers cette époque, sur le trône comme au-dessous, des remords qui se font jour, des consciences qui se réveillent; que j'entends autour du vice mille voix qui tonnent, qui tonnent sans relâche; des voix qu'on n'étouffe pas, qu'on soutient, qu'on exalte; lorsque de plus il s'offre à mes yeux de toutes parts d'illustres retraites, où le repentir, élevant entre le monde

et lui une éternelle barrière, laisse derrière lui des leçons aussi éclatantes que ses fautes, me rappelant alors que c'est au repentir fécondé par les larmes que l'Évangile consacre ses pages les plus touchantes, ses promesses les plus glorieuses, je me dis qu'un siècle où la religion a eu assez d'empire pour soutenir la vertu en face du vice, et pour forcer le vice lui-même à se racheter par les austérités de la pénitence, que ce siècle-là, malgré ses fautes et ses chutes, est encore un siècle religieux, que c'est toujours un grand siècle.

Mais, Messieurs, car on ne connaît bien un fait que lorsqu'on en a saisi la cause, d'où venait à la religion catholique, au dix-septième siècle, en France, cette force d'action sur les âmes, cet empire souverain que nous lui voyons exercer presque sans conteste sur les plus hautes intelligences ? A la voir, un siècle auparavant, se débattre au milieu des ennemis qui l'assaillent, on dirait que royauté et noblesse, science et littérature, tout va lui échapper ; et maintenant la voici qui règne presque sans partage, qui voit accourir de toutes parts et se presser autour d'elle les forces vives de la société. La raison en est toute simple. Après avoir lutté victorieusement au seizième siècle, le catholicisme en France triomphe au dix-septième. Il triomphe avec la nation, qui, sauvée comme par miracle de l'abîme creusé par la réforme, se place d'elle-même à la tête de l'Europe ; il triomphe avec la monarchie, qui se dégage des étreintes de la féodalité ; il triomphe avec la langue elle-même, qui, après bien des tâtonnements, trouve enfin, dans son caractère propre, le secret de son génie. C'est sous le feu de l'hérésie, au milieu des luttes, non pas des luttes politiques, des luttes extérieures, je n'en parle pas, mais des luttes doctrinales, des luttes de la science et de la pensée ; c'est au milieu



de ces luttes vives et ardentes, qu'il a retrouvé toute son énergie, qu'il s'est épuré, qu'il s'est retrempé, en un mot, qu'il a grandi. Voilà le secret de cette domination nouvelle, de cet éclat soudain et inespéré. Dans le gouvernement de l'humanité, c'est-à-dire de l'Église, puisque l'Église n'est pas au tre chose que l'humanité divinement organisée pour le salut des âmes, Dieu a coutume de faire ainsi. Quand l'esprit chrétien languit quelque part, assoupi dans le monde extérieur, et comme engourdi par le froid moral qui le pénètre, qu'il est là dans un état de torpeur et de stérilité, pour le ranimer, pour le tirer de ce sommeil léthargique, Dieu lui envoie quelque secousse, quelque commotion violente qui le réveille, et lui rend par la lutte la fécondité qu'il a perdue. Ainsi les assauts du paganisme, loin d'épuiser les forces de l'Église, n'ont fait que les raviver en les exerçant pendant trois siècles ; de même que les combats de l'Église au moyen âge contre l'ignorance et la barbarie n'ont servi qu'à étendre de plus en plus son empire sur les âmes et enfin les coups réitérés du protestantisme, au lieu de l'ébranler, ont contribué à l'affermir en redoublant son énergie vitale. Lors donc, Messieurs, qu'en la retrouvant, au sortir de ces épreuves, plus éclatante, plus forte que jamais, la nation française eut salué dans le triomphe de la foi de ses pères son propre triomphe, il est naturel, il est logique que toutes les forces vives de la société soient venues se grouper à l'envi et se serrer autour de la religion ; que la science et l'autorité, le pouvoir et le génie, parvenus eux-mêmes à leur plus haut développement, se soient unis à elle par une étroite alliance ; et que, lui demandant un reflet de sa majesté divine, ils lui aient renvoyé à leur tour comme un concert d'hommages toujours croissant, comme la dette

sacrée de l'amour et de la reconnaissance, tout ce qu'il y avait en eux de force et de grandeur.

Cela étant, si je ne me trompe, vous comprenez sans peine, par ce coup d'œil rapide sur le dix-septième siècle, pourquoi la littérature et l'éloquence chrétiennes ont dû y parvenir, en France du moins, à un si haut degré de perfection. Le dix-septième siècle a été plus que tout autre, dans notre histoire nationale, une époque, où les gloires littéraires sont venues rayonner autour des grandeurs politiques; il a été en même temps une époque de foi, de foi réfléchie et sincère, où la religion a vu se suspendre au fil d'or qu'elle tient élevé entre le ciel et la terre toutes les intelligences réunies. Or si, comme on l'a répété souvent et avec raison, la littérature, sous toutes ses formes, est l'expression la plus parfaite de la vie sociale, il n'est pas moins vrai de dire que l'éloquence chrétienne est le reflet, l'écho, ou si vous me permettez ce mot, le diapason le plus exact et le plus fidèle de la vie religieuse. Dieu, évidemment, ne fait pas plus défaut à la religion qu'il ne manque aux sciences et aux arts. A mesure qu'elle s'étend et se développe, elle trouve sous la main des écrivains pour la défendre, elle place sa doctrine sur des lèvres qui enseignent avec fruit. Supposez donc une époque comme celle que je viens d'esquisser à grands traits, une époque de science et de foi; placez au milieu d'elle des hommes joignant à la sagacité de l'esprit, ce qui est si rare, la patience de l'érudition, et vous verrez sortir de leurs veilles laborieuses, mais fécondes, les travaux des bénédictins du dix-septième siècle, qui ne sont pas un des moindres monuments de la littérature chrétienne de cet âge, et qui nous confondent, nous qui ne savons plus guère ce que c'est que de consumer une vie entière dans des

études que le mérite ne sauve pas toujours de l'oubli ; à côté de ces hommes placez-en d'autres au coup d'œil vaste et pénétrant, à l'imagination vive et ardente, à la parole tout ensemble sévère et passionnée, et vous aurez ces philosophes chrétiens du dix-septième siècle, ces apologistes dont la logique lumineuse, pressante, accable sous le poids d'une impuissance désespérée la raison qui, fière d'elle-même, se soulève contre la foi. Enfin, au-dessus des uns et des autres, supposez des hommes d'un caractère sacré, auxquels Dieu a confié un ministère plus sublime encore ; mettez-les en face de cet élan prodigieux d'une nation qui, dans son vol hardi, explore toutes les régions de l'art et de la pensée ; donnez-leur pour instrument une des plus belles langues que les hommes aient parlées, une langue portée à sa perfection ; élevez leur chaire au-dessus du trône le plus glorieux du monde ; rassemblez sous elle l'auditoire peut-être le plus éclairé, le plus brillant qui fut jamais ; avec cela, prêtez-leur du feu, de l'âme, du génie : aussitôt, vous verrez leur œil s'illuminer, vous verrez l'éclair de l'inspiration descendre sur leur front, vous entendrez jaillir de leur poitrine, comme un fleuve de feu, des paroles qui remuent, qui enflamment, qui transportent ; et vous aurez devant vous ces hommes qui ont fatigué de leur gloire les échos de la renommée, et qu'on ne peut plus louer qu'en les appelant par leur nom : Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, ces hommes qui vivront aussi longtemps qu'il nous restera une langue et une patrie, tant qu'il y aura un Français pour redire leur nom, et un chrétien pour bénir leur mémoire.

Messieurs, avant de terminer, permettez-moi une courte réflexion que je vous laisse comme conclusion pratique de ce que j'en viens de dire. Chaque fois qu'il m'arrive de tourner

mes regards vers un point quelconque du passé, involontairement, je les reporte vers le siècle où nous sommes, non pas pour regretter des formes accidentelles, des situations passagères, des éléments de prospérité qui ne sont plus : en dehors de la divine constitution de l'Église et des principes éternels qui régissent les sociétés humaines, aucune forme politique n'est absolue ; c'est l'état des esprits, ce sont les besoins des peuples qui les déterminent toutes. Mais ce qui mêle des regrets bien amers à mon admiration pour ce siècle-ci que nous aimons tous, pour notre époque, si remarquable par ses découvertes de tout genre, par le développement magique de ses arts et de son industrie, c'est de voir sur divers points le désaccord en place d'une alliance intime et profonde de la religion avec toutes les forces vives de la société, de voir que bien des fois la pensée religieuse est absente des efforts et des résultats de l'activité sociale. Ce qui m'attriste, ce qui me navre le cœur, c'est qu'au lieu de venir se grouper autour de la religion comme d'un centre d'unité ou d'un foyer de vie, pour former avec elle ce tout harmonique de la vérité, le plus beau spectacle que puisse contempler l'esprit humain, les sciences trop souvent se défont d'elle, s'en éloignent et s'en séparent. Sans doute, et je le constate avec bonheur, depuis quelques années surtout, ces puissances établies de Dieu pour vivre côte à côte, tendent à se rapprocher ; les malentendus s'expliquent en partie, les préjugés s'effacent peu à peu. Mais est-ce que vous et moi nous n'entendons pas encore tous les jours autour de nous ces cris de guerre, qui eussent, je ne dis pas indigné, mais fait sourire nos pères, des cris de guerre entre la science et la foi, la religion et la philosophie, la nature et la révélation ? Comme si l'esprit humain pouvait se dire

indépendant en face de la vérité d'où qu'elle vienne ! comme si la souveraineté de la raison pouvait jamais prescrire contre la souveraineté de Dieu ! comme si les vérités pouvaient être sur un seul point contraires à la vérité ! comme si, pour parler avec Pascal, la dernière démarche de la raison, en sondant le problème mystérieux de nos destinées, pouvait être autre chose que la foi ! comme si de tristes expériences ne nous permettaient pas de répéter de la science révoltée contre la foi, ce que Bossuet disait de la terre qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de son éclat, mais se couvre elle-même de ténèbres ! Oh ! qui nous donnera, Messieurs, qui nous donnera de voir surgir, au milieu de nous, de ces hommes dont l'apparition marque pour l'humanité une ère nouvelle de grandeur et de salut ; des hommes qui, s'emparant de toutes les données de la science et de tous les progrès de l'esprit, appelant à leur aide ce que deux siècles de travaux ont pu ajouter à la somme des connaissances, les sources de l'histoire mieux étudiées, les faits de conscience éclaircis davantage, les lois de la nature plus approfondies, embrasseront dans une vaste et magnifique synthèse l'universalité des choses, comme faisait saint Augustin au quatrième siècle, saint Thomas au treizième, Bossuet au dix-septième ; des hommes qui, recueillant en un seul faisceau de lumière les rayons émanés de la nature et de l'esprit, de la conscience et de la société, rendront à la religion l'empire qu'elle doit exercer sur les intelligences par la vérité, et qu'elle exerce déjà par la charité sur les cœurs ? Ce jour-là, Messieurs, le dix-neuvième siècle, déjà si digne d'occuper une large place dans les annales de l'humanité, sera devenu de plus un siècle vraiment chrétien, un siècle profondément religieux, et par conséquent, à tous égards, un grand siècle.

## QUATRIÈME LEÇON

### SAINT FRANÇOIS DE SALES

Il vaut mieux étudier l'éloquence sur le vif que d'en tracer les règles abstraites. — Objet du cours : les chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée au dix-septième siècle. — Saint François de Sales est le lien naturel qui relie cette époque à la précédente : aux grâces naïves de Montaigne il joint la noblesse des écrivains du grand siècle. — Contraste entre saint François de Sales et Calvin. — La jeunesse, les études et les maîtres de saint François de Sales. — L'apôtre du Chablais ; ses prédications et ses controverses : *sponte favos, agre spicula*. — Caractère de sa personne et de ses écrits. — *L'Etendard de la Croix*. — Saint François de Sales doit être notre modèle dans les luttes de la doctrine.

Messieurs,

Plusieurs d'entre vous s'étonneront peut-être de ce qu'ayant à traiter de l'éloquence sacrée, je n'aie pas commencé par en déterminer la nature, par en préciser l'objet, par en tracer les règles, en un mot, par faire une théorie exacte et complète de mon sujet. Ma réponse, s'il est nécessaire d'en donner une, je n'irai pas la chercher bien loin : c'est vous-mêmes qui allez me la fournir. Les préceptes de l'éloquence en général sont, à peu de chose près, part faite de la différence du sujet, les mêmes que ceux de l'éloquence sacrée. Instruire, plaire et toucher, c'est à quoi se réduit en définitive, d'un côté et de l'autre, toute la théorie de la parole appliquée soit à la science divine soit aux sciences humaines.

Or, Messieurs, je suppose, et à bon droit, que vous avez appris et que vous savez parfaitement ce qu'il faut faire pour atteindre à ce triple but. D'ailleurs, et je regarde comme utile de vous en avertir, je ne croirais pas être complet, si je ne faisais que suivre l'éloquence chrétienne sur son théâtre le plus élevé, le plus vivant, c'est-à-dire, dans la chaire : à côté de l'éloquence de l'orateur, sans doute plus vraie, plus animée, à côté de l'éloquence du discours, il y a de plus l'éloquence de l'écrivain, l'éloquence du livre. Dans ce cas, et vous le concevez sans peine, il eût fallu donner non seulement la théorie du discours, mais encore celle du livre; et apprendre à qui que ce soit à faire un livre, si tant est qu'on le puisse, c'est une tâche par trop longue et par trop fastidieuse. Et enfin, bien que rempli d'un profond respect pour les règles de l'art, j'estime cependant que l'on gagne bien davantage à prendre l'éloquence sur le fait, à la pénétrer jusqu'au vif, à la voir pour ainsi dire en action et comme en jeu dans les ouvrages des grands maîtres, puisqu'après tout, vous me permettrez de le croire, les harangues de Démosthène et de Cicéron ont plus façonné d'orateurs que les Institutions de Quintilien; comme, en peinture, une étude consciencieuse des tableaux de Raphaël a formé plus de peintres que n'auraient pu en faire toutes les règles du monde sur l'agencement des couleurs ou la perfection du dessin.

Voilà pourquoi, j'ai préféré faire revivre devant vous, sous leurs véritables traits, et présenter à votre admiration les grands modèles de l'éloquence chrétienne; et, au milieu de cette vaste galerie de chefs-d'œuvre qui s'offraient à ma vue dans une succession de dix-huit siècles, je me suis arrêté de préférence devant les monuments qui, par leur air de gran-

deur et de noble simplicité, trahissaient à mes yeux le ciseau d'une main française.

Ces monuments je vais donc les étudier avec vous, à l'époque qui a vu naître les plus beaux d'entre eux, les plus achevés, c'est-à-dire au dix-septième siècle. Mais, Messieurs, dans l'histoire de l'éloquence chrétienne, comme en général dans celle des sciences ou des lettres, un siècle, quelle que soit sa physionomie propre, son caractère déterminé, ne forme pas une époque si distincte, un groupe de faits et d'idées tellement isolé, qu'il ne se rattache par aucun lien au siècle qui l'a précédé. Leibnitz disait, dans son livre des principes de la nature et de la grâce : « Le présent est gros de l'avenir, le futur se pourrait lire dans le passé, ce qui est éloigné est exprimé par ce qui est prochain. » Cette maxime, dont il ne faudrait pas abuser, puisqu'elle conduirait au fatalisme historique, cette maxime, appliquée dans une certaine mesure à la marche de l'esprit humain, ne manque ni de justesse, ni de profondeur. Il est clair que, dans l'ensemble des choses humaines, dans la littérature comme dans les arts, tout se lie, tout s'enchaîne, tout se coordonne. Pas plus que la nature, l'humanité ne procède par sauts et par bonds. A défaut des hommes qui se plaisent à rompre la chaîne traditionnelle, Dieu fort souvent ménage les transitions. Au berceau d'un siècle qui commence, vient s'arrêter un siècle qui finit, mais qui avant de se perdre dans l'éternité, comme un homme qui va descendre dans la tombe, lègue, à celui qui lui succède, comme l'héritage de sa vie, par un testament que rien ne casse, ses sciences et sa politique, sa littérature et ses arts. Une époque quelconque tient à celle qui la précède comme un arbre au sol où il a pris racine : elle y puise sa sève et sa vie. Et, permettez-moi cette



comparaison qui rend fort bien ma pensée, de même que le soleil ne se couche pas sans crépuscule et ne se lève pas sans aurore, ainsi pour l'ordinaire, d'un âge à un autre, il y a quelque lumière qui se prolonge, qui renvoie les clartés du passé, qui annonce celles de l'avenir : c'est dans l'éloquence, comme ailleurs, un anneau intermédiaire qui rattache ce qui précède à ce qui va suivre, un ou plusieurs hommes, dont les écrits mêlant déjà des formes rajeunies à des traces de vétusté, sont là, sur la lisière de deux siècles, comme les restes d'un édifice qui n'est plus, pour servir de frontispice à un temple qui n'est pas encore.

Je ne suis donc pas étonné, Messieurs, en commençant l'histoire de l'éloquence sacrée au dix-septième siècle, de rencontrer, au seuil de cette grande époque, un homme qui, par la naïveté charmante, le tour vif et gracieux, les formes pittoresques de son style, rappelle tout ce qu'il y a eu dans la littérature française, au seizième siècle, de verve et d'originalité; tandis que d'autre part un goût plus sûr, des sons moins heurtés, des lignes plus régulières, une diction plus polie et plus châtiée, annoncent sous sa plume ou dans sa parole la manière simple et grande du dix-septième siècle, dont il est un des premiers et des plus glorieux représentants; un homme qui résume à lui seul tout ce qu'on peut recueillir, dans l'histoire des lettres chrétiennes, de plus fin, de plus délicat, de plus spirituel; un écrivain qui promenant à travers toutes les sécheresses, toutes les aridités de la doctrine, son imagination brillante et fleurie, a su porter le charme jusque dans la controverse et trouver du génie à force de grâces et d'amabilité; un orateur, dont la belle âme s'épanche en paroles d'exquise tendresse et de douceur infinie; un homme enfin, en qui la sainteté la plus parfaite

est venue couronner tous les dons de l'esprit, toutes les qualités du cœur, et dont il suffit de prononcer le nom pour embaumer l'âme du parfum délicieux qui s'échappe de ses écrits : cet homme, c'est saint François de Sales.

Et tout d'abord, Messieurs, — car, dans l'éloquence comme dans l'histoire, il y a de ces contrastes qui instruisent et qui étonnent tout ensemble — que j'aime à voir à Genève, à côté ou, si vous le voulez, en face de la figure de Calvin, de cette figure sombre et farouche du sectaire, dont la cruelle imagination va fouiller dans les plis et dans les replis de la doctrine, pour y trouver ce système abhorré de la damnation absolue ; que j'aime à voir rayonner d'un doux éclat cette figure de François de Sales si bonne, si calme, si sereine ; que j'aime à lire dans chaque trait de son visage, à surprendre dans son regard, dans son sourire, cette inaltérable confiance que donne la vérité quand elle devient la vertu ! C'est assurément quelque chose de bien étrange, que de voir paraître sur la même scène, à peu de distance l'un de l'autre, ces deux hommes en qui se personnifient deux doctrines si diverses, en qui s'incarnent, pour ainsi dire, deux esprits si contraires : Calvin dont la verge impitoyable nous range sous la souveraineté de Dieu, non pas comme des enfants sous la main d'un père, mais comme des esclaves sous le fouet d'un tyran ; François de Sales, qui ne trouve pas dans la langue humaine des sons assez doux pour réveiller dans les âmes la confiance filiale. Comme si le catholicisme rassemblant sur un seul point tout ce qu'il y avait eu dans le cœur de ses Ambroise, de ses Augustin, de ses Bernard, de tendresse et de suavité, avait voulu par ce mélange de force et d'onction désarmer l'hérésie, en essayant contre elle ses plus divines séductions, en laissant

tomber sur elle, de la figure de François de Sales, un reflet de la bonté et de la mansuétude du Christ.

C'est donc vers la fin du seizième siècle que naquit, dans un château de la Savoie, cet écrivain qui devait porter, dans une nature de gentilhomme, l'âme d'un poète et le cœur d'un saint. Le sang de deux illustres familles était venu se mêler dans ses veines, et, selon qu'il le dira si bien lui-même dans son oraison funèbre du prince Philippe Emmanuel de Lorraine, « comme deux rivières se joignant font un grand et noble fleuve, ainsi les deux maisons ayant mis ensemble leurs belles qualités en son âme, le rendirent accompli en tous les dons de la nature ». Son enfance se passa pure et tranquille, au milieu de ces montagnes de la Savoie qu'il chérira toute sa vie, sur les bords si pittoresques du lac d'Annecy, où sans doute sa jeune âme, s'élevant à Dieu par le spectacle de la création, puisa ce goût vif, ce sentiment profond de la nature dont témoignent tous ses écrits. Déjà son cœur, révélant peu à peu les trésors d'amour que la nature et la grâce y avaient réunis, s'essayait en secret aux œuvres de la charité, comme, quelques années plus tard, le génie naissant de Pascal s'essaiera aux prodiges de la science avec des ronds et des barres. Après avoir goûté le bonheur de l'innocence dans cette vie de famille dont il ne parlera jamais qu'avec attendrissement, initié aux premières connaissances de la vérité, à la pratique du bien par cette éducation domestique que rien ne supplée, dont les impressions nous suivent tout le long de la vie, François vint chercher à Paris au collège de Clermont et plus tard à Padoue, dans l'université de cette ville, toutes les lumières que son époque pouvait lui fournir dans l'étude de la littérature, du droit et de la théologie. Rien de plus touchant, Messieurs, que la

manière de vivre de ce jeune gentilhomme qui, au sortir du château paternel, estimant que l'honneur et la vertu c'est tout un, prend pour devise ; *non excidet*, « il ne dégènera point » qui, tombant, pour ainsi dire, des bras de sa mère au milieu des séductions de deux grandes villes, triomphe de tous les assauts livrés à sa vertu, partage son cœur et son temps entre l'étude et la prière, et, comme autrefois Basile et Grégoire de Nazianze à Athènes, ne connaît que deux chemins celui de l'église et celui de l'école ; qui, cependant, loin d'effrayer par les dehors d'une piété triste et sauvage, présente à ceux qui l'entourent un visage toujours gai, un front toujours serein, et subjugué tout ce qui l'approche par l'agrément de ses manières et le charme de sa modestie. François de Sales est là déjà tout entier, dans cette vie de l'étudiant : on pressent, on devine l'homme qui un jour saura manier tous les ressorts de l'âme, et se jouer au milieu de tous les détails de la piété avec un art et une délicatesse admirable. D'autre part, nul peut-être ne mit plus d'ardeur à s'approprier toutes les sciences divines et humaines ; et c'est là encore, dans les études du premier âge, qu'il faut chercher les origines de l'écrivain, de l'orateur ; c'est le germe de son avenir, le secret de son développement. Aussi ne suis-je pas étonné, en parcourant les écrits de François de Sales, de rencontrer à chaque page des traces de son immense érudition. Les souvenirs des anciens se pressent en foule sous sa plume ; on voit qu'il y est à l'aise, on sent qu'il a dû se complaire dans sa jeunesse, au milieu de cette antiquité, dont le génie simple et naïf allait si bien à son âme ; même Aristote, dont la sécheresse était faite, ce semble, pour rebuter sa nature expansive, Aristote lui est si familier que les pensées de ce grand homme se fondent avec les siennes ; il l'estime à tel

point qu'il l'appelle, dans ce langage qui n'est qu'à lui, le plus grand cerveau de l'antiquité.

Après avoir demandé à l'étude des anciens ce naturel, cet abandon plein de charme, ce ton de noble simplicité qu'il transportera dans ses écrits, François de Sales cherche autour de lui, dans le commerce de ses contemporains, les secrets de cette langue française que le maître de Dante, Bennetto Latini, appelait déjà au treizième siècle, « la parole la plus délectable », et qui, à l'époque dont je parle, infiniment plus riche et plus expressive, allait, entre les mains de l'évêque de Genève, se parer de grâces nouvelles. Les *Essais de Montaigne* paraissent avoir tout particulièrement fixé son attention : ce style tout en relief et à saillies, cette hardiesse, cette vivacité de tournures, ce trait fin et piquant a sans doute influé quelque peu sur sa manière d'écrire. Aussi le nom de Montaigne revient-il parfois dans le premier ouvrage de sa jeunesse : il emprunte des fragments à l'auteur des *Essais*, il l'appelle un docte écrivain. Rabelais même qu'il ne nomme qu'une fois, pour le flétrir, ne lui est pas inconnu. Tout cela, Messieurs, j'en suis bien convaincu, a dû contribuer à former, pour ainsi dire, l'écorce de son talent, mais c'est à une source plus haute et plus féconde que François de Sales va puiser cette sève intarissable qui débordera sous sa plume ; c'est à la Bible qu'il demande, avec la flamme de l'inspiration, les formes vivantes de son style ; c'est de ce livre unique qu'il extrait les sucs les plus doux, qu'il recueille les parfums les plus suaves, pour les répandre dans ses écrits. Enfin la littérature ecclésiastique à son tour lui ouvre ses trésors ; il s'y plonge avec toute l'ardeur de son âme. Les Pères, et parmi eux saint Cyprien surtout, dont les lettres charmantes sont comme l'original des siennes, dont le style harmonieux, disait-il, coule avec

une paisible douceur comme une très pure fontaine; les grands scolastiques du moyen âge et, en particulier, saint Bonaventure, qui va revivre tout entier dans cet autre lui-même, voilà ce qui nourrit, ce qui chauffe, ce qui façonne son propre génie. Et c'est ainsi que François de Sales, fécondant ces connaissances acquises par ce qu'il y avait en lui de souffle créateur et d'originalité, méritera d'être appelé par les docteurs de Sorbonne, qui s'y entendaient à coup sûr, le plus savant théologien de son temps, et d'être rangé par l'Académie française au nombre des pères de notre littérature nationale.

Je me suis appesanti quelque peu sur la jeunesse de François de Sales, et même je regrette de ne pas pouvoir m'y arrêter davantage. D'Aguesseau l'a fort bien dit : dans la vie des grands hommes il n'est rien d'indifférent. J'ignore, en effet, s'il est une étude plus intéressante que de voir comment se forment peu à peu les grands écrivains, les grands orateurs, ce qu'à côté de leur merveilleuse aptitude ils déploient d'énergie et d'ardeur, pour arriver à l'art si difficile de bien dire et de bien écrire. Surtout lorsqu'on voit, ce qui est si rare, ce qui est si beau, la sainteté et le génie, la science et la piété fleurir sur une même tige, s'épanouir sous une même influence, et, loin de se défier l'une de l'autre, se prêter un concours réciproque, un mutuel éclat. Mais il est temps de suivre François de Sales sur un théâtre digne de lui.

De retour en Savoie, après avoir recueilli tout ce qu'il y avait de lumières dans les universités de l'Europe, le jeune gentilhomme passa par-dessus tous les obstacles de la naissance, laissa derrière lui toutes les perspectives de la gloire, pour vouer au service de l'Église son zèle et sa science. Nommé prévôt du chapitre de Genève, peu de temps après sa promo-

tion au sacerdoce, le premier mouvement de son âme fut de voler au plus fort de l'hérésie, pour travailler dans la province du Chablais à la conversion des Calvinistes. Ce fut là son premier début d'orateur et d'écrivain.

Peut-être, Messieurs, ne vous expliquez-vous pas suffisamment cette passion mystérieuse qui peut pousser un homme à répandre autour de lui au péril de sa vie, au prix même de son sang, la vérité qu'il possède. Cela peut paraître surprenant à une époque comme la nôtre, à une époque d'indifférence, d'apathie morale, où chacun est assez disposé à laisser dormir l'erreur dans l'esprit des autres, pourvu qu'on ne vienne pas attaquer l'erreur dans sa propre intelligence. Et de fait cette passion-là, elle est neuve dans le monde, ou plutôt elle date de dix-huit siècles, ce qui n'est pas beaucoup dans la vie de l'humanité. Auparavant, je vois bien le philosophe qui enseigne, qui disserte, qui discute, mais qui après tout, s'il n'est pas écouté, en prend son parti, ferme ses livres et s'en va. Mais l'apôtre qui, mille fois rebuté, n'en revient pas moins à la charge, qui presse, qui sollicite, qui adjure, qui, si on l'écoute, verse des larmes de joie, et s'il est repoussé, frémit de douleur, cet homme qui, depuis dix-huit siècles, passe et repasse sous les yeux des peuples, qui, dans sa course que rien n'arrête, a traversé toutes les contrées, franchi toutes les mers, est apparu sous toutes les latitudes, portant la parole sur ses lèvres et la vérité dans son cœur, cet homme-là, c'est une création de l'Évangile, et je dis qu'aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi, c'est une grande et belle création; puisqu'elle honore à la fois ce qui mérite le plus d'honneur ici-bas, la vérité et l'esprit humain. La vérité, car c'est l'estimer bien haut que de croire que, pour étendre son empire, pour lui conquérir des

âmes, il n'y a pas assez de flamme dans notre cœur, il n'y a pas trop de sang dans nos veines. L'esprit humain, car c'est tenir à sa grandeur, que de chasser les ténèbres qui étouffent sa lumière, que d'affranchir sa liberté du joug qui l'opprime. Oui je conçois, Messieurs, je conçois que la vérité, cette grande et divine chose enflamme une âme généreuse, qu'elle la transporte, qu'elle l'électrise; je conçois que l'amour de l'humanité, qui est aussi l'amour de Dieu, soulève un homme de dessus terre, prête des ailes au génie, pousse à travers le monde les ardeurs dévorantes du zèle, pour reculer au loin l'horizon de la vérité. Et s'il est pour moi une sainte et noble passion, s'il est à mes yeux une ambition légitime, c'est celle de l'apôtre qui, apercevant l'erreur dans l'âme de ses frères, n'a de calme et de repos qu'il n'ait amené aux pieds de la vérité cette intelligence captive; qui oublie la fatigue, qui brave le péril, qui affronte la mort, jusqu'à ce qu'il ait triomphé dans cette victoire de la foi, la seule qui laisse au vaincu autant de gloire qu'au vainqueur; parce qu'il n'y a à proprement parler ni vainqueur ni vaincu, ou du moins qu'il n'y a de vaincu que l'erreur, qu'il n'y a de vainqueur que la vérité de Dieu.

Je ne suis donc pas étonné, Messieurs, que l'amour de la vérité, que cette passion des âmes qui fait l'apôtre, ait entraîné François de Sales à se porter tout d'abord dans la province du Chablais, au plus fort de l'hérésie. Je ne sais si l'histoire de l'Église offre un spectacle plus touchant que ce jeune prêtre de vingt-sept ans, arrivant au milieu des ennemis de sa foi, sans autre arme que sa parole et la bonté de son cœur, repoussé de toutes parts et ne se lassant jamais, mais trouvant dans chaque refus un nouveau stimulant pour son activité et redoublant de patience à mesure qu'on l'ou-



trage; écartant d'une main avec indignation le recours à la force que lui offre un zèle aveugle, et de l'autre attirant à lui les cœurs par tout ce que la charité a de plus doux et de plus insinuant; disputant à l'erreur le terrain pied à pied, avançant toujours, volant d'une âme à l'autre, pénétrant à travers les préjugés et les défiances, qu'il fait tomber sous le charme de la persuasion au lieu de les heurter de front, prêchant, écrivant, payant de sa personne, se multipliant sur tous les points, jusqu'à ce qu'enfin émue, attendrie, subjuguée, captivée par l'héroïsme qui s'offre à elle sous tant d'attraits, la province entière s'étonna un jour d'avoir recouvré presque à son insu et comme par enchantement la foi de ses pères.

De tout cela, Messieurs, il résulta deux choses : un grand succès et un beau livre. Ce livre, ce sont les *Controverses* de saint François de Sales. Il est vrai, c'est moins un ouvrage complet qu'une ébauche, mais une ébauche tracée de main d'ouvrier. Composé au milieu de la lutte, il porte les traces de son origine; il a des lacunes considérables. C'est plutôt un ensemble de fragments qu'une œuvre achevée. A mesure qu'il en paraissait une partie, elle était distribuée, répandue, et c'est de ces feuilles éparses, volantes, recueillies plus tard en un seul corps d'ouvrage, que s'est formé le livre dont je parle. Mais enfin, tel qu'il existe, et bien que l'auteur n'y ait point mis la dernière main, c'est encore un livre fort remarquable, d'abord parce que c'est le premier qui soit sorti de la plume de saint François de Sales, et, de plus, parce que jamais encore l'éloquence sacrée ne s'était élevée, dans les lettres françaises, à une pareille hauteur.

Messieurs, je me souviens d'avoir vu, sur un antique blason, pour armoirie et pour devise, une abeille avec ces mots : *sponte favos, ægre spicula*, le miel de gré, le dard à regret.

Voilà l'épigraphe qui me semble convenir le mieux au livre de saint François de Sales, et qui devrait figurer en tête de tous les ouvrages de controverse.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'il faille défendre la vérité mollement, ou qu'on doive ménager l'erreur. Non, non. Quand vous avez reçu la mission sublime de prémunir vos semblables contre une erreur qui les menace, lorsqu'il s'élève du milieu d'une société une doctrine mensongère, qu'elle est là devant vous, qu'elle se dresse, haute, altière, redoutable pour tous, oh alors ! j'aime à voir au feu de vos regards, au frémissement de vos lèvres, j'aime à sentir à votre cœur qui bat, à votre poitrine qui se soulève, que vous savez vous indigner ! Oui, j'aime à voir qu'en face du mensonge qui opprime vos frères, votre œil s'illumine, que votre style se colore, que votre esprit s'échauffe et s'enflamme ! Encore une fois, n'hésitez pas. Marchez droit à l'erreur, battez-la en brèche, frappez sur elle à coups redoublés, démasquez-la, anéantissez-la, pulvérisez-la : Rien de mieux. L'erreur est une plaie trop fatale, pour qu'il ne faille pas y tailler jusqu'au vif ; elle exerce trop d'empire sur l'esprit qu'elle fascine, pour qu'on ne doive lui enlever jusqu'à l'ombre d'elle-même. Quoi que vous fassiez, vous n'emploierez à la détruire ni trop de veilles, ni trop de sueurs, ni trop de votre âme, ni trop de votre vie. Et la vérité à son tour, la vérité est quelque chose de trop élevé, de trop divin, pour que vous ne mettiez pas à la défendre tout ce qu'il y a en vous d'énergie et d'ardeur, pour qu'après l'avoir fait régner sur vous-même, vous n'ayez pas à cœur de la faire triompher dans les autres, pour qu'après lui avoir dressé un piédestal dans votre âme, vous ne cherchiez pas, en abattant à ses pieds tout ce qui l'attaque, tout ce qui l'outrage, tout ce qui la

blasphème, à lui élever autour de vous un trône digne d'elle sur les ruines de l'erreur.

Mais si de l'erreur, de l'erreur anonyme et impersonnelle, vous arrivez à l'erreur qui prend un nom et qui s'appelle un homme ou un peuple, et si vous voulez qu'en passant par votre bouche, la vérité recouvre, dans ceux qui vous entendent, ses droits souverains, prenez-y garde. Vous possédez la vérité : bénissez-en le ciel ; c'est un grand bien, c'est le plus grand de tous, mais n'en abusez pas. N'ajoutez pas au malheur de ceux qui ne l'ont pas reçue comme vous, par le mépris qui blesse, par l'insulte qui tue. Que je sente plutôt au ton de votre voix, à la suavité de vos accents, à l'onction douce et pénétrante de vos discours, sous le charme victorieux de vos paroles, un cœur qui sait aimer et s'attendrir. Vous voulez ramener une âme à la vérité : elle est loin de vous, un abîme vous sépare. Eh bien, faites lui de votre bonté, de votre tendresse comme un pont d'or sur lequel elle puisse arriver jusqu'à vous ; écartez ce qui vous divise, cherchez ce qui vous rapproche. Ménagez-lui à force de condescendance et facilitez-lui ce retour toujours coûteux, toujours humiliant, de l'homme qui abdique son passé, qui brûle ce qu'il adorait naguère, qui adore ce qu'il venait de brûler. Loin de révolter en lui sa dignité d'homme par le fiel et par l'amertume de vos discours, rendez-lui, s'il est possible, sa défaite glorieuse, et rappelez-vous bien que vous n'aurez jamais remporté de victoire plus sûre, plus décisive, plus digne de Dieu et de la vérité, que lorsque, attiré peu à peu et doucement par ce fil de la charité que vous lui aurez mis en main, l'adversaire, en cédant à la force de vos raisons, aura paru à ses propres yeux n'avoir cédé qu'à lui-même.

Voilà, Messieurs, le ton et la marche de saint François de Sales. Je ne pense pas qu'il soit possible de traiter l'erreur, avec plus de ménagement et de délicatesse qu'il ne fait dans la préface de son livre, à tel point que, de prime abord, on serait presque tenté d'y voir de l'art, du raffinement, de la coquetterie, tant il y a de charme et de finesse. Mais non, cette idée-là, si tant est qu'elle puisse venir, ne tient pas une minute contre une lecture attentive. On sent parfaitement qu'il y a, sous cette parole insinuante, plus que de la politesse; car la politesse, vous le savez fort bien, peut n'être parfois que le déguisement de la haine et l'hypocrisie de la charité: ici, tout est naturel, tout coule de source, tout part du cœur; c'est l'épanchement, c'est l'effusion d'une belle âme en qui Dieu a mis, avec le zèle de la vérité, l'amour ardent du prochain. « Messieurs, dit-il à ceux de la ville de Thonon, prenez en bonne part ce présent que je vous fais... J'ose vous assurer que vous ne lirez jamais d'écrits qui vous soient donnés par un homme plus affectionné à votre bien spirituel que je le suis... Le temps est mauvais, l'évangile de paix peut à grand peine être reçu parmi tant de soupçons de guerre, et toutefois je ne perds point courage; les fruits un peu tardifs se conservent bien mieux que les printanniers; et j'espère que si Notre-Seigneur crie une fois à vos oreilles son saint *Ephpheta*, cette tardivité réussira avec beaucoup plus de fermeté et de bonheur... Je ne dirai rien qui soit nouveau et je ne le voudrais pas faire; car tout est ancien dans cet écrit, et il n'y a presque rien de moi que le fil et l'aiguille. Le dessin ne m'a coûté qu'à le découdre et le recoudre à ma façon.... la méthode et le style ne vous déplairont pas; car son air est du tout savoisien et l'une des salutaires recettes et derniers remèdes, puisque c'est le retour à l'air naturel. »

Vous le voyez, c'est traiter l'erreur en vrai gentilhomme, avec une courtoisie et une grâce parfaite.

Mais François de Sales la traite aussi en apôtre. S'agit-il de la combattre, non plus dans ceux qui en sont la victime, mais en elle-même, de la poursuivre, de l'atteindre jusque dans ses derniers retranchements : alors son ton s'élève, son cœur s'enflamme, sa verve étincelle. Stimulé par l'amour de la vérité, son naturel vif et ardent éclate en paroles de feu. Les arguments se pressent et s'enchaînent sous sa plume, qui les range l'un après l'autre dans un cadre fort et serré. Sans rien perdre de sa douceur habituelle, son style gagne en nerf et en vigueur. Son bon sens s'étonne, sa raison se révolte, sa foi s'indigne. Des novateurs sans mission qui s'érigent, qui se posent en maîtres de la doctrine, des populations entières qui s'égarèrent sur leurs pas, la tradition foulée aux pieds, l'Écriture violée, mutilée, falsifiée, la foi en péril, des âmes en ruines, l'Église en deuil, voilà ce qu'il dépeint sous des couleurs aussi vives qu'énergiques, ce qui lui fournit, ce qui lui arrache mille traits heureux. Et lorsqu'ainsi, suivant l'erreur pas à pas, la harcelant sans cesse, la fatiguant sous les charges réitérées de son infatigable logique, il s'arrêtera tout à coup en s'écriant : « Vous dites, Messieurs, que le feu de la charité s'était éteint dans les eaux de l'ignorance et de l'iniquité ; eh quoi donc ! il faudra sans doute frapper de nouveau avec les clous et la lance sur Jésus-Christ, pierre vivante, pour en faire sortir un feu nouveau ! » Lorsqu'après avoir démoli pièce par pièce l'édifice de l'erreur, il fait paraître dans sa péroration, du haut du ciel, la sainte et vénérable antiquité rangée autour du maître qu'elle a servi, et repoussant l'erreur qu'elle avait combattue, terrassée et fourdroyée sur la terre, en ces moments-là François de Sales

déploie toutes les ressources de l'orateur et, s'élevant sur les ailes de son génie, atteint par le mouvement de son âme, au sublime de l'éloquence.

Et pourtant, Messieurs, je ne sais pourquoi, mais je me reporte de préférence vers ce qui caractérise à mes yeux le genre d'éloquence de cet aimable écrivain. Bossuet disait : on définit les hommes par ce qui domine en eux. Rien de plus juste. Or ce qui domine dans saint François de Sales, c'est, si je ne me trompe, un mélange ineffable de grâce et de tendresse. Remarquez bien que je ne dis pas seulement de bonté, car la bonté, cet attribut le plus divin de notre cœur se diversifie selon les hommes; elle s'offre sous plus d'une forme, elle admet des nuances variées : plus fine, plus douce, plus délicate, plus expansive, plus compatissante, elle change de nom, elle s'appelle de la tendresse. J'ai dit de plus un mélange de grâce et de tendresse; car quelque ingénieuse qu'elle soit par elle-même, la tendresse peut emprunter à l'imagination des attraits plus vifs et un charme plus parfait. C'est la réunion de ces deux qualités au degré le plus élevé qui fait de François de Sales un écrivain original entre tous, un écrivain à part. Chez lui l'imagination va de pair avec le cœur. S'il frappe, c'est à regret : à côté du dard qui blesse, il y a toujours le baume qui guérit. C'est ainsi qu'après s'être élevé avec force contre ceux qui entraînent leurs semblables dans le labyrinthe de l'erreur, pour adoucir le trait, il dira : « Enfin nous vous voyons, Messieurs, voguer sans aiguille, sans boussole, sans timon, sur l'océan des opinions humaines... De grâce, pendant que ce jourd'hui dure, pendant que Dieu vous présente l'occasion, jetez-vous en l'esquif d'une sérieuse pénitence, et venez vous rendre en l'heureuse barque, laquelle à pleines voiles va surgir au port

de la gloire par le chemin battu de nos devanciers. » J'ai peut-être tort, Messieurs, de vous faire pressentir de la sorte ce qu'il me reste à vous dire ; je devrais ne m'occuper que dans ma prochaine leçon de cette ravissante poésie, qui fera le charme de ses deux principaux ouvrages. Mais non, j'aime à saisir à son début, dès son premier pas dans la carrière d'écrivain, ces formes gracieuses qui ne s'étaient encore trouvées sous la plume d'aucun auteur français. J'aime à voir comment, au milieu de la controverse, dans ce genre de lui-même si sec et si aride, son imagination, se jouant avec une merveilleuse facilité, sait embellir tout ce qu'elle touche, et semer de fleurs les sentiers les plus rudes et les plus épineux ; j'aime à lui entendre dire avec ce bonheur d'expression qui le distingue, que « l'Écriture est le vase sacré de la sainte lettre, dans lequel se conserve le précieux baume de la doctrine évangélique », que « l'Église est comme une royale épouse, dont la robe richement recamée en mille belles diversités avec ses houppes d'or, brille aux yeux de tous », que « les ordres religieux sont autant de célestes abeilles qui ménagent en la ruche de l'Église et y composent le miel de l'Évangile pour le bien du christianisme ». Ce petit nombre de phrases, que je prends çà et là, que je recueille au hasard parmi tant d'autres où la justesse de l'idée n'est pas moins relevée par l'éclat et la fraîcheur de l'image, suffisent à montrer que l'on trouverait difficilement, dans un écrivain quelconque, une imagination plus riche s'alliant à un esprit plus fin, à une plus haute délicatesse de sentiment.

On conçoit sans peine que tant de force d'une part, tant d'onction de l'autre, aient valu à l'Église un des plus beaux succès que l'on puisse admirer dans les annales de son histoire. Ce n'est pas que du camp opposé il ne sortit parfois

quelque réponse plus ou moins vive qui aussitôt provoquait une réplique nouvelle. Une de ces attaques donna lieu à François de Sales de composer le second de ses ouvrages, *l'Étendard de la croix*. Je n'en dirai qu'un mot. Dans cet écrit, consacré à défendre le culte de vénération que l'Église rend à la croix du Sauveur, ce qui brille avant tout, c'est une vaste et solide érudition. L'adversaire s'était caché sous le voile de l'anonyme. De là vient que François de Sales le poursuit sous le nom de *traicteur* sur le terrain de l'Écriture et de la Tradition. Déployant dans cette lutte une science vraiment prodigieuse, il range autour de la croix, comme autant de défenseurs de ce drapeau sacré de la religion, toute l'antiquité chrétienne. Du reste, aucune des qualités que je signalais tantôt comme traits distinctifs de son talent, ne lui fait défaut dans cet écrit. Voici, entre autres, un morceau qui prouve une fois de plus que ce grand écrivain excelle dans le pathétique tendre et délicat : « Plantez donc sur vos genoux, liés avec les bras de la sainte méditation, liés, dis-je, et noués au pied de cet arbre, ô catholiques mes frères ! Plus les paroles, les écrits, les déportements de nos adversaires respireront une haine irréconciliable à l'endroit de la croix et de ses dévots, plus de notre côté devons-nous soupirer chaudement pour eux, et crier de tout notre cœur à celui qui pend aux branches pour feuille, fleur et fruit (ce trait, Messieurs, est charmant) : Seigneur, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Il n'y a de glace qui ne fonde à tel vent, n'y telle amertume qui n'adoucisse au plonger de ce bois. »

Voilà, Messieurs, saint François de Sales, envisagé du point de vue sous lequel il s'offre à nous tout d'abord, c'est-à-dire, comme controversiste. Ce n'est sans doute pas le côté le plus remarquable de son talent : le fait est qu'il n'en est pas



moins digne de toute notre attention. Car s'il est une science nécessaire à quiconque consacre sa plume ou sa parole à la défense de la vérité, c'est de bien savoir traiter l'erreur, de savoir la traiter tout ensemble avec force et amour. Peut-être même cette science-là est-elle plus indispensable que jamais à l'époque où nous sommes. François de Sales écrivait au sortir d'une période de lutttes et de déchirements; il avait sous les yeux les ruines que le seizième siècle laissait derrière lui, il posait en quelque sorte la première pierre d'un édifice qui allait se relever plus fort, plus splendide que jamais. Nous aussi, nous quittons à peine une ère de rivalités et de divisions sanglantes, nous avons devant nous des ruines morales encore plus larges, plus effrayantes peut-être; tout est à refaire dans les âmes, ou plutôt il y a déjà beaucoup de fait. M. de Maistre s'écriait il y a quarante ans : il faut en finir avec l'esprit du dix-huitième siècle, et, par ces mots, il entendait sans doute l'esprit d'irréligion, l'esprit sceptique et moqueur. Eh bien, Messieurs, grâce à Dieu, c'en est fini avec cet esprit-là, ou à peu près. Ce résultat est quelque chose mais ce n'est pas tout. Il faut de plus que la vérité, et par vérité j'entends la foi catholique, qui seule a été la foi du passé, qui seule peut être la foi de l'avenir, non seulement recouvre son ancien domaine, mais qu'elle s'étende par delà ce qu'elle possédait jadis; il faut que tout ce qui souffre de voir ainsi l'humanité morcelée, fractionnée, tirillée en mille sens divers, que les âmes généreuses en qui Dieu a mis, avec la passion du vrai, l'amour du prochain, travaillent de concert à cette unité religieuse et morale, qui seule peut faire de la famille humaine une société vraiment digne de Dieu et d'elle-même; il faut que ce grand mouvement qui emporte l'esprit moderne dans toutes les régions des sciences et des

arts, contribue efficacement et vienne finalement aboutir au triomphe de la vérité ; il faut que la politique facilite ce progrès, que l'industrie le prépare, que la vapeur elle-même lui prête ses ailes ; afin que si, malgré les barrières qui tombent de tous côtés, en dépit des distances qui s'effacent, il reste toujours des méridiens qui séparent les peuples et des nationalités qui les distinguent, il n'y ait plus du moins pour la vérité d'autres limites que les limites du monde. Je sais bien, Messieurs, que tous n'envisagent pas de la sorte la marche de l'esprit moderne : il y en a qui, effrayés de son hostilité apparente, voudraient se rassurer par le doute ou par la négation ; il y en a d'autres qui maudissent ; je me permets d'être de ceux qui croient et qui espèrent. Oui, je crois et j'espère qu'avec beaucoup de zèle et d'ardeur, et il en faut dans les choses de Dieu, si, au lieu de maudire le mouvement actuel, nous savons l'éclairer, le diriger, le seconder ; si, en un mot, nous apportons chacun notre faible part à l'œuvre qui s'achemine, nous ferons sortir de tous ces éléments de lutte, nous composerons avec tous ces matériaux divers, pour la gloire de Dieu et le triomphe de la vérité, un édifice qui ne fera pas regretter le passé et qui étonnera l'avenir.

Mais, Messieurs, si les ruines qui nous entourent sont capables de nous inspirer, si elles doivent nous enflammer de zèle et d'ardeur pour le triomphe de la vérité, s'il faut déployer, dans les combats de la doctrine, tout ce qu'il y a en nous de vigueur et d'énergie, rappelons-nous également qu'au sortir de chaque lutte un peu vive, il y a des esprits aigris, des cœurs ulcérés, des âmes qui souffrent. Rappelons-nous qu'il y a dans l'humanité encore plus d'erreurs malheureuses que d'erreurs coupables, que c'est déjà faire une assez grande peine aux gens, comme disait Bossuet, que de leur

montrer qu'ils ont tort en matière de religion, pour qu'il ne faille pas les attirer doucement plutôt que les réduire de haute lutte ; et qu'enfin si la vérité a des droits sacrés qui ne lui permettent jamais de transiger avec l'erreur, s'agit-il des personnes, François de Sales nous avertit de sa voix la plus douce et la plus gracieuse, que les hommes se gagnent par l'amour plus que par la rigueur, et que nous ne devons pas seulement être bons, mais très bons.

---

## CINQUIÈME LEÇON

SAINT FRANÇOIS DE SALES (Suite)

*L'Introduction à la vie dévote.* — Y a-t-il place pour l'éloquence dans un livre de piété? — La vie intérieure et la vie extérieure : autant la nature et la société nous entraînent au dehors, autant notre Âme, avide de bonheur, a besoin de se replier sur elle-même. — L'amitié de Dieu, que le paganisme n'a jamais pu goûter, répond au désir le plus intime de notre être. — L'incarnation, mystère de piété : l'idée chrétienne de l'Homme-Dieu en regard de l'anthropolâtrie. — L'amour est le grand ressort de l'éloquence : il suffit de bien aimer pour bien dire. — Les beautés littéraires du mysticisme. — Portrait de la vraie et de la fausse dévotion, d'après saint François de Sales. — *Le Traité de l'amour de Dieu* comparé aux autres ouvrages du même genre. — Parallèle entre les écrits de Montaigne et ceux de l'évêque de Genève.

Messieurs,

En m'arrêtant ainsi, sur le seuil du dix-septième siècle, je crains de faire naître dans vos esprits une juste impatience. Tel a été, en effet, le degré de perfection auquel est parvenue l'éloquence sacrée dans ce siècle fameux, qu'il suffit de prononcer ce mot, pour qu'aussitôt trois ou quatre noms, s'offrant à nos souvenirs, absorbent l'admiration jusqu'à la détourner de tout ce qui les a suivis et de tout ce qui les précède. Il en est de cette succession d'orateurs et d'écrivains comme d'une chaîne de montagnes, dont les pics les plus élevés frappent le regard à tel point que l'œil néglige facilement les collines, qui, pour être moins

hautes, n'ajoutent pas moins à la beauté de l'ensemble par le charme de la variété. Cet écueil, si c'en est un, je l'avais prévu, et tout en le prévoyant, je n'ai pas cru devoir l'éviter. Car, laissant ainsi derrière moi ce qui pouvait offrir moins d'intérêt, pour aller droit à ce qui en mérite le plus, j'eusse été incomplet, et je tiens à ne pas l'être devant vous. Ce que je puis faire pour ne pas fatiguer votre attention, tout en remplissant mon cadre, c'est d'accélérer ma marche sans la précipiter. Je ne sais d'ailleurs si le vif intérêt qu'excite à juste titre un genre parvenu à son apogée, efface complètement celui que présentent des essais plus timides, des œuvres moins parfaites, en un mot la naissance ou la renaissance d'un art. Lucrèce disait dans le troisième livre de son poème de *Naturâ rerum*, à propos d'Épicure, qui certes ne méritait pas cet éloge : « Son génie a éteint toutes les étoiles, comme le soleil quand il se lève et monte dans les airs. » Mettons qu'il en soit ainsi du génie de l'éloquence s'élevant à la perfection. Eh bien, Messieurs, avant qu'il monte, avant que, semblable au soleil, il éteigne les étoiles qui précédèrent sa venue, profitons de l'éclat qu'il leur laisse pour les contempler à loisir, et poursuivre jusqu'au bout la comparaison du poète ; parmi ces étoiles condamnées à s'éteindre, arrêtons-nous encore quelques instants à celle qui, de toutes, nous envoie la lumière la plus vive et la plus douce, c'est-à-dire à saint François de Sales.

Nous l'avons laissé au sortir de sa mission du Chablais, déployant sur le siège épiscopal de Genève toute l'activité de son âme, et comme c'est avant tout l'orateur, l'écrivain que nous étudions, passant rapidement sur les détails de sa vie si émouvante d'ailleurs et si digne d'intérêt, nous avons cherché l'éloquence tout d'abord dans ses premiers ouvrages, dans ses

livres de controverse. Aujourd'hui nous la chercherons dans deux écrits d'un genre tout opposé, dont l'un est à l'autre ce qu'est le portique d'un temple à l'intérieur de l'édifice, qui réunis tous deux forment un ensemble bien ordonné, un tout complet; nous la chercherons, dis-je, dans deux ouvrages de piété, chefs-d'œuvre du génie de saint François de Sales, son *Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu*.

Je ne serais pas étonné, Messieurs, si j'avais fait sourire l'un ou l'autre d'entre vous en annonçant que je me propose de chercher l'éloquence dans deux ouvrages de piété. Vous n'ignorez pas que ce genre de productions littéraires n'est pas en honneur chez tout le monde, et surtout que la pratique en est encore plus rare que l'estime. Il y a des gens qui ont une peur de ce qu'ils appellent le mysticisme, mais une peur d'enfant. Il est vrai qu'ils ont une peur tout au moins égale de la métaphysique, de quantité de choses sérieuses, ce qui me console un peu pour la piété de la voir en si bonne compagnie. D'autres, un peu plus courageux, ne laissent pas de renvoyer assez lestement tout ce qui est de dévotion à des âges moins sérieux, moins positifs, plus enthousiastes, plus rêveurs, et n'estiment plus que ce soit de mise dans un siècle comme le nôtre, à une époque de mouvement, d'affaires, de préoccupations sans nombre, de circulation dans tous les sens. Eh! mon Dieu, nous avons passé l'éponge sur tant de choses que nous sommes toujours un peu tentés de croire malgré nous et à notre insu, nous hommes du dix-neuvième siècle, que nous ne ressemblons en aucune façon à rien de connu, que sous bien des rapports le monde ne date que d'environ cinquante et quelques années, ou du moins de dire, dans notre amour propre un peu naïf d'hommes civilisés, avec le

médecin de Molière : nous avons changé tout cela. Messieurs, rien n'est changé ou peu s'en faut ; et dans l'espèce, je crois qu'aujourd'hui comme toujours la piété est le besoin le plus intime, le sentiment le plus profond de l'âme humaine, ou comme disait Bossuet, qu'elle est le tout de l'homme, et que par là elle ouvre à l'éloquence et à la poésie une source d'inspiration aussi neuve que féconde.

Nous touchons ici à l'une des questions les plus intéressantes de la psychologie et de l'art. Vous me permettrez de m'y arrêter quelques instants.

Messieurs, il suffit de considérer l'homme tant soit peu attentivement, pour se convaincre aussitôt que sa vie se déploie en deux sens divers, qu'elle est tout à la fois extérieure et intérieure. Montaigne a dit quelque part dans ses *Essais* : « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. » Jamais, c'est dire trop. Le fait est que nous n'y sommes pas et que nous ne pouvons pas y être toujours. La nature et la société, ces deux grandes sphères au milieu desquelles se meut l'existence humaine, nous sollicitent sans cesse, et nous enlevant à nous-mêmes, nous emportent, nous entraînent hors de nous. Cédant à l'attrait qui l'invite, l'homme se plonge dans ce double milieu, s'y répand, s'y absorbe. Il promène de tous côtés son activité inquiète, il passe d'un objet à l'autre, s'y arrête ou s'en éloigne, s'y fixe ou s'en détourne. Pour satisfaire ce besoin de vie extérieure qui le presse, qui le tourmente, qui le pousse à sortir de lui, il noue avec tout ce qui l'entoure une infinité de relations. s'y implique, s'y enveloppe : il va et il vient, il donne et il reçoit, il agit et il réagit ; et ce mouvement, cet échange perpétuel, ce flux et reflux des choses du dehors, qui emporte et qui ramène tour à tour le flot de la vie, voilà ce qui cons-

titue le jeu multiple et varié de sa vie extérieure et sociale.

Mais vivre hors de soi, vivre avec la nature et la société, ce n'est vivre qu'à demi. Aussi, malgré cet instinct, ce désir inné à l'homme de se répandre hors de lui, tôt ou tard, fatigué du tourbillon qui l'entraîne, il éprouve le besoin de se retirer par moments du milieu qui l'absorbe, et, se repliant sur lui-même, de ramener son existence du dehors au-dedans, pour y vivre avec son âme de sa vie intérieure. Et ici, si je ne me trompe, vous saisissez de première vue tout ce qu'il y a de profondeur philosophique dans le langage de la piété qui a créé ce mot, ou du moins qui en a relevé la signification en se l'appropriant. Messieurs, je vous prie d'écarter toute arrière pensée, je ne prêche pas ici, ce n'est pas mon intention le moins du monde, j'observe, je constate, je recueille des faits, je vous soumets des idées, voilà tout! Eh bien, à m'en tenir au simple point de vue de la nature humaine, de ses besoins et de ses conditions, il me semble que l'homme se doit à lui-même, à son repos et à sa dignité, de ne pas épuiser au dehors tout ce qu'il a de sève et de vie; sinon, quoi qu'il fasse, esclave de ce qui l'environne, il sentira avec amertume ce que vous entendez dire tous les jours à ceux qui ne vivent jamais avec eux-mêmes : la vie m'échappe, je ne suis plus à moi, je ne m'appartiens pas. Or il faut s'appartenir, et pour s'appartenir, il faut savoir de temps à autre s'affranchir jusqu'à un certain point des liens qui nous enchainent à la nature et à la société, pour rentrer dans notre âme et vivre ainsi avec nous, en face de nous, de cette vie qui, plus encore que la vie extérieure et sociale, est notre vie propre et personnelle, de la vie intérieure.

Vous le voyez, cela est logique, cela tient à la racine de notre existence. Mais, Messieurs, quand l'homme se retire de



la nature et de la société pour **se** recueillir en lui-même, qu'est-ce qu'il y trouve? Il y trouve tout d'abord le prolongement de sa vie extérieure, des impressions, des souvenirs, toutes choses qui le sollicitent de rechef à sortir de lui-même, et puis il y trouve quelque chose de plus, il s'y trouve lui-même. Mais n'y trouver que soi, ne trouver en face de soi-même que soi et toujours soi, pensez-vous qu'il y ait là de quoi satisfaire pleinement ce besoin de vie intime qui est en nous? Non, cela ne suffit point. Si l'homme n'avait d'autre aliment pour son esprit et son cœur, comme le jeune homme de la fable, il s'épuiserait en pure perte dans cette contemplation stérile, dans cet amour infécond de lui-même : en place de l'ennui qui le poursuivait du dehors, il ne trouverait au dedans que le vide et la solitude. En vain, pour peupler ce vide, pour animer cette solitude, évoquerait-il de tous côtés les fantômes du monde extérieur, il n'embrasserait que des ombres. Ramené sans cesse, et malgré lui, du dehors au dedans, par la déception ou par la satiété, et n'y trouvant toujours que soi pour alimenter sa vie intime, il s'agitait sans fin, se tournant et se retournant dans ce cercle douloureux d'une activité qui se dévore elle-même, et comme ce condamné célèbre dont Dante a décrit le tourment, comme Ugolin dans sa tour de Pise, après avoir assisté au supplice de ce qu'il a de plus cher et de plus intime, aux tortures morales d'une intelligence qui s'éteint faute de lumières, d'un cœur qui se glace vide d'amour, il finirait par dévorer lentement dans ce suicide solitaire jusqu'à la dernière parcelle de sa vie, et, s'affaissant sur lui-même, par tomber au milieu de ses ruines, tout pâle d'inanition.

Heureusement, Messieurs, que l'homme n'en est pas là. Lorsque, sortant du monde extérieur, il rentre dans son for

*intime*, il y trouve quelque chose qui n'est pas la nature, qui n'est **pas** la société, qui n'est pas lui-même, qui est plus que **tout cela**, qui est l'infini, qui est Dieu. Vivre avec la nature et la **société**, telle est sa vie extérieure, vivre avec lui-même et avec **Dieu**, voilà sa vie intérieure. Mais vivre avec Dieu, qu'est-ce que **cela** ? Est-ce vivre avec une idée, une abstraction, une **forme vide** de l'intelligence ou une illusion du cœur ? Et que **voulez-vous** que je fasse de toutes ces formules creuses pour **alimenter** ma vie intime, pour apaiser la faim de mon âme ? **Quelle** énergie, quel suc vital puis-je tirer de ce qui ne serait **après** tout qu'une simple idée régulatrice de mon esprit, qu'une loi morte, ordonnatrice de ma volonté ? Ne serait-ce pas ajouter un fantôme à tant d'autres qui s'évanouissent sous ma main, élargir le vide qui est en moi, en **essayant** de le combler, rendre enfin ma solitude plus **complète**, en voulant l'animer ? Si vous voulez que, me recueillant en **moi-même**, j'y trouve un aliment réel à ma vie intérieure, une **conversation**, une société intime qui me tienne lieu du **monde** extérieur que j'ai quitté, ce n'est pas d'abstractions que je puis remplir mon âme, ce n'est pas de chimères que je puis repaître mon cœur. Ce qu'il me faut à moi, être **vivant** et personnel, c'est un Être doué comme moi et plus que moi de vie et de personnalité, avec lequel je puisse **entrer** en rapport intime et profond ; ce qu'il me faut en **un mot**, c'est au lieu d'un être de raison, d'une ombre fantastique, un Dieu concret, absolu, vivant et personnel. Sinon je retombe sur moi-même, plus délaissé que jamais, dans cet **abîme** de la conscience, trop large pour que j'y sois tout seul, **trop profond** pour qu'il n'y ait pas Dieu.

Eh bien, Messieurs, vous vous étonnerez peut-être, si je dis que **cela même** ne suffit pas, ou du moins ne suffit qu'à demi

pour satisfaire ce besoin de vie intérieure qui est en nous. Sans doute, lorsque rentrant en moi-même, au sortir du monde extérieur, j'y trouve l'Infini, l'Infini vivant et personnel, dont la présence remplit mon âme, il y a là de quoi absorber tout ce qu'il y a en moi d'énergie vitale, de pensée, de sentiment. Mais vivre avec l'infini s'offrant à nous sous sa forme absolue, vivre avec l'infini en société familière et intime, et il n'y a de bonheur qu'au prix de cette intimité, vivre familièrement avec l'infini, sans qu'il y ait là de pont jeté par la condescendance divine entre l'infinie grandeur et l'extrême petitesse, pensez-vous que ce soit chose bien facile ? Pour moi, je ne le pense pas. Il n'y a de société possible, j'entends de société intime et familière qu'avec ce qui est égal à nous, ou du moins avec ce qui se fait semblable à nous. Ce qui n'a aucun point de contact avec nous, ce qui est hors de notre portée, ce qui est trop au-dessus de nous, nous tient à distance, nous inspire la crainte, le respect, plutôt que l'amour. Aussi voyez le paganisme. Savez-vous ce qui me frappe dans cette société ? c'est qu'ayant laissé se perdre peu à peu au milieu d'elle la vraie notion de la divinité, elle n'ait retenu d'autre attribut que la puissance, elle n'ait conservé d'autre sentiment que la crainte. Pour elle, l'idée de Dieu, c'est une idée formidable qui lui pèse, c'est un poids qui l'accable, c'est une image qui l'obsède et qui l'épouvante, c'est l'inexorable destin qui la poursuit, qui la frappe, qui l'immole sans pitié. Je lis bien au fronton de ses temples : *Deo optimo et maximo*. Mais évidemment le Dieu très grand effaçait le Dieu très bon, et la trainée de sang que j'aperçois par delà cette inscription me prouve assez que le paganisme n'y voyait qu'une puissance terrible à qui l'on jette, pour l'apaiser, des victimes sans nombre. Concevez-vous une

*société intime* de l'âme avec une telle Divinité? Concevez-vous **un traité** de l'amour de Dieu au sein du paganisme? Vous **ne le** concevez pas, ni moi non plus. Ce que j'y conçois, c'est **un traité** de la nature des dieux, un traité du culte des dieux, **tout** ce qui tient à la crainte, au respect, rien ou **presque rien** de ce qui est de l'amour : la crainte servile est au **fond** de tout, et quand Stace jetait à travers le paganisme **ce mot** effrayant : *Primus in orbe deos fecit timor*, en **parlant** des divinités qu'il voyait autour de lui au fond des temples, il avait raison, sinon en tout, du moins en partie. Le **paganisme** le sentait à demi ; aussi cherchait-il par l'**anthropomorphisme** à rapetisser la Divinité, à la tailler aux proportions de l'humanité, pour la rendre accessible à son esprit **et** à son cœur ; mais on ne rapetisse pas l'infini, il se fait **petit** quand il veut et comme il veut. Socrate et son école **sentaient** encore mieux ce vide que laisse dans l'âme un Dieu qui est **trop grand** pour l'homme quand il reste ce qu'il est, et qui **devient** trop petit lorsqu'on en fait ce qu'on veut ; aussi **s'efforçaient-ils** de ramener les esprits à la vie intérieure, en les excitant à l'amour de ce qu'ils appelaient le vrai, le beau, le bien ; mais les eût-on écoutés qu'on ne les aurait **pas compris**, et les eût-on compris qu'on n'en aurait pas fait plus. Je ne vois dans l'antiquité qu'un seul peuple, au milieu duquel Dieu ait été réellement le Dieu du cœur, le Dieu de l'âme, une seule nation qui ait vécu avec Dieu en **société intime** et familière, parce qu'elle entrevoyait dans le lointain un sublime abaissement de la divinité, qu'animée de cette foi, pleine de cette espérance, elle retrouvait sans cesse en face d'elle-même l'image de Dieu qui, sans rien perdre de sa grandeur, allait acquérir par sa bonté un nouveau droit à l'amour.

Si je ne me trompe, Messieurs, vous avez devancé ma parole, vous prévoyez où je veux'en venir, et de fait j'y arrive. On a dit dans un camp qui n'est pas le nôtre, ou du moins qui ne l'est pas encore, car il y touche de près, que l'idée de l'Homme-Dieu est la plus belle conquête qu'ait faite l'esprit humain. Mettons que ce soit une conquête, quoiqu'en définitive nos conquêtes se réduisent le plus souvent à accepter tout simplement ce que Dieu veut bien nous donner. Je dis que c'est aussi la plus belle acquisition qu'ait faite le cœur humain, l'aliment le plus substantiel de sa vie intime. Pour ne pas répandre tout ce que j'ai de vie hors de moi, j'ai besoin de ramener mon existence du dehors au dedans, de me recueillir en moi-même, d'y trouver quelque chose de plus que moi, d'y trouver Dieu, Dieu vivant et personnel, de vivre avec lui en société intime et profonde. Ce besoin que j'éprouve, ce besoin énergique, impérieux, l'humanité l'a éprouvé comme moi, dans tous les temps et dans tous les lieux, et l'humanité ne se trompe pas en masse sur ce qui est essentiel à sa vie. Mais quoi que je puisse faire, en présence de l'Infini qui apparaît à ma conscience sous sa forme absolue, j'éprouve je ne sais quelle gêne, quelle contrainte : il y a si loin de l'infini jusqu'à moi ! cette distance que rien ne mesure me retient, elle comprime l'élan de mon cœur, elle arrête l'épanchement de mon âme. Eh bien, cette distance, elle est franchie par le dogme de l'Homme-Dieu. Je comprends une société étroite, je comprends l'intimité, la familiarité avec un Dieu fait homme, qui se met à ma portée, qui se fait semblable à moi, qui traite avec moi, pour ainsi dire d'égal à égal, dans lequel je retrouve, sauf le mal, les faiblesses de ma condition, les infirmités de ma nature, dont je touche, du cœur et de la pensée, la vie, les souffrances et la

mort; je sens que, me retirant par intervalle du monde extérieur, pour me renfermer en moi, je puis y vivre à l'aise, dans le silence de mon âme, en société avec un Dieu qui se dépouille en quelque sorte de l'appareil de sa grandeur, qui s'offre à moi sous la forme la plus appropriée à ma nature, sous ma propre forme; je sens qu'ayant besoin de vie intérieure au milieu de toutes les choses qui m'arrachent à moi-même, je puis trouver dans cet entretien familier, dans ce tête-à-tête avec Dieu, ce que je chercherais en vain ailleurs, un charme sans mélange, un repos que rien n'altère; et alors, Messieurs, pour peu que j'y mette de cœur et d'âme, il nait en moi un sentiment qui emprunte à l'amour ce qu'il a de plus vif, de plus tendre, de plus délicat, un sentiment qui n'est pas une passion, parce qu'il n'en a ni l'âpreté, ni la violence, qui est plus qu'une passion, parce qu'il ramène toutes les passions sous son empire, qui, remplissant tout mon être, l'anime, le réjouit, le dilate, qui, puisant au souvenir, au contact de l'Homme-Dieu, une force toujours nouvelle, alimente ma vie intérieure, la fortifie, la développe, et me ramenant sans cesse du dehors au dedans, me fait replier sur moi-même et de moi sur Dieu : ce sentiment, Messieurs, ce sentiment du divin qui prend racine dans ce que le dogme catholique a de plus profond, et qui surgit à la surface de notre âme comme la plus fine fleur de l'amour, en langage chrétien, cela s'appelle de la piété.

Ainsi, Messieurs, la piété, j'entends la piété dans ce qu'elle a de vrai, de complet, dérive du mystère de l'Incarnation comme de sa source, et c'est là ce qui vous explique pourquoi, avant ce grand fait, il y en a si peu dans le monde, et pourquoi elle est devenue si commune depuis que l'humanité est en possession du dogme de l'Homme-Dieu; pourquoi

même depuis, parmi ceux qui n'y croient pas, ou qui n'y cherchent pas un aliment à leur vie intérieure, vous trouverez sans doute des hommes qui adorent et craignent Dieu, mais si peu, je dis trop, mais peut-être point du tout d'hommes pieux. Aussi saint Paul dont le coup d'œil pénétrant allait au fond de tout, appelle-t-il le mystère de l'Incarnation le mystère de la piété, το τῆς εὐσεβείας μυστήριον. Je sais bien qu'il y en a qui renvoient tout cela aux femmes et aux enfants ; mais franchement, s'il faut être enfant pour sentir ce qui est beau, et s'il suffit d'avoir du cœur pour être femme, eh bien, Messieurs, dans ce cas-là, il faut en prendre notre parti, nous devrions tous être enfants, et à coup sûr, nous sommes tous un peu femmes. Mais en voilà assez, trop même, pour le point de vue psychologique de la question. Si je voulais m'étendre, je serais infini. Je cherche maintenant à me rendre compte de ce qu'il peut y avoir d'éloquence et de poésie dans le langage de la piété.

Messieurs, Cicéron me semble avoir dit un beau mot, lorsque cherchant la source des grandes choses qui se font ici-bas, il la trouvait dans ce qu'il appelle un ardent amour, *ardorem quemdam amoris sine quo quum in vitâ, tum in eloquentiâ, nihil magnum effici possit*. L'amour est en effet le grand ressort de l'éloquence. Vous aimez un homme, une famille, une patrie, vous l'aimez vivement, vous l'aimez avec transport ; lorsque vous prendrez la parole pour plaider sa cause, pour défendre ses intérêts, à votre insu votre langage trahira l'émotion qui vous anime, votre cœur viendra de lui-même se placer sur vos lèvres, et fussiez-vous ignorant dans l'art de bien dire, vous trouverez sans effort, et comme sous la main, le mot qui frappe, l'image qui saisit, le trait qui brille,

le mouvement qui enlève ; vous toucherez, vous remuerez, vous attendrirez, ne fût-ce que pour un moment, vous serez poète, vous serez orateur, vous serez éloquent. C'est pourquoi se rencontrant avec le grand maître que je viens de citer, François de Sales, dans une lettre à l'archevêque de Bourges, a dit ce mot qui vaut à lui seul toute une rhétorique : il suffit de bien aimer pour bien dire. Cela étant, vous comprenez fort bien que la piété chrétienne, qui n'est que l'amour de Dieu dans ce qu'il a de plus tendre et de plus fort, a dû ouvrir à l'éloquence et à la poésie une source d'inspiration aussi neuve que féconde, qu'elle a dû, pour exprimer cette situation de l'âme, trouver presque sans peine cette naïveté de langage qui a tant de charme, cette onction qui pénètre si doucement, cet accent de la tendresse qui émeut, qui ravit, ce pathétique profond qui est le tout de l'éloquence, ou pour parler avec Bossuet, ces tons qui viennent du cœur. Et de fait, la piété chrétienne a su se créer comme un dialecte à part, un dialecte d'une douceur, d'une suavité incomparable ; ou plutôt elle a ramassé, dans les langues humaines, tout ce qu'il y avait de grâce et de délicatesse pour se faire une langue à elle, une langue infiniment riche dans sa simplicité. Elle n'a pas craint de toucher aux mystères les plus délicats du cœur humain pour retracer, avec une chasteté de pinceau vraiment céleste, le tableau de la vie intime de l'âme avec Dieu : pour elle, Dieu c'est plus qu'un maître, plus même qu'un père, c'est un époux qui contracte avec l'âme un hymen spirituel. Elle se complait, elle se joue, avec tout le charme de l'innocence, dans ces harmonies morales que l'on comprend lorsqu'on a le bonheur d'avoir le cœur pur, et que l'on ne comprend plus, lorsqu'on cesse d'être pur. Je ne sais, Messieurs, si je m'abuse, mais vous seriez étonnés, en parcourant



les écrits de sainte Catherine de Gênes, de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte et de sainte Thérèse, de ce qu'il y a, dis-je, de haute éloquence, de poésie ravissante; ou plutôt, si vous y regardez d'un peu près, vous n'en serez pas étonnés. Toute âme pieuse est poétique. Car si l'éloquence vient du cœur, on est poète par l'imagination. Or la piété donne des ailes à l'imagination, comme elle prête au cœur de la vivacité et du mouvement. Cela est tout simple. Lorsqu'on est vivement ému, on ne se borne pas à dessiner, à crayonner ce que l'on sent, on le peint, et l'imagination c'est la faculté de peindre par la parole. C'est pourquoi la piété chrétienne s'en va à travers la nature, pour y trouver de quoi dépeindre les choses de Dieu et de l'âme : elle demande des couleurs à tout ce qu'elle rencontre, aux plantes, aux fleurs, aux êtres animés, elle réunit toutes ces nuances aussi délicates que variées pour les fondre en tableaux délicieux de fraîcheur et d'éclat. De là, Messieurs, ce sentiment vif et profond de la nature que, j'ose le dire, vous ne rencontrerez nulle part à un plus haut degré que dans les chefs-d'œuvre de la piété chrétienne. Encore une fois je n'en suis pas surpris. Je conçois sans peine qu'un œil pur découvre à chaque pas les vestiges de Dieu dans les œuvres de ce monde; qu'une âme toute pleine de Dieu cherche, dans la création, un écho toujours vivant qui réponde à sa voix; que pour elle la nature, loin de rester froide et muette, tressaille et s'anime, que le vaste ensemble de l'univers lui apparaisse comme un merveilleux concert, où chaque règne a son chant, chaque variété sa voix, chaque être sa note; je conçois que tout cela l'inspire, chauffe sa pensée, colore son style, allume son enthousiasme, fasse déborder en elle le sentiment et la vie; je conçois que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze décrivent les beautés de la nature avec une fer-

veur d'admiration, une émotion religieuse, une profondeur d'âme que n'avaient pu trouver ni Homère ni Sophocle; que s'élevant à un lyrisme plus divin que celui qui agitait la poitrine de Pindare, l'âme de François d'Assise s'exhale en paroles de feu, pour inviter son frère le soleil à chanter avec lui les louanges de Dieu; je conçois enfin que la nature soit pour la piété un foyer d'inspiration, où le souffle intérieur qui l'anime va réveiller la flamme poétique, l'alimente, la développe, un miroir qui lui renvoie en traits lumineux l'image de cette beauté infinie qu'elle contemple au-dedans d'elle-même, et dont l'amour prête à son langage un charme que rien n'égale, parce qu'il n'y a pas de plus haute source d'éloquence que l'amour de ce qui est infiniment aimable, comme il ne saurait y avoir, pour une âme de poète, un sujet plus beau que ce qui est la beauté même.

Cela posé, Messieurs, je puis espérer peut-être que vous vous étonnerez un peu moins de ce que je vous invite à chercher l'éloquence et la poésie dans deux ouvrages de piété, *l'Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales. Le temps me presse, je ne puis plus qu'effleurer ce que j'aurais voulu pouvoir traiter plus à fond; mais ce que je viens de dire suffira pour vous faire pressentir ce que j'eusse désiré vous montrer en détail.

Et d'abord, permettez-moi de regretter qu'un déplorable préjugé puisse faire du titre même de ces charmants ouvrages une pierre d'achoppement, un motif pour ne lire ni l'un ni l'autre. Je vois d'ici plus d'un lecteur qu'effarouche ce mot de vie dévote. J'en suis fâché pour la langue française, c'est un fort bon mot, un mot qui est très bien fait. Messieurs, il y a deux manières de gâter une langue; la première, c'est d'y ajouter sans raison des mots nouveaux dont elle ne sait que

faire, la seconde, c'est de détourner les mots qui l'embellissent de leur vraie signification, en y attachant le ridicule, ou un blâme qu'ils ne méritent pas. Serait-ce peut-être parce qu'il y a une fausse dévotion comme il y en a une vraie? Je ne pense pas qu'on ait jamais dépeint la première d'une manière plus énergique et plus fine que dans ce portrait, tracé de main de maître, que je trouve à la première page du livre de saint François de Sales :

« Chacun peint la dévotion selon sa passion ou fantaisie. Celui qui est adonné au jeûne, se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit bien plein de rancune, et n'osant pas tremper sa langue dedans le vin, ni même dans l'eau par sobriété, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain par la médisance et la calomnie. Un autre s'estimera dévot, parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoiqu'après cela sa langue se fonde en toutes paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douleur de son cœur pour pardonner à ses ennemis : l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots et ne le sont pourtant nullement. »

Voulez-vous un pendant à ce tableau si frappant de justesse et de vérité? Le voici : c'est le portrait de la vraie dévotion. Impossible d'être plus spirituel, plus délicat :

« La dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle, par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous ou nous par elle, promptement et affectionnement ; elle est la perfection de la charité. Si la charité est

un lait, la dévotion en est la crème; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et réjouit les anges. »

D'après ces courtes citations, et je citerai peu, car je serais obligé de citer le tout, vous entrevoyez déjà ce qu'il y a dans ce livre, à côté des observations les plus fines, des aperçus les plus neufs et les plus piquants, des rapprochements les plus ingénieux, ce qu'il y a, dis-je, de sûreté dans les principes, de sagesse dans l'application, de réserve et de mesure dans les avis. La dévotion, telle que l'entend François de Sales, il ne la place pas dans le lointain, comme disait Montaigne de la vertu des philosophes, sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantôme à effrayer les gens, il la place en tout lieu, dans la compagnie des soldats, dans la boutique des artisans, dans la cour des princes, dans le ménage des gens mariés, il ne la veut pas sombre et froide, sèche et glaçante, mais aimable et bonne; il veut, selon qu'il le dit si bien, que son langage soit doux, franc, sincère, rond, naïf et fidèle. Il la dépeint de telle sorte, dit Bossuet, que le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime. A ce compte-là, Messieurs, avouons que nous en voudrions tous, et pour peu que nous ayons, je ne dirai pas même de vertu, mais de bon goût, nous aimerions à l'admirer dans les autres et à la voir en nous-mêmes.

Mais ce qui me charme, ce qui me ravit dans cette nature de gentilhomme, qui traite de toutes choses avec tant de noblesse et de distinction, c'est d'y trouver, avec le cœur d'un

saint, une âme de poète, mais de poète qui ne le cède à personne pour la richesse des images, l'éclat et la magnificence des couleurs. Non pas, Messieurs, que François de Sales cherche le moins du monde ces traits brillants qui étincellent sous sa plume, il ne s'en inquiète pas, il les trouve. Lui-même nous avertit dans sa préface, et il n'est pas homme à nous tromper, qu'il n'a pas seulement voulu penser aux ornements du langage, comme ayant assez d'autres choses à faire. Mais c'est là précisément ce qui comble mon admiration, de voir l'imagination de cet homme qui se déploie avec tant de naturel et de facilité, qui sème comme en se jouant les fleurs qu'elle a cueillies dans le vaste champ de la nature. Suivez-le depuis la première jusqu'à la dernière page de son livre : ce n'est partout qu'allusions fines, qu'images gracieuses, que comparaisons, que métaphores délicatement tournées. Il est là, au milieu de la nature qui prête à son pinceau toute la fraîcheur, toute la vivacité de son coloris ; il est là, au milieu de tous les règnes qui se rangent autour de lui, comme autant d'interprètes de sa pensée, des perles, des fleurs, des oiseaux, des insectes ; il est là comme La Fontaine au milieu de ses animaux, aussi fin, aussi enjoué que lui, moins malicieux, mais plus naïf encore, s'il se peut, plus tendre, plus charmant ; il leur demande leurs usages et leurs mœurs, il leur prête à son tour sa plume et sa voix. Ainsi, « la charité qui n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soi tout le train des autres vertus, c'est le roi des abeilles, qui ne se met point aux champs qu'il ne soit environné de tout son petit peuple ; l'âme qui remonte du péché à la dévotion, c'est l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. » Au milieu d'une telle fécondité, je n'ai que l'embarras du choix. Lisez plutôt pour voir

réunis sur un seul point toutes les qualités de cet aimable écrivain, ces belles pages sur l'*Amitié* que rien ne surpasse, ce chapitre 20<sup>e</sup> de la 3<sup>e</sup> partie, où, pour discerner les vraies amitiés d'avec les fausses, il met en parallèle le miel d'Héraclée et le miel ordinaire. J'ignore les propriétés du miel d'Héraclée : je m'en voudrais toute ma vie d'avoir cherché querelle à saint François de Sales à propos de physique ou d'histoire naturelle ; tout ce que je sais, c'est qu'on imaginerait difficilement une analyse plus fine, plus ingénieuse, et que tout le traité de Cicéron sur l'amitié, avec ses longueurs d'appâts, comme disait Montaigne, ne me semble pas renfermer autant de substance que ce petit nombre de pages, où l'évêque de Genève met à nu les sentiments les plus voilés du cœur humain.

Messieurs, j'ai peine à me détacher de ce petit livre d'or, qui, mis à côté de l'*Imitation de Jésus-Christ*, part faite de la diversité des genres, ne souffre pas trop de ce redoutable voisinage. Mais voici un traité plus considérable qui m'appelle, un traité que nous verrons bientôt devenir comme un champ de bataille, dans la grande querelle qui divisera Bossuet et Fénelon, le *Traité de l'amour de Dieu*. Heureusement que nous y retrouvons les mêmes qualités d'esprit et de style, peut-être même à un degré supérieur. Car c'est l'ouvrage de la pleine maturité de saint François de Sales, puisqu'il parut en 1616, huit ans après l'*Introduction à la vie dévote*, et à seize ou vingt ans d'intervalle de ses livres de controverse. Ce qui fait qu'avec autant de clarté dans la méthode, de charme soutenu, on y remarque une plus grande élévation d'idées, plus de profondeur dans les vues. Le style même a gagné en précision, en fermeté, sans rien perdre de sa douceur habituelle. Le sujet d'ailleurs prêtait à

un développement plus riche de toutes les facultés de l'écrivain. François de Sales ne s'adresse plus aux personnes du monde, c'est aux âmes d'élite qu'il destine cette sublime spiritualité, comme l'appelait Fénelon, c'est pour elles qu'il embrasse dans son ensemble et suit dans ses détails tout le vaste poème de la vie chrétienne. En cela il avait eu des devanciers. Saint Bonaventure, Gerson, Louis de Grenade, sainte Thérèse avaient traité le même sujet, avec cette rare éloquence qui caractérise les grands mystiques. S'il ne les laisse pas derrière lui, il marche de pair avec ces écrivains qui ont su porter le génie dans la piété, il ne le cède à aucun d'eux.

Que vous semble, Messieurs, d'un ouvrage, où l'auteur se propose de représenter au vif l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'amour divin ? Assurément voilà un cadre original, c'est un drame plein de mouvement et de vie, dont les divers actes se succèdent avec une progression d'intérêt qui redouble l'attention à mesure qu'on approche du dénouement, qui est le terme final de la destinée humaine ; ou plutôt, vous me permettrez bien de me servir de cette expression, c'est une immense épopée, dont le cœur humain est le théâtre, où les deux acteurs principaux, Dieu et l'homme, se rencontrent, se quittent, se cherchent et se retrouvent après mille vicissitudes dans le bonheur de l'union. Ce cadre si large et si varié, François de Sales le fournit avec une rare perfection. Il prend pied dans la nature humaine, et jetant sur elle un coup d'œil psychologique dont la pénétration eût fait honneur à Descartes, il étudie en détail le jeu multiple de ses facultés, il observe comment la volonté qui les gouverne est elle-même gouvernée par l'amour qui donne

le branle à tout le reste, comment l'amour de Dieu qui tient le sceptre entre tous les sentiments, tend de lui-même à l'union. Il y a là une page sur la convenance qui existe entre Dieu et l'homme, qui est bien ce qu'on a écrit de plus charmant sur ce beau sujet, depuis le livre de Tertullien sur le témoignage de l'âme; je n'ai pu résister au plaisir d'en citer quelques phrases :

« Si tôt que l'homme pense un peu attentivement à la divinité, il sent une certaine douce émotion de cœur qui témoigne que Dieu est Dieu du cœur humain ; jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la divinité, de laquelle la moindre connaissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses, comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des étoiles, ains est plus lumineux que la lune et les étoiles ensemble. Que si quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la divinité, avouant que quand tout lui est mauvais, elle seule lui est bonne, et que, quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir. »

Voilà bien l'âme naturellement chrétienne, comme l'appelait l'éloquent prêtre de Carthage, avec lequel se rencontre ici, à peu près dans les mêmes termes, le grand évêque de Genève. Après ce court préambule qui est comme la philosophie de l'amour divin, François de Sales remonte du cœur humain vers Dieu. Il découvre dans les profondeurs de l'existence divine la source de l'amour, puis, le suivant dans son épanchement sur l'humanité, il montre, pour me servir de son expression, « les divers cordages par lesquels la divine Providence a accoutumé de tirer nos cœurs à son amour. » Je ne pense pas, Messieurs, que Louis Racine dans son poème



de la grâce, quelque peu entaché de jansénisme, ait dépeint avec cette légèreté, cette suavité de pinceau, l'accord si difficile de la grâce avec la liberté humaine :

« La grâce est si gracieuse, et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gâte en rien la liberté de notre volonté ; elle touche puissamment, mais pourtant si délicatement, les ressorts de notre esprit que notre franc arbitre n'en reçoit aucun forçement. La grâce a des forces non pour forcer, ains pour allécher le cœur ; elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse notre liberté ; elle agit fortement, mais si suavement que notre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action ; elle nous presse, mais elle n'opprime point notre franchise, si que nous pouvons, emmy ses forces, consentir ou résister à ses mouvements, selon qu'il nous plait. »

Si ce n'est point là trancher la difficulté, et s'il faut toujours, en dernière analyse, dire avec Bossuet : tenons fortement les deux bouts de la chaîne, bien que nous ne voyions pas le milieu par où l'enchaînement se continue, il faut du moins avouer qu'il n'est pas possible de la voiler sous des formes plus gracieuses. C'est là le mérite particulier de saint François de Sales, c'est le propre de son génie, de savoir embellir les vérités les plus abstraites, par le tour charmant de l'expression. Concevez-vous quelque chose de plus original, de plus pittoresque, que cette peinture naïve des premiers effets de la grâce dans une âme :

« Il m'est avis certes que je vois un rossignol qui se réveillant à la prime aube, commence à se secouer, s'étendre, déployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son délicieux ramage. »

Je crois, Messieurs, que si le rossignol devenait théologien, il ne chanterait pas mieux que cela. Encore un trait, ce sera le dernier, pour vous montrer comment cette prodigieuse imagination, fécondée par la piété, se soutient dans tout le cours d'un gros livre. Je l'ai choisi à dessein vers la fin de l'ouvrage. Il s'agit de peindre de quelle manière le retour de la grâce, car François de Sales la suit dans tous ses tours et retours, comment le retour de la grâce rend la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Voici la comparaison que son esprit lui suggère :

« Comme au retour du beau printemps, non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et féconde saison, germent et bourgeonnent agréablement chacune selon sa qualité, mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver précédent avait flétries, desséchées et amorties, reverdissent, se revigorent et reprennent leur vertu et leur vie; de même le péché étant aboli, et la grâce du divin amour revenant dans l'âme, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte, germent et produisent beaucoup de mérites et bénédictions, mais les œuvres flétries et fanées sous la rigueur de l'hiver du péché passé, comme délivrées de leur ennemi mortel, reprennent leurs forces, se revigorent et comme ressuscitées fleurissent de rechef et fructifient en mérites pour la vie éternelle. »

Comme vous le voyez, cet homme excelle à peindre par la parole: tout lui prête des couleurs, il fait image de tout. Sous sa main les aspérités de la morale, de la métaphysique chrétienne disparaissent en quelque sorte, pour permettre à l'esprit de promener son regard sur le vaste champ de la doctrine comme sur une surface brillante et polie. C'est porter

l'éloquence et la poésie dans la théologie la plus sévère, c'est presque trouver du génie à force de piété.

Encore un mot et je termine. En parlant de Saint François de Sales, le nom d'un écrivain qui l'a précédé de quelques années s'est offert de lui-même à mon souvenir, est venu plus d'une fois se placer sur mes lèvres. Je sais que tout rapprochement court risque d'être plus ingénieux que vrai. Ici toutefois, du moins au point de vue des qualités de l'écrivain, la comparaison ne me semble par hors de propos. Il y a en effet dans les *Essais* de Montaigne, comme dans les ouvrages de François de Sales, tout le charme de cet idiome de nos pères que Fénelon trouvait si court, si naïf, si hardi, si vif, si passionné : c'est de part et d'autre la même aisance, le même enjouement ; l'un et l'autre se plaisent dans ce jeu des paroles, ces coupes savantes, dans ces tours, ces alliances de mots si libres, si hardies, dans ces expressions redoublées qui font naître des effets si pittoresques, et qui prêtent à cette langue, déjà vieille pour nous, tant de charme et d'originalité. C'est, dès l'abord, une bonhomie tout à la fois simple et fine qui plaît chez tous les deux. L'un dira à son lecteur : c'est ici un livre de bonne foy, l'autre ne verra également dans son livre qu'un amas d'avertissements de bonne foy, et suppliera son lecteur de lui être « doux et bonteur ». Ce qui frappe ensuite, à mesure qu'on les fréquente, c'est une égale abondance de couleurs, la même richesse d'imagination. Tous deux excellent à peindre leurs pensées, à tel point qu'ils se rencontrent parfois dans l'expression d'une même idée. Pour dire que la forme est à lui, lors même qu'il emprunte le fond, Montaigne trouvera ce mot charmant : « Les abeilles pillotent de ça et là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur, ce n'est plus thym ni marjolaine. » François de Sales dira

à l'âme pieuse : « regardez les abeilles sur le thym, elles y trouvent un suc fort amer, mais en le suçant, elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. » Evidemment le trait est commun ; mais, si un sentiment également vif et profond de la nature les rapproche de temps à autre, des nuances les séparent. Montaigne a l'imagination plus forte, le trait plus énergique et plus rapide, mais son style est parfois inculte, sauvage, et enflé outre mesure ; sa hardiesse va jusqu'à la brusquerie, son énergie devient de la rudesse et de l'âpreté. François de Sales a l'imagination plus tendre, le trait plus fin, plus délicat ; mais aussi il se répand davantage, il charge sa palette de couleurs trop variées, il éblouit parfois à force d'être brillant, il délaie quelque peu sa pensée ; son style n'a pas toujours assez de nerf ni de précision. Tous deux, en retraçant les misères du cœur, laissent échapper de leur pinceau quelques traits qui paraissent un peu libres à un âge chatouilleux comme le nôtre ; mais chez l'un, c'est l'innocence qui purifie tout ce qu'elle touche ; chez l'autre, on sent l'homme qui blesse la pudeur sans scrupule, parce qu'après tout la vertu est pour lui, comme il l'appelle, une qualité plaisante et gaie. Du reste, quel contraste dans l'esprit qui anime ces deux hommes ! Sceptique, railleur, Montaigne rit de l'humanité, sur les pas de laquelle il aime à soulever le doute ; il se fait un cruel plaisir de la vouer, comme disait de lui Pascal, à cette incertitude qui roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos ; avec un acharnement cynique qui lui a valu l'indignation éloquente de Bossuet, il s'efforce de nous disputer nos grandeurs, de nous tirer jusqu'à terre, de nous ravalier au-dessous des brutes ; je ferme son livre en flétrissant le sophiste qui me regarde en pitié, qui me poursuit de son

rire, qui m'accable de son dédain, et je me retrouve avec bonheur en face de cet écrivain à l'âme si belle, qui loin d'insulter à ma faiblesse, n'a pas assez de voix pour célébrer les grandeurs de ma nature, la magnificence de mes destinées ; dont le délicieux langage, prodiguant toutes ses ressources pour embellir le devoir, me rend léger ce qui est pesant, doux ce qui est amer, qui m'attirant à la vertu par le charme qu'il lui prête, ne croit pas la terre trop basse, ni le ciel trop haut pour m'élever jusqu'à Dieu sur les ailes de l'amour et me placer dans un monde meilleur, où je me sens étonné de moi-même, de ma noblesse et de ma dignité. — Mais il faut, Messieurs, nous séparer, du moins pour un temps, de cet écrivain qu'on ne se lasse pas d'aimer ni d'admirer. Aussi bien est-ce la plus grande figure que nous puissions rencontrer dans l'éloquence chrétienne au dix-septième siècle avant Bossuet. C'est pourquoi je m'y suis arrêté avec une certaine complaisance. Il nous reste bien, pour achever notre étude, ses sermons et ses lettres ; mais, auparavant, je crois utile d'examiner où en était cette branche principale de l'éloquence sacrée, l'éloquence de la chaire, vers cette époque, d'en signaler les qualités et les défauts, de déterminer autant que possible la cause de ces défauts ou de ces qualités. Ce sera le sujet de ma prochaine leçon.

---

## SIXIÈME LEÇON

### DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Une critique de La Bruyère. — L'éloquence de la chaire, son caractère propre, son efficacité merveilleuse : la part de Dieu et la part de l'homme. — Les prédicateurs au temps de la Ligue, et sous le règne de Henri IV. — Triple défaut de l'éloquence sacrée au seizième siècle et au commencement du dix-septième : l'abus de la scolastique, le mélange du sacré et du profane et la fausse rhétorique. — Le style des sermons et les termes d'école ; les distinctions du P. Cotton ; un discours de Satan. — La mythologie apparaît dans la chaire, dès le quatorzième siècle ; l'éloquence religieuse parle une langue patenne, aux États-Généraux de 1616 ; fautes de goût et qualités oratoires de Pierre Camus, évêque de Belley ; Corneille Musso et le cheval de Troie. Saint Vincent Ferrier, d'accord avec Erasme, déplore que les auteurs profanes aient usurpé, en chaire, la place de l'Évangile.

Messieurs,

Vers la fin du dix-septième siècle, en 1687, La Bruyère écrivait ce que je vais vous lire :

« Il y a moins d'un siècle qu'un livre français était un certain nombre de pages latines où l'on découvrait quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étaient pas demeurés là : Ovide et Catulle achevaient de décider des mariages et des testaments, et venaient, avec les *Pandectes*, au secours de la veuve et des pupilles. Le sacré et le profane ne se quittaient point ; ils s'étaient glissés ensemble jusque dans la chaire : saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce parlaient alternative-

ment : les poètes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères : on parlait latin, et longtemps, devant des femmes et des marguilliers ; on a parlé grec : il fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal. » (*Caractères*, chap. XV. De la chaire).

Ce jugement de l'auteur des *Caractères*, sur l'éloquence de la chaire à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, c'est-à-dire vers le temps où vivait saint François de Sales, ce jugement est-il exact et dans quelle mesure faut-il l'adopter ? C'est ce que je me propose d'examiner dans cette leçon.

Messieurs, avant d'aborder directement cette question, je crois devoir établir une distinction qui me paraît essentielle, dans l'étude de l'éloquence de la chaire à une époque quelconque. Lorsqu'on veut faire le relevé exact et complet de ses défauts et de ses qualités, ce qu'il importe avant tout de ne jamais perdre de vue, c'est qu'elle tient à la fois de Dieu et de l'homme, c'est qu'elle présente à l'esprit une double face, une face divine et une face humaine, c'est qu'elle se résout en deux éléments divers, un élément objectif, immuable et permanent, et un élément subjectif, variable et mobile. Conséquemment, si elle rentre par un côté dans le domaine de la critique, si elle est soumise à toutes les règles qui gouvernent la parole et la pensée humaine, si, comme tout ce qui est de l'homme, elle admet tour à tour le progrès, la perfection, la décadence, elle sort par un autre côté de tout cadre tracé de main d'homme, elle échappe à toute classification, elle est irréductible à un genre quelconque, elle ne monte ni ne descend, elle ne croit ni ne décroît, elle se confond avec la vérité et, comme elle, n'admet de ce côté-là ni vicissitude, ni changement.

Cette distinction est capitale. Faute d'y prendre garde, on s'exposerait à une confusion de genres inévitable, on rabaisserait les choses sacrées au niveau des choses profanes. Du reste, rien ne me semble plus facile à concevoir. Il n'en est pas, il ne saurait en être de l'orateur sacré comme de tout autre orateur, qui, armé de son génie, se présente au milieu d'une assemblée d'hommes avec ses opinions personnelles, ses propres conceptions, qui disserte à son gré, qui affirme, qui doute, qui nie, qui s'abandonne au mouvement de son esprit, qui se laisse aller au courant de ses idées. Pour lui, son thème est tout fait. C'est le thème invariable de la parole sacrée. Il n'y ajoute pas plus qu'il n'en retranche. Il y est enchaîné par sa foi, par son caractère et par sa mission. Écho fidèle, il répète le son qui est venu à travers les siècles agiter ses lèvres et remuer les fibres de son cœur. Voilà tout. Comme vous le voyez, l'homme n'y est pour rien ; c'est le fait de Dieu. Aussi quand l'orateur sacré monte en chaire, lorsqu'il met le pied dans cette tribune immortelle que le Christ a élevée au milieu des peuples, ce qui me frappe tout d'abord, c'est que cet homme disparaît, ou du moins s'il ne disparaît pas tout entier, s'il ne se dépouille pas complètement de sa personnalité, il s'efface en quelque sorte, il s'efface derrière la vérité qu'il prêche, il s'efface derrière les sources où il puise, l'Écriture et la tradition, il s'efface derrière la grande institution qu'il représente, l'Église dont il est le ministre, il s'efface derrière la grande figure de Dieu qui le couvre, qui le domine, il disparaît derrière Dieu qui parle par sa bouche et qui agit dans sa parole.

Car, pour compléter la part de Dieu dans l'éloquence de la chaire, pour embrasser tout ce qu'il y a d'impersonnel, et par suite, d'immuable et de permanent dans la parole sacrée,



il importe de constater en outre la force intime qui réside en elle, force mystérieuse qui elle aussi ne dépend point de l'orateur, que Dieu communique à sa parole ou retire à lui selon qu'il lui plaît. Je sais bien, Messieurs, que si vous ne croyez pas à la divinité du christianisme, à l'action directe et immédiate de Dieu sur la volonté de l'homme, vous ne verrez, dans la force qui accompagne la parole évangélique, qu'une force purement humaine. Si je voulais empiéter sur le cours de dogme, je n'aurais nulle peine à établir la divinité de cette force ; et en tout cas, si vous ne l'acceptez pas, le christianisme avec les effets merveilleux de sa parole, le christianisme prêché, dans le principe, par des ignorants et cru par des savants, le christianisme envoyant au martyre des millions d'hommes du geste et de la voix, le christianisme faisant des saints par sa parole, tandis que la parole humaine ne réussit tout au plus qu'à former des hommes honnêtes, le christianisme enfin maîtrisant par sa parole les intelligences et les cœurs, tout cela ne sera pour vous qu'un phénomène inexplicable, un effet sans cause. Je ne dis cela qu'en passant, j'y reviendrai plus tard, quand mon sujet m'y ramènera. Quoiqu'il en soit, vous comprenez fort bien que c'est là un élément invisible qu'on peut sans doute constater par les effets, saisir dans les résultats, mais qui, pris en soi, échappe à l'analyse, ne tombe pas sous la critique. Encore une fois, c'est la part de Dieu dans l'éloquence de la chaire. C'est Dieu qui manie, qui dirige en tous sens ce glaive de la parole sainte, qui prête à ce vain bruit de mots sa puissance souveraine ; qui, dilatant ce faible rayon, le fait éclater en mille traits lumineux, Dieu qui confie, qui fait porter à cette étincelle de l'âme la foudre qui atteint, qui ébranle la volonté, c'est Dieu, qui se jouant à travers le voile de la

parole, touche, frappe, renverse, subjuge, triomphe ; et c'est pourquoi saint Paul notre maître à tous, effaçant toute son éloquence derrière la force intime qui réside dans la parole sacrée, écrivait ce mot, un des plus hardis qui soient tombés de sa plume : Notre force à nous, la force par laquelle nous triomphons du monde, ne consiste pas dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans l'action ostensible de l'esprit et de la puissance de Dieu.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai appelé le côté divin de l'éloquence de la chaire, ce qu'il y a dans la parole sacrée d'objectif, d'immuable et de permanent : c'est d'une part le thème invariable qui en fait le fond, de l'autre, la force intrinsèque qui réside en elle. A présent, si je cherche quelle est la part de l'homme dans le ministère de la parole sainte, je la trouve large et belle. Car l'orateur sacré lui prête la forme, et il n'est pas sans pouvoir lui ajouter quelque force, C'est là le côté humain de l'éloquence sacrée, son caractère subjectif, variable et mobile.

Ici, nous rentrons dans les conditions ordinaires de la Parole. En passant par les lèvres de l'orateur sacré, le verbe évangélique prend une forme déterminée ; il sort de là, de ce moule particulier de l'intelligence, plus fort, plus ramassé, plus nerveux, plus brillant, comme il peut en sortir moins poli, plus lâche et plus diffus. Dans ce travail personnel l'homme reparait tout entier ; il se montre tel qu'il est, il révèle ce qui est en lui. L'orateur sacré a sous la main un thème invariable qu'il n'a pas créé, qu'il reçoit. Fort bien ; mais ce thème, il l'arrange, le dispose, le combine ; il rassemble les fils de la doctrine, pour en former un tissu moins ferme ou plus serré ; il se déploie sur un terrain plus vaste, ou se ramasse dans un cadre plus étroit ; il échelonne

ses idées sur une ligne plus ou moins régulière, il suit, en les développant, un ordre plus ou moins méthodique et savant ; il ralentit ou précipite sa marche, se répand doucement comme une eau limpide, ou va par saillies comme un torrent que rien n'arrête. Quoi qu'il fasse, la parole sacrée, en s'échappant de ses lèvres, prendra les teintes d'une imagination forte ou gracieuse, portera les traces d'un goût sûr ou peu exercé, l'empreinte d'un jugement sain ou defectueux. Cette perle de la doctrine, comme l'appelle l'Écriture, il l'enrichira de pierres précieuses ou la chargera de faux brillants. Il prodiguera les parures ou sera sobre en ornements. Il pourra être, selon la trempe de son génie, selon l'esprit du temps, sec ou abondant, simple ou fleuri, sévère ou bouffon, sublime ou trivial. C'est le fait de l'homme, et tout ce qui est de l'homme est variable à l'infini. Comme le verbe de Dieu, qui, en s'incarnant, a voulu subir toutes les conditions de l'humanité, ainsi la parole sacrée qui prolonge en quelque sorte cette incarnation de la sagesse divine, se prête à toutes les forces humaines dont l'orateur la revêt, et si c'est assurément un triste spectacle que de la voir humiliée, avilie, dégradée, rien n'est plus beau que de voir la vérité, cette fille du ciel, qui, parée de toutes les grâces de la terre, n'en conserve pas moins sa majestueuse simplicité en descendant du sein de Dieu sur les lèvres de l'homme, et de là, s'échappant en reine comme d'une captivité glorieuse, trahit aux yeux de tous sa céleste origine par l'éclat qui la précède et la victoire qui la suit.

Cela posé, Messieurs, et cette distinction établie, je me sens à l'aise, je puis, sans manquer de respect à la parole sainte, relever les qualités ou les défaut de l'éloquence de la chaire, en m'arrêtant à son côté purement humain ; je puis, à

l'exemple du poète, qui suivait sur le bouclier de son héros les traces d'une main divine à travers l'art humain, je puis juger le travail de l'homme, sans toucher à l'œuvre de Dieu ; et par conséquent, arrivé avec saint François de Sales au seuil du dix-septième siècle, je suis à me demander à quel point de décadence ou de perfection le seizième siècle avait laissé parmi nous l'éloquence de la chaire.

En cherchant ainsi à caractériser l'éloquence de la chaire vers l'époque dont je m'occupe, je ne puis pas tenir compte de la forme exceptionnelle que lui avait donnée, pour un moment et au sein de la capitale, un épisode fameux dans l'histoire de notre pays, l'épisode de la Ligue. Évidemment, c'était là un accident passager qui ne pouvait pas laisser de traces dans la chaire : ce genre tout de circonstance, ce genre moitié religieux, moitié politique, qui puisait toute sa raison d'être dans les passions et dans les intérêts du moment, n'a pas survécu et ne pouvait pas survivre à l'époque qui l'avait vu naître. Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille incriminer le mouvement de la Ligue dans ce qu'il avait de national et de légitime. Assurément, lorsqu'en face d'une royauté qui se déshonore, qui s'annule, on voit un peuple entier qui se lève, qui se réveille à une heure d'angoisses, parce qu'il est menacé dans ce qu'il a de plus précieux, la foi de ses pères, sa vieille constitution, l'héritage de dix siècles, qui, sauvant le pouvoir de sa faiblesse, lui fait un devoir de ce qui a fait sa grandeur, et, lui montrant un passé glorieux, oblige l'héritier de cinquante rois catholiques à professer sur la tombe de ses ancêtres, sous les voûtes de Saint-Denis, la foi de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, cette foi traditionnelle qui nous a faits tout ce que nous sommes, malgré toutes les réserves que l'esprit de parti pourrait alléguer au nom

d'un intérêt de dynastie ou d'un principe politique, on ne peut s'empêcher de voir, dans ce mouvement du peuple français et de la bourgeoisie parisienne, quelque chose de grand, de noble, de généreux. Mais ce que je regrette, ce que je déplore même pour l'éloquence religieuse, c'est que, par suite et au milieu de ces luttes formidables, elle ait reflété les passions qui s'agitaient autour d'elle, que trop souvent la tribune sacrée se soit transformée en tribune politique, en arène belliqueuse, c'est que les orages de la vie publique aient suivi l'orateur sacré jusque dans cette région sereine où, planant au-dessus des nuages de la terre, il regarde de trop haut pour s'émouvoir de ce qui est trop bas pour monter jusqu'à lui ; et ce qui est bien plus grave, c'est que, parmi ces prédicateurs de la Ligue, les Aubry, les Jean Boucher, les Commelet, les Leicestre, les Porthaise aient rabaisé la majesté de la chaire jusqu'à descendre à des invectives grossières, à des provocations criminelles, à des violences de langage, que vous expliquerez sans doute, jusqu'à un certain point, par la vivacité de la polémique, par l'âpreté des caractères, par la rudesse des mœurs de ce temps-là, mais qui n'en constituent pas moins ce que je n'appellerai pas même le genre profane, mais ce que vous me permettrez d'appeler le genre impertinent.

Si ce mot vous paraissait dur, je vous prierais de parcourir l'un des neuf sermons prêchés à Saint-Merry par le fameux curé de Saint-Benoît, Jean Boucher, et imprimés en 1594, qui traitent de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn, ou bien l'un des cinq sermons du P. Porthaise, théologal de l'église de Poitiers, sur le même sujet, et imprimé dans la même année. Ce sont des chefs-d'œuvre d'insolence, d'autant plus impardonnables, que le grand fait accompli à Saint-Denis

Semblait devoir leur enlever tout prétexte. Mais c'est trop m'arrêter à un genre de discours qui ne manquent à coup sûr ni de chaleur ni de véhémence, qui mettent parfois, au service d'une bonne cause, un langage que la chaire ne comporte jamais, mais qui, après tout, disparaissant avec les passions du moment, n'a pas laissé de vestiges dans l'éloquence sacrée. Je prends donc la prédication au sortir de la Ligue, plus calme, plus digne, rendue à son véritable caractère, à son éternelle mission, je la prends à l'époque dont La Bruyère ramassait les traits, dans le tableau que je vous ai mis sous les yeux, et m'arrêtant à sa physionomie générale, je lui trouve trois graves défauts : l'abus de la scolastique, le mélange du sacré et du profane, et une fausse rhétorique.

Je dis, Messieurs, l'abus de la scolastique et non pas la scolastique. Car je ne sais s'il est un procédé scientifique qui ait rendu plus de services à l'esprit humain, que cette discipline sévère appliquée à tous les développements de la pensée, cette méthode rigoureuse qui dépouille l'idée de ce qu'elle a d'accidentel et de particulier, pour la saisir dans l'universalité du principe ; qui, partant de là comme d'une source féconde, en fait jaillir tout ce qu'elle renferme, observe tout ce qui en découle, qui, du milieu où elle plonge sa racine, suit l'idée dans son épanouissement progressif, à travers toutes ses ramifications ; qui, s'emparant d'un corps de doctrines, le démembré, le décompose pièce par pièce, pour étudier une à une chaque partie qui s'y rattache, jusqu'à ce qu'ainsi mis à nu, pris sur le fait, aucun détail n'ait échappé à cette fine et puissante analyse. Messieurs, nous voudrions le nier, que l'histoire le proclamerait ; c'est à cette éducation mâle que la scolastique donnait à nos pères, c'est à cette pédagogie de l'école, qui les a tenus pendant des

siècles sous la férule du syllogisme, c'est aux habitudes logiques que nous y avons contractées, c'est à cela, et à cela surtout, que nous devons cette rigueur de procédés, cette justesse de déductions, cette précision de formes, cet ordre, cet enchaînement, que l'on chercherait en vain dans les ouvrages des anciens, infiniment plus vagues et plus décousus que les nôtres (j'entends que nos bons); c'est par cette escrime savante, comme l'appelait un éloquent écrivain, c'est dans ces joutes pacifiques, dans ces tournois de la pensée, que nous avons appris à manier l'arme tranchante du raisonnement; et, si un peu trop fiers de ce que nous sommes devenus depuis, nous nous permettions de tourner le dos à cette vieille scolastique qui a discipliné l'enfance des peuples modernes, en l'initiant à l'art de bien penser et de raisonner juste, nous ressemblerions un peu à cet ingrat jeune homme, qui, pour avoir ramassé quelques fleurs dans le champ de la littérature, ou cueilli quelques palmes dans les moissons académiques, ne songerait plus, que le sourire sur les lèvres, au modeste instituteur, à l'humble magister, qui jadis sur les bancs de l'école, lui apprit patiemment et laborieusement, ce qui est la base de tout, à épeler les mots et à tenir une plume.

Mais quelle qu'ait pu être l'utilité de cette méthode, l'abus était possible. De l'esprit d'analyse à la manie des subtilités, du juste emploi des divisions, qui soulage l'entendement, à leur multiplicité qui le fatigue, des formes précises qui resserrent la pensée au formalisme qui l'étreint, de la sagacité mordante qui aiguise l'esprit, à la passion de l'argutie qui l'effile ou le fait tourner en pointes qui s'émeussent par leur finesse même, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fut franchi au quatorzième et au quinzième siècles. A force de diviser et de

sous-diviser, on en vint à envelopper la doctrine d'un réseau de subtilités, on accabla l'intelligence sous un amas de distinctions. Mais, si ce fut là dans l'enseignement de l'école un grave défaut, contre lequel Gerson et les esprits de sa trempe s'élevèrent presque en vain, que devait-ce être quand l'école envahit la chaire, quand ce bagage scientifique, l'embarrassant dans sa marche, vint suivre l'orateur sacré devant un auditoire populaire, lorsqu'emprisonné dans ce cercle de catégories, il se vit obligé de courir à perte d'haleine jusqu'au bout de ces énormes partitions, entraînant avec lui ses auditeurs au fil d'une terminologie technique, coupant méthodiquement le souffle de l'inspiration à chacun des mille membres de sa division, et ne s'arrêtant que faute de trouver, dans son sujet, une distinction nouvelle et dans le langage scolastique un terme de plus ? En vérité, Messieurs, il fallait savoir prodigieusement pour prêcher ainsi, et j'ajoute qu'il ne fallait pas savoir peu pour entendre prêcher de la sorte, car, après tout, comme disait Bossuet, ce sont les auditeurs le plus souvent qui font les Prédicateurs ; mais enfin, au point de vue de l'art et de la saine critique, il ne pouvait résulter de cet envahissement de la chaire par l'école, de cet abus de l'esprit de classification, de cette surcharge, de cette prodigalité de thèses et d'antithèses, que ce qu'il y a de plus contraire à l'éloquence, la sécheresse et l'aridité.

Comme preuve de ce que j'avance, je citerai un des orateurs les plus estimés à l'époque dont je parle, dans les premières années du dix-septième siècle. Son nom est devenu inséparable de celui de Henri IV, qui se plaisait à faire assaut de finesse avec son pieux et spirituel confesseur, c'est le P. Cotton. Il jouissait d'une immense réputation de prédicateur, et il faut



dire qu'à certains égards il la méritait. Il y a certainement dans ce qui nous reste de lui, dans ses sermons sur les principales et plus difficiles matières de la foi, un genre d'exposition claire et solide ; mais à côté de ces qualités que j'apprécie fort, un étalage d'érudition, un fatras scolastique qui dépare presque tous ses discours. L'orateur veut expliquer ces paroles de l'Évangile : si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Voici de quelle manière il s'y prend : « Il n'y a logicien qui ne sache que les propositions indéfinies, en matière contingente, équivalent aux particulières et, en matière nécessaire, équipollent aux universelles. L'homme dispute, c'est-à-dire Socrate, l'homme est raisonnable, c'est-à-dire tout homme, et qui que ce soit est doué de raison. Ce présupposé, il faut inférer que la proposition hypothétique et indéfinie, si vous demandez quelque chose à mon père en mon nom, il vous l'accordera, est universelle et sans exception, pourvu que ce soit en matière nécessaire, qui concerne notre salut et la gloire de Dieu, et qu'étant accidentaire et contingente, elle n'est pas générale, mais reçoit beaucoup d'exceptions, etc. »

Je craindrais fort, Messieurs, que si le Béarnais parlait à ma place, il ne vint à lui échapper que l'école a déteint sur le P. Cotton. Non pas, encore une fois, que cet orateur manque d'élévation, voire même d'une certaine originalité. Quand il ne se laisse pas entraîner par le goût dominant, il trouve parfois du feu, de la véhémence, témoin le discours, plein de mouvement et de vie que, dans son sermon sur les anges, il fait tenir au prince des démons s'adressant à ses complices, et dont je vais réunir quelques traits, ne fût-ce que pour réhabiliter le P. Cotton dans votre estime : « Sus donc, esprits guerriers, puissants en malice, vaillants

en audace; courez-moi les Itales, les Allemagnes, les Espagnes, les Gaules, les îles Britanniques. Passez la Méditerranée, donnez en Grèce, et partout où le Galiléen est invoqué, brouillez leur créance, et embarrassez leur foi... mettez le siège apostolique en jalousie... faites en sorte que, pour être estimé homme d'État, on croit qu'il ne se faut tourmenter de la religion... vous avez cuidé ruiner l'État de France sous ombre de la Religion, ruinez maintenant la Religion sous prétexte de l'État... Courez l'une et l'autre mer, excitez les orages, remettez sus les duels, et si vous trouvez qu'il y ait des édits contraires, faites revivre les assassinats, afin qu'ils servent par réflexion à la restauration des duels... Allez donc, braves Esprits, marchez, courez, volez, et vous vengez de celui qui vous a condamnés à de si horribles peines et qui nous contraint de porter notre Enfer avec nous, quelque part que nous puissions aller : et puisqu'il vous tourmente toujours, offensez-le toujours, puisqu'il vous fait la guerre sans espérance de trêve, faites-la lui incessamment, continuellement et cruellement. O Éternité, réceptacle de haine ! »

Il y a là, Messieurs, une énergie de trait, une audace de mouvement, qui involontairement fait penser à Milton. On a l'âme éloquente, lorsqu'on sait parler ainsi. Mais sitôt que le Confesseur d'Henri IV cède à l'influence trop marquée de l'école, comme la plupart des orateurs ses contemporains, il se noie dans un flot de distinctions, son ardeur tombe, sa verve se refroidit, il sème d'une foule de mots techniques son argumentation sèche et décharnée ; il justifie à chaque pas cette réflexion judicieuse d'un écrivain du dix-septième siècle, du P. Rapin, « que la lecture de saint Thomas, tout solide et tout méthodique qu'il est, faisait alors plus de mauvais prédicateurs que de bons. »

Mais du moins ce défaut, cet abus de l'érudition scolastique, dont nous retrouverons la trace dans Claude de Linoges, dans le P. Senault, dans le P. Lejeune, et même un faible reste dans les premiers sermons de Bossuet, ce défaut, dis-je, se conçoit facilement. On s'explique assez bien que l'enseignement de l'école, ayant dégénéré sur quelques points en subtilités, se soit réfléchi avec ses défauts et ses qualités, dans l'éloquence de la chaire, d'autant plus que jusque vers le milieu du seizième siècle, les Jean Menot, les Olivier Maillard, les Jean Raulin, prêchant un latin entrelardé de français, ou comme on dit d'ordinaire, en style macaronique, se servaient de la même langue qu'employait l'école. Mais ce qui est de nature à surprendre bien davantage, c'est ce mélange burlesque, cet alliage bizarre du sacré et du profane, ces philosophes, ces poètes du paganisme qui envahissent la chaire, ces souvenirs de la fable, ces allusions mythologiques qui se multiplient sur les lèvres de l'orateur sacré, à tel point que l'on se croirait tout à coup sur les sommets du Pinde ou de l'Hélicon. Tout à l'heure nous marchions au milieu des ronces et des épines de la scolastique, sur un terrain hérissé de pointes : ce n'étaient partout que propositions sèches, que formules abstraites ; maintenant ce ne sont plus que fleurs poétiques transplantées du sol de la Grèce et de l'Italie. C'est là, sans contredit, un phénomène littéraire des plus curieux, que l'on ne saurait assez étudier.

Et d'abord constatons bien le fait ; car ce serait à ne pas y croire, si les preuves d'ailleurs n'abondaient sous la main ; et puisque, pour le moment, nos études se bornent aux premières années du dix-septième siècle, arrêtons-nous au témoignage palpable et saillant que nous fournit un des orateurs les mieux doués de l'époque. Nous sommes en 1616, dans l'assem-

blée des États-Généraux de France, dans cette assemblée si impuissante, si stérile. dans cette assemblée, la dernière avant celle qui ensevelit l'ancien ordre de choses sous ses propres débris. Nous y sommes, non pas pour étudier l'éloquence parlementaire, mais l'éloquence religieuse. Nous voici donc à l'église des Augustins, où les trois États se réunissent chaque dimanche pour y entendre la parole sainte, que leur annonce un de leurs membres (de l'ordre du clergé bien entendu), désigné pour cette grande fonction. On imaginerait difficilement une circonstance plus capable d'inspirer un orateur, en lui permettant de déployer toutes ses ressources. J'ignore du reste si, avant Bossuet, le dix-septième siècle a produit un orateur sacré, plus naturellement doué pour la chaire, que l'évêque sur qui tomba le choix de l'assemblée. Élévation d'esprit, imagination brillante et féconde, chaleur, véhémence d'âme, tout est en lui, excepté ce qui manquait presque généralement alors, le sentiment des convenances oratoires, le jugement et le bon goût. C'est Pierre Camus, évêque de Belley, l'ami de cœur de saint François de Sales. Vous jugerez du défaut capital qui entachait alors l'éloquence de la chaire par le peu que je vais recueillir dans les deux cents volumes que nous a laissés cet infatigable écrivain. Je m'arrête à la première de ses homélies, si remarquables d'ailleurs, prêchées devant les États-Généraux. L'orateur s'y élève avec force contre la simonie qu'il divise en simonie ecclésiastique, militaire et judiciaire. Puis, pour la dépeindre sous de vives couleurs, voici l'image qu'il emploie et le mouvement qu'elle lui suggère :

« Vraie chimère, bigarrée de trois compositions, de chèvre qui broute sur les hauts rochers, symbole de la première simonie, qui ruine l'Église fondée sur la pierre vive et angu-

laire, de lion figure de la seconde, et de dragon, gardien vigilant des pommes d'or, et amateur des trésors, animal fier et rogue, marque de la judiciaire et financière, sa collatérale et germaine. Et n'aurons-nous jamais de Bellérophon, c'est-à-dire de prince qui porte, sur le Pégase d'un saint zèle de la maison de Dieu, les bulles fulminées contre cette contagion par nos saints pères,... n'aurons-nous jamais de courageux Horace qui terrasse pour la romaine liberté, ces trois outre-cuidés Curiaces, d'Hercule qui étrangle ce Cerbère à trois gosiers, qui étouffe ce triple Géryon ? etc. »

Nous voilà, Messieurs, en plein paganisme, du moins quant à la forme. Encore l'évêque de Belley ne se borne-t-il pas à ces réminiscences mythologiques. Dans le cours d'une seule homélie, il citera plus de cinquante vers latins empruntés à Virgile, à Horace, à Lucrèce. Pour citer ainsi de mémoire, il ne fallait rien moins qu'une érudition prodigieuse, mais vous avouerez, comme moi, qu'il n'était guère possible de l'employer plus à contre-temps, d'en faire un usage plus déplacé. Ce n'est pas, je le répète, qu'il n'y ait eu dans cet homme toute l'étoffe d'un grand orateur. Lorsque Camus laisse de côté tout ce fatras mythologique pour se livrer à l'inspiration de son âme, il trouve un langage noble et élevé. Là où il excelle particulièrement, c'est l'apostrophe, cette mitraille de l'éloquence, comme l'appelait Paul Courier. En voici une qui, devant les représentants de l'ancienne noblesse de France, était de nature à produire le plus grand effet :

« Noblesse, pense à ta naissance, meurs, meurs plutôt que de dégénérer de tes généreux aïeux : ils ne t'ont pas enflé le cœur en t'élevant à de si hauts faits d'honneur et de gloire, pour te déprimer dans les abîmes de l'abjection ; une fois en votre vie, souvenez-vous que vous êtes hommes, que vous

êtes les favoris de la royauté, le bras droit du Prince, le soutien de l'État, la fleur plus fine de la nation, la terreur des étrangers et l'effroi des ennemis... Dieu même tire sa noblesse de son éternité et s'appelle l'Ancien des jours. »

Ailleurs, s'adressant au Tiers-État, les souffrances du peuple lui arrachent ce cri d'éloquente sensibilité :

« Pauvre peuple, hélas ! je ne plains que toi, et ta misère, comme un spectre et fantôme, rôde toujours devant mes yeux, me suit et poursuit en toute place... Toutes les fois que j'ai eu l'honneur de parler en public, j'ai prié et crié pour ton soulagement et pour la délivrance du purgatoire de tes oppressions, je réclame encore pour toi avec Job, *mise-remini mei, saltem vos, amici mei*... O monde, monde, Dieu te rendra le change de tant de maux que tu fais souffrir au pauvre, il te fera rendre compte exact du sang que tu lui sucés, de ces mangements de peuple,... Que deviendrez-vous, quand vos métairies seront désertes, vos champs dépeuplés, l'agriculture abandonnée, le laboureur ne pouvant plus subsister ni fournir à l'entretien de vos excessives somptuosités ? (3<sup>e</sup> Homélie, sur les désordres). »

Voilà, Messieurs, de l'éloquence franche et mâle. Mais au milieu de ces mouvements vrais, parce qu'ils partent de l'âme, voici le paganisme, qui soudain revient à la charge et rentre en ligne, avec le cortège sans fin de ses dieux, de ses sages et de ses héros. C'est Ajax et Ulysse, Arachné et Minerve, Démosthène et Philippe qui reparaissent à la fois, tout étonnés de se trouver ensemble et en tel lieu. Et ne croyez peut-être pas que, prêchant devant un auditoire d'élite, l'évêque de Belley se croit obligé, par exception, de faire preuve d'une érudition variée. Pas le moins du monde. C'est le contraire qu'il cherche. Il sait, selon qu'il le dit lui-même, « que les

paroles fardées et frisées sont indignes d'entrer en l'ingrédient de la chaste parole du ciel », il a peur « d'attifer indignement une Hécube en Hélène. » Mais, vous le voyez, ce défaut lui est devenu tellement naturel, qu'il y tombe à l'endroit même où il annonce qu'il l'évitera, et lorsqu'à trente années de là, à quelques pas de Bossuet, je retrouve encore le vieil évêque groupant autour des vérités chrétiennes tous les souvenirs de la Fable, j'en conclus que cet abus de l'érudition profane a du avoir de fortes racines dans le passé, et qu'il n'a pu disparaître qu'après de longs efforts, et sous la main du génie.

Je ne sais, Messieurs, si vous prenez, à ce débrouillement de l'éloquence de la chaire, l'intérêt que je vous suppose. D'ordinaire les splendeurs d'un beau jour éblouissent tellement, qu'on oublie sans peine l'aurore qui les a préparées. Je doute cependant que l'on puisse saisir à fond l'histoire d'un genre quelconque, sans le suivre pas à pas dès le berceau. Bossuet l'a fort bien dit dans son premier sermon pour le jour de la Nativité : « Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas, l'on crayonne avant de peindre, l'on dessine avant de bâtir, et les chefs-d'œuvre enfin sont précédés par des coups d'essai. » C'est au milieu de ces coups d'essai que je vous retiens un peu longtemps, non pas toutefois sans motif, car c'est après avoir comparé l'éloquence de la chaire, au moment dont je parle, avec ce qu'elle est devenue depuis, après avoir ainsi mesuré tout l'espace qui la sépare de la perfection, que nous serons comme suspendus, entre l'étonnement qu'inspire une renaissance si éclatante, et l'admiration que méritent ceux qui l'ont provoquée.

Je reviens donc à mon sujet. J'en étais à signaler l'abus de

L'érudition profane qui, dans l'évêque de Belley, dépare ses belles qualités. N'allez pas croire néanmoins que ce défaut-là lui soit particulier. J'avoue bien que nulle part il ne se rencontre mieux marqué, plus saillant, que dans cet orateur si érudit, si fécond. Cela n'empêche qu'on ne le trouve, à très peu d'exceptions près, dans une mesure plus ou moins forte, chez tous ses contemporains, dans les sermons du P. Cotton dont je parlais tout à l'heure, dans ceux de Pierre de Besse, de Philippe Bosquier, d'André Valladier. Je vous demande pardon, Messieurs, de vous citer ainsi des noms que l'on ne connaît guère. Ces hommes-là jouissaient, de leur temps, d'une vogue immense. Ils prêchaient à la cour d'Henri IV et de Louis XIII. Leurs sermons ont fait gémir la presse. Le carême de Pierre de Besse a eu dix éditions en dix ans, juste un peu plus que les livres d'aujourd'hui. Mais enfin là n'est pas la question. Je cherche dans leurs discours l'abus de l'érudition profane, et je l'y surprends à chaque pas. Que si, voulant remonter à l'origine de ce singulier défaut, je traverse le seizième siècle, je trouve que la prédication en est pleine. Et pour aller droit au cœur de l'époque, est-ce que je n'entends pas à l'ouverture du concile de Trente, Corneille Musso, évêque de Bitonte, comparer les Pères, qui se rendent à l'assemblée, aux capitaines grecs, qui se renferment dans le cheval de bois pour surprendre Troie? Il est vrai que Fra Paolo abuse de ce trait-là, et il a tort, car on peut bien faire partie d'un concile général, avoir part même à l'assistance du Saint-Esprit, et faire preuve de mauvais goût; mais enfin Pallavicini en convient, et du reste je n'ai qu'à choisir dans les œuvres de ce prédicateur si estimé de son temps, le sermon sur l'Ascension qu'il prêcha à Milan en 1553, pour voir Bellérophon et Persée, Esculape et Méduse, faire leur



rentrée solennelle dans la chaire. Assurément, Messieurs, si jamais ces gens-là ont existé autrement que dans le cerveau des poètes, ils n'ont dû guère se douter de l'honneur qu'on leur ferait au seizième siècle de l'ère chrétienne. Un homme dont on a dit trop de mal, parce que lui-même ne s'est guère gêné d'en dire des autres, Erasme, dans son éloge de la Folie, flagellait de sa verve impitoyable ces discours bigarrés de mythologie, qu'il appelait des mosaïques faites de toutes pièces. Je veux bien qu'il y ait un peu de persiflage dans l'analyse qu'il fait, dans son *Ciceronianus*, d'un sermon prêché devant Jules II, sur la passion de Jésus-Christ, où l'orateur débute en comparant le pape à Jupiter qui agite la foudre dans sa main puissante, où Scipion et Aristide, Epaminondas et Phocion, se donnent rendez-vous en face de l'autel ; mais, part faite de l'hyperbole de la satire, son traité du *Concionator ecclesiasticus* prouve évidemment qu'au seizième siècle, la chaire faisait beaucoup trop d'honneur aux souvenirs du paganisme. On leur en faisait un peu moins au quinzième, en France surtout, où cet abus s'introduisit plus tard qu'en Italie. Menot et Maillard, bien que sacrifiant au goût dépravé de leur époque, laissent assez dormir en paix le paganisme et ses fables. Voilà cependant le célèbre prédicateur du comte de Provence, sur lequel M. Fauris de saint Vincent donnait naguère à l'Institut une notice si intéressante, voilà l'évêque de Glan-dèves, Pierre Marini, qui, dans un seul de ses sermons, cite dix-huit vers d'Ovide. Aussi ne suis-je pas étonné d'entendre l'abbé de Spanheim, Jean Trithem, le restaurateur des bonnes études dans l'ordre des Bénédictins, se plaindre amèrement de ce que les prédicateurs de son temps citent plus souvent Aristote, Cicéron et les autres philosophes, que Pierre et Paul, les princes des apôtres. Mais le mal remontait plus haut.

Car, vers la fin du quatorzième siècle, j'entends l'éloquent Vincent Ferrier, qui s'écrie dans deux de ses sermons : Jésus-Christ a dit : prêchez l'Évangile, il n'a pas dit : prêchez Ovide, ou Virgile, ou Horace... ; ne mêlons pas l'ivraie, c'est-à-dire, les paroles des poètes profanes, au froment de la sainte Écriture... ; l'apôtre saint Paul a prêché trente-sept ans, et on ne lit pas qu'il ait cité les poètes plus de trois fois. » Vous l'entendez, le défaut dont je parle a dû régner assez généralement, à l'époque où prêchait cet homme apostolique. Mais, chose assez singulière ! à partir de ce moment-là, j'en perds la trace. Nous touchons aux sermons des grands scolastiques, et bien qu'ils pèchent parfois par le raffinement de l'analyse, par l'abus de la méthode, ils sont presque sans reproche de ce côté-là. Aristote et les philosophes de l'antiquité y font bien, de temps à autre, de courtes apparitions ; mais les poètes profanes, mais la mythologie a disparu ou plutôt elle ne paraît pas encore. Ni Jean de Vicence, ni saint Bonaventure, ni saint Thomas, encore moins saint Bernard, ne fatiguent la chaire de ces allusions et de ces réminiscences. Je puis donc, en me résumant, assigner la dernière moitié du quatorzième siècle, comme date approximative de cet abus de l'érudition profane qui alors se glissa dans la chaire, pour n'en disparaître complètement qu'au milieu du dix-septième. Cela posé, et je ne pense pas, Messieurs, qu'aucun fait de grande valeur puisse infirmer mes conclusions, il me reste à rechercher la cause de ce singulier phénomène dans l'histoire de l'éloquence de la chaire. Mais l'heure qui s'avance m'oblige, à mon regret, de renvoyer à ma prochaine leçon la solution de cet intéressant problème, ainsi que les premiers essais de Réforme, tentés dans ce genre, au commencement du dix-septième siècle. Après

quoi, s'il plait à Dieu, nous passerons à d'autres matières.

Messieurs, il me vient en terminant un scrupule, un scrupule peut-être exagéré. Je crains toujours de paraître à vos yeux traiter en profane de l'éloquence sacrée. Voilà pourquoi j'ai cru devoir, au commencement de ce cours, distinguer soigneusement une fois pour toutes, dans le ministère de la parole sainte, la part de Dieu et la part de l'homme. Je finis donc par où j'ai commencé. Aussi bien cette distinction ne s'applique-t-elle pas uniquement à l'éloquence de la chaire, mais à toute chose divine qui tombe dans les conditions de l'humanité. Car c'est le propre de l'homme d'imprimer à tout ce qu'il touche le cachet de sa faiblesse, d'y mêler ses défauts et ses imperfections. C'est cet élément humain, cet élément subjectif, variable et mobile, qu'à côté de l'élément divin, immuable et permanent, il ne faut jamais perdre de vue dans l'économie du Christianisme, dans l'histoire de l'Église, dans ses œuvres, dans sa parole ; sinon, en voulant mettre sur la même ligne ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme, on brouille tout et on ne saisit rien. Est-ce à dire pour cela que les choses de Dieu, en passant par les mains de l'homme, perdent de leur caractère sacré ! Non. Quand le Christ souffrit au prétoire de Pilate, qu'on le chargeât d'une pourpre ridicule, il n'en était pas moins le Verbe de Dieu, il n'était pas moins adorable que sous le vêtement de gloire qui le couvrit au Thabor. Il en est ainsi de sa doctrine. Quel que soit le canal qui la transmette, elle est toujours une eau salutaire qui jaillit pour la vie de l'âme. Quelle que soit la rouille qui s'y attache, le glaive de la parole sainte n'en reste pas moins de trempe divine. Et d'ailleurs nous aurons à dire bientôt de si grandes choses de l'éloquence de la chaire, ses gloires nous apparaîtront si

hautes, si pures, que nous oublierons bien vite ses humiliations passagères. Il en est d'elle comme du soleil, qui ne disparaît un instant derrière les nuages qui le voilent, que pour reparaitre bientôt plus radieux que jamais, et, après lui avoir comparé tout ce qui brillera autour d'elle, nous pourrons lui appliquer, comme à cet astre sans égal, cette devise qui ne convient qu'à ce qui est incomparable : *nec pluribus impar.*

---

## SEPTIÈME LEÇON

### DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE AU COMMENCEMENT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE (*Suite*) — SERMONS ET LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

A quelle cause attribuer l'influence néfaste de la mythologie sur l'éloquence sacrée, au seizième siècle? — Le moyen âge, moins soucieux de la forme que de la pensée, avait négligé l'art de la diction; tandis que l'antiquité chrétienne n'avait pas dédaigné de mettre au service de l'Eglise les trésors littéraires de la Grèce et de Rome. — La Renaissance, louable à tant d'autres égards, poussa jusqu'à l'engouement son admiration pour les lettres païennes. — Sannazar et le cardinal Bembo. — Une fausse rhétorique, commune aux lettres sacrées et profanes, introduit dans la chaire l'emphase et l'afféterie. — L'oraison funèbre de Crillon par le P. Bening, et celle de Henri IV par André Valladier. — Saint François de Sales réagit avec succès contre le mauvais goût, dans son *Traité de la prédication*. — Est-il toujours fidèle à ses principes? — Son oraison funèbre du duc de Mercœur. — Un parallèle entre Bossuet et l'évêque de Genève, à propos du sermon sur l'Assomption. — Le genre épistolaire, envisagé en lui-même et dans l'histoire de l'Eglise. — Les lettres de saint François de Sales comparées à celles de madame de Sévigné.

Messieurs,

J'ai essayé, dans ma dernière leçon, de caractériser l'éloquence de la chaire au commencement du dix-septième siècle. En étudiant avec vous dans les orateurs les plus estimés de cette époque, j'ai signalé en elle un triple défaut également grave : l'abus de la scolastique qui produit la sécheresse et l'aridité, l'abus [de l'érudition profane qui dépouille la parole sacrée de sa gravité évangélique, et une

fausse rhétorique qui, sous prétexte de l'embellir, lui ôte de sa simplicité sans ajouter à sa grandeur.

Nous en étions à examiner de près le deuxième de ces défauts et, après lui avoir assigné comme date approximative de son origine la fin du quatorzième siècle, il nous restait à rechercher la cause de cette invasion singulière de l'antiquité et de la mythologie payenne dans le langage des orateurs sacrés. C'est ce que je vais faire en ce moment.

Cette cause, Messieurs, j'en suis certain, vous l'avez devinée : il n'y a pas à la chercher bien loin, elle est sous la main. C'est l'abus de la Renaissance, c'est l'exagération de ce retour des esprits vers l'antiquité profane, qui, partant de l'Italie au quatorzième siècle, avec Dante, Pétrarque et Boccace, se prolonge à travers le quinzième pour aboutir au siècle de Léon X et des Médicis. Ce n'est point là une de ces coïncidences d'origine, dont une critique ingénieuse sait tirer parti pour arrêter un système ou combiner une théorie. Ou je me trompe fort, ou ce que j'avance est palpable et manifeste. C'est là, dans cet empire abusif des littératures classiques sur une bonne partie des esprits, c'est là, dis-je, et point ailleurs, qu'il faut chercher la cause de ce que je puis vraiment appeler une invasion mythologique dans l'éloquence de la chaire, à l'époque dont je m'occupe. Je dis cela, Messieurs, avec d'autant plus de franchise, je puis y mettre d'autant moins de vivacité, que j'aime et que j'admire le mouvement de la Renaissance dans ce qu'il a de vrai et de légitime. Oui, je n'hésite pas à le dire, le moyen-âge, cet âge d'ailleurs si grand, si héroïque, le moyen-âge, tout occupé du fond, se préoccupait peu de la forme. Je ne lui en veux pas. Cela prouve tout le sérieux de cet âge, sa gravité, son austère profondeur. Il s'inquiétait peu du mot, mais il creu-

sait l'idée, il n'agitait guère de questions littéraires, mais il remuait tous les problèmes de la pensée, il négligeait la période, mais il faisait des *Sommes*. Et après tout, j'estime bien qu'il vaut mieux pécher par le défaut de la forme que par l'absence du fond. Mais enfin, joindre l'un à l'autre, c'est encore mieux. Prêter une belle forme à une grande idée, traduire en beau langage une doctrine sublime, c'est la perfection, c'est l'idéal. Je conçois donc, je conçois sans la moindre peine, que l'esprit chrétien (car c'est du sein du christianisme qu'est parti ce mouvement, en dehors de lui il n'y avait rien), je conçois, dis-je, que l'esprit chrétien, se dégageant des entraves d'un langage à demi barbare, ait cherché pour revêtir ses idées, des formes plus riches, plus pures ; je conçois qu'à cet effet il se soit adressé aux deux peuples qui forment avec le peuple juif, au sein du vieux monde, la majestueuse trinité du pouvoir, de la science et de la religion ; je conçois qu'il ait ranimé de son souffle puissant ces deux littératures presque éteintes, qu'après en avoir retiré les monuments du milieu des décombres d'un monde en ruines, qu'après en avoir sauvé les chefs-d'œuvre du naufrage de la barbarie, du ravage des temps, qu'après les avoir recueillis dans ses monastères, qu'après les avoir fait copier, recopier, déchiffrer par ses moines, ces obscurs travailleurs, ces infatigables pionniers de la science, il ait cherché, en les réveillant de ce sommeil de mort, à s'en approprier les formes, à en extraire tout le suc qu'ils renfermaient ; je conçois que se balançant à ce souffle chrétien qui les portait çà et là, les chaudes haleines de l'antiquité soient venues féconder ce sol littéraire presque attiédi, pour faire germer dans son sein de nouvelles productions. Le christianisme d'ailleurs n'avait-il pas agi de la sorte, dès son apparition dans le

monde ? Héritier universel de ce qui s'était fait avant lui de grand et de beau, avait-il répudié cet héritage glorieux ? avait-il passé l'éponge sur ce que quarante siècles avaient conçu, produit, préparé ? Non, par un anachronisme sublime, je me trompe, avec une divine audace, il s'était antidaté de quatre mille ans. Littératures, arts, traditions, philosophie, il s'était emparé de tout, mais comme on s'empare d'une chose lorsqu'on est créateur, en la rajeunissant, en la purifiant, en la transfigurant. N'avait-il pas pris les deux langues qu'il trouvait sous la main, ne les avait-il pas façonnées, taillées, fatiguées, tourmentées, pour leur faire rendre en sons de la terre ses vérités célestes ? N'avait-il pas dit au plus habile de ses persécuteurs par la bouche de Grégoire de Nazianze : « Je t'abandonne tout le reste, les richesses, la naissance, la gloire, l'autorité, mais je garde les lettres, je mets la main sur l'éloquence ? » Et dès que le glaive et la calomnie lui eurent laissé un instant de répit, ses Chrysostôme et ses Basile n'avaient-ils pas demandé au peuple le plus artiste qui fût jamais, à l'étude constante, passionnée de ses chefs-d'œuvre, la largeur du plan, la beauté, la régularité de l'ordonnance, la correction du dessin, la pureté des lignes, l'élégance des contours, la pompe des images, l'éclat, l'harmonie des couleurs, ce qui fait en un mot la forme littéraire ? A part quelques esprits absolus, comme il s'en trouve toujours, et par conséquent faux, car en littérature comme ailleurs, on est presque toujours dans le faux, là où l'on est absolu ; à part ce petit nombre, les docteurs, les Pères de ce grand quatrième siècle n'avaient-ils pas, en puisant à pleines mains dans les trésors de l'antiquité, n'avaient-ils pas, pour me servir d'une image de l'Écriture, fait tourner par ce pieux larcin les vases de l'Égypte au service du vrai Dieu ?



comme disait saint Grégoire-le-Grand, ou son disciple Claudius, — car il n'est pas sûr que le livre où je puise soit de lui, et je n'aime pas citer à faux, — ces ouvriers de la pensée chrétienne n'avaient-ils pas suivi l'exemple d'Israël, qui descendit dans le camp des Philistins pour y faire aiguïser le soc de ses charrues ? et forgeant ainsi leurs armes avec ce métal antique qu'ils dépouillaient de ses scories, rajeunissant à force d'idées neuves des formes déjà vieilles, n'avaient-ils pas opéré par cet effort prodigieux une première Renaissance des littératures mortes ? Évidemment oui. Lors donc que, remontant le cours des âges, je laisse derrière moi un nouvel essai de ce genre tenté par Charlemagne, et qui ne réussit qu'à demi, parce qu'un homme de génie ne suffit point, là où il ne faut rien moins que tout le monde, j'arrive à ce moment où la société chrétienne, disciplinée sous la main forte mais rude de la scolastique, cherche pour exprimer ce qui est en elle une forme plus brillante et plus polie, la voyant qui se retourne vers cette antiquité à laquelle nos premiers pères dans la foi avaient demandé naguère le secret de son art, sans me faire l'écho d'un parti, je ne suis d'aucun, mais laissant la question là où l'histoire la place, à sa véritable hauteur, je dis que le mouvement de la Renaissance pris en soi a été une noble, une belle tentative ; je suis fier pour l'Église de ce qu'elle a eu assez conscience de sa force pour ne s'être point défiée de lui, et je remercie la Papauté de s'être montrée digne de sa mission, en se plaçant d'elle-même à la tête de ce grand mouvement.

Après ce que je viens de dire, Messieurs, je ne dois pas vous paraître suspect de partialité, dans mon appréciation du mouvement de la Renaissance. J'en ai dit trop de bien, pour qu'il ne me soit pas permis d'en dire un peu de mal. Ce n'est

point, je vous prie de le croire, de gaieté de cœur que je soulève cette question chatouilleuse à plus d'un égard, mais **la** trouvant sur mon chemin, je ne saurais passer à côté **d'**elle, sans y toucher du moins par le côté qui la met **en rapport** avec l'éloquence de la chaire. Je dirai donc de la Renaissance ce que j'ai dit, dans ma dernière leçon, de la **méthode** scolastique : à côté de l'usage bon, légitime, **l'abus** était possible, et de fait l'abus s'est produit. Nul doute qu'**il n'y eût** profit, et grand profit, pour l'éloquence et pour les **lettres**, à ce que le génie de la Grèce et de Rome évoqué par **l'esprit** chrétien, sortit de cette tombe à demi-scellée où l'avait **couché** un autre âge, et s'échappant des bibliothèques, **secouant** la poussière des manuscrits, vint reparaitre à la surface, pour toucher du souffle magique de l'art les formules savantes, mais raides, de la scolastique. Mais quel profit y avait-**il**, je vous le demande, pour la civilisation chrétienne en **général**, pour l'éloquence et pour l'art en particulier, quel profit **pouvait-il** y avoir à ce que les divinités mythologiques, **bannies** du monde depuis dix siècles, vissent y faire tout à coup **leur** rentrée solennelle, au milieu d'un cortège naïvement **dévo**t de poètes, d'orateurs et d'artistes ? à ce que les **souvenirs** de la fable, ces souvenirs qui font sourire de pitié un **enfant**, qui ne tiennent pas une minute contre le sérieux de l'**idée** chrétienne, à ce que ces souvenirs-là, chassant de toutes **parts** nos antiquités religieuses et nationales, vissent **peupler** à l'envi nos jardins et nos parcs, nos palais et nos musées, d'un monde de Nymphes et de Naiades, de Satires et de **Tritons**, dont nous, chrétiens, nous n'avons que faire ? Evidemment, il y a eu là de l'exagération, c'est plus que de l'**admiration** littéraire, c'est de l'engonement, c'est un anachronisme dangereux peut-être, ridicule en tout cas. Qu'est-

ce donc qu'il fallait faire? Il fallait faire tout simplement ce que le quatrième siècle avait fait; emprunter la forme, mais laisser le fond, ravir l'art, mais repousser le paganisme, souhaiter la bienvenue à l'éloquence et à la poésie, ces nobles filles de la Grèce et de Rome, mais dire un éternel adieu à tout cet attirail mythologique né de l'ignorance et de la corruption. Entre l'extrême droite des scolastiques et l'extrême gauche des humanistes, entre Adrien VI repoussant du pied le groupe de Laocoon, et Léon X se ceignant le front de laurier pour avoir découvert une statue, il y avait un milieu à tenir: ce milieu, il s'était appelé le Dante, il s'appelait Sadolet, Vide, Guillaume Budée, Louis Vivès, il s'appelait Nicolas V, il s'appellera le dix-septième siècle. Et encore le dix-septième siècle, dans une partie de ses représentants, ne saura-t-il pas toujours garder ce royal milieu, et ce sera le côté défectueux de cette immortelle époque, puis donc qu'il en faut toujours un aux grandes choses de l'humanité. Bossuet, lui tout à la fois si admirateur de l'antiquité et si profondément chrétien, Bossuet s'en plaindra. Nous l'entendrons. Mais n'anticipons pas sur l'avenir. Je reviens, et lorsque je vois dans bon nombre d'esprits cette passion pour l'antiquité tourner au fanatisme, devenir un culte abusif, lorsque j'entends Sannazar dans son poème de « l'Enfantement de la Vierge, » convoquer toutes les muses de l'Olympe autour de la crèche de Bethléem, que je vois là cet autre coryphée du mouvement classique, le cardinal Bembo reculant d'horreur devant le mot propre qui désigne l'idée ou le sentiment chrétien, pour se réfugier dans des périphrases étranges, poussant le mauvais goût jusqu'à effacer de la langue théologique le mot d'excommunication, pour y substituer celui d'*interdictio aquæ et ignis*, et dans sa fureur de

rester **classique**, remerciant, au milieu de son histoire de Venise, **les dieux immortels** de l'élection d'un pape : choqué de ce **raffinement** de mauvais goût, de ces délicatesses **malheureuses**, de ces réminiscences plus que profanes, de cette **idolâtrie** de la forme, qui tremblerait devant un solécisme plus **que** devant une hérésie, je ne puis m'empêcher de dire **que si** **le** mouvement de la renaissance se présente sous **un côté** vrai et légitime, l'imitation libre et originale des belles **formes** de l'antiquité, trop souvent il offre prise à la critique **par un côté** faux, vulnérable, l'invasion d'une mythologie **surannée** dans le domaine de l'éloquence et de l'art ; et cela, **Messieurs**, à défaut du sens chrétien, le sens commun non **moins** impitoyable, l'appelle un abus.

C'est **cet** abus de l'érudition profane, cette invasion **mythologique**, que je poursuis dans le langage des orateurs sacrés au commencement du dix-septième siècle. Car, si je ne me **trompe**, la cause de ce travers si bizarre ne saurait plus vous **paraître** douteuse. Les souvenirs de l'antiquité s'étaient **emparés** de tous les esprits, avaient fasciné toutes les **imaginations**, le mélange du sacré et du profane avait pénétré par tout, **il** a dû envahir la chaire. De là, ces allusions perpétuelles aux **faits** de l'histoire ancienne, ces allégories de la fable qui **viennent** jeter un voile profane sur les mystères sacrés, et plus **fréquemment** encore, ces citations de poètes à perte de vue, **qui** s'entremêlant aux citations beaucoup plus rares, il est **vrai**, de l'Écriture et des Pères, font par cette bigarrure étrange, de plus d'un de ces discours, une vraie pièce de **marqueterie**. Eh! mon Dieu, cela est tout simple. Le vent de l'époque soufflait du côté de l'antiquité profane. Le seizième siècle avait été un siècle prodigieusement érudit. A leur tour et comme tout le monde, les orateurs chrétiens se crurent obligés de

faire montre, de faire parade de science. Il y eut assaut d'érudition jusqu'au pied de l'autel. Comme la poésie, l'éloquence de la chaire eut ses Ronsard, qui eux aussi en français parlèrent grec et latin. Rien ne devint plus à la mode que cet étalage déplacé de connaissances profanes. Aussi, pour le bannir définitivement de la chaire et pour y faire remonter, dans leur majestueuse simplicité, l'Écriture et les Pères, il ne faudra rien moins qu'un demi siècle d'efforts, de recherches, de tâtonnements, et au bout de cette période, la manière savamment chrétienne, le goût sûr et le génie sévère de Bossuet.

Messieurs, je serai un peu plus court dans l'examen du troisième défaut que j'ai signalé dans l'éloquence de la chaire au commencement du dix-septième siècle, et cela par une raison toute naturelle, c'est que ce défaut s'étendait à toutes les branches de la littérature française, je veux dire une fausse rhétorique. Parlant devant un auditoire initié à l'histoire de nos lettres nationales, je n'ai pas besoin d'insister là-dessus. Comme vous le savez, on tournait alors, assez généralement, entre l'afféterie italienne et l'enflure espagnole; on passait tour à tour de la mignardise guindée au galimatias pompeux. Eh bien, il a dû se produire, malgré la spécialité du genre, quelque chose d'analogue dans l'éloquence de la chaire. Car, Messieurs, il en est à peu près d'un siècle comme d'une terre. Quelle que soit la diversité des fruits qu'elle produit, la multiplicité de leurs espèces, la variété des parfums qui les distinguent, ils se rapprochent néanmoins par une qualité commune, c'est le goût du terroir qui leur a donné naissance. Quoiqu'on puisse dire et faire, un genre influe sur l'autre, les défauts s'échangent comme les qualités, le goût dominant perce partout. Je ne suis donc pas étonné, en parcourant ce que la chaire chrétienne a produit dans ce temps-

là, d'y rencontrer à chaque pas, ce que je trouve partout ailleurs, une affectation de ton qui fuit la simplicité, et un grandiose de style, qui vise à l'effet pour atteindre au ridicule. Ce ne sont partout qu'antithèses froides, que métaphores outrées. Tantôt l'orateur effile son idée, on le suit qui voltige sur la pointe d'une aiguille, encore un tour et voilà sa phrase qui se termine en épigramme. Tantôt son langage se fait mou, doucereux, son style s'affadit, et l'on dirait par moment qu'il va tourner au madrigal. Ici, c'est une accumulation de pointes qui fatiguent, qui éblouissent la vue, là c'est un entassement de figures sous lesquelles l'idée disparaît. Pour vous donner un exemple de ce style, à la fois maniéré et déclamatoire, qui dans un autre genre fait pressentir Voiture et Benserade et qui annonce Balzac, je me bornerai à quelques passages fort courts, et pour ne pas faire reparaitre sous vos yeux des noms déjà cités, je m'arrête à deux oraisons funèbres, celle de Crillon et celle de Henri IV, prêchées l'une en 1610, l'autre en 1616, par deux des orateurs les plus renommés de l'époque. Malgré les traits heureux qui brillent çà et là, on imaginerait difficilement moins de mesure dans le mouvement, plus d'emphase dans les mots.

Après un exorde assez convenable, l'orateur (c'est le P. Bening, de la compagnie de Jésus), entraîné par la manie de l'antithèse, annonce à grand renfort de voix qu'il parlera plutôt « de Crillon vivant que de Crillon trépassé, de Crillon sur un coursier, que de Crillon sur un tombeau, de Crillon à la tête d'une armée, que de Crillon à la queue d'un convoi, de Crillon bouillant, soufflant, battant, triomphant, que de Crillon sans force, sans poulx, sans âme, sans mouvement. » Evidemment, l'orateur ne songe pas plus à Crillon à la tête de son armée, qu'à Crillon à la queue de

son convoi, il laisse là le héros et court après l'esprit, ou plutôt il entraîne avec lui le guerrier au milieu de ces luttes de mots, où la même idée revient toujours à la charge. « Si Crillon a le cœur dans la bouche, il a la bouche dans le cœur, s'il est la merveille des capitaines, il est le capitaine des merveilles, s'il est franc en ses paroles, il est cordial en ses franchises. Si le narré de ses hauts faits vient d'emmieller les oreilles de l'auditoire, le récit de sa mort va les enfieller tout aussitôt. » Voilà les jeux de mots qui plaisaient alors ; ces tours de force oratoires faisaient fortune. J'en juge par le succès qu'obtint ce discours, prononcé à Avignon aux funérailles de Crillon, imprimé sous le titre de *Bouclier d'honneur* et dédié à Louis XIII. A vrai dire, tout n'y est pas de cette force-là. Quand l'orateur montre le sieur de Crillon traitant avec Dieu comme avec les rois, brièvement et sévèrement, il peint au naturel cette dévotion mâle et virile, il trouve le vrai ton de la chaire. Voici un mouvement qui ne serait point déplacé, dans une des bonnes oraisons funèbres de la deuxième moitié du grand siècle : « Oui ce n'est que la moindre partie de Crillon qui est en terre, son âme vit et triomphe au ciel qui est l'hébergement des âmes magnanimes... De là il considère la France qu'il a tant aimée, le Roi qu'il a si fidèlement servi, les princes qu'il a si cordialement honorés, son pays qu'il a toujours prisé. Il me semble que je vous vois, grande âme, prosternée devant la majesté de Dieu, mettant à ses pieds toutes vos couronnes, comme les saints vieillards de l'apocalypse, et disant avec eux : *dignus es, domine, accipere gloriam.* » Voilà qui est trouver juste. Cela est simple et grand, mais de courte durée. Un instant après, la déclamation reprend le dessus. Vous en jugerez par un fragment de la péroraison. Je termine par là :

« **Saint Père**, voilà votre vassal et défenseur ; **Roi de France**, voilà **votre** bouclier ; noblesse, voilà votre modèle ; soldats, voilà **votre** père ; pauvres, voilà votre dépensier ; Français, voilà votre **pavois** ; Avignonnais, voilà l'honneur de votre ville ; **Religion**, voilà ton protecteur ; magnanimité, voilà ton **parangon** ; clémence, voilà ton lustre ; libéralité, voilà ta gloire ; **sincérité**, voilà ta perle ; *abjectus est*, il est mort. » Vous **croyez** que nous en sommes quittes pour cette charge en douze temps : « La Rochelle, Saint Jean d'Angély, Nîmes, la Briolle, voilà **votre** foudre ; Calais, Tours, Quillebœuf, voilà **votre** mur ; Dreux, Jarnac, Montauban, voilà votre Mars ; Paris, La Fère, Boulogne, Laon, voilà votre Crillon ; Chambéry, Conflans, Charbonnière, Montmélian, voilà le brave Crillon ; Dauphiné, comtat d'Avignon, voilà le brave des braves ; *abjectus est*, il est mort. » En vérité, c'est à mourir avec Crillon, c'est à **tomber** soi-même d'épuisement.

Je **ne** sais, Messieurs, s'il vous reste encore assez de patience pour **me** suivre au milieu de l'oraison funèbre d'Henri IV, par **André** Valladier, prédicateur de Louis XIII. Aussi je ne m'y **engagerai** pas. Ce sont les mêmes prétentions au bel esprit, avec **beaucoup** plus d'emphase et non moins de ridicule. Je **me** **sauve** donc avec vous de ce déluge de mots sonores, de **phrases** boursoufflées, et si, hors de là, nous ne pouvons guère **trouver** mieux, attendons avec résignation qu'il se lève pour l'éloquence de la chaire des jours plus heureux.

Ainsi, pour me résumer, au point de vue de l'art et de la saine **critique**, la prédication, dans les premières années du dix-septième siècle, était entachée des plus graves défauts. On y abusait de tout : formes du raisonnement, richesses d'érudition, figures de rhétorique, tout était prodigué sans ordre et sans mesure. On dirait que tous les défauts des siècles



précédents s'y étaient donné rendez-vous pour y étouffer le bon goût. Non pas certainement qu'il n'y ait dans ce chaos des éléments forts, vigoureux, mais il y règne une telle confusion, qu'il est presque impossible de prévoir ce qui pourra en surgir de grand et de beau. C'est comme une végétation excessive, qui attend une main puissante et habile pour se débarrasser de ses branches parasites ou même sauvages. Je vois bien que l'on fait des efforts, on marche à tâtons, on cherche à l'aventure le vrai ton de la chaire, mais les uns le cherchent trop bas, et ils rampent dans la trivialité, les autres se perchent trop haut, et ils se perdent dans l'enflure. Nul ne rencontre le droit chemin, parce que tous s'éloignent du naturel. Eh bien, Messieurs, chose étonnante, à trente ou à quarante années de là, nous trouverons dans la chaire les qualités les plus contraires aux défauts que je viens d'énumérer, le raisonnement contenu dans de justes bornes, la gravité évangélique rejetant comme indigne d'elle toute parure étrangère, et ce qui est le cachet de la véritable éloquence, la modération dans la force et la grandeur dans la simplicité. C'est que le génie aura passé par là.

Un homme cependant avait réussi vers cette époque à échapper, sinon entièrement du moins en partie, aux défauts que je viens de signaler. Après avoir excellé dans la controverse, avoir trouvé du génie à force de piété, il ne manquait à cet homme, pour mériter jusqu'au bout notre admiration, que de porter le bon goût dans la chaire. Vauvenargues disait : il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. Ce mot là est vrai. Le goût est une délicatesse de l'âme, tout autant qu'une rectitude de l'esprit. On sent ce qui choque, ce qui blesse, comme on le voit et mieux encore qu'on ne le voit.

Or, pour sentir vivement, il faut avoir de l'âme, et plus on a d'âme, plus la sensibilité morale est vive, plus ce tact intime qui s'appelle le goût, est fin et délicat. De là vient que d'ordinaire une belle âme, une âme droite, sent juste et voit de même. Vous diriez que le cœur, au besoin, par un instinct rapide et sûr, l'avertit des erreurs de l'esprit, corrige ses défauts, redresse ses vues. Je ne suis donc pas surpris qu'à force d'avoir eu de l'âme, une âme simple et droite, François de Sales, car c'est de lui que je vais parler, avant de lui dire adieu dans cette leçon, que l'évêque de Genève ait mieux senti, que la plupart de ses contemporains, ce que doit être l'éloquence de la chaire. Je ne veux pas dire qu'il n'ait sacrifié, lui aussi, en plus d'un endroit, au goût dominant, Si sûr que l'on soit de son propre jugement, on l'est rarement assez pour ne subir, en aucune sorte, l'opinion qui a cours, pour ne jamais céder à l'entraînement de l'exemple. Mais du moins, et c'est beaucoup, sa théorie est-elle irréprochable. Tout ramassé qu'il est, son *Traité de la prédication*, sous forme de lettre adressée à l'archevêque de Bourges, doit être envisagé, non pas comme une tentative avouée de réforme, le mot serait ambitieux, mais comme un essai fort heureux qui n'a pas dû être sans influence sur les progrès de l'avenir.

Vous vous rappelez, Messieurs, cette forme sèche et avide, ce pédantisme de l'école saupoudré d'érudition profane, ce déploiement ridicule de toutes les pompes de la rhétorique, qui s'appelait alors de la grande éloquence. François de Sales pense, là dessus, ce qu'en dira La Bruyère un demi siècle plus tard : c'est qu'avant tout il faut prêcher simplement, fortement, chrétiennement. « Le souverain artifice, s'écrie-t-il, c'est de n'en point avoir. Il faut que nos paroles soient enflammées par l'affection intérieure, il faut qu'elles

partent du cœur plus que de la bouche. On a beau dire, mais le cœur parle au cœur et la langue ne parle qu'aux oreilles. » Voilà qui était ramener d'un trait l'éloquence sacrée à sa véritable source, qui est le cœur prêchant avec simplicité et amour. Vous l'entendez. Ce qui fait que cet homme atteint juste, ce qui lui donne du goût, c'est qu'il a du cœur, c'est qu'il a de l'âme, c'est qu'il a une piété grande et vraie. Voyons ce qu'elle lui suggère sur d'autres points ; car si l'on réfléchit à ce qui, autour de lui, fascinait les meilleurs esprits, on ne peut qu'admirer cette sagesse qui, toujours maîtresse de soi, sait discerner le vrai du faux, qui lors même qu'elle use de tempéraments, qu'elle semble faire des concessions, laisse voir, par des réserves délicatement tournées, que c'est à regret qu'elle se départ de sa rigidité. Ecoutez-le un instant : « Que dirai-je des histoires profanes ? Elles sont bonnes, mais il s'en faut servir comme de champignons, fort peu pour seulement réveiller l'appétit, et lors encore faut-il qu'elles soient bien apprêtées... Et des fables des poètes ? oh ! de celles-là point du tout, si ce n'est si peu, et si à propos, et avec tant de circonspection, comme contre poison, que chacun voie qu'on n'en veut pas faire profession, tout cela si brièvement que ce soit assez. » Certes, nous voilà bien loin de l'évêque de Belley, de cette phalange de héros mythologiques qu'il mène de front dans la chaire, si rapprochés d'ailleurs que nous soyons de lui par le lien d'amitié qui l'unissait à François de Sales. Hâtons nous cependant de le dire à la décharge du disciple, le maître en cela devançait quelque peu son époque. Un sens plus droit, un goût plus vif, plus délicat, lui faisait trouver comme par instinct le premier mot de la réforme, que Bossuet reprendra pour l'achever avec l'autorité du génie.

**Mais** pour en venir à la pratique, François de Sales est-il resté **fidèle**, en tout point, à ce programme si ferme et si sûr, durant sa longue carrière d'orateur sacré ? Je n'oserais le dire. Il est regrettable que, pour juger de cette éloquence si admirée tour à tour en France et en Savoie, nous en soyons réduits à des mémoires ou projets de sermons, qui ressemblent fort à de simples ébauches, ou bien à des souvenirs recueillis par les sœurs d'Annecy, et qui, par suite, ne reproduisent qu'imparfaitement les idées et le style de ce grand homme. Toutefois deux discours écrits de sa main et imprimés de son vivant suffisent pour nous donner une idée, tant soit peu juste, de ses qualités et de ses défauts. C'est l'oraison funèbre du duc de Mercœur et le premier sermon sur l'Assomption, prêchés l'un et l'autre à Paris en 1602. Ce dernier est une œuvre fort remarquable. Il se rapproche assez du deuxième sermon de Bossuet sur le même sujet, à tel point que, s'il y avait lieu de s'étonner que deux esprits de bonne trempe puissent se rencontrer sans avoir profité l'un de l'autre, on dirait que Bossuet a eu sous les yeux le sermon de l'évêque de Genève. Mêmes pensées, expressions analogues, développements parallèles, voilà ce qu'on retrouve de part et d'autre.

Tous deux en montrant que l'amour divin a été le principe de la mort de la sainte Vierge, excellent à manier le langage de la piété. Mais c'est dans ce rapprochement qu'éclate l'infériorité de François de Sales. Ce qui lui manque, c'est l'élan, c'est un jet plus vigoureux. Il ne serre pas ses idées, il aime à se répandre. Au lieu de presser sa marche, il s'arrête en chemin pour cueillir ça et là des fleurs qu'il prodigue. Ce qui charme, dans ses ouvrages de piété, les similitudes, les traits nombreux qu'il emprunte à l'histoire naturelle, tout cela nuit à l'effet de ses discours en dissipant l'attention.

De là vient que parfois il devient mou et languissant. Ces défauts qui tenaient un peu à sa nature, beaucoup à son époque, éclatent surtout dans l'oraison funèbre que je citais tout à l'heure. Evidemment nul n'avait encore trouvé la clef de ce genre de discours. J'en juge par celui-ci, le meilleur peut-être qui eût paru jusqu'alors. Les qualités du héros y sont accumulées sans art, les subtilités y abondent, la narration y occupe trop de place. Il y a peu d'harmonie dans l'ensemble, encore moins de sobriété dans les détails. Et puis le mauvais goût y perce assez souvent. Ainsi pour retracer les progrès de la puissance musulmane, l'orateur ne craindra pas de dire : « le croissant de Mahomet grossissait si fort en Hongrie qu'il semblait vouloir se rendre pleine lune, et sous sa maligne influence faisait déchoir nos forces et nos courages. » Voilà, Messieurs, un abus de l'imagination. En voici, à quelques pas de là, un usage fort heureux. Pour montrer que, tout en paraissant vivre, nous mourons tous les jours, François de Sales emploiera cette belle image : « Nous ressemblons à ceux qui vont sur la mer le long de la rade, et terre à terre ; il leur est avis que les arbres les laissent et se reculent d'eux, et que le navire dans lequel ils sont portés est du tout immobile et sans changer de place... Mais hélas ! que nous sommes trompés ! » Ce style ne manque pas de couleur, il a même du nerf et du mouvement. Pour achever de vous en convaincre, je ne citerai plus qu'un trait : il regarde la France, et je suis heureux de vous faire voir ce qu'un si grand saint pensait de nous : « Ah ! que les Français sont braves, quand ils ont Dieu de leur côté ! qu'ils sont vaillants, quand ils sont dévots ! qu'ils sont heureux à combattre les infidèles !... Je m'en réjouis avec vous, ô belle France ! Et loué soit notre Dieu que de votre arsenal soit sortie une épée

si vaillante!... Aussi plusieurs estiment que ce sera un de vos rois, ô France, qui donnera le dernier coup de la ruine à la secte de ce grand imposteur Mahomet. » Vous le voyez, dans la bouche d'un saint, ce souhait, cette prédiction, malgré toutes les apparences contraires, ne laissent pas que d'emprunter aux circonstances où nous sommes une certaine actualité.

La lettre de François de Sales à l'archevêque de Bourges, dans laquelle nous avons trouvé sa théorie de la prédication, m'amène tout naturellement à envisager son éloquence sous une dernière face, à savoir dans ses lettres, et j'ose dire que ce n'est pas le côté le moins heureux de son talent si fécond et si varié.

Messieurs, on l'a dit fort souvent et rien n'est plus vrai, pour connaître un homme à fond, il ne suffit pas de l'avoir suivi en public et devant tout le monde; il faut de plus l'avoir vu dans l'intimité, seul à seul avec lui-même ou en face d'un ami. Quoique nous fassions, malgré nous et à notre insu, nous ne paraissions pas toujours au dehors ce que nous sommes au dedans, et lors-même que nous ne cherchons pas à faire valoir les qualités qui nous manquent, nous aimons à dissimuler les défauts que nous avons. Mais ce qui est possible devant tous, ne l'est plus devant un seul ! Là, dans ce commerce intime, familier, chaque trait est une lumière, un mot dit tout. Or la lettre, j'entends la lettre vraie, digne de ce nom, la lettre est l'écho fidèle de ce que l'on se dit à soi-même, c'est le miroir sans reproche qui nous montre à nu. A moins d'avoir la manie de la pose, la fureur de la draperie, on ne pose pas devant un ami, on ne se drape pas en son particulier. De gré ou de force, il faut dire adieu au théâtre, l'illusion se dissipe, le prestige s'évanouit, le

costume s'en va, le masque tombe et l'homme paraît. C'est pourquoi je ne connais pas, pour une renommée quelconque, d'épreuve plus terrible que l'épreuve des lettres, quand ces lettres n'ont pas été faites pour tout le monde, c'est-à-dire, quand ce sont des lettres. Il y a tel homme en particulier que j'aime, pour lequel je professe une admiration qui est presque un culte, et je lui en veux pour avoir fait trois ou quatre lettres, cet homme s'appelait-il Bossuet ou Fénelon. Eh ! mon Dieu, c'est tout simple. Pascal disait : on est tout étonné et ravi lorsque dans un livre au lieu d'un auteur on rencontre un homme. Eh bien, c'est l'homme tout entier qu'on retrouve dans ses lettres, il y est non pas tel que le public l'a fait, ou tel qu'il a pu se faire lui-même, trop grand ou trop petit ; il y paraît avec sa taille véritable, ni trop longue, ni trop courte, et si vous me permettez ce mot, il y est peint en grandeur naturelle. Aussi quand cette épreuve décisive, loin de lui être fatale, ne fait qu'ajouter à sa gloire, lorsqu'un homme sort de là aussi grand, aussi pur qu'il avait paru aux yeux de tous sur la vaste scène du monde, que cet épanchement intime, en mettant son âme à découvert, fait reluire davantage ce qui s'était montré en elle de droiture, de noblesse et d'élévation, qu'il s'échappe de là comme une révélation nouvelle de la beauté de son caractère et de la générosité de son cœur : oh alors, dites-vous bien qu'il n'y a pas eu erreur dans l'admiration de ses contemporains, qu'il n'y a pas eu surprise dans le jugement de la postérité, et qu'après avoir passé par cette épreuve aussi délicate que formidable, cet homme méritera toujours de paraître ce qu'il a été, véritablement grand.

A la bonne heure, me direz-vous, on trouve l'homme dans ses lettres, mais comment y trouver l'éloquence ? Car ce qui

fait le **charme** de cette conversation simple et familière, c'est qu'on n'y découvre ni art, ni recherche, ni apprêt. Le naturel et l'aisance, voilà ses qualités. Sortir de là, c'est quitter le genre. Rien n'est plus vrai. Mais n'est-ce pas là précisément ce qui plait, ce qui touche, ce qui persuade ? Et d'ailleurs l'éloquence chrétienne n'a-t-elle pas commencé par là ? Après la forme historique qui est celle de l'Évangile, la **forme** épistolaire n'a-t-elle pas été la première forme écrite de l'éloquence sacrée ? C'est par des lettres courtes, substantielles, adressées à une Église, souvent même à un simple fidèle, que les apôtres mettaient les dogmes les plus sublimes au niveau des esprits les moins élevés. L'Épître de saint Jean à Électe et à ses enfants n'est pas autre chose qu'une lettre de direction, écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit, et devenue par là même le modèle de tous les écrits de ce genre. Il n'y a rien là qui puisse nous étonner. Le christianisme, étant tout à la fois ce qu'il y a de plus simple et de plus grand, a dû chérir cette forme qui, mieux que toute autre, voile la grandeur sous la simplicité. Aussi le commerce épistolaire est-il devenu une des sources les plus fécondes de la littérature religieuse. Il n'y a guère d'écrivain ecclésiastique, d'orateur sacré qui n'ait enrichi de ses lettres le domaine si varié de l'éloquence chrétienne ; et sans parler des épîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe, où l'enthousiasme de la charité déborde en flots d'éloquence, il suffit de rappeler les lettres de saint Cyprien si pleines de charme et de délicatesse, ou bien celles que saint Jérôme adressait du fond de sa solitude à ces illustres Romaines, à Paula, à Eustochie, à Marcella ; elles prouvent assez qu'en faisant taire la prétention pour ne laisser parler que le cœur, on peut être vif, entraînant, onctueux, on peut trouver des accents qui émeuvent,



qui pénètrent, on peut être éloquent jusque dans une lettre.

C'est dans le genre de ces dernières, des lettres de saint Jérôme, que sont faites pour la plupart celles de saint François de Sales. Je viens de relire pour vous et pour moi ce recueil, un des plus remarquables que possède notre littérature française, et je suis encore sous le charme du bonheur que m'a causé cette lecture. Après avoir parcouru le recueil si connu des lettres d'une femme célèbre, on a pu se dire et on s'est dit : Cette femme-là avait-elle du cœur ? N'est-elle pas un peu trop à la quête de l'esprit ? ou bien on a pu se dire avec Marmontel : C'est sans doute avoir beaucoup d'esprit que d'en avoir trop, mais ce n'est pas encore en avoir assez. Ce sont des questions que j'abandonne à de plus doctes que moi. J'admire autant que personne les lettres de Madame de Sévigné : il n'y a qu'une femme d'esprit et presque de génie pour écrire de la sorte. Cela n'empêche qu'on ait pu se demander ce que je disais tout-à-l'heure. Mais, après avoir lu quelques lettres de saint François de Sales, je vous défie de vous poser à vous-même une question de cette nature. C'est qu'avec infiniment d'esprit, le cœur se voit, se lit à chaque page, à chaque ligne, on le sent, on le touche. Et puis, j'ajouterai, ce ne sont pas que des riens charmants. Ce sont en majeure partie des lettres de direction, car au dix-septième siècle on était encore assez naïf pour croire que l'appui d'une main étrangère, d'une main amie, n'est pas de trop, lorsqu'il s'agit de sonder les plis et les replis de la conscience. Bon nombre de ces délicieux petits traités de vie chrétienne sont adressés à madame de Chantal, et je m'en voudrais si, passant à côté de cette femme forte, dont la grande figure est devenue inséparable de celle de François de Sales, je n'admirais, dans ce mélange si achevé de force et

de **tendresse**, le type le plus élevé et le plus pur de la femme chrétienne au dix-septième siècle. N'allez pas croire cependant **que** ce but tout pratique engendre le défaut le plus ordinaire d'un recueil de lettres, l'uniformité ou la monotonie. **Il y** règne au contraire, d'un bout à l'autre, la plus étonnante **variété**. Tantôt c'est une inquiétude de l'esprit que l'évêque de Genève dissipe, ou une infirmité de l'âme qu'il traite **avec** ce tact qui n'est qu'à lui. Tantôt c'est le malheur ou les **souffrances** d'autrui qui arrachent des larmes à son cœur. **Puis** nous voici au milieu des Alpes, et nous écoutons l'évêque qui retrace les joies naïves des braves montagnards, et l'**accueil** touchant qu'ils ont fait à leur pasteur. De là nous rentrons au milieu du monde dont François de Sales connaît les **tours** et les détours : nous assistons aux conseils si sages, si bien mesurés, qu'il adresse à une mère de famille, à une dame **du** monde, à un gentilhomme de la cour; les peintures se **succèdent**, les traits étincellent, et alors, pour montrer qu'on **peut** porter un cœur de saint sous la cuirasse du guerrier, **ce** sera tout à coup le portrait de saint Louis qui se trouvera **sous** sa plume, tracé de main de maître. Ailleurs, son ton **s'élève** sans rien perdre de son naturel ; c'est un mystère qu'il **explique**, comme dans sa belle lettre sur la Trinité, et l'on **ressent** comme un avant-goût des **Élévations** de Bossuet. Ou bien, c'est la fête d'un saint qui lui suggère quelques mots ou quelques mouvements qui valent un panegyrique. Enfin ce sont les événements de l'époque dont le contre-coup retentit dans ces lettres si calmes, si pacifiques; c'est **la** mort d'Henri IV, qui, jetant le trouble partout, inspire au saint évêque des regrets touchants. Permettez-moi, Messieurs, de vous citer un fragment de cette dernière lettre, ne serait-ce que pour vous faire voir ce que François de

Sales pensait de ce grand homme : « Ah! monsieur mon ami, il est vrai, l'Europe ne pouvait voir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV. Mais qui n'admirerait avec vous l'inconstance, la vanité et la perfidie des grandeurs de ce monde? Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en la valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, hé! qui n'eût dit, à proprement parler, que la grandeur était inséparablement liée et collée à sa vie, et que lui ayant juré une inviolable fidélité, elle éclaterait en un feu d'applaudissements à tout le monde, par son dernier moment qui la terminerait en une mort glorieuse? Et voilà qu'une telle suite de grandeurs aboutit à une mort, qui n'a rien de grand que d'avoir été grandement funeste et lamentable; et celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards, le voilà mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu au milieu d'une rue. O enfants des hommes jusqu'à quand serez-vous si pesants de cœur? Pourquoi chérissez-vous la vanité et pourquoi pourchassez-vous le mensonge?... Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel, se rendant enfant de l'Église, il se rendit père de la France... Aussi priaï-je la souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens, qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation. »

Vous le voyez, Messieurs, l'éloquence et la belle âme de François de Sales éclatent dans ses lettres comme dans

Tous ses écrits ; l'écrivain et l'homme restent pour nous ce que nous les avons vus partout ailleurs ; et c'est à mon avis un grand fait, dans l'histoire des monuments de l'esprit humain, qu'un millier de lettres toutes destinées par leur auteur à rester ensevelies dans le silence de l'intimité, et au milieu desquelles on chercherait en vain pour maintenir sa renommée intacte, pour laisser debout toute sa grandeur, un souvenir à éteindre, une ligne à retoucher.

Messieurs, nous allons dire adieu pour toujours à cet admirable écrivain. Aussi bien faut-il que, laissant derrière nous les premières années du dix-septième siècle, nous avançons d'un pas rapide vers le cœur de cette grande époque. Vous me permettez bien de vous retenir encore quelque temps, dans cette première moitié du siècle si peu étudiée et si digne de l'être. Car c'est là que se préparent lentement les progrès de l'avenir, c'est dans cette période de formation que s'élaborent peu à peu les éléments de sa grandeur. A la vérité, tout y est encore un peu confus, tout se ressent de l'imperfection d'un genre qui se débrouille, qui tend à se dégager. Mais à mesure que nous nous éloignons de notre point de départ, le goût se forme, s'épure, la langue elle-même gagne de jour en jour en noblesse et en harmonie, la littérature chrétienne s'enrichit d'œuvres plus régulières, l'éloquence sacrée grandit, s'élève jusqu'à ce qu'elle atteigne au sommet de la perfection. Mais si haut qu'il lui sera donné de parvenir, quelle que soit la splendeur dont nous la verrons environnée, après avoir suivi de l'œil cette chaîne majestueuse d'orateurs et d'écrivains éloquents qui se déroulera devant nous, nous n'oublierons jamais le brillant anneau qui la relie à celle d'un autre âge, l'homme qui fermant le seizième siècle, ouvre le dix-septième, comme pour sceller

d'avance, au nom de la religion et des lettres, l'union de la science et de la foi, et nous regarderons toujours comme une des plus belles gloires de la littérature chrétienne à cette époque, celle d'avoir eu, pour l'inaugurer dignement, un écrivain, un orateur dont la piété a su féconder le génie et dont la sainteté est venue couronner l'éloquence.

---

## HUITIÈME LEÇON

SAINT VINCENT DE PAUL — M. OLIER

Le génie de la charité, source d'éloquence dans saint Vincent de Paul. — Caractères différents de la prédication, suivant qu'elle s'adresse à la cour ou au peuple des campagnes. — La « petite manière » de M. Vincent. — Bossuet à l'école de saint Vincent de Paul. — Les sermons de charité dans l'Eglise catholique. — Un plaidoyer en faveur des enfants abandonnés. — Les lettres de saint Vincent de Paul. — M. Olier, fondateur des séminaires. — Pourquoi la sainteté de la vie est nécessaire à l'orateur sacré. — M. Olier, le métaphysicien de la piété; son style empreint de mysticisme, ses ouvrages spirituels. — Traits communs de saint Vincent de Paul et de M. Olier.

Messieurs,

Quatre ans avant sa mort, saint François de Sales se rencontrait à Paris avec un homme qui tout d'abord fixa son attention. Avec ce coup d'œil rapide et sûr qui distingue les intelligences d'élite, l'évêque de Genève eût bientôt deviné ce qu'était cet homme. Et cependant il n'y paraissait encore rien ou peu s'en faut. Parti des derniers rangs de la société, l'homme dont je parle, avait passé les quarante premières années de sa vie, sans que ses contemporains se doutassent en aucune façon, sans qu'il eût conscience lui-même de ce qu'il devait être pour son siècle et pour l'humanité. A le voir qui, loin de prétendre à rien de grand ni d'élevé, ne semblait chercher autre chose qu'à se fuir ou à s'ignorer lui-même, on eût dit un homme simple qui traverserait son époque, sans

laisser derrière lui des traces de son passage. Mais sous cette bonhomie apparente, où n'entrait ni feinte, ni dissimulation, sous cet air de simplicité qui dérobaît au vulgaire sa grandeur intime, il y avait en lui une rectitude de jugement et un bon sens admirables, un tact, une prudence de conduite, une habileté de discernement, un talent d'organisation qui rarement encore s'étaient trouvés réunis à un si haut degré; et par dessus toutes ces qualités, il y avait dans cet homme ce qui est tout le secret de sa vie, ce qui communiquait à son âme la force créatrice, ce qui allait autour de lui soulever des prodiges, ce qui aujourd'hui encore, à deux siècles de distance, nous tient tous, croyants ou incroyants, devant cette grande figure, immobiles d'étonnement ou d'admiration; il y avait en lui, je ne dirai pas l'esprit, mais le génie de la charité, à tel point que le dix-septième siècle, cette époque si fertile en merveilles, n'en a pas produit de plus grande que cet homme qui désespère la louange, je veux dire que saint Vincent de Paul.

Peut-être, Messieurs, vous étonnerez-vous de ce que, dans l'histoire de l'éloquence sacrée au dix-septième siècle, je donne place à saint Vincent de Paul. Car enfin que nous reste-t-il de lui? Assez peu de chose: des lettres manuscrites, quelques souvenirs de ses entretiens recueillis par ses disciples, les règles qu'il a tracées à ses diverses communautés, à part cela, rien qui puisse nous donner quelque idée de son talent d'orateur ou d'écrivain. Mais j'en suis bien convaincu, votre pensée a prévenu ma parole. Pour juger de cette éloquence, dont la mâle simplicité a su triompher d'un siècle, vous ne vous en êtes pas tenus à ce petit nombre de fragments à l'aide desquels on recompose péniblement un ensemble qui n'est plus, vous avez regardé aux œuvres de cet homme, à

ces immortelles créations, et les voyant toutes debout, après que le temps a effacé du milieu de nous de si grandes choses, les retrouvant même plus fortes et plus florissantes que jamais, vous vous êtes dit que, si c'est le propre du génie de créer et d'imprimer à ce qu'il a créé le caractère de la durée, Vincent de Paul a été un homme de génie, et que, pour agir au dehors, le génie toujours trouve à son service une parole dont l'effet trahit la force, dont la puissance éclate dans sa fécondité.

Ne croyez pas toutefois que je veuille, le moins du monde, assimiler l'éloquence de Vincent de Paul à celle d'un homme qui chercherait dans les calculs de l'art de quoi diriger, de quoi féconder les dons de la nature. Bien loin d'ajouter à sa grandeur, je ne ferais que la rapetisser. Non, ce n'est pas dans un jeu savant, étudié, dans les ressorts d'une rhétorique habile, délicatement maniés, que se trouve le caractère de son éloquence, ni le secret de sa force. Et ici, Messieurs, permettez-moi pour un moment de généraliser le problème, afin de le résoudre plus complètement dans l'une de ses parties. Pour expliquer Vincent de Paul, et ce n'est pas facile, le rationalisme, car on le rencontre à chaque pas dans l'éloquence comme dans le dogme, le rationalisme, sous la forme de la philanthropie, s'est ingénié, au siècle dernier, à le dépeindre comme un homme extraordinaire dont le génie naturel, mù, stimulé par l'instinct de la sympathie, serait parvenu à force d'habileté et de persévérance à réaliser une œuvre que n'aurait pu accomplir un esprit ordinaire. Eh bien ! j'ose dire que c'est là de l'étroitesse dans la manière de concevoir les choses ; ce n'est saisir qu'à moitié cette grande physionomie. Quelque effort que l'on fasse pour se le persuader, ce Vincent de Paul n'est pas le vrai ; c'est un



personnage fictif, un héros de fantaisie ; l'expliquer de la sorte, c'est fabriquer un conte à plaisir, c'est porter le roman dans la biographie. Voulez-vous le connaître à fond, dépouillé de tout faux prestige et pris en soi ? ouvrez l'histoire de sa vie, telle qu'elle a été écrite par ses contemporains. Sans doute, vous y trouverez, comme je disais tout à l'heure, un sens droit, une intelligence saine et forte, un grand cœur et un grand caractère ; mais vous y trouverez quelque chose de plus : c'est l'homme qui s'efface, qui s'anéantit, qui s'annule en quelque sorte, qui cherche à détruire tout ce qu'il y a d'humain et de naturel dans ses pensées, dans ses sentiments, dans ses conseils, dans ses résolutions, dans ses entreprises, qui n'a de repos, qui ne s'arrête dans cette immolation du sens humain, qu'il ne soit arrivé à n'être plus rien pour que Dieu soit tout en lui, qu'il n'ait cessé d'agir de son propre mouvement, pour ne plus se laisser conduire que par l'Esprit de Dieu en tout et partout. Voilà Vincent de Paul, et si, vue de ce côté-là, son existence vous paraît quelque peu tenir du mystère, n'en soyez pas surpris : dans toute œuvre divine, faite de main d'homme, ce que l'on ne voit pas, c'est le bras qui semble donner le branle à tout, ce que l'on ne voit pas, c'est le levier par qui l'on soulève ce qui est à terre, et ce levier c'est la foi ; ce que l'on ne voit pas davantage, c'est le point d'appui sur lequel tout repose, et ce point d'appui, c'est Dieu.

Eh bien, je dirai à peu près la même chose de son éloquence. Et à ce sujet, je laisserai parler un homme qui s'y entendait à coup sûr, dont l'éloquence à son tour va devenir bientôt l'objet principal de nos études, c'est Bossuet. Car Bossuet avait entendu Vincent de Paul, il s'était attaché de cœur à cet homme, dont la noble simplicité allait si bien à

Sa grande âme, il avait joui de lui dans le Seigneur, comme il le dira plus tard dans ce style qui n'est qu'à lui : il avait été en particulier de ces célèbres conférences du mardi, où l'élite du clergé de France venait puiser auprès de Vincent de Paul l'esprit de foi, le zèle des âmes ; il s'était même adjoint aux Pères de la Mission pour travailler avec eux à la régénération morale du diocèse de Metz, et plusieurs lettres adressées de là à Vincent de Paul, témoignent de l'admiration qu'il professait pour ce grand homme. Lors donc qu'à un âge plus avancé, son cœur se reportait vers les années de sa jeunesse, écrivant à Clément XI pour obtenir la canonisation du serviteur de Dieu, il dit ce mot qui disait tout : Quand Vincent parlait, on sentait bien que ce n'était pas l'homme, mais Dieu qui parlait par sa bouche. Voilà le mot qui caractérise à merveille cette éloquence à part, qui échappe à l'analyse, que l'observation la plus fine, la sagacité la plus pénétrante n'atteint que difficilement. Il n'y a presque rien de l'homme, Dieu y est tout ou à peu près. Vincent de Paul est éloquent, parce qu'il est plein de Dieu, plein de l'amour de Dieu, et par conséquent plein de l'amour des hommes. C'est là ce qui entraînait son siècle, ce qui donnait à sa parole une force surhumaine. Car si l'on est éloquent lorsqu'on s'oublie soi-même, qu'on s'efface tout entier, pour faire passer sur ses lèvres une patrie qu'on aime, une vérité qu'on adore, si le pathétique jaillit de là comme le fleuve de sa source, tout naturellement et sans effort, on trouve encore des tons plus animés, des accents plus profonds, lorsqu'on les tire d'un cœur où il n'y a debout sur les ruines de l'égoïsme, au milieu de toutes les passions éteintes, que l'amour de Dieu et de l'humanité.

Ainsi, Messieurs, nous sommes en face d'une éloquence

toute simple, sans art ni calcul, et qui n'en a pas moins de force, parce qu'elle emprunte au sentiment le plus vif, le plus intime; à l'amour de Dieu et de l'humanité, à ce double amour transfiguré par la grâce et s'élevant par elle jusqu'au sublime du dévouement, l'onction qui touche et le mouvement qui enlève. En un mot c'est un apôtre qui est devant nous, et pour étudier d'un peu plus près cette éloquence tout apostolique, il faut la suivre devant le peuple des campagnes ou devant les pauvres dont elle plaide la cause. Car c'est sous cette double face surtout que Vincent de Paul se présente à l'historien de l'éloquence sacrée.

Messieurs, ce qui nous frappe d'ordinaire dans l'histoire de la parole évangélique, ce sont les grandes scènes de l'éloquence religieuse, telles qu'il nous sera donné d'en contempler quelques-unes dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Et de fait, jamais la parole sacrée ne se déploya au milieu de tant de pompe et de solennité, jamais peut-être spectacle plus imposant ne s'offrit à l'œil d'un homme. Une chaire qui s'élève au-dessus d'un trône, autour d'elle la cour la plus splendide qui fût jamais, le talent, la naissance, la fortune mêlées et confondues dans cette assemblée qui préfigure en quelque sorte les grandes assises du jugement dernier; puis, au milieu du silence de l'attente, un homme qui paraît, qui promène sur tout cela le regard de la foi, et se recueillant en lui-même, sort de là pour jeter lentement, à travers les nefs silencieuses, de ces mots magiques qui font tressaillir les âmes, les mots de néant, de mort, d'éternité; qui, en face d'un cercueil dont l'appareil muet rend témoignage à sa parole, dévoile dans leur effrayante nudité les mystères de la destinée humaine, interroge la poussière des tombeaux, fait parler la cendre des morts, qui tour à tour

gémît, éclate, tonne, et après avoir fait planer au-dessus de l'auditoire ces images funèbres, se retire, laissant au pied de sa chaire toutes ces grandeurs humiliées, foudroyées, anéanties : non jamais la parole de l'homme ne s'est élevée à une telle hauteur, et ni Cicéron haranguant au forum le peuple romain, ni Démosthène évoquant l'image de la patrie devant le peuple d'Athènes, n'ouvrirent à l'éloquence une scène comparable à la cour ou au siècle de Louis XIV, quand, du haut de leur chaire, Bossuet et Bourdaloue, les tenant immobiles sous la domination de leur parole, les renvoyaient de là suspendus par les terreurs de la foi entre le temps qui passe et l'éternité qui s'avance.

Certes, Messieurs, voilà de bien grandes scènes, mais je ne sais si l'éloquence sacrée n'en offre pas encore de plus touchantes ; j'ignore s'il n'est pas pour elle un théâtre moins vaste, des conditions plus modestes, où se déployant plus à l'aise, elle trouve des accents qui, pour être moins sublimes, n'en parlent pas moins au cœur, n'en vont que plus droit à l'âme. Peut-être avez-vous connu comme moi l'une des provinces religieuses de la France, une de celles où la foi s'est conservée pure et intacte ; peut-être vous souvient-il de vous être trouvé quelque dimanche dans une église de village. Là, ce n'est plus la capitale avec ses pompes, ses larges enceintes, ses auditoires d'élite, ce sont, au pied des montagnes ou au milieu des plaines, quelques braves paysans qui, après avoir toute une semaine arrosé de leurs sueurs les sillons de leurs champs, viennent le jour du repos demander à Dieu la bénédiction qui les féconde. Puis au milieu d'eux un homme paraît, qui est plus que leur frère, qu'ils appellent leur père. Il leur parle au nom de Dieu qui les a créés, au nom du Christ qui les a sauvés. Il converse avec eux simplement

et familièrement. Il s'efforce de leur présenter les vérités de la doctrine sous la forme la plus intelligible. A défaut d'éloquence, il y met son cœur et son âme. Il les exhorte à la vertu, il leur apprend à maîtriser leurs penchants, à régler leur conduite. S'élève-t-il quelque inimitié parmi eux, il l'étouffe par des paroles pleines de mansuétude et de bonté. Quelque désastre afflige-t-il leurs familles, quelque fléau a-t-il ravagé leurs terres, il relève leurs esprits abattus, les encourage, les console, et, après leur avoir expliqué le mystère de cette vie où chacun a sa part de souffrances et son lot d'épreuve, il les renvoie à leurs travaux plus purs, plus forts, plus contents d'eux-mêmes, plus confiants en l'avenir, avec le souvenir de ce qu'ils ont appris et l'espérance de ce qui les attend.

Concevez-vous, Messieurs, quelque chose de plus beau, de plus émouvant que cette scène d'éloquence populaire, qui depuis dix-huit siècles se répète chaque semaine dans tous les villages du monde chrétien ? Et le christianisme n'aurait-il pas fait autre chose que d'élever au milieu du peuple ces milliers de chaires qui lui donnent avec la connaissance du vrai, le sentiment de sa dignité, le courage de la vertu, la science de la vie, que sa divinité éclaterait aux yeux de quiconque n'a pas rompu avec l'évidence. Car enfin, avant lui et en dehors de lui, voyez-vous rien qui approche tant soit peu de cette magnifique création ? Quand nous étudions l'histoire du paganisme, nous ne regardons d'ordinaire qu'aux sommités qui le couronnent, nous admirons, et à juste titre, les beaux génies qui s'y rencontrent, nous comptons avec soin, et en cela nous faisons bien, ses écoles et ses académies, mais nous ne nous arrêtons qu'à ce petit nombre d'initiés qui recueillait avidement la parole du maître, et nous ne voyons

Pas ce qui était au-dessous, nous oublions le grand nombre, nous oublions ce peuple d'esclaves qui végétait dans l'ignorance, qui, abandonné à lui-même, croupissait sans lumière et sans guide, dans les ténèbres de la superstition. Seul, le christianisme est descendu dans les masses, il a porté sa doctrine au milieu des campagnes, comme au sein des villes, il ne l'a pas renfermée dans l'enceinte d'une école, il n'en a pas fait le privilège d'une caste, l'apanage de la naissance ou du génie, il a respecté si fort l'intelligence humaine qu'il n'a pas cru ses mystères trop grands pour qu'un seul homme dût les ignorer, si petit qu'il fût. Lorsque je me demande, par exemple, devant qui saint Augustin prononçait ces sublimes homélies qui jetaient Bossuet dans le ravissement, si je regarde au-dessous de sa chaire, j'y vois quelques obscurs bateliers de la Mauritanie. Ah ! c'est là une gloire que vous n'enlèverez pas au christianisme. Lui, que d'aveugles sophistes ont osé dépeindre comme un ennemi des lumières, il a sillonné toutes les routes du monde des lumières de sa doctrine, il a fait ce que personne n'avait fait avant lui, ce que personne ne fera à côté de lui, il est allé aux petits, aux ignorants, à tout le monde, il a placé à côté d'eux, jusque dans le hameau le plus obscur, une chaire de doctrines, afin que le pâtre en quittant son troupeau, et le paysan de derrière sa charrue, pût trouver un homme qui lui explique à lui, le déshérité de la science, ce que Cicéron n'a pas soupçonné, ce que Platon n'a pas connu.

Tel est, Messieurs, le rôle sublime dévolu à l'orateur chrétien au milieu des peuples des campagnes. Comme vous le voyez, ce n'est pas là un des côtés les moins beaux, ou si vous voulez, une des sources les moins fécondes de l'éloquence sacrée. Or Vincent de Paul me paraît avoir été un type achevé de

cette éloquence populaire qui sait se faire toute à tous, qui, selon l'expression de La Bruyère, sait expliquer la doctrine uniment et familièrement. Nous n'avons sans doute, pour en juger, que le témoignage de ses contemporains ; car cet homme si simple et si grand n'eût pas osé prendre sur lui de confier à la postérité ce qui aurait pu tourner à sa louange. Mais l'humilité, à son insu, se trahit par le succès, et des paroisses entières transformées par sa parole, des conversions sans nombre, fruit de ses missions, prouvent assez que nul mieux que lui ne posséda ce don d'émouvoir qui est le partage d'une âme éloquente. Il y a plus. Dussé-je vous étonner, je dirai que Vincent de Paul a fait, pour l'éloquence de la chaire dans les campagnes, ce que Bossuet fera pour elle dans les villes et au sein de la capitale, et c'est par là surtout qu'il mérite une place à part dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Plus que tout autre, il a contribué à effacer en elle les défauts qui l'entachaient, en la ramenant à des formes plus simples, plus évangéliques, en y introduisant ce qu'il appelait « sa petite manière », et cette petite manière produisait les plus grands effets ; j'en ai pour garant Bossuet lui-même, témoin d'une mission de ce genre : Il ne s'est jamais rien vu, écrivait-il dans une lettre datée du 23 mai 1658, de mieux ordonné, rien de plus apostolique ni de plus exemplaire. Voilà ce qu'opérait cet homme avec sa petite manière, et cela n'est pas étonnant ; cette petite manière avait été tout simplement la manière du Christ, la manière des apôtres, celle qui a converti le monde, qui l'a jeté, tout étonné de lui-même, au pied de la croix. On est frappé, en relisant les conseils qu'il adressait à ses missionnaires, du bon goût, du goût sévère que le zèle des âmes donnait à Vincent de Paul. Comme François de Sales, en qui la piété produisait un effet semblable, il dépasse ses

Contemporains, il s'élève contre les défauts qui dominent ; à son tour, il veut « qu'on n'emploie que rarement dans les prédications les passages des auteurs profanes, encore faut-il que ce ne soit que pour servir de marchepied à la sainte Écriture. » Ce qu'il demande, avant tout, c'est l'instruction familière, c'est l'explication claire et solide de l'Évangile, avec l'enchaînement des preuves qui captive l'esprit et le mouvement du cœur qui inspire la conversion. Vous concevez sans peine l'influence qu'a dû exercer cette rhétorique d'un saint, sur ces milliers d'ouvriers évangéliques qu'il répandait par toute la France. J'irai plus loin. Je ne crains pas d'affirmer, que c'est à l'école de Vincent de Paul que Bossuet a pris quelque peu de cette mâle simplicité qui caractérise sa parole. J'en trouve la preuve dans une lettre datée du 12 janvier 1658 que Bossuet, encore jeune, écrivait à ce grand homme, et dans laquelle, lui exprimant son désir de prendre part aux travaux des missionnaires, il met sa confiance dans les leçons qu'il avait autrefois apprises en sa compagnie. Voilà de ces lueurs que l'historien de l'éloquence sacrée doit recueillir sur son passage, sous peine de méconnaître les grands résultats en négligeant les petites causes. Lors donc que l'évêque de Meaux, à son tour, s'adressant aux prédicateurs, leur dira, dans son sermon sur la parole de Dieu, de rechercher, « non pas un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, une foudre qui brise les cœurs », il ne sera que l'écho de ce saint homme qu'il aura appelé son maître ; et, comme si ces deux grandes choses n'étaient faites que pour se soutenir l'une l'autre, ce que la sainteté aura commencé dans la réforme de l'éloquence sacrée, le génie l'achèvera.



J'ai été peut-être un peu long à envisager l'éloquence de Vincent de Paul sous cette première face, je vais tâcher de l'être moins dans ce qui me reste à dire. Car, je n'ai besoin que d'effleurer ce qui est dans la mémoire ou plutôt dans le cœur de tous, ce qui tient le monde en admiration devant cet homme que le célèbre Arnaud appelait un homme unique, ce qui, dans les plus mauvais jours de notre histoire, a conservé autour de son nom l'auréole du respect, ce qui refoule encore sur les lèvres de l'incrédule le sourire du mépris. C'est sans doute une belle et noble tâche que de mettre sa parole au service de ce qu'il y a de plus obscur et de plus délaissé, du peuple des campagnes, et quand je disais tout à l'heure que c'est pour le christianisme une gloire incomparable, que d'avoir placé sa chaire à côté de la cabane du paysan comme auprès du palais des princes, je n'ai pas trop dit. Il y a néanmoins dans le ministère de la parole quelque chose qui touche encore plus, il est pour l'orateur sacré une fonction plus sublime encore. Élever l'intelligence du peuple à la hauteur du dogme, enflammer son cœur de l'amour du bien, c'est beaucoup. Mais grouper autour de la chaire toutes les infirmités humaines, faire défiler sous les yeux des riches, des heureux de la terre, ce long cortège de maux qui accompagne l'humanité dans sa marche à travers les siècles, faire parler tour à tour la détresse des uns, les souffrances des autres, le malheur de tous, ramasser tous ces gémissements divers, pour en faire comme un immense cri de douleur qui va percer le cœur de ceux qui en ont encore, et qui arrache des larmes à ceux-là mêmes qui n'en avaient plus ou qui ne croyaient plus en avoir, mettre ainsi le pauvre en scène avec ses angoisses de tous les moments, ses cruelles perspectives de l'avenir, montrer à sa droite la charité qui se dévoue, à sa

touche l'égoïsme qui ferme sur lui son cœur et sa main, ouvrir à l'une toutes les sources de la miséricorde, faire briller au-dessus de l'autre le glaive du châtiment, tirer de son propre cœur tout ce qu'il y a de force et d'amour pour réveiller la pitié, pour exciter la générosité, pour enflammer le dévouement, et après avoir prié, sollicité, conjuré au nom de Dieu et de ses lois, du pauvre et de ses souffrances, jeter aux pieds du malheureux, comme aux pieds d'un frère, d'un membre de Jésus-Christ, tout un auditoire ému, attendri, subjugué : voilà, Messieurs, le plus bel usage que l'homme puisse faire de sa parole : ce plaidoyer-là, c'est la plus grande scène d'éloquence qu'il soit donné à l'humanité de contempler ici-bas, c'est l'apogée, c'est le triomphe de l'éloquence sacrée.

Eh bien, Messieurs, je vous demanderai encore si, avant le christianisme et en dehors de lui, la parole humaine s'était bien souvent exercée sur ce thème. Et si je vous demande cela, ce n'est pas que je veuille démontrer la divinité de la religion, ce n'est pas mon sujet ; je ne veux que vous faire admirer le vaste champ que l'Évangile a su ouvrir à l'éloquence. Sans doute, je m'intéresse à la cause d'un citoyen célèbre, au salut d'une république, si petite qu'elle soit, je recueille avidement tous les sons qui descendent de ses tribunes, cela me touche, cela m'attache ; mais je m'intéresse encore plus à la cause de l'humanité, car cette cause-là, elle est plus sérieuse, elle est plus générale, elle est plus durable, et quand je veux voir l'éloquence dans ses plus beaux moments, je la cherche plaidant pour cette portion de l'humanité qui souffre, qui est malheureuse. Ah ! si dans l'histoire de l'éloquence ancienne j'avais le bonheur de rencontrer un jour, où un homme, montant à la tribune de Rome ou

d'Athènes, aurait dit ce peu de mots : « Citoyens, il y a dans notre république une classe d'hommes plus nombreuse que nous, qui gémit dans l'esclavage. Tandis que nous vivons dans la mollesse, ils souffrent, c'est pour nous un vil rebut que nous jetons en pâture aux bêtes, que nous trainons aux gémonies ; et pourtant, ces hommes nous valent, ils sont ce que nous sommes, ce sont des frères et nous en avons fait des esclaves. Or donc, mettez la main sur votre cœur, et s'il ne sait plus battre à ce que je dis, vous avez cessé d'être des hommes. Voulez-vous être dignes des dieux, dignes de vous-mêmes, rendez-leur la liberté, brisez leurs fers, et si nous ne pouvons pas les rendre riches comme nous, que du moins, restant pauvres, ils soient riches de leur contentement, riches de notre estime. » Si, dis-je, j'entendais une pareille harangue dans la bouche de Démosthène ou de Cicéron, je n'hésiterais pas, ce jour-là serait pour moi le plus beau dans les fastes de l'éloquence ancienne. Mais le paganisme n'a pas eu ce jour, et il ne pouvait pas l'avoir. Je vois bien qu'on y disserte çà et là sur la bienfaisance, on y écrit même des traités sur les bienfaits, mais c'est entouré d'un troupeau d'esclaves qui dément chaque ligne, chaque trait de plume, c'est avec des millions de sesterces qui permettent d'écrire fort tranquillement quelques phrases bien tournées, mais sèches, mais froides. Pour trouver l'éloquence au service de la pauvreté, pour rencontrer, en dehors du peuple Juif et de ses divines Écritures, le premier sermon de charité, je suis obligé de recourir à l'Évangile. Là, je le trouve dans ce fameux 25<sup>e</sup> chapitre de saint Mathieu, où le Christ, sous la forme d'un drame saisissant de vie et d'énergie, met le riche en face du pauvre et Dieu entre les deux, Dieu qui châtie les duretés de l'un, qui venge les souff-

frances de l'autre, qui déclare fait à lui ce qui aura été fait au moindre d'entre les hommes. C'est là, dans ces pages émouvantes, dans ce colloque sublime entre Dieu, le riche et le pauvre, que l'éloquence a puisé des accents inconnus, un pathétique nouveau ; c'est de là que Chrysostome et Basile ont transporté dans leurs homélies sur l'aumône, sur l'usage des richesses, ces tons qui émeuvent, ces mouvements qui entraînent. Ce jour-là, des voies non frayées s'ouvraient à la parole, un champ magnifique se déroulait à l'éloquence ; la charité avait trouvé sa tribune, et le pauvre son orateur.

Après cela, Messieurs, ai-je besoin de dire que Vincent de Paul lui aussi, puisant à cette source féconde, a été par excellence l'orateur du pauvre, que nul mieux que lui n'a su, en plaidant la cause de la misère, trouver le chemin du cœur. Vous le savez aussi bien que moi, et je m'en félicite, je suis bien aise que ces grandes et belles choses qui intéressent l'humanité, qui honorent l'Église, soient connues de tous et qu'on ne puisse plus y toucher sans s'exposer à des redites, sans se condamner au lieu commun. Non pas qu'il nous reste de lui un discours entier, fait d'après les règles, qui nous permette d'apprécier, dans tout son développement, ce don du pathétique qu'il possédait à un si haut degré. Non, mais je le vois, je le saisis qui éclate partout, qui se révèle pour ainsi dire à chaque mot. Soit qu'il converse avec les siens, soit qu'il parle en public, dès qu'il s'agit des pauvres, son ton s'anime, son cœur vient de lui-même se placer sur ses lèvres, il a des larmes dans la voix, il persuade, il entraîne, il est éloquent, parce qu'il aime comme on a rarement aimé. Rappelez-vous bien, Messieurs, que ce n'est pas une éloquence ordinaire que nous avons devant nous, ce n'est pas un talent qu'il faut surprendre dans des discours ou dans des livres. En l'y

cherchant, nous ne le trouverions pas. Ce sont des cris de l'âme qu'un sentiment vif, profond, des misères d'autrui arrache à tout instant, qui trahissent l'éloquence du cœur jusque dans une conversation. Je ne sais même si ce n'est point là que je l'aime de préférence, toute simple, toute naturelle. Ainsi en traversant Paris, pensif et préoccupé, il s'interrompra tout à coup pour dire à ceux qui l'entourent : « Je suis en peine pour notre compagnie, mais en vérité elle ne me touche point à l'égal des pauvres ; nous en serons quittes pour aller demander du pain à nos autres maisons, si elles en ont ; mais pour les pauvres, que feront-ils ? et où est-ce qu'ils pourront aller ? J'avoue que c'est là mon poids et ma douleur. On m'a dit que, dans les campagnes, les pauvres gens disent que tandis qu'ils auront des fruits, ils vivront, mais qu'après cela, ils n'auront qu'à faire leurs fosses et à s'enterrer tout vivants. O Dieu ! quelle extrémité de misères ! Et le moyen d'y remédier ! » Voilà Vincent de Paul : son âme y est à nu. Aussi, j'aime bien ce jugement de madame de Motteville dans un endroit de ses Mémoires : « Le Père Vincent, écrivait-elle, est tout d'une pièce. » C'est qu'en effet cet homme n'a jamais eu qu'une seule passion dans sa vie, celle de rendre gloire à Dieu en faisant du bien aux hommes. Le reste l'inquiétait peu. Il est vrai qu'on a voulu le faire d'un parti, et qu'est-ce qu'on ne veut pas faire, lorsqu'on a assez de temps à soi et trop d'esprit. Il y a peu de semaines, dans un recueil fort savant, à propos des carnets autographes du cardinal Mazarin, un écrivain dont j'estime infiniment le talent, s'est imaginé de mettre Vincent de Paul à la tête de ce qu'il appelle le parti des dévots ligué à celui des importants, pour éloigner le rusé ministre. Eh mon Dieu ! le bonhomme, comme l'appelait son siècle, n'était

d'aucun parti, ou plutôt son parti, selon qu'il le disait lui-même, c'était le parti de Dieu et des pauvres. La guerre traîne en longueur, le peuple est en souffrance : il suffit. Vincent de Paul se jette aux pieds de Richelieu : Monseigneur, donnez-nous la paix, ayez pitié de nous, donnez la paix à la France, et l'inflexible cardinal est attendri jusqu'aux larmes. La Fronde éclate, la cour se retire à Saint-Germain, elle songe à affamer Paris : Vincent de Paul éploré court vers la reine, lui arrache ce projet insensé, de là il vole vers Mazarin, le supplie de se jeter à la mer pour calmer la tempête, et le cardinal, un instant ébranlé, lui répond : « Eh bien, mon Père, je m'en irai, si M. Le Tellier est de votre avis. »

Tel était l'ascendant de sa parole, qu'on ne lui résistait pas ou bien on tremblait de le faire. Quand le cardinal de Retz était travaillé du mauvais génie de la conspiration, du plus loin qu'il apercevait Vincent de Paul il se cachait de lui, comme du bon ange qui venait traverser toutes ses intrigues. Vous le voyez, l'éloquence jaillissait de son cœur, sitôt qu'on y touchait par le récit de quelque souffrance ou la crainte d'un malheur. C'est qu'aussi cet homme-là trouvait le sublime sous la main. Il veut fonder la Salpêtrière, un des chefs-d'œuvre de son génie; Anne d'Autriche lui annonce qu'elle n'a plus rien à lui donner. « Et vos diamants, Madame, en a-t-on besoin, quand on est reine ? » A ce mot, les diamants tombent dans sa main. On répète avec transport les trois ou quatre mots sublimes qu'un homme de génie trouve dans sa vie; mais concevez-vous un cri plus éloquent que celui de Vincent de Paul, accourant indigné vers un homme qui mutilait un enfant trouvé, pour lui dire : Ah ! malheureux, tu m'as trompé ; de loin, je t'avais pris pour un homme ! Mais peut-être ces traits isolés ne vous suffisent-ils pas.

Vous désirez quelque grande scène, qui vous permette d'admirer dans tout l'éclat de son triomphe cette parole si simple et si puissante. Eh bien, Messieurs, dussé-je répéter pour la millième fois, ce qu'on a tant cité, ce qu'on ne citera jamais assez, je redirai ce peu de mots où se réfléchit assez bien ce mélange de force et d'onction qui est tout Vincent de Paul. Je parlais tout à l'heure des belles scènes de l'éloquence religieuse. En voici une qui, dans sa touchante simplicité, laisse loin derrière elle tout ce que l'éloquence purement humaine nous offre de plus dramatique et de plus saisissant. C'est à l'église de Saint-Lazare; l'élite de la capitale s'y trouve réunie. Il s'agit de la conservation ou de la ruine d'une des plus belles créations de Vincent de Paul, il y va du salut de ce que l'humanité a de plus malheureux et de plus intéressant, de l'enfance abandonnée par le vice qui lui a donné le jour : elle est là, entre la vie et la mort ; l'assemblée hésite, elle recule devant de nouveaux sacrifices. Alors Vincent monte en chaire, il sent, comme il disait, que le tour du bon Dieu est venu, qu'à défaut des hommes, la Providence va s'en mêler. Il parle en père qui prie, qui intercède pour ses propres enfants, il prête sa voix à cette infortune qui ne sait que bégayer ses douleurs, il les montre qui de loin tendent leurs bras vers leurs protecteurs inconnus, puis se rappelant qu'il y a des mères dans l'assemblée, il fait un dernier appel à ce sentiment maternel le plus profond qu'il y ait ici-bas, et il termine par cette péroraison où le cœur se sent sous chaque mot : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être

leurs **mères** pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils **vivront**, si vous continuez d'en prendre un charitable soin, ils mourront au contraire et périront infailliblement, si vous les abandonnez ; l'expérience ne vous permet pas d'en **douter**. » Rien de plus simple, Messieurs : il n'y a là rien d'extraordinaire, mais c'est simple comme tout ce qui vient de l'âme, simple comme l'Évangile, simple comme la parole du Christ, de cette simplicité de l'esprit qui laisse voir toute la vérité, de cette simplicité du cœur qui fait la force d'une parole. De là vient qu'à deux siècles de distance ce petit nombre de lignes possèdent encore de quoi toucher ceux qui les lisent ou ceux qui les écoutent, parce qu'on y voit plus que des mots, on sent une âme qui s'agite, qui tressaille sous elles, et l'éloquence n'est pas autre chose que l'âme mise au dehors, l'âme qui sort d'elle-même, qui va toucher une autre âme, pour lui communiquer ce qu'elle pense et lui faire partager ce qu'elle sent.

Un mot de ses lettres. Car, comme j'ai eu l'honneur de vous dire dans ma dernière leçon, après avoir étudié l'écrivain, l'orateur dans son activité publique, j'aime à le suivre dans sa vie intime, j'aime à surprendre dans cet épanchement familier de la lettre, son âme qui s'échappe à son insu, sans qu'il cherche à la retenir, j'aime à interroger cette voix d'outre-tombe, qui mieux que tout autre dit ce qu'il a été ; j'aime à trouver, dans cette révélation posthume, sur son caractère ou son génie, la vérité tout entière, ou comme on dit, la vérité vraie. Car si elle est quelque part, elle est là toute simple et toute nue. J'y tiens d'autant plus, pour ce qui



regarde saint Vincent de Paul, que c'est la seule relique littéraire que nous possédions de lui. Mais cette relique-là, si vous me permettez ce terme liturgique, est une relique insigne. Il y a laissé tout le parfum de sa belle âme. Malheureusement le reliquaire est à demi scellé. Ces lettres sont demeurées pour la plupart manuscrites, et à ce sujet je dois à la congrégation des Missions, gardienne un peu trop jalouse de ce précieux dépôt, un remerciement et un blâme. Je la remercie bien cordialement de m'avoir permis d'en prendre connaissance, mais je regrette, pour la gloire de son grand fondateur, qu'elle n'ait pas étendu ce privilège à un plus grand nombre, c'est-à-dire, à tout le monde, en livrant à la publicité ce testament de famille. C'est que Vincent de Paul est là tout entier, avec ce suprême bon sens qui peut tenir lieu de génie, quand il ne s'élève pas jusque là, avec ce coup d'œil sûr, ce regard limpide qui voit le fond de tout, cette expérience de la vie qui sait manier les âmes avec délicatesse, cette bonhomie simple et forte qui est plus que la finesse, parce qu'elle en a toute l'habileté et qu'elle en dédaigne les tours, cette franchise un peu rude qui n'épargne pas le blâme, mais qui sait l'adoucir par un si juste tempérament, que la vérité ne perd aucun de ses droits et que la charité conserve tous les siens. C'est une véritable jouissance de le suivre à travers ces pages, de le voir tenant en main tous les fils de ses vastes entreprises, et les conduisant avec une dextérité qui semble faite pour gouverner un empire. Il n'y a sans doute pas dans les lettres de saint Vincent de Paul la même élégance, le même charme d'expression que dans celles de saint François de Sales : la même nuance, qui distingue leur caractère, se reflète dans leur correspondance. Ici, c'est une nature de gentilhomme qui donne à tout [ce qu'elle

touche un air de distinction qui ne l'abandonne jamais, c'est une âme de poète qui s'épanche doucement ; là c'est une nature plus ferme, plus vigoureuse qui cache sous des formes moins délicates, une âme plus fortement trempée. De là, chez l'un une abondance toujours fleurie, chez l'autre une mâle simplicité qui ne se dément jamais. Tous deux sont la plus sublime expression de la charité chrétienne ; un trait néanmoins les différencie, et pour me servir d'une expression que Bossuet a employée pour caractériser les apôtres, je dirai qu'il y a de la mère dans le cœur de François de Sales et qu'il y a du père dans celui de Vincent de Paul. La bonté, voilà ce qui éclate à chaque ligne dans les lettres dont je parle, la bonté qui s'élève à l'éloquence, chaque fois qu'elle cherche à consoler ou qu'elle trouve à s'attendrir. J'avais dessein de faire passer sous vos yeux deux de ces fragments littéraires, mais le temps me presse, et malgré toute la peine que j'éprouve à me détacher de ce grand homme, un autre nom m'appelle, un nom moins célèbre, moins populaire, mais qui mérite à tout égard de figurer, à côté de saint Vincent de Paul, dans l'histoire de l'éloquence sacrée.

Ce nom-là, Messieurs, j'ignore si beaucoup d'entre vous le connaissent, c'est celui du modeste et pieux fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, de M. Olier. Et, si je me permets d'appeler quelques instants votre attention sur cet homme que Bossuet appelait un homme éminent, qui embau-mait encore le clergé après sa mort de l'odeur de sa sainteté, que l'assemblée du clergé de 1730 appellera, à son tour, l'ornement et la gloire insigne de l'Église de France, ce n'est pas que je veuille chercher l'éloquence, dans ce petit nombre de panégyriques manuscrits, que possède de lui le séminaire de Paris. J'y ai bien trouvé, notamment dans celui de François

de Sales, une grande élévation d'idées, des vues larges et profondes, un style noble, bien qu'un peu sec et diffus. Mais ce n'est point à ce titre que je veux le faire paraître devant vous. M. Olier a fait plus. Il a été de cette mâle génération d'hommes de la première moitié du dix-septième siècle, qui, par leur zèle infatigable pour la restauration de la discipline, ont préparé toutes les grandeurs de la deuxième moitié du siècle, qui en particulier, par cette magnifique création des séminaires, ont exercé sur l'éloquence de la chaire une influence directe en formant dans l'orateur sacré, ce qui plus que tout autre qualité fait sa force, la vertu, la sainteté.

Messieurs, déjà les anciens, et je leur en sais gré, avaient défini l'orateur en général un homme de bien qui possède le don ou l'art de la parole, et l'un d'entre eux, Pindare, faisant trêve un instant au lyrisme qui déborde dans ses vers, avait émis dans sa deuxième pythique cette sentence digne d'un sage : « la parole du fourbe ne peut être puissante sur les cœurs vertueux ; l'homme à la langue droite l'emporte dans tout gouvernement, qu'un roi commande, que la foule turbulente domine, ou que les sages veillent sur l'état. » Il n'y a de puissance en effet que dans une parole vertueuse, parce que là seulement se trouve ce ton de vérité, cet accent de conviction qui échauffe et qui pénètre. Je veux bien qu'en se couvrant du masque de la vertu, qu'en dissimulant ce qu'il y a d'odieux dans son âme, l'homme vicieux puisse être éloquent, mais, pour l'honneur de l'humanité, le vice à découvert, le vice ne l'est jamais. S'il ne va pas jusqu'au mépris, il trouve la défiance. Mais s'il en est ainsi de tout homme qui veut exercer par la parole quelque action sur ses semblables, que sera-ce de l'orateur sacré ? Organe vivant du devoir, il ne lui suffit pas de parler de la vertu en rhéteur

qui charme, en philosophe qui disserte; il a devant lui des âmes qui attendent de son zèle plus qu'un vain bruit de mots, plus qu'un étalage de science, des âmes qui demandent à sa parole, à une parole vive et chaleureuse, le courage de lutter, la force de vaincre. S'il veut leur prêter le secours qu'il leur doit, s'il veut souffler en elles l'ardeur du bien et l'horreur du vice, il faut qu'on lise dans ses traits, qu'on puisse sentir, à l'émotion de sa voix, que la vertu pour lui n'est pas une étrangère, qu'il en a fait la reine de son cœur, qu'elle est devenue la passion de sa vie. Il faut que la parole jaillisse de ses lèvres comme la flamme de son cœur, comme un écho fidèle et un prolongement de son âme; qu'empruntant à la fois à l'autorité de son caractère et à l'autorité de sa vie une force irrésistible, elle frappe l'esprit, ébranle l'imagination, remue le cœur, subjugue la volonté. Or, pour ne pas fléchir sous une pareille tâche, pour traiter avec succès ces grandes choses de Dieu et de l'âme, il ne lui suffit pas d'avoir de la droiture et de l'honnêteté. Si belle qu'elle soit, la définition des anciens est au-dessous de lui. Ministre de Dieu, interprète du devoir, athlète de la conscience, pour l'orateur sacré ce n'est pas assez d'être un homme de bien, et ce ne serait pas trop d'être un saint.

Voilà pourquoi c'est faire beaucoup pour l'éloquence de la chaire que de former, dans l'orateur sacré, ce qui prête à sa parole une force particulière, la sainteté de la vie. Or, c'est ce qu'ont fait à merveille ces hommes de foi ardente qui, au dix-septième siècle, ont dirigé l'éducation du clergé de France; c'est à quoi M. Olier a contribué plus que tout autre. Mais ce n'est pas à ce titre-là seulement qu'il mérite notre attention. Nous avons de lui, en assez grand nombre, des ouvrages de morale et de spiritualité chrétienne, où l'on trouve

sans peine des pages éloquentes. Ces ouvrages sont peu connus, et ils mériteraient de l'être beaucoup. Je citerai en particulier son Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes et ses lettres spirituelles. Le style de M. Olier, comme de toute son école, est sobre et ferme. Il manque parfois d'éclat et de couleur. De là, une certaine sécheresse qu'on expliquerait à tort par un défaut de sensibilité, parce qu'elle n'est que l'effet d'une imagination trop contenue. Là où M. Olier excelle, c'est à peindre l'union surnaturelle de l'âme avec Dieu. Alors son ton s'anime, sa diction toujours forte redouble d'énergie et prend même de la chaleur, les images se succèdent, les traits étincellent. Il déploie tout à coup une hardiesse de pinceau qui, dépassant l'idée, semble cotoyer l'erreur. Pour ce prêtre, Dieu sera comme un feu dévorant, une fournaise ardente qui engloutit l'âme, l'absorbe, l'abîme, la perd et ainsi la cache en lui. Je suis bien persuadé, Messieurs, que vous ne vous effarouchez pas de ces expressions-là. Il n'y a pas de doute qu'en y mettant beaucoup de complaisance, on ne puisse dans une phrase, fort innocente d'ailleurs, trouver la formule du panthéisme. Rien n'est plus voisin du langage de la vérité que le langage de l'erreur, car l'erreur n'est elle-même qu'un rayon brisé de la vérité. Je ne suis donc pas étonné qu'un œil trop méticuleux puisse s'alarmer en rencontrant, par-ci par-là, dans les ouvrages des grands mystiques chrétiens, ce que l'ignorance ou la mauvaise foi appellerait des vestiges de panthéisme. C'est que le panthéisme est une erreur profonde, peut-être la plus profonde de toutes, si tant est qu'il puisse y avoir de la profondeur dans une doctrine erronée. De là vient que, pour peindre le mystère de l'union surnaturelle de l'âme avec Dieu, la métaphysique chrétienne est parfois réduite à se servir de termes dont on abuserait facilement,

puisqu'il est vrai de dire que l'esprit humain peut abuser de tout. M. Olier ne recule pas devant ces audaces de langage. C'est le métaphysicien de la piété. Il en a toute la hardiesse et la pénétration. Vous me demanderez peut-être ce que des écrits de ce genre, des traités de vie spirituelle, ont pu exercer d'influence autour d'eux. Cette influence, Messieurs, je ne crains pas de le dire, elle a dû être grande et forte ; le spiritualisme ardent, à la fois enthousiaste et sévère, s'échappant non pas d'un ouvrage philosophique qui n'est qu'à la portée d'un petit nombre d'esprits, mais d'une multitude d'écrits lus, dévorés par tous, mais d'un millier de lettres adressées à des personnes de tout âge, de toute condition, ce spiritualisme élevé a dû faire circuler, dans les veines de la société, cette sève chrétienne qui retrempe les âmes et qui féconde les œuvres ; c'est à l'action forte, incessante de ces hommes de foi profonde, à l'austère gravité de leur parole, à la sagesse et à la fermeté de leur direction, qu'il faut attribuer en grande partie ce sérieux de la vie religieuse qui distingue la première moitié du dix-septième siècle, ce goût vif, ce sentiment profond des choses spirituelles, qui en font une époque de mâles vertus et de grands caractères. Les écrits de cette nature ne feraient-ils que réveiller dans les âmes le sens moral, le sens du divin sans lequel il n'y a dans l'homme rien de profond ni d'élevé, ne serviraient-ils qu'à faire contrepoids à ce matérialisme théorique et pratique, qui tend perpétuellement à entraîner l'humanité au-dessous d'elle-même, à rabaisser les caractères, à énerver les volontés, à refroidir et à glacer les cœurs, à dessécher toute fleur du sentiment, à éteindre en un mot toute poésie de l'âme, qu'il faudrait encore signaler leur apparition comme une des plus fécondes pour la littérature d'un siècle ou d'un pays. O: par

l'élévation constante des idées, par la vigueur habituelle de l'expression, les ouvrages spirituels de M. Olier méritent de prendre place parmi les meilleurs du genre ; c'était une raison pour ne pas les oublier tout à fait, dans l'histoire que nous faisons, vous et moi, des monuments de l'éloquence religieuse au dix-septième siècle.

Messieurs, j'ai renfermé à dessein, dans un seul et même cadre, ces deux belles figures que je ne me lasse pas d'admirer. Il y a, dans la physionomie calme et sereine de ces deux hommes, un mélange de force et de bonté qui charme et qui subjugué. Unis entre eux par les liens d'une amitié profonde, ils ont travaillé de concert à la grandeur morale de leur siècle. Leur génie, ou plutôt leur sainteté, s'est survécu dans leurs œuvres, dans des œuvres qui parlent d'eux plus éloquemment que leurs écrits. L'un, comme l'a dit Fénelon, a laissé derrière lui ces sources de grâce qu'il avait ouvertes pour le sacerdoce, cette discipline féconde qui a valu au clergé de France les suffrages du monde entier. L'autre a su accomplir une mission plus vaste encore. Après une époque de haines ardentes, de luttes fratricides, cet homme est apparu, comme un ange de paix, pour calmer les colères, pour rallier tous les cœurs sur un terrain commun, celui du moins qui ne nous divise pas, le terrain de la charité. Il a été, permettez-moi ce mot qui exprime toute ma pensée, il a été au dix-septième siècle le Thomas d'Aquin de la charité. Lui aussi, il a légué au monde chrétien sa somme, une somme magnifique, la somme de ses œuvres. Il a recueilli dans son âme tout ce que le christianisme avait su, dans le cours des âges, trouver d'inspiration au service de la misère et de la pauvreté, et complétant cet héritage du passé par des vues plus larges, l'enrichissant de conceptions neuves, il a trans-

mis **aux siècles futurs** cette merveilleuse organisation de la charité, que l'Église catholique a le droit de compter au nombre de ses plus belles gloires dans les temps modernes. Voilà, **Messieurs**, quelle a été la mission providentielle de ce grand **homme** : cette mission, il l'a fidèlement accomplie, à tel point **qu'à deux siècles de lui**, malgré toutes nos découvertes **et toutes nos inventions**, nous sommes encore réduits à l'imitation de ses œuvres ; et chaque fois qu'autour de nous le **dévouement** cherche à se produire sous une forme nouvelle, **chaque fois** que l'esprit chrétien inspiré par la foi se traduit **en sacrifices généreux**, pour peu que l'on creuse à la source **de ces grandes et belles choses**, on y découvre quelque **trace**, quelque souvenir de cet homme, on y trouve à côté **du doigt de Dieu**, qui met tout en mouvement, la main et le cœur de **Vincent de Paul**.

---



## NEUVIÈME LEÇON

### LE CARDINAL DUPERRON

La plus belle période du dix-septième siècle est-elle antérieure au règne de Louis XIV ? — Les luttes de controverse succédant aux guerres de religion. — Le cardinal Duperron, évêque d'Evreux, et Du Plessis Mornay, le pape des huguenots, à la conférence de Fontainebleau. — Caractère de Duperron, ses études de jeunesse, son style, sa méthode de polémique. — Éloge de Ronsard ; conférences à la cour. — Duperron et Fénelon, à propos des atomes. — *Le Traité de l'Eucharistie*, et la réplique à la *Réponse du roi de la Grande-Bretagne*. — Quelles qualités doit avoir un livre d'érudition ? — Contrastes entre l'évêque d'Evreux et l'évêque de Meaux. — Duperron aux États généraux de 1614 : le serment de fidélité au roi. — Le cardinal de Bérulle, ses premiers ouvrages : *bref discours de l'abnégation intérieure*, le traité des *Energumènes* et les *Discours de controverse*. — Bérulle est moins dialecticien et plus orateur que Duperron. — Un argument contre le protestantisme. — Le Carmel et les vraies héroïnes du dix-septième siècle.

Messieurs,

Avec saint Vincent de Paul et M. Olier, nous touchons presque à Bossuet. Mais avant de franchir la première moitié du dix-septième siècle, je vous demanderai la permission de revenir sur mes pas pour m'arrêter à trois écrivains, trois orateurs que nous ne pourrions passer sous silence, sans laisser de graves lacunes dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Vous trouvez peut-être que je vous retiens un peu longtemps sur le seuil de cette grande époque de littérature religieuse. Si telle était votre pensée, je vous avouerais qu'avec la meil-

leur **volonté** du monde, je ne puis me sentir coupable. C'est **sans doute** une tâche souvent pénible, parfois ingrate, de **débrouiller** les origines toujours quelque peu confusés d'un genre **quelconque**. Mais le travail en vaut la peine. La **jouissance** **que** procure le résultat rachète l'ennui des recherches. Il y a **d'ailleurs**, dans la plupart des hommes de cet âge de **préparation** qui comprend les dernières années du règne de Henri **IV**, la régence de Marie de Médicis, le règne de Louis **XIII** et la régence d'Anne d'Autriche, il y a dans leurs caractères et dans leurs écrits un naturel, une simplicité, une **force** qui fait que, malgré soi, on s'attache aux moindres vestiges de leur génie; il y a, dans ces grandes physionomies, des **lignes** si droites et si sévères, des traits si bien accentués, une **expression** si franche, si à découvert, un air de majesté si **imposant**, et, si je ne craignais d'aller trop loin, un cachet d'**héroïsme** si bien marqué, qu'on ne se lasse pas de les **contempler**. Je n'oserais pas dire assurément que la plus belle **partie** du dix-septième siècle soit antérieure au règne de Louis **XIV**; je ne puis partager à ce sujet l'avis qu'un juge, **d'ailleurs** fort compétent, vient d'émettre dans l'histoire d'une femme **célèbre**: je ne trouve pas, comme lui, qu'à mesure qu'on s'**éloigne** de cette première moitié du siècle, la noblesse se **substitue** à la grandeur et que la dignité remplace la force; je ne puis oublier que le premier sermon de Bossuet **ne date** que de **1652**, que ce grand homme remplit de ses chefs-d'œuvre tout le règne de Louis XIV, que Bourdaloue ne fournit sa forte carrière que de **1670** à **1693**; et s'il m'était permis de faire une petite excursion sur un terrain qui n'est pas le mien, bien que le *Cid* ait paru en **1636** et le *Discours de la Méthode* en **1637**, les *Provinciales* ne font leur apparition qu'en **1656**, La Fontaine et Molière ne déploient leur

verve originale que sous les yeux du grand roi, et pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la scène française et peut-être de la scène de tous les pays, *Athalie*, ne clot ces éblouissantes merveilles qu'en 1691. M. Royer Collard disait à la tribune : Je ne connais rien de plus méprisable qu'un fait. Cela se peut. Mais en dépit de tous les doctrinaires politiques ou littéraires, les faits comme les dates subsistent avec leur proverbiale brutalité. Non, le sens commun ne me permet pas de prendre pour le plein midi le jour qui monte par degrés, l'impartialité m'empêche de voir le terme, le point d'arrivée, là où je ne trouve qu'un acheminement glorieux sans doute, mais lent et graduel. Cela n'empêche que les hommes qui ont ouvert la voie, frayé la carrière, ne méritent toute notre admiration par la hardiesse de leur coup d'œil, par leur force créatrice ; et pour me renfermer exclusivement dans mon domaine, les trois hommes dont je vais parler ont certainement annoncé dans leurs écrits, préparé par leurs travaux, tout ce qui s'est fait après eux dans l'éloquence sacrée d'original et d'élevé.

Le premier de ces trois écrivains appartient au seizième siècle par son éducation, et au dix-septième par la date de ses meilleurs ouvrages. Ses énormes in-folios, il faut bien le dire, dorment dans la poussière au fond des bibliothèques : ce n'est pas une raison pour ne pas les tirer de leur sommeil, du moins pour quelques instants. Ils le méritent à tous les titres. Car si jamais écrivain a su porter dans la controverse une dialectique vive, lumineuse, pressante, et ce que les anciens appelaient l'éloquence des choses, *eloquentiam rerum*, c'est bien cet athlète vigoureux dont la vie entière n'a été qu'un enchaînement de luttes doctrinales, que Bossuet n'a pas craint d'appeler, dans son panégyrique de saint Fran-

çois de Sales, un rare et admirable génie dont les ouvrages presque divins sont le plus ferme rempart de l'Église contre les hérétiques modernes, le cardinal Duperron.

Messieurs, nous vivons à une époque où l'on ne se passionne guère pour la controverse religieuse. Faut-il s'en plaindre? Faut-il s'en louer? Est-ce progrès? Est-ce décadence? Doit-on y voir une preuve de modération ou un signe de faiblesse? Je ne décide pas, je constate. Tout ce que je sais, c'est qu'au dix-septième siècle il n'en était pas ainsi. Ces grands problèmes, qui alors tenaient les esprits en suspens, y étaient agités, remués, résolus dans un sens ou dans un autre, on les abordait avec ardeur; tout le monde s'en occupait, l'intérêt était partout, l'indifférence nulle part. Tout à l'heure, Messieurs, je disais : je ne décide pas. J'ai mal dit, car si je ne décidais pas, vous décideriez pour moi, et je dois vous devancer du moins par la parole. Oui, suivant le mot d'un éloquent écrivain, le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige ou qui dédaigne la vérité. Depuis le jour, et ce jour a été le premier jour du monde, depuis le jour où l'erreur s'est dressée en face de la vérité, la lutte s'est ouverte au sein de l'humanité. Cette lutte, elle prend divers noms, elle change de théâtres, les siècles peuvent la modifier, ils ne sauraient l'éteindre. Sous une forme ou sous une autre elle reparait sans cesse, elle est inévitable, elle est fatale. Ah! n'espérez pas, quand des divergences profondes éclatent parmi les hommes, quand des religions rivales s'élèvent côte à côte pour se disputer la souveraineté des âmes, n'espérez pas qu'à force d'indifférence vous parviendrez jamais à assoupir la discussion, à faire le vide ou le silence autour de ces grandes questions où il y va de l'âme, où il y va de la vie, où il y va de

plus que de la vie. Non, malgré tout et en dépit de tout, la lutte se rouvrira tôt ou tard, grande et forte : il n'y a d'issue possible que, lorsqu'accablée sous le poids de son impuissance, l'erreur disparaît tout entière dans le triomphe de la vérité. Jusque-là, c'est le combat, c'est la lutte. Cette lutte, Messieurs, elle est un droit pour chacun, elle est un devoir pour tous ; et s'il m'était permis de m'approprier des paroles prononcées dans une autre enceinte, des paroles tombées de bien haut et devenues célèbres, je dirais à mon tour que, dans ce grand duel des temps modernes, dans ce duel à mort entre le catholicisme et le protestantisme, entre l'autorité qui cherche à protéger la liberté contre elle-même, et la liberté qui n'admet aucun frein, de la part de quiconque peut faire peser dans la balance sa plume ou sa parole, l'indifférence est un mauvais calcul et le silence une erreur.

Et voilà ce que comprenait le dix-septième siècle. La controverse religieuse était l'une des grandes préoccupations de la vie publique. Aux guerres de religion, qui si longtemps avaient ensanglanté la France, succédaient de toutes parts les luttes pacifiques de la parole, et dans ce combat de tous les jours, la plume des docteurs avait remplacé l'épée des Guise et des Coligny. Mais bien que se déployant sur une autre arène, plus digne à la fois de la vérité et de l'esprit chrétien, l'ardeur au fond était restée la même. On s'y prenait corps à corps avec tout l'acharnement d'une conviction passionnée. Sans entrer dans le fond du débat, ce qui n'est pas de mon ressort, il me suffira de vous faire observer, que l'éloquence religieuse a dû trouver son profit dans ces joutes de la parole, dans ces tournois théologiques. Pour vous donner une idée de ces scènes d'éloquence polémique si fréquentes à cette époque, je vous prierai, Messieurs, de me suivre un instant au château de

Fontainebleau. Nous voici dans la salle des Conseils, le 4 du mois de mai 1600. Henri IV prend place au haut d'une table, autour de laquelle se rangent les seigneurs de sa cour tant protestants que catholiques. Le roi n'entend pas s'ériger en juge de la doctrine. Il a grand soin d'en avertir le public, et dans ce public se trouvent Sully et le président de Thou. A sa droite et à sa gauche sont les deux combattants. C'est d'une part Duperron, alors évêque d'Évreux, de l'autre Du Plessis Mornay, l'athlète, ou comme l'on disait alors, le pape des calvinistes. Les débats s'ouvrent. Duperron s'est offert à ne montrer rien moins que cinq cents allégations fausses, dans le livre de son adversaire contre la messe. De part et d'autre on convient de se borner à dix-huit, et c'est déjà beaucoup. On argumente là-dessus, on réplique, on triplique, avec feu, mais je le constate avec plaisir, sans la moindre aigreur. S'armant de livres et de textes, les deux rivaux promènent le royal auditeur et sa docte cour à travers tout le champ de l'antiquité ecclésiastique. Henri IV trouve bien le moyen de glisser par-ci par-là une petite gasconnade. Ainsi, à un moment donné, je le vois qui se tourne vers Sully pour lui dire : « Eh bien, votre pape, il ne fait pas bonne mine ! » « Pardon, sire, lui répond Sully, il n'est jamais plus pape qu'en ce moment-ci : ne voyez-vous pas qu'il donne le chapeau rouge à M. d'Évreux ? » Mais ces apartés n'ôtent rien à la vivacité de l'action : les deux athlètes sont merveilleux de verve et d'entrain. Puis quand la discussion est épuisée sur un point, le chancelier recueille les votes du jury, non pas sur la question de doctrine, qui n'est pas de sa compétence, mais sur la vérité ou la fausseté des citations ; et je dois le dire, après avoir parcouru bien attentivement les actes de la conférence, tels qu'ils furent imprimés par ordre du roi, je ne vois pas

que le scrutin ait été favorable à Du Plessis sur une seule question. Aussi après l'examen du neuvième passage, l'assemblée se sépare, Du Plessis se trouve mal dans la nuit et quitte Fontainebleau. De l'aveu de tous, sauf de son adversaire, comme hélas ! il arrive presque toujours, Duperron était vainqueur.

Telle fut, Messieurs, cette célèbre conférence de Fontainebleau, dont l'Europe entière s'entretint longtemps. Duperron s'y était révélé comme le premier controversiste de son époque. C'est qu'en effet Dieu et la nature l'avaient admirablement doué pour les luttes de la parole. Une mémoire prodigieuse lui fournissait, à l'instant même et sans le moindre effort, les ressources d'une érudition qui fait l'étonnement du calviniste Blondel. D'autre part, une facilité d'élocution peu commune servait à merveille la fidélité de ses souvenirs. Son esprit fécond en saillies savait mettre en relief chaque point de la doctrine par le tour vif et original qu'il donnait à sa pensée. Mais ce qui dominait en lui, ce qui forme comme la caractéristique de son talent, c'est la science du raisonnement. Là, Duperron n'a pas de supérieur, et il a peu de rivaux. La méthode de l'évêque d'Évreux est large et sévère. Il dédaigne la pointe, il néglige le trait fin, une armure légère ne va pas à sa taille ; s'il marche à l'ennemi, c'est en érudit pesamment armé. Il n'aime pas les petites rencontres, les demi-succès : ce qu'il lui faut, c'est la grande guerre, les engins de fort calibre, les colonnes profondes, l'attaque par masses. Je ne le vois jamais plus à l'aise, qu'en face d'une erreur savante ou qui se donne pour telle. Alors il déploie toutes ses forces ; avec cette patience qui, si elle n'est pas le génie tout entier, en est du moins l'opiniâtreté, il fouille dans le vaste champ de l'histoire, il tire de cet arsenal inépuisable, il ramasse à pleines mains tout ce qu'il

y trouve d'armes vieilles et neuves, les réunit en faisceaux, puis sortant de là avec cet appareil formidable, hérissé de textes et de syllogismes, il va droit à l'adversaire qu'il étourdit par cette charge accablante, le terrasse, le foudroie. Même alors, quand l'erreur recule et que l'objection est à terre, cet intraitable logicien ne lui laisse pas quartier; il ne l'admet à merci qu'après avoir épuisé contre elle, avec son dernier argument, sa dernière citation, et comme si ce n'était pas assez pour lui de vaincre, s'il ne pouvait triompher sans retour, pour l'empêcher à jamais de se redresser sous lui, il tient presque toujours en réserve quelque argument qui porte pièce, ou un résumé qui, ajoutant à la force des détails par le poids de l'ensemble, ne laisse à l'ennemi d'autre alternative que de fuir le combat ou d'avouer sa défaite.

Voilà Duperron. Du reste, homme doux et sans fiel, dit le cardinal Richelieu dans un endroit de ses Mémoires, il était assez difficile de le mettre en train de parler, mais une fois échauffé par la controverse, il ne pouvait être épuisé ni se taire. Et, Messieurs, ce n'était point là pour lui un jeu d'esprit ou un tour de force. Il y avait dans tout cela plus qu'une leçon d'escrime, qu'un vain exercice de gymnastique intellectuelle. Au bout de ces luttes il y avait des âmes à convertir, et l'évêque d'Évreux en convertissait beaucoup. Il était homme à en ramener dix-sept d'un coup de filet. Quand je dis d'un coup de filet, je dis trop peu; car ce ne fut rien moins qu'une argumentation de trois jours. Aussi chacun de ses écrits est-il marqué d'une conviction profonde. On sent l'homme qui a connu l'erreur et qui se venge sur elle un peu rudement d'une captivité trop longue. Car Duperron n'était pas né catholique, il l'était devenu grâce à saint



Augustin et à saint Thomas. Dans sa première jeunesse, il s'était plongé avec ardeur dans l'étude de l'antiquité. Les auteurs profanes, et surtout les poètes, avaient fait l'objet de ses plus chères délices. Il nous en a laissé le souvenir dans la traduction de plusieurs fragments de Cicéron et d'Aristote, ainsi que dans la paraphrase en vers du premier livre de l'Énéide. Car vous serez peut-être étonnés d'apprendre que ce rude dialecticien a été un poète assez remarquable ; qu'après avoir été l'occupation de sa jeunesse, la poésie est restée le divertissement de sa vie. C'est une preuve nouvelle que l'esprit géométrique n'exclut pas toujours le souffle puissant, ou comme disait Duperron, cette agitation divine qui fait le poète. Je ne m'occuperai pas de ce recueil de poésies, tant sacrées que profanes, qui ne manquent certainement ni de feu ni d'élévation, et où l'on trouve, comme dans l'élégie sur la mort de Marie Stuart, au milieu de strophes bien tournées, des vers heureux. L'avenir de Duperron était ailleurs. A l'âge de dix-sept ans, il étonne Henri III et la cour par une séance scientifique où brillent déjà la vivacité de ses répliques et l'à-propos de ses saillies. A deux années de là, je le trouve à Paris, encore laïque et l'épée au côté ; je le trouve installé en chaire, dans la grande salle des Augustins, et conviant l'univers entier à disputer avec lui sur la philosophie et les mathématiques. C'est là, au milieu de cette ardeur un peu fiévreuse, que la vérité le surprend. Il lui portait une âme droite et sincère : la victoire était facile. Un des premiers actes qui suivit son abjuration fut l'oraison funèbre de Ronsard.

Cette oraison funèbre, où plutôt cet éloge historique de Ronsard n'est pas un chef-d'œuvre, pas plus que l'oraison funèbre de Marie Stuart, qu'il a prononcée peu de temps après.

Il faut avouer pourtant qu'elle eut un grand succès. Perrault nous apprend, dans sa *Vie des hommes célèbres*, que la chapelle de Boncour était si pleine ce jour-là, que Duperron ne put y entrer, et, qu'ainsi obligé de parler dans la cour, de dessus le perron, il parvint néanmoins à se faire entendre de tout le monde, même des personnes perchées sur les toits avoisinants. Mais son discours n'en reste pas moins sujet à la critique. J'ai déjà eu l'occasion de signaler les divers défauts qui alors déparaient ce genre d'éloquence. Duperron n'y échappe qu'à demi. Vous devineriez l'époque, rien qu'à entendre cette antithèse soutenue, qui porte tout entière sur un défaut d'organe dans le poète : « Bienheureux échange de l'ouïe corporelle à l'ouïe spirituelle! Bienheureux échange du bruit et du tumulte populaire à l'intelligence de la musique et de l'harmonie des cieux, à la connaissance des accords et de la composition de l'âme! Bienheureux sourd qui a donné des oreilles aux Français pour entendre les oracles et les mystères de la poésie !... » J'abrège, Messieurs, pour ne pas vous fatiguer. Ce dernier trait vous dit assez quelle haute admiration l'orateur professait pour Ronsard. En cela, il n'était que l'écho de la plupart de ses contemporains. Aujourd'hui que la justice peut se faire, sans trop de peine, pour les hommes et leurs œuvres, la critique littéraire n'accepte ni les éloges pompeux que décernait à Ronsard le goût peu sûr de son époque, ni le blâme trop sévère qu'a jeté sur lui l'humeur satyrique de Boileau. Et puis, Messieurs, dans ces titres d'Homère Gaulois, d'oracle de la poésie française, il faut faire la part de l'amitié qui a toujours pour Oreste les yeux de Pylade, et du panégyrique qui tend naturellement à enfler le mérite. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'orateur loue le poète du côté qui, précisément, lui a le plus valu nos sévérités. A ses

yeux, Ronsard a bien mérité des lettres françaises, en se dégageant de l'entrave des littératures anciennes, « des dépouilles desquelles notre langue, dit-il, n'avait pas encore triomphé. » Mais ce sont là des détails qui, pour moi, ne peuvent être que de moindre importance. Je voudrais pouvoir réunir quelques morceaux saillants qui révèlent le talent oratoire de Duperron. Mais le temps me presse. Voici du moins un mouvement d'éloquente sensibilité, qui peut tenir lieu de citations plus multipliées : « Ronsard est d'écédé si à propos pour lui, que nous devons plutôt dire que Dieu lui a donné la mort, que non pas prononcer qu'il lui a ôté la vie. Il n'a pas vu de ses yeux les guerres civiles et domestiques, allumées en ce royaume pour la neuvième fois, et tout ce lamentable état qui achève de se ruiner par les prétextes et les contentions de la religion. Il n'a pas vu nos terres envahies par l'étranger, il n'a pas assisté au sac et aux funérailles de la patrie, etc. » On sent là, Messieurs, sous chacune de ces paroles, une âme qui s'échauffe, qui s'émeut sous l'empire des deux sentiments les plus capables d'enflammer l'éloquence, le patriotisme et la religion.

Je puis, sans flatterie, dire plus de bien des discours, moitié théologiques, moitié philosophiques, que Duperron prononça devant la cour, peu de temps après. Ce sont, il est vrai, moins des discours proprement dits que des leçons ou des conférences religieuses remplies d'une doctrine saine et forte. Mais, au milieu de cette abondance d'idées qui nourrit l'éloquence, il y règne une certaine chaleur d'imagination qui à son tour anime le raisonnement. La paraphrase du psaume *Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis*, est une des productions les plus remarquables qui aient précédé les grands chefs-d'œuvre de l'éloquence religieuse au dix-septième siècle.

J'ignore, Messieurs, si Fénelon avait ce discours sous les yeux quand il écrivait quelques-unes des belles pages de son *Traité de l'Existence de Dieu*. Toujours est-il que le rapport est frappant. Ce sont, de part et d'autres, les mêmes idées rendues à peu près dans les mêmes termes et à l'aide des mêmes images. Vous en jugerez par le fragment que je détache du corps même du discours, et qui vous rappellera sans nul doute le raisonnement de Fénelon contre les adversaires de la Providence : « Supposez donc que nous prenions en grande quantité des lettres qui soient ou d'or ou d'argent, ou de quelque autre métal, comme sont les caractères d'imprimerie dont on fait les livres, et que nous les jetions toutes à la fois en confusion et en désordre, pour essayer ce que pourra la rencontre fortuite de ces figures ; quand on viendra à considérer leur suite et leur disposition, pensez-vous qu'elles tombent jamais si à propos, que, lorsque nous voudrons les assembler les unes avec les autres, nous y trouverons un livre composé comme *l'Iliade* ou *l'Odyssée* d'Homère ou les œuvres de quelque autre auteur ? Quant à moi, je n'estime pas qu'il y ait au monde un homme si dépourvu de jugement, qui veuille donner la gloire à la fortune d'en avoir pu mettre ensemble la moindre ligne ou le moindre vers... Et toutefois, vous voyez qu'ils ne font pas difficulté de dire, que la rencontre des éléments et la confusion de la matière produit cette face de l'univers, telle que nous la voyons, en laquelle les parties sont, sans comparaison, mieux ordonnées et disposées avec plus de providence et de considération, que ne sont ni les lettres, ni les syllabes, ni les diction dans *l'Iliade* ou dans *l'Odyssée* d'Homère... »

Je pourrais, Messieurs, prolonger à loisir ce rapprochement, car Duperron reproduit sous toutes les formes cet argument, de tous le plus susceptible d'être embelli par les

charmes de l'élocution ; et bien qu'il ne porte pas dans les descriptions de la nature cette sensibilité rare et exquise qui distingue l'archevêque de Cambrai, il n'en trouve pas moins, dans les ressources d'une imagination forte et brillante, cette variété de couleurs qui relève l'idée, en prêtant au raisonnement la forme et presque l'attrait d'une peinture.

A partir de ce moment, nous le voyons mêlé à tous les événements de son époque. Aux États de Blois en 1588, il prête à Henri III le secours de son éloquence, en rédigeant la harangue royale. Bien qu'étranger au parti de la Ligue, il contribue plus que tout autre au triomphe de la religion, en préparant par ses entretiens la conversion d'Henri IV. Aussi, lors de ce grand acte qui réconcilia la France avec la dynastie, nous le rencontrons à Saint-Denis à côté de son royal converti. Négociateur habile autant que controversiste zélé, il obtient de Clément VIII l'absolution du prince. L'évêché d'Évreux fut la récompense de ses services. C'est de ce temps-là que datent la plupart de ses sermons.

Ce n'est pas, Messieurs, dans les sermons de l'évêque d'Évreux pas plus que dans ses oraisons funèbres, que je chercherai la véritable mesure de son talent. Presque tous portent quelques traces de mauvais goût. Les citations profanes y abondent. Et d'ailleurs, sans qu'il y prenne garde, chacun de ses discours tourne à la controverse. Evidemment cet homme était né pour la lutte : avant d'être pour lui un devoir, elle était devenue un besoin de sa vie. La vérité entre ses mains est moins une source d'instruction qu'une arme contre l'erreur. De là vient que les discours, où sa verve étincelle davantage, sont les conférences de Saint-Merry, qui roulent à peu près toutes sur des points controversés entre les catholiques et les protestants. Mais là encore l'évêque

d'Évreux n'est pas au large. Le cadre étroit d'un sermon ne lui permet pas de déployer toutes ses ressources. C'est donc ailleurs qu'il faut le trouver, dans les deux principaux monuments qu'il nous a légués, son *Traité de l'Eucharistie* et sa réplique à la *Réponse du roi de la Grande-Bretagne*, Jacques I, qui, roi plus que médiocre, passait sa vie à ferrailer avec tous les théologiens du continent. Duperron y est tout entier, c'est en quelque sorte le testament de sa vie.

Messieurs, je ne connais rien de plus difficile que de traiter avec art un sujet d'érudition. Après les ouvrages de génie, devant lesquels tout s'efface, il n'en est point à mon avis qui méritent plus d'estime que ces œuvres laborieuses, qui font revivre tout un passé oublié ou méconnu. En toute chose, vous le savez, le mérite est en raison de la difficulté. Or, plus que tout autre écrivain, l'érudit lutte contre des obstacles sans nombre. D'abord, par elle-même, l'érudition fatigue : elle exige, pour être suivie jusqu'au bout, une contention d'esprit dont peu d'hommes sont capables. Puis cette abondance de citations, qui après tout fait sa force, ne peut manquer d'y répandre une certaine sécheresse. Et enfin, pour surcroît de difficulté, cette recherche minutieuse du détail dont elle ne peut se passer, ne fait que prolonger la monotonie d'une analyse trop sévère pour être attrayante, trop fine pour qu'on puisse la saisir sans beaucoup d'efforts. Vous concevez par là ce qu'il faut de talent, ce qu'il en coûte de soins pour faire d'un ouvrage d'érudition une œuvre d'art. Non pas que ce soit chose impossible à atteindre. La Bruyère l'a fort bien dit : l'éloquence peut se trouver dans tout genre d'écrire. On peut intéresser avec une inscription funéraire, on peut charmer l'esprit en détarrant un palimpseste. Le tout c'est d'y mettre la

forme, la forme qui seule fait pardonner, aux yeux du grand nombre, la sévérité du fond, et sans laquelle un livre, tout solide qu'il est, tombe dans l'oubli ou sort du commerce comme une monnaie qui n'a plus cours. Pour se faire lire et accepter, il faut que l'érudit rachète par infiniment d'art ce que la matière par elle-même lui enlève de charme et d'intérêt. Il faut qu'il sache grouper les faits, classer les textes, échelonner les preuves, de telle sorte que par une gradation habile et soutenue, l'esprit, se dissimulant à lui-même ses propres efforts, avance toujours plus envieux de ce qui va suivre que fatigué par ce qui précède. Ce n'est pas tout. Voulez-vous qu'un ouvrage d'érudition trouve un accès facile auprès du public ? Sans doute, et avant tout, soyez clair et méthodique ; sinon, je ferme le livre, et à peu d'exceptions près tout le monde fera comme moi. Mais de plus sachez varier le ton ; sans rien ôter au fait, encadrez-le dans l'idée, prêtez des muscles et des nerfs à ce corps de citations qui de soi est sec et décharné ; au calme de l'analyse faites succéder à propos la vivacité du critique qu'anime la conviction, ne craignez pas au besoin de quitter la plume pour prendre le pinceau et, par des couleurs habilement ménagées, retenez sous le charme du tableau l'attention qui vous échappe, et que vos textes ne parviennent plus à commander. L'érudition n'exclut rien de tout cela. Voyez l'histoire des variations de Bossuet. J'anticipe un moment, mais vous me le permettrez, Messieurs ; pour comparer ce qui est moins achevé, il faut aller droit à ce qui est parfait. C'est à coup sûr une œuvre de grande érudition, et si je ne savais que Bossuet a profité de ses loisirs de Metz pour étudier à fond toutes les opinions du protestantisme, je partagerais à ce sujet l'étonnement de Chateaubriand. Mais, en même temps,

que d'art dans cette œuvre de patience ! Rien de plus aride par soi que cette discussion de tous les symboles, de toutes les confessions protestantes ; mais comme Bossuet sait porter la vie au milieu de ces formules, où la subtilité le dispute à la confusion ! Comme tout s'anime sous sa main, s'illumine, se colore ! Ce n'est plus de la controverse ; c'est un drame plein de mouvement et de vie, où, à travers mille incidents qui se déroulent, chaque acteur paraît, joue son rôle devant Dieu et devant l'histoire, et puis quitte la scène emportant avec lui, comme un trait qui lui reste, le jugement de l'auteur. Avec cela, quelle variété de tons ! quelle gradation d'intérêt ! Tantôt l'histoire se joue à travers le dogme, tantôt la réflexion vient rompre l'uniformité du récit ; ici le texte suspend la critique, là le raisonnement coupe la citation. Plus loin, c'est le portrait qui surgit tout à coup, pour ramasser dans les traits d'une figure tout le secret d'une vie. Ou l'art n'est rien, ou c'est bien là le comble de l'art, c'est presque l'idéal. Eh bien, Messieurs, dirai-je que Duperron possède cet art-là ? Non. Il est érudit à la façon du seizième siècle, c'est-à-dire, prodigieusement, trop, non pas trop pour la vérité, on ne l'est jamais assez, mais trop pour le public. De là vient qu'on ne le lit plus guère ; c'est beaucoup de notre faute, un peu de la sienne propre. Figurez-vous une chaîne immense tendue au milieu des âges, à laquelle il ne manque pas un anneau, ou bien pour me servir d'une image qu'employaient les ministres calvinistes pour dépeindre la manière de Duperron, une pile énorme de distinctions entassées l'une sur l'autre ; c'est écrasant d'érudition, c'est fatigant de monotonie. Non pas que le célèbre cardinal n'eût pu, s'il avait voulu, trouver dans la fertilité de son esprit de quoi varier le ton, de quoi dissiper l'ennui d'une argumen-



tation trop sèche. Je ne citerai, pour le prouver, que ce charmant début de sa réplique à Jacques I, qui n'est rien moins qu'un gros livre :

« Sire, quand le philosophe Favorinus disputait contre l'empereur Adrien, et que ses auditeurs s'étonnaient et lui reprochaient de se laisser vaincre par l'empereur, il leur répondait : comment ne céderai-je pas à un homme qui a vingt légions ? Ainsi, s'il n'était question en cette œuvre que de la philosophie humaine et des lettres séculières, il me serait aisé de demeurer dans les mêmes bornes que Favorinus, et m'abstenir de contester avec sa Majesté. Mais puisqu'il se traite ici de l'intérêt de celui qui a, non des légions d'hommes, mais des légions d'anges, qui porte pour titre le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et duquel le sérénissime roi fait profession de tenir en fief la vie et ses couronnes, c'est-à-dire de la cause de Jésus-Christ et de son royaume, qui est l'Église, je me promets de la bonté de sa Majesté qu'elle ne trouvera pas mauvais, où besoin sera, que je lui résiste, avec toute la respectueuse liberté que me donnent les lois de la dispute. »

Certes voilà qui est gracieux. Mais cela dit, Duperron fait trêve d'esprit, dit adieu à l'imagination, s'enfonce dans les textes et n'en sort plus.

Je n'ajouterai qu'un mot, sur ce que je puis appeler le triomphe oratoire du cardinal Duperron. Pour vous y faire assister, j'ai besoin de vous ramener aux États-généraux de 1614, où déjà nous ont conduits les sermons de Pierre Camus, évêque de Belley. Et ne vous étonnez pas que l'éloquence religieuse nous rappelle derechef au milieu des trois ordres. Ce jour-là, le Tiers-État était en veine de controverse théologique. Échauffés par un zèle aveugle pour la royauté, ses

orateurs cherchaient à ériger en maxime d'État qu'en nul cas les sujets ne peuvent être déliés du serment de fidélité qu'ils doivent à leur prince. Maxime fausse par sa généralité qui, sous prétexte d'affranchir l'autorité royale, enlève aux peuples tout recours contre la tyrannie, ou ne leur laisse en main d'autre arme que l'insurrection. Plus sage et surtout plus ferme qu'il ne le sera en 1682, le clergé de France sentit le venin de cette proposition. Il la combattit avec force par l'organe de Duperron, alors archevêque de Sens et grand aumônier de France. Le discours que le cardinal prononça en cette circonstance est un modèle de discussion nette, solide et parfois éloquente. L'orateur conjure le Tiers-État de ne pas aggraver les périls du moment par une déclaration aussi dangereuse qu'inopportune. Déployant, comme de coutume, toutes les ressources de l'érudition, il montre avec évidence que ce ne peut être là tout au plus qu'une opinion qui, en dehors de la France, n'a jamais rencontré dans le monde catholique que de rares partisans. Il dépeint avec feu l'Angleterre conduite au schisme, en décrétant avec une complaisance servile l'indépendance absolue de la couronne. Une telle perspective indigné son patriotisme, effraie sa religion. Du reste, son sentiment ne saurait être suspect en cette matière : conseiller d'Henri IV, serviteur fidèle de la royauté dans les mauvais jours qui s'étaient levés pour elle, il la veut grande et libre, mais il repousse en son nom une maxime qui ne peut que l'affaiblir en exagérant sa force. Voilà dans ses traits principaux cette argumentation vive, lumineuse, à laquelle le Tiers-État ne résista point. On croirait entendre parfois un écho anticipé du sermon de Bossuet sur l'unité de l'Église. Mais, plus heureux que ce grand homme, Duperron conjura

l'orage, il fit rentrer pour un demi siècle, dans l'enceinte des écoles, ces questions qui n'en sortent jamais que pour agiter les esprits, quand elles ne les égarent pas.

Tel a été, Messieurs, cet homme que l'Église de France s'honore d'avoir eu pour organe et pour chef à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. La mort le surprit au feu de la lutte, achevant sa réponse au roi de la Grande-Bretagne. Orateur éloquent, controversiste érudit, défenseur intrépide des droits de l'Église et du Saint-Siège, pour trouver un pendant à sa grande figure, il faut s'arrêter devant le cardinal de Bérulle, et pour trouver un modèle qui le dépasse, il faut aller à Bossuet.

A la conférence de Fontainebleau, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir il y a quelques instants, Duperron s'était associé, en qualité de second, un jeune homme de vingt-cinq ans, dont la physionomie calme et expressive avait frappé tous les regards. Il fallait bien que cet extérieur modeste cachât un esprit peu ordinaire, pour que cet athlète consommé dans les luttes de la parole eût appelé près de lui un si jeune auxiliaire. Mais le choix, Messieurs, n'avait rien d'étonnant, car ce jeune homme allait être le cardinal de Bérulle.

Monsieur de Bérulle est l'intelligence la plus remarquable qui ait paru dans le clergé de France, pendant la première moitié du dix-septième siècle. Vous diriez qu'en réunissant en lui de si hautes qualités d'esprit et de style, la Providence ait voulu ébaucher Bossuet, car tout dans ses écrits annonce et prépare l'auteur des *Élévations* sur les mystères et l'historien des *Variations*.

Pierre de Bérulle naquit, en 1575, d'une famille qui appartenait aux rangs les plus élevés de la magistrature. Jeune encore il montra de bonne heure une maturité d'esprit, une

virilité de sentiments, qui fit présager à ses maîtres ses destinées futures. Voué d'abord à l'étude du droit, il laissa bientôt des matières qui ne lui offraient nul attrait, pour se livrer avec ardeur aux sciences théologiques. A l'âge de dix-huit ans, il révéla ce sens chrétien si ferme et si profond dont témoignera toute sa vie, en composant un petit écrit intitulé : *Bref discours de l'abnégation intérieure*. Un peu plus tard, un libelle sceptique, soutenu par le nom d'un médecin célèbre, lui donna lieu de faire paraître son traité des *Énergumènes*, ou, au milieu d'une sévérité de principes irréprochables, on trouve déjà des phrases telles que celle-ci, qui dénotent une vigueur de style peu ordinaire : « l'Église qui n'a point d'armes contre la force, a contre la calomnie de l'innocence en ses actions, de la vérité en ses paroles, de l'autorité en ses jugements. » Mais le premier ouvrage dans lequel le ton de l'éloquence anime vraiment sa pensée, ce sont ses *Discours de controverse*.

Sous ce rapport, du cardinal Duperron à M. de Bérulle, le progrès est réel. Moins savant peut être, moins dialecticien que l'évêque d'Évreux, il a de plus que lui ce que j'appellerai l'esprit oratoire, qui fait défaut le plus souvent aux écrivains du seizième siècle, et qui distingue éminemment ceux du dix-septième. Il fait plus que d'accumuler des preuves, il les dispose avec art, il les développe avec ampleur. Dans sa main l'érudition prend du nerf, de la couleur, parfois même s'élève à l'éloquence. Permettez-moi de vous citer comme exemple cet éloquent tableau qui ouvre le premier de ses discours. Supprimez quelques traits qui surabondent, serrez un peu la trame des idées, et vous avez sous les yeux une page des Variations ou des Avertissements aux protestants

« Messieurs, disait Bérulle aux pasteurs de l'Église réformée, il y a environ quatre vingts ans que l'Église, dans laquelle vous vivez, n'était pas au monde, que les souverains de la chrétienté n'en connaissent ni les agents, ni les assemblées, ni les synodes ; que la terre n'avait pas encore ouï sa voix, et ne savait en quelle langue elle parlait ou priait, et que le ciel, ouvert il y a plus de seize cents ans, n'avait point reçu les prémisses de ses labeurs, ni donné de couronnes à ses combats. En tous ces siècles précédents, votre état était sans peuple, sans ministres et sans noblesse, votre parti sans armée, sans finances et sans ville d'otages, votre république sans sujets, sans officiers et sans ordonnance, votre loi sans temple, sans prêche et sans aucun formulaire de service, votre troupeau sans bergerie, sans ouailles et sans pasteurs, et votre foi sans martyrs, sans confesseurs et sans fidèles... » Voilà bien sans doute, comme j'ai eu soin de vous dire, des longueurs, des répétitions qui fatiguent. Car, bien que Napoléon estimât la répétition la plus utile des figures de rhétorique, je crois en même temps qu'elle est à peu près la plus ennuyeuse de toutes. Du reste, il n'y a guère lieu de s'en étonner, dans un discours composé en 1602. Comme vous le savez, on se plaisait fort, à cette époque, dans cette accumulation de mots qui surchargent le raisonnement, sans ajouter à sa force, qui, revenant dans le même ordre, retombent en cadences uniformes. Mais, à défaut de cette sobriété d'expressions qui sait achever l'idée en quelques traits, vous avez remarqué, j'en suis sûr, dans cette entrée en matière tout ce qui révèle l'esprit oratoire : l'élévation du ton, le mouvement de l'idée et le relief de la peinture qui fait de la preuve un tableau. Ces qualités ressortent encore plus vivement, quand M. de Bérulle opposant un peu plus loin à la nouveauté de la

Réforme la perpétuité de l'Église, rappelle que, bien des siècles auparavant, elle avait réduit les savants à la simplicité, les orateurs au silence, les monarques à la soumission, les bourreaux à l'impuissance; que les tourments eux-mêmes avaient manqué à sa constance... « Elle est, dit-il, en terminant, un soleil si puissant et si élevé qu'il ne fait et ne reçoit pas d'ombres. » Ce dernier trait, Messieurs, ce trait brillant et rapide, est un de ces coups de pinceau si familiers à Bossuet, dans lesquels ce grand maître se plaît à ramasser, sur la fin d'une période, toute la vigueur de son coloris. M. de Bérulle en possède le secret. J'aurai l'occasion d'y revenir. Car je ne voudrais pas que le rapprochement que j'établis, entre ces deux hommes, pût vous paraître une idée plus ingénieuse que vraie.

Mais, avant de chercher l'éloquence dans les autres écrits de M. de Bérulle, je dois mentionner du moins la part qu'il prit à l'établissement du Carmel français. Le nom des Carmélites revient si souvent dans l'histoire de l'éloquence sacrée au dix-septième siècle, à propos des sermons de vêtue et des nombreuses stations qu'ont prêchées au milieu d'elles nos premiers orateurs, cet institut a exercé une influence si profonde sur la vie religieuse de cette époque, en ouvrant un asile à tant d'illustres repentirs, que je ne dois pas oublier que c'est en compagnie de Madame Acarie, que M. de Bérulle en jeta les fondements. Et, au sujet de cette femme célèbre dont la pieuse initiative inspira en quelque sorte toutes les grandes entreprises de M. de Bérulle, je me permettrai une réflexion. Depuis quelques années, on parle beaucoup des femmes du dix-septième siècle. Ce n'est par moi qui m'en plaindrai. Car il faut bien le dire, on ne connaît une époque à fond, qu'après avoir constaté l'influence des femmes sur la

vie publique et privée, en politique comme en littérature. Elles se mêlent à tout, il faut bien se résigner à les trouver partout. On les y a cherchées avec une rare patience, et j'ajoute qu'on a su les peindre avec un égal talent. La philosophie a bien pu y perdre quelque peu de sa gravité, mais c'est là une querelle de famille dont je ne m'occupe pas. L'art y a gagné, il en est sorti de beaux livres : cela suffit pour qu'on n'ait pas trop lieu de s'en plaindre. Mais, Messieurs, voici le doute que j'émet : sont-ce bien là réellement les héroïnes du dix-septième siècle ? Sans doute j'aime à voir, après une vie remplie d'intrigues pour lesquelles la morale n'a pas de blâme trop sévère, j'aime à voir le repentir qui, s'il ne fait pas oublier les fautes, (car l'histoire n'oublie rien), du moins les expie, les rachète par les larmes : cela peut m'instruire, me toucher même, si vous le voulez. Mais, pour offrir aux yeux de la postérité ce qu'un siècle a produit de plus grand, je regarde par dessus tout cela, j'ai besoin de m'élever plus haut, je cherche des figures plus nobles, plus pures, des vies moins traversées peut être d'incidents dramatiques, mais plus saintes et plus dévouées. Pour trouver les vrais héroïnes du dix-septième siècle, ces sublimes créatures qui ont versé autour d'elles des trésors de vertu, je cherche, à côté de Saint François de Sales, cette héroïque baronne de Chantal qui déploya dans une âme si aimante un caractère si viril ; je cherche, à côté de Saint Vincent de Paul, cette admirable institutrice des Filles de la Charité, Mademoiselle Legras, dont la vie tout entière n'a été qu'un prodige de dévouement ; je cherche, à côté du fondateur de Saint-Sulpice, de M. Olier, cette humble Marie de Gournay, dont le nom même s'est perdu dans l'oubli, (car le dien b'ordinaier s'accomplit en silence), et dont je vous

dirais des merveilles, si je rappelais tout ce que cette femme du peuple a fait pour la régénération morale de Paris ; je cherche enfin, à côté du cardinal de Bérulle, cette bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui, après avoir traversé le siècle sans faillir, est devenue comme un refuge pour toutes les âmes souffrantes, pour tous les cœurs brisés. Voilà, Messieurs, les grandes femmes du dix-septième siècle, devant lesquelles du moins tout front peut s'incliner sans rougir : angéliques figures qui mériteraient, plus que toute autre, d'une admiration fervente, d'un pinceau d'artiste, cette immortalité du souvenir que l'art doit à la beauté morale, que l'éloquence doit aux grandes vertus.

Mais j'oublie que, dans mon cours, je dois parler des hommes et non pas des femmes. Voilà pourquoi, je m'en retourne bien vite vers M. de Bérulle et ses ouvrages. Toutefois l'heure qui s'est écoulée m'oblige de renvoyer à ma prochaine leçon ce qu'il me reste à dire de lui. Vous me permettrez donc de reprendre l'étude de cet éminent écrivain, là où je l'ai laissée, et en même temps de placer en face de lui un homme, que vous vous étonnerez peut-être de voir faire une apparition dans l'histoire de l'éloquence sacrée, parce que le grand rôle qu'il a joué dans les affaires politiques a fait oublier tout le reste, mais qui n'en mérite pas moins toute notre attention, comme écrivain religieux, comme orateur, le cardinal Richelieu.

---



## DIXIÈME LEÇON

### LE CARDINAL DE BÉRULLE — LE CARDINAL RICHELIEU

*Traité des grandeurs et de la vie de Jésus.* — Bérulle, ébauche de Bossuet. — Magnifique exposé du mystère de l'Incarnation : l'humanité vient de Dieu par le Verbe, et revient à Dieu par le Verbe incarné. — La chaîne d'or rêvée par Homère et Platon. — La doctrine de Bérulle comparée à celle de saint Paul. — Le *sursum corda* de la philosophie. — Qu'est-ce que l'ordre surnaturel ? — Le style de Bérulle ; ses aphorismes et ceux de Blaise Pascal. — Elévation sur sainte Madeleine. — Lettres à Henriette de France. — Deux grandes figures : Bérulle et Bossuet. — Influence de Bérulle sur les hommes de son siècle. — Richelieu, sa politique intérieure et ses alliances étrangères. — Était-il orateur ? — Le controversiste : *Défense des principaux points de la foi catholique contre les ministres de Charenton*. — Ce que Richelieu pensait de la violence comme moyen de conversion. — Richelieu, écrivain mystique : *Traité de la Perfection chrétienne*. — La vie contemplative l'emporte-t-elle sur la vie active ?

Messieurs,

Les études que nous faisons depuis plusieurs semaines sur l'éloquence sacrée dans la première moitié du dix-septième siècle, n'ont pu manquer de vous convaincre d'un fait. C'est que, depuis saint François de Sales jusqu'à Bossuet, il y a toute une génération d'écrivains et d'orateurs sinon totalement oubliés, du moins peu connus et trop négligés. Ce fait-là, j'ai déjà eu occasion de vous le faire remarquer, et bien que Pindare ait dit dans sa septième Néméenne, qu'il n'y a qu'un esprit pauvre qui puisse redire trois ou quatre fois la

même chose, je braverai l'anathème du poète, en revenant à la charge. Oui il y a là, je ne dirai pas précisément une lacune, mais une transition d'ordinaire assez peu ménagée dans l'histoire de l'éloquence chrétienne. Et par le fait, cependant, cette transition est loin d'être brusque. Nous n'avons pas encore atteint, il est vrai, aux premières limites de la perfection, mais nous y touchons, tout s'achemine vers ce but : il se remue, comme aurait dit Bossuet, il se remue pour l'éloquence sacrée quelque chose d'illustre et de grand. D'une part l'érudition rassemble les matériaux, la controverse met en saillie les divers points de la doctrine ; d'autre part la langue se forme, le goût s'épure, la chaire trouve par intervalle son véritable ton, de grandes figures se succèdent portant sur elles comme un reflet anticipé des splendeurs de l'avenir. Bref, l'éloquence ne s'arrête pas, elle monte. Notre tâche a été jusqu'ici de la suivre dans ses progrès, d'étudier au passage chacune de ces figures qui paraissent l'une après l'autre, pour saisir dans l'ensemble de leurs traits ce qui constitue leur physionomie d'écrivain ou d'orateur. C'est ce que nous avons fait dans notre dernière leçon pour le cardinal Duperron, et ce que nous avons commencé de faire pour le cardinal de Bérulle.

Nous l'avons laissé au moment où, après avoir légué à son siècle le Carmel français, cette illustre retraite dans laquelle tant d'âmes déçues iront, à l'exemple de Madame de Longueville et de Mademoiselle de la Vallière, ensevelir leurs grandeurs et pleurer leurs fautes, au moment, dis-je, où, déjà tout entier à la fondation de l'Oratoire, il va déployer dans son principal ouvrage ces hautes qualités d'écrivain dont nous avons surpris le germe dans ses discours de controverse. Cet ouvrage, c'est le *Traité des grandeurs et de la vie de Jésus* :

livre admirable qu'Urbain VIII, ce pape poète, ne pouvait lire qu'avec ravissement, et dont il appelait l'auteur l'apôtre du Verbe incarné. Ce panégyrique de l'Incarnation, car c'est le titre qui me semble lui convenir le mieux, annonce de loin et prépare les *Élévations* de Bossuet sur les *Mystères*.

Et d'abord, je dois vous dire un mot de la préface. C'est une chose à peu près reçue par tout le monde qu'il n'y a d'ordinaire rien de plus ennuyeux qu'une préface. Ou l'auteur y annonce déjà tout ce qu'il va dire et alors on est presque dispensé de lire son livre ; ou il n'en dit pas un mot, et dans ce cas, c'est un hors-d'œuvre dont le moindre défaut est d'être insignifiant. M. de Bérulle évite ce double écueil. Sa préface est un discours et un beau discours, adressé à Louis XIII, sur les grandeurs et les devoirs de la royauté. Il y règne d'un bout à l'autre ce ton de respect et de fermeté qui sied si bien à un ministre de l'Évangile, trop élevé lui-même pour ne pas comprendre ce qu'il y a de grand dans la royauté, et pour ne pas sentir qu'en la flattant, il se rabaisse avec elle. En lisant cette préface, on se croirait parfois au milieu du sermon de Bossuet sur les devoirs des rois. Je reviens un peu souvent sur cette analogie ; c'est qu'à mes yeux elle est frappante : pour moi, je le répète, M. de Bérulle écrivain est une ébauche de Bossuet : même grandeur dans la simplicité, même rectitude, même sévérité de crayon. Vous allez en juger par ce petit nombre de traits que je vais recueillir dans ce beau discours, ne fût-ce que pour montrer comment on savait parler aux rois au dix-septième siècle.

« Sire, disait Bérulle à Louis XIII, ayant à parler à votre Majesté, j'emploierai les paroles d'un grand roi, et d'un roi qui porte aux rois la parole de Dieu et leur dit de sa part et en son nom : Aimez la sagesse, vous qui commandez aux

peuples. Ce n'est ni la force ni la violence qui fait régner les rois, mais c'est l'ordonnance du ciel... Si Dieu établit les rois, c'est pour avoir en la terre des images de sa bonté, des rayons de sa grandeur, des reflets de sa puissance... ; leur grandeur consiste non à jouir de leur grandeur, mais à la répandre et à la communiquer au monde... ; la hauteur de leur état n'a rien de meilleur que de vouloir ni de plus grand que de pouvoir bien faire... En cette dignité si haute et si relevée, il y a deux points qu'il seront d'ombre à son éclat, de contrepoids à son élévation, de diminution à sa grandeur. Le premier est que cette grandeur a sa base et son fondement sur un peu de boue et de fange, elle ressemble à cette statue de Daniel qui, ayant la tête d'or et les pieds de terre, est si frêle et si fragile qu'une petite pierre roulant d'une montagne la renverse et la brise, sa grandeur ne servant qu'à sa chute et à sa ruine. Dieu est l'origine et l'orient des grandeurs de la terre, mais leur fin et leur couchant c'est le tombeau qui couvre tous les grands, qui les égale et les réduit au commun des hommes. Le deuxième point est que Dieu qui se montre grand à son peuple en la grandeur des rois, se montre grand aux rois en la sévérité qu'il exerce sur eux... Si à cette aune sont mesurés les rois, que seront-ils ? que deviendront-ils ? Que répondront les rois qui se noient dans les délices ? qui suivent leurs passions et veulent que leurs peuples les suivent ? qui troublent leur état et en font un chaos de confusion, pour assujettir leurs sujets à leurs vouloirs et mouvements dérégés ? qui croient que leur grandeur consiste à pouvoir et à faire tout ce qu'on veut, au lieu que la vraie grandeur est à vouloir ce qu'on doit ? »

Est-ce Bossuet ou M. de Bérulle qui parle ? En vérité il y a de quoi s'y méprendre. Messieurs, en écoutant ce que je viens

de lire, une idée a pu vous frapper. On a été un peu leste à accuser le clergé de France du dix-septième siècle d'avoir été courtisan ; mais je ne sais comment une épître pareille serait reçue aujourd'hui auprès d'un gouvernement quelconque. Pour ma part, je vous avoue que je ne m'y risquerais qu'après mûre réflexion. Mais je m'aperçois que j'imite, sans le vouloir, les auteurs qui font leurs préfaces trop longues. Voilà pourquoi j'ai hâte d'entrer avec vous dans le corps de l'ouvrage. Il comprend deux parties, ou plutôt, ce sont deux œuvres distinctes qui se répondent et se complètent l'une par l'autre. La première se compose de douze discours sur l'Incarnation. C'est le côté philosophique de cette grande question. La seconde embrasse, dans une trentaine de chapitres, les premières années de la vie de Jésus. Cette partie tout historique et morale est inachevée. Imprimé en 1622, l'ouvrage de Bérulle excita une admiration générale et à bon droit. Car les douze discours sur l'Incarnation placent leur auteur au rang des plus grands métaphysiciens qui aient paru, je ne dirai pas au dix-septième siècle, mais dans le monde. Cette assertion vous semblera hardie. Je vais tâcher de la justifier.

Pour cela, je vais droit à l'idée même du livre. Car c'est dans cette idée qu'un écrivain se ramasse avec tout ce qu'il a de génie et de fécondité. Or cette idée-mère la voici. Impossible d'être plus original et plus profond.

Dieu, pour me servir des expressions mêmes de M. de Bérulle, est comme une sphère infinie qui a son repos dans son propre centre, et n'a de mouvement que dans soi-même. Mais, par un acte mystérieux que l'esprit humain ne peut atteindre, Dieu pose le monde hors de lui dans le temps et dans l'espace. Le monde, il le crée par son Verbe, archétype et cause exemplaire de toutes choses. Le Verbe est donc le

principe par lequel se fait la création du monde, qui se termine en la production de l'homme, dernière œuvre de Dieu. Mais le monde, ainsi créé par Dieu, doit revenir à Dieu comme à sa fin. C'est un cercle admirable, qui se forme en finissant au même point d'où il est parti. Il faut donc que Dieu ramène le monde à lui. Mais comment le ramènera-t-il à lui ? C'est ici que M. de Bérulle est admirable, ou plutôt, c'est ici qu'éclate dans toute sa puissante originalité la philosophie de la foi. Pour ramener le monde à lui, Dieu prend l'homme, l'homme qui récapitule en quelque sorte tout l'ensemble des choses, l'homme, ce monde en petit, ce microcosme comme l'appelaient les anciens, l'homme, qui selon la pensée des saints Pères porte en lui toutes les formes de l'existence. Or, comment Dieu ramènera-t-il toutes choses à lui par l'homme ? En élevant jusqu'à lui la nature humaine, en se l'unissant par le lien le plus étroit qui se puisse imaginer, le lien personnel. Si c'est par le Verbe, comme principe, que toutes choses ont été créées, c'est par le Verbe incarné, comme médiateur, que Dieu ramène, réduit et rapporte tout à soi, c'est dans le Verbe incarné, comme terme, que toute la création, récapitulée dans la nature humaine, retourne à Dieu, se prolonge en Dieu, repose en Dieu. Voilà, Messieurs, la voilà tendue entre le ciel et la terre cette chaîne d'or, dont parlait Homère au sixième livre de l'Illiade et Platon dans son Théatète, cette chaîne d'or qui descend du ciel vers la terre, reliant par ses chaînons les hommes aux dieux et les dieux aux hommes. Admirable philosophie, devant laquelle ces deux grands hommes s'inclineraient, s'il leur était donné de revenir parmi nous. Encore n'est-ce là que le premier moment de cette haute métaphysique. Car pour ramener à Dieu tout l'ensemble des choses,

il ne suffit pas que la nature humaine, unie au Verbe, relie à Dieu la création dont elle est comme l'abrégé ; il faut de plus, que tous les individus humains, toutes les personnes humaines participent à leur tour à cette ascension finale vers la divinité ; qu'unies à Dieu par le Verbe, elles s'élèvent au-dessus d'elles-mêmes par le fil qu'il leur tend, par la vie qu'il leur communique, par ces effluves puissantes qui s'échappent du Verbe et qui passent en chacune d'elles ; il faut que toutes, elles viennent se rattacher à cette chaîne qui soulève la création et l'emporte vers Dieu, jusqu'à ce que ramenant ainsi à soi tous les êtres inférieurs, l'humanité elle-même ramenée par le Verbe, retourne à Dieu qui la reçoit dans son sein, l'enveloppe de lumière et la couronne de gloire.

Telle est, Messieurs, en substance cette grande philosophie dont le cardinal de Bérulle se fait l'éloquent interprète. Vous pouvez, si vous le voulez, ne pas lui donner la croyance, mais non pas certes lui refuser l'admiration. Et où donc Bérulle a-t-il puisé cette métaphysique sublime ? Dans les Épîtres de saint Paul. L'Apôtre l'a couchée en trois mots, comme il sait le faire, lorsque dans son Épître aux Romains, il dit en parlant du Christ : *ex quo, per quem et in quo sunt omnia* : *ex quo* comme principe, *per quem* comme médiateur, *in quo* comme terme. Thème inépuisable, que l'Apôtre développe, avec une richesse d'idées et une élévation de langage que rien n'égale, dans le premier chapitre de son Épître aux Éphésiens et dans le premier chapitre de son Épître aux Colossiens, lorsqu'il dit au monde payen étonné d'entendre de si grandes choses, qu'il a plu à Dieu de récapituler toute la création dans le Christ, ἀνακεφαλαιώσασθαι, les choses du ciel comme celles de la terre, de renfermer en lui tout le « plérôme » de la création, πᾶν τὸ πλήρωμα. Voilà, Messieurs, des

mines fécondes pour l'investigation philosophique, des mines que je voudrais voir creuser par la science contemporaine. Notre siècle se plaint de n'avoir pas de philosophie, et à bon droit, car un siècle qui n'a pas de philosophie, n'a pas de religion, ou, s'il en a, il court fort risque de la perdre bientôt. Mais pour lui donner une philosophie qui puisse le satisfaire, pensez-vous qu'il suffise de lui prouver l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme ? Je m'incline devant tout cela, mais tout cela n'est que l'alpha de la doctrine. S'en tenir à ces préambules et ne jamais aller au-delà, c'est sauter à pieds joints sur dix-huit siècles de christianisme, c'est ne pas soupçonner même qu'il y a dans les Épîtres de saint Paul des trésors de philosophie, c'est ne pas voir que la foi a élargi l'horizon de la pensée, c'est oublier que Dieu lui-même nous a ouvert son sein pour nous permettre de plonger du regard dans le secret de sa vie intime, qu'il a déroulé à nos yeux le plan du monde, qu'il l'a peint en relief dans l'œuvre de l'Incarnation, qu'il a ébauché les grandeurs de la destinée humaine dans l'Eucharistie. Voilà le triple élément nouveau que la foi a introduit dans la science ; c'est avec ces éléments-là, c'est en appliquant la raison aux données de la foi, que vous ferez une philosophie grande, large, profonde : sinon, si vous ne sortez jamais de ce cadre étroit d'un psychologisme impuissant, si vous voulez retenir votre siècle dans le terre à terre d'une raison qui ne s'élève jamais au-dessus d'elle-même, eh mon Dieu ! vous ferez un peu autrement ce que Aristote et Platon ont fait avant nous, et à certains égards, mieux que nous : vous rétrograderez vers eux, je me trompe, vous reculerez bien au-delà d'eux ; car Dieu a placé ces deux grands hommes au milieu du paganisme, pour obliger tout chrétien, qui ne



veut pas être écrasé par leur génie, à rentrer dans la foi pour y chercher de quoi pouvoir être quelque chose.

Messieurs, vous me permettrez encore d'ajouter un petit mot. Je ne fais pas ici un cours de dogme. Ce n'est ni mon intention, ni mon droit. Mais, historien de l'éloquence, j'ai le droit de répéter tout ce qui s'est dit de grand et de beau. Eh bien ! si je ne me trompe, il y a dans la doctrine que je viens d'esquisser tous les éléments d'une solution radicale pour la question la plus importante que l'on puisse agiter autour de nous. On nous somme, et avec raison, car on a le droit d'attendre cela de nous, on nous somme de définir ce que nous entendons par ordre surnaturel. Mais rien n'est plus simple. Le voilà dans les Épîtres de saint Paul, ou si vous le voulez, dans les discours de M. de Bérulle. C'est l'ordre du Christ, l'ordre du Verbe incarné, cet ordre admirable d'après lequel il a plu à Dieu, par un conseil éternel de sa sagesse, d'élever la nature humaine au-dessus d'elle-même, en l'unissant à la personne du Verbe, et en voulant que toute l'humanité participe à cette union ineffable, au moyen de la grâce qui est comme le rayonnement du Verbe, et de l'Eucharistie qui en est la substance même : ordre divin qui, ébauché dans ce monde visible, s'achève dans le monde invisible, où le Verbe uni à l'humanité la fait entrer par lui dans le sein de Dieu, pour l'associer à la vie de la Trinité, à la vie du Père, à la vie du Fils, à la vie de l'Esprit. Je ne puis qu'émettre ces grandes idées sans les développer, mais j'espère bien, sauf meilleur avis, que ce sont autant de lignes fondamentales, par où se distingue nettement l'ordre surnaturel de l'ordre naturel qui ne dit pas un mot de tout cela. Or, Messieurs, une science est faite, dès qu'elle peut constater des faits certains et les ranger sous des lois certaines. Lui demander davantage, lui demander

la cause première des faits et la raison intime des lois, c'est lui demander plus qu'elle ne peut donner : à ce compte-là toute science serait impossible, même la dernière de toutes, la minéralogie, si vous le voulez. Conséquemment, la science de l'ordre surnaturel est faite, elle est faite depuis dix-huit siècles, elle est faite depuis six mille ans, puisque l'humanité a eu conscience du Verbe incarné depuis le premier moment de son existence ; elle est constituée depuis lors, puisqu'elle place au sommet de tout le grand fait de l'Incarnation du Verbe, fait évidemment surnaturel, fait historiquement certain, et que de là, comme d'une source unique, dérivent tous les faits secondaires et toutes les lois qui régissent l'ordre surnaturel. Voilà bien une science nettement définie et profondément caractérisée. Ah ! si, non contents de l'enchaînement systématique des faits et des lois, vous demandez de plus ce qu'est en lui-même, dans son essence, dans sa quiddité, si vous me permettez ce barbarisme, ce qu'est en lui-même cet élément insaisissable de la vie surnaturelle que nous appelons la grâce, pour le coup, vous nous rendez la réponse trop facile. Vous sortez tout simplement des conditions de la science, car vous nous demandez plus que vous ne pouvez nous accorder vous-même. Dites-nous d'abord ce qu'est en elle-même la vie à tous ses degrés, la vie de l'atome, la vie de la plante, la vie de l'animal, la vie de l'homme ; et alors peut-être nous vous dirons ce qu'est en soi la vie surnaturelle, la vie de la grâce ; ou plutôt non, il est plus que probable que nous n'en dirons rien ni les uns ni les autres. Car l'homme, suivant le mot très juste de Montaigne, l'homme ne sait le tout de rien. Se renfermer dans les limites des faits certains et des lois certaines, c'est de la bonne science ; sortir de là, c'est de la fausse science, quand ce n'est pas de la mauvaise guerre.

Vous trouverez peut-être que je m'éloigne de M. de Bérulle. Non, j'y suis. Je n'ai guère fait qu'exposer la doctrine de son livre. Ce livre, si vous le lisez, vous paraîtra sans doute un peu mystique. Cela est tout simple. Toute grande philosophie est mystique par un côté, car toute grande philosophie aborde franchement l'infini, et l'infini est le terme mystique de la science. Toutefois ne vous effrayez pas trop de ce mot. La forme rachète un peu la sévérité du fond. Pas assez cependant à mon avis. M. de Bérulle dégage bien la métaphysique chrétienne des épines de l'école; elle conserve néanmoins sous sa plume un aspect, je ne dirai pas rude, mais peu attrayant. Il ne sait pas, ou il ne veut pas, l'embellir par le charme de la diction que son grand disciple Malebranche y portera plus tard. Son style toujours soutenu n'a pas cette souplesse de formes qui se prête à toutes les nuances de la pensée. Élévation et fermeté: voilà ce qui le distingue. Comme Bossuet ou comme Pascal, il saisit de haut et d'un coup d'œil tout l'ensemble d'une idée, et la jette devant lui en quelques traits. De là vient que son livre fourmille de ces mots heureux qui se gravent dans le souvenir, comme la marque profonde d'un esprit vigoureux. J'en citerai quelques-uns: « l'homme, dit-il quelque part, est un néant environné de Dieu. » Ailleurs il s'écriera: « notre être, ô mon Dieu, est lié à vous par votre grandeur et par son indigence. » Vous avez entendu citer mille fois, comme venant de Pascal, cette définition mathématique de Dieu qui est fort belle: « Dieu est une sphère intellectuelle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Certes Pascal n'avait besoin de personne pour trouver cette phrase-là. Mais je réclame la priorité pour le cardinal de Bérulle. Elle se trouve textuellement dans le sixième discours sur les

grandeurs de Jésus. Je n'attache pas à cette observation plus d'importance qu'elle ne mérite, car je soupçonne fort que l'un et l'autre auront emprunté cette image à quelque Père, à saint Augustin par exemple. Ce qui me frappe le plus dans les discours dont je parle, c'est le mouvement de l'âme, ce que j'appellerai l'enthousiasme de la doctrine. M. de Bérulle possède à un haut degré ce don de l'admiration qui réveille et qui féconde la vue des grandes choses. Les merveilles de l'Incarnation le ravissent parfois, le transportent, l'électrisent, et alors il lui échappe de ces cris d'étonnement si familiers à Bossuet : ô merveille ! ô amour ! ô grandeur ! ou bien son âme passe tout entière dans l'une de ces élévations, qui reportent vers Dieu l'émotion que produisent les grandes pensées. En voici une qui nous tiendra lieu de toutes. « O humanité sainte, vous êtes le chef-d'œuvre de Dieu, l'œuvre auquel Dieu sortant de lui-même épuise sa grandeur, sa puissance et sa bonté, auquel il s'enclot lui-même pour faire partie de son ouvrage, pour le relever par dessus toutes les œuvres de sa main, et pour le dignifier et déifier par soi-même. » Ces élévations assez fréquentes soutiennent le raisonnement et ne contribuent pas peu à lui donner la chaleur et le ton du discours.

Je m'arrêterai moins à la deuxième partie de l'ouvrage et cela par une raison toute simple, c'est qu'elle est la plus courte. Nous ne sommes plus dans les régions élevées de la métaphysique chrétienne : ici, les faits se mêlent aux idées, l'histoire vient encadrer le dogme. La vie de Jésus, telle que M. de Bérulle la retrace, n'est pas autre chose qu'un commentaire de l'Évangile toujours élevé, parfois éloquent ; mais, comme vous le savez fort bien, l'Évangile écrase par sa simplicité tout commentaire même éloquent. Cela n'em-

pêche qu'il n'y ait, dans cette partie historique, de fort beaux détails. Si vous me le permettez, je vais mettre sous vos yeux le tableau qui ouvre ces grandes scènes de l'Évangile. Il vous rappellera sans nul doute cette touche énergique et sévère qui distingue le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet :

« En ces quatre mille ans qui précèdent la venue de Jésus-Christ, quatre empires ont gouverné le monde, et le monde est comme enseveli en ses propres ruines; et couvert de ténèbres, il ne connaît pas encore celui qui l'a créé. Plus il va en avant, plus il s'éloigne de sa source et s'enfle en l'erreur et en la vanité des dieux. Les Grands pensent à leur grandeur et non au Grand des grands; ils se font dieux eux-mêmes et le vrai Dieu est méconnu dans tout l'Univers. En ces ténèbres et confusions, l'Univers a besoin d'une lumière plus vive que celle du soleil qui l'éclaire, et d'une puissance plus auguste que celle de César qui commande. Il est temps que la vraie lumière s'élève sur notre horizon, il est temps que Jésus paraisse sur la terre. C'est un soleil vivant, un roi pacifique, un monarque spirituel. Ses conquêtes sont les âmes des peuples, ses tributs sont leurs vœux et adorations, son obéissance est leur liberté, sa loi est leur félicité, son service est leur dignité. Son sceptre est la croix où il meurt pour son peuple, ses armes, c'est l'Esprit du Seigneur et sa parole, ses victoires, c'est la délivrance de la mort et du péché. Qualités bien différentes des monarques qui l'ont précédé! »

Ce début, Messieurs, comme vous le voyez, est fort beau et très oratoire. La suite répond assez bien à cet exorde à la fois simple et grand, et ce n'est pas peu de chose que de se soutenir à une pareille hauteur dans un sujet qui, selon l'expression de M. de Bérulle, est capable de rendre muette l'éloquence même.

Après avoir ainsi embrassé, dans ses discours sur les grands et la vie de Jésus, toute la philosophie et toute l'histoire de l'ordre surnaturel, le cardinal de Bérulle en suit l'application dans un sujet déterminé. De là, son *Élévation* à Jésus-Christ Notre-Seigneur, sur la conduite de son esprit et de sa grâce en sainte Madeleine. Ce charmant opuscule est en quelque sorte le couronnement de son œuvre principale. Je ne sais, Messieurs, s'il est dans l'Évangile une figure plus touchante que celle de cette femme qui apparaît, à côté de ce qu'il y a de plus pur et de plus saint, comme pour prouver à tous que l'homme ne s'éloigne jamais de la Divinité à tel point qu'il ne puisse se rapprocher d'elle par la conversion de l'âme, que l'homme ne tombe jamais si bas qu'il ne puisse se relever plus grand qu'il n'était. Type éternel de l'humanité, Madeleine personnifie dans son existence agitée toutes les situations du cœur humain : elle exprime tour à tour ce qu'il y a en lui de noble et d'abject, de trivial et de sublime. C'est vraiment le poème de l'humanité déchue, que la vie de cette femme, avec ses égarements et ses retours, ses éblouissements et ses déceptions. Tout est là comme ramassé sur un point, dans cet épisode de l'Évangile : l'insuffisance de l'ordre naturel pour maintenir l'homme à sa véritable hauteur, et la nécessité de l'ordre surnaturel, non seulement pour l'élever au-dessus de lui-même, mais encore pour lui conserver le rang que lui assigne sa nature. Voilà pourquoi M. de Bérulle détache cette figure du groupe évangélique, pour étudier en elle toute l'économie de la grâce. Il peint les divers états par lesquels a passé cette âme si cruellement éprouvée, il montre comment l'amour, ce grand principe des actions humaines, vicié dans son objet, ravale l'homme au-dessous de lui-même ; comment, purifié par les larmes du repentir et transfiguré par

la grâce, il l'élève jusqu'à l'héroïsme du dévouement. Peinture vive du ravage des passions, analyse fine des mouvements les plus secrets du cœur, sentiment profond du besoin de Dieu qu'éprouve l'âme humaine, chaleur de style, élans de sensibilité, tout concourt à faire de ce délicieux fragment un chef-d'œuvre de délicatesse et d'onction.

Ces deux dernières qualités, je les retrouve particulièrement dans les *Lettres* du cardinal de Bérulle, et c'est par là que je termine. Ce recueil est un des plus beaux qu'ait fourni la première moitié du dix-septième siècle. Dans cette vaste correspondance qui jette de si vives lumières sur l'époque dont je parle, ce qui m'a paru mériter le plus d'attention, ce sont les lettres adressées à la jeune reine d'Angleterre, à cette Henriette de France dont Bossuet retracera un jour les longues infortunes. Rien de plus touchant, Messieurs, que de voir ce saint prêtre qui, de loin, ranime par sa parole le courage de cette princesse, de cette jeune fille de seize ans, si mal accueillie, quoi qu'en ait dit Bossuet, dès son premier pas sur le sol d'Angleterre, si constamment en butte aux froideurs d'un époux, à la haine d'un parlement fougueux, aux défiances d'un peuple hérétique, reléguée bientôt au fond du comté de Southampton, dans une prison à peine décorée du nom de palais; de l'entendre exhortant la sœur de Louis XIII à condescendre à son époux, à recevoir tous ses sujets, sans distinction de culte, dans un égal partage des bienfaits de sa charité. Pour fortifier dans la foi cette reine malheureuse, faisant appel aux sentiments les plus élevés, il lui dira : « Souvenez-vous, Madame, que vous êtes fille et sœur de rois, et que parmi tant de monarches dont vous êtes descendue, aucun n'est mort dans l'hérésie qui vous environne... regardez autour de vous, vous verrez encore les croix, les églises, les autels dans toute l'Angleterre,

autant de pierres qui parlent et qui défendent la religion que vous croyez et qu'on veut ruiner... ; • enfin, pour la défendre contre les séductions du pouvoir, il lui rappelle ce néant des choses humaines dont Bossuet se fera l'éloquent interprète en face de son cercueil. La lettre sur la royauté de Jésus-Christ est toute pleine de ces grandes idées : « Madame, écrivait Bérulle à l'épouse de Charles 1<sup>er</sup>, le plus beau nom de la terre est celui de roi et de reine, et le plus bel état celui de régner. C'est le point de la plus haute ambition, mais notre condition flétrit la beauté de cet état et le rend périssable. L'homme, étant composé d'éléments, doit nécessairement finir. Celui qui est aujourd'hui sur le trône sera demain au tombeau, sa pompe et sa gloire seront réduits en poudre et il n'aura d'autre suite que la société des vers. » Comme l'évêque de Meaux, le cardinal de Bérulle a le sentiment de la grandeur, il honore la royauté comme une des plus hautes représentations de la Divinité sur la terre, mais comme lui il se plait à l'humilier devant Dieu, il aime à confondre la pensée par le contraste de sa force et de sa faiblesse. C'est ainsi que dans une de ses lettres à Marie de Médicis, il condense en quelques lignes le thème si fécond et si élevé des oraisons funèbres :

« Dieu a fait les grands et les petits, et il a un même soin des uns et des autres. C'est Dieu lui-même qui nous annonce cette vérité au livre de la Sagesse, afin que la grandeur humaine reçût plus volontiers cet enseignement. Après une autorité si puissante, et sous laquelle plient le ciel et la terre, je vous dirai, Madame, que les grands et les petits ont une même loi, qu'ils sont destinés à une même gloire, qu'ils ont une même entrée dans le monde et une même fin. Une même terre couvrira les uns et les autres, et un même ciel doit les



recueillir ; tous dépendent également de Dieu, et si Dieu cessait un instant de penser aux plus grands du monde, ils cesseraient d'être, tant ils ont besoin de Dieu au milieu de leur pompe et de leur grandeur. »

Ou je me trompe fort, Messieurs, ou bien vous avez reconnu, une dernière fois, dans ce défi jeté au nom de Dieu à toutes les grandeurs humaines, ces mâles accents, ce ton de sévérité évangélique qui caractérisent la parole de Bossuet.

Et maintenant si, après avoir étudié dans M. de Bérulle l'écrivain et l'orateur, j'avais à le suivre au milieu de sa vie publique, je vous le montrerais mêlé à tous les grands événements du règne de Louis XIII, intervenant sans cesse comme un ange de paix pour réconcilier Louis XIII avec Marie de Médicis, le duc d'Orléans avec Louis XIII, Urbain VIII avec la France, Richelieu avec tous ; conseillant tout le premier le siège de La Rochelle, et, chose aussi peu connue que digne de l'être, soutenant le ministre contre ses découragements, alors que Richelieu, fatigué des lenteurs du siège, songe à l'abandonner ; opposé, mais en vain, à cet éternel projet d'abaisser la maison d'Autriche en relevant le protestantisme allemand ; montrant à Richelieu comme un point bien plus menaçant, l'Angleterre, d'où la révolution victorieuse sortira bientôt pour faire le tour du continent ; élevant une voix généreuse, mais impuissante, pour sauver des rancunes personnelles du ministre tant d'illustres victimes de son ressentiment ; et au milieu de cette activité politique capable d'absorber un esprit moins vaste que le sien, trouvant assez de loisirs pour ranimer en France l'esprit chrétien, révélant Vincent de Paul à lui-même, dirigeant, sinon inspirant la plupart des grandes fondations religieuses du dix-septième siècle, et après avoir légué à son

époque le carmel français, laissant après lui tout son génie dans la plus belle de ses créations, l'Oratoire de Jésus. Certes, Messieurs, voilà une grande et noble physionomie, telle qu'il en apparait rarement dans l'histoire de l'éloquence chrétienne ; et, pour achever de peindre cette belle figure, je vais laisser la parole à Bossuet. J'ai trop insisté sur les traits communs à ces deux grands caractères, pour que je ne tienne pas à vous rapporter ce que Bossuet pensait du cardinal de Bérulle et de sa congrégation. Aussi bien est-ce toujours un grand éloge, comme l'a dit Cicéron dans l'une de ses épîtres, que d'être loué par un grand homme : *magna laus laudari a viro laudato* :

« En ce temps, dit Bossuet, dans son oraison funèbre du P. Bourgoing, Pierre de Bérulle homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Église gallicane, les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Église lui inspira le dessein de former une compagnie, à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'Esprit même de l'Église, ni d'autres règles que les Canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres liens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté fait un saint engagement ; on obéit sans dépendre ; on gouverne sans commander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité, qui bannit la crainte, opère un si grand miracle ; et sans autre joug qu'elle-même elle fait non seulement captiver, mais encore anéantir la volonté

propre. Là pour former de saints prêtres, on les mène à la source de la vérité ; ils ont toujours en mains les saints livres pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine et qui est l'unique trésor du christianisme. »

A ce tableau tracé par Bossuet, il n'y a rien à ajouter. Trop heureux si, après avoir brillé dès son berceau d'un éclat si vif, l'Oratoire avait su conserver dans sa pureté primitive l'esprit de son fondateur ; si, après avoir reçu de M. de Bérulle ces fortes doctrines, ces habitudes mâles, cette haute raison métaphysique qui distinguent ce grand homme, il n'avait permis au venin du jansénisme de s'infiltrer dans ses veines, si enfin, après avoir conquis un rang glorieux dans l'éloquence, dans la philosophie, dans l'érudition par ses Lejeune, ses Thomassin, ses Lami, ses Lelong, ses Mascaron, ses Malebranche, ses Massillon, l'Oratoire n'avait compromis sa jeune et brillante renommée par les tristes révoltes du P. Quesnel, pour étonner la fin du dix-huitième siècle par des noms tels que ceux de Daunou, de Fouché, de Billaud-Varennes.

A côté du cardinal de Bérulle, apparaît dans l'histoire de l'éloquence sacrée un homme dont le grand nom n'a laissé de place, auprès de lui, à aucune autre réputation :

« Cet homme, dont vous voyez l'image, a dit la Bruyère, et en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austère et majestueux, augmente d'année à autre de réputation ; les plus grands politiques souffrent de lui être comparés : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du prince et la sûreté des peuples par l'abaissement des grands ; ni les partis, ni les conjurations, ni le péril de la mort, ni ses infirmités n'ont pu l'en détourner ; il a eu du temps de

reste pour entamer un ouvrage, continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinction de l'hérésie. »

Dans ce peu de lignes, vous avez reconnu sans la moindre peine le cardinal de Richelieu. Messieurs, il ne peut pas entrer dans mon sujet de vouloir apprécier l'œuvre politique du grand cardinal : ce n'est pas à ce compte-là qu'il rentre dans mon cadre ; ce qui me permet de toucher à cet homme célèbre, ce sont ses écrits religieux que son rôle politique a fait complètement oublier. Et d'ailleurs, est-ce chose bien facile de juger ce grand procès qui s'instruit devant l'histoire ? Cet homme, non, il n'est pas à deux siècles de nous, il est à quatre pas de nous, il est devant nous. Nous touchons, par tout ce que nous sommes, à tout ce qu'il a fait. L'Europe moderne, avec sa balance politique, son équilibre toujours menacé et toujours menaçant, ses faits accomplis, il l'a sinon constituée, du moins préparée par le traité de Westphalie qu'il n'a pas conclu, mais, ce qui est plus, qu'il a fait. Messieurs, on ne juge pas de si près : il faut pouvoir se tenir à distance, pour ne pas juger à faux, ou, ce qui revient à peu près au même, pour ne pas juger à demi. A mes yeux, je vous l'avoue, Richelieu s'est trouvé en face de problèmes écrasants même pour un homme de génie. Aussi ce qui me frappe dans ses Mémoires écrits pour le public, c'est que cet homme est constamment préoccupé, de quoi ? de la postérité. Il sent, oui il sent à chaque page, qu'il a assumé sur sa tête une responsabilité immense, qu'il a rempli une de ces missions dont l'histoire demande un compte sévère : il veut lui fournir des pièces pour son jugement, il cherche à se faire absoudre d'avance par la postérité, comme il était, je le crois, absous par sa conscience. Sa justification sera-t-elle admise ? Je n'en sais rien.

Après avoir lu et relu tout ce qui s'est écrit pour ou contre cet homme fameux, je suis encore à me demander s'il eût été donné à un homme de faire mieux que lui, en faisant autrement que lui. Si Kant avait abordé cette question, il y aurait vu, selon son expression favorite, des antinomies historiques, et je suis presque tenté de me servir de ce mot-là. Oui sans doute, Richelieu en fauchant les plus hautes têtes du royaume, en lui enlevant son rempart naturel, l'aristocratie, laissait la royauté à découvert en face du peuple, et par là préparait dans le lointain, entre ces deux forces uniques, un conflit presque inévitable ; mais d'autre part, cette dictature temporaire n'a-t-elle pas sauvé la France de l'anarchie ? mais les sanglantes frivolités de la Fronde n'allaient-elles pas justifier toutes ses prévisions ? mais cette concentration des forces dans le pouvoir royal n'allait-elle pas élever le pays au plus haut période de sa grandeur ? Richelieu sent que c'est là son recours devant l'histoire ; de là, son opuscule intitulé : *Narration succincte des grandes choses qui se sont faites sous Louis XIII.* Oui sans doute, Richelieu, en cherchant à abaisser la maison d'Autriche, a ranimé les forces du protestantisme allemand. Ah ! je vois bien, en parcourant ses Mémoires, que c'est le reproche qu'il craint le plus : cardinal de l'Église romaine, catholique sincère, il se doute qu'on pourra y trouver le défaut de la cuirasse. Aussi, c'est de ce côté-là qu'il tourne tous ses moyens de défense, et je dois le dire, il ne se justifie pas aussi mal que je l'eusse cru. Il a grand soin de nous rappeler, et sur tous les tons, ce que nous oublions bien souvent, c'est que, dans son traité avec Gustave Adolphe, il avait stipulé à deux reprises, en 1630 et en 1636, que le roi de Suède ne toucherait en rien au culte catholique en Allemagne, que dans ce moment-là même, l'empereur d'Allemagne, ce

grand catholique comme il l'appelle ironiquement, prouvait au Saint-Siège, par l'envahissement des états de Mantoue, que l'esprit des Hohenstaufen n'était pas éteint dans le césarisme allemand, qu'il était toujours là debout, menaçant les droits de la papauté et la liberté de l'Église : il se plaît à faire valoir, ce qui est vrai, que le pape lui-même, tout en déplorant les maux de la chrétienté, ne pouvait se résoudre à sortir de sa neutralité. C'est avec ces moyens de défense et bien d'autres, que Richelieu se présente devant l'histoire. Mais l'histoire acceptera-t-elle sa défense ? ôtera-t-elle du piédestal de Ferdinand III l'exergue que j'y lisais, dans la grande salle du couronnement, à Francfort : *legitime certantibus* ? Et l'Église surtout, la France elle-même n'ont-elles pas le droit de reprocher à Richelieu d'avoir contribué, par l'abaissement de la maison d'Autriche, à l'élévation de cette autre puissance, qui, scindant le corps germanique, ne permet plus à l'Europe de voir où est son centre de gravité, de cette puissance sans laquelle on ne peut plus rien faire et qui par elle-même ne fait rien, qui devient un embarras lorsqu'elle n'est plus un danger, que l'on ne trouve nulle part et qui se présente partout pour jeter dans la balance le bâton de Frédéric II ou les formules de Hegel ? Au lieu d'épuiser toutes les ressources en Allemagne, ne valait-il pas mieux surveiller l'Angleterre, épier les passions religieuses et politiques qui de là allaient menacer tous les trônes ? En regardant vers ce point, le cardinal de Bérulle n'avait-il pas raison contre le cardinal Richelieu ? Le coup d'œil du saint n'était-il pas plus juste que celui de l'homme politique ? Questions formidables, du milieu desquelles j'ai hâte de sortir, avec l'adage de Pascal qu'il faut « savoir douter à propos, » pour rentrer dans mon domaine ; car je craindrais que, dans cette Sorbonne où tout

est plein de lui, il n'y eût jusqu'au marbre de Girardot qui ne vint à se ranimer, pour arrêter sur mes lèvres un jugement que je ne me sens ni le droit ni le courage de formuler.

Là du moins, je me sens à l'aise avec lui, car je ne pense pas que les haines politiques veuillent le poursuivre jusqu'au milieu de ses écrits religieux ! Par exemple, je n'ai jamais pu savoir s'il a été bon prédicateur ou non. Entre ses flatteurs qui disent oui et ses ennemis qui disent non, où est la vérité ? Comme toujours en pareil cas, probablement au milieu. Toutefois, à défaut de sermons qui nous permettent d'en juger, je m'en rapporte au succès des deux carêmes qu'il prêcha à Paris comme évêque de Luçon, en 1607 et en 1608 ; j'incline à penser qu'il eût fourni dans la chaire une carrière brillante, s'il l'avait voulu. Cela est tout simple. Cet homme a été à peu près tout ce qu'il a voulu. Mieux que Alfieri, il aurait pu répondre à quiconque lui eût demandé le secret de ce qu'il a été : *volle, sempre volle, fortissimamente volle*. Il a voulu être au moins écrivain controversiste, et ce qui vous étonnera davantage, maître de la vie spirituelle ; et il a été l'un et l'autre.

C'est en 1618, relégué dans son prieuré de Mirebeau, après la mort du maréchal d'Ancre, qu'il composa son premier écrit de controverse intitulé : *Défense des principaux points de la foi catholique contre les ministres de Charenton*. Ce n'est guère que le résumé de son grand traité de controverse, que la mort ne lui permit pas d'achever, et qui contient selon lui la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Église. Car Richelieu, en toutes choses, cherchait le chemin le plus court et le plus sûr. Le point cardinal de la controverse protestante, c'est à ses yeux la question de savoir où est la vraie Église. C'é-

tait saisir de très haut le fond même de la lutte, car tout est là entre les Réformés et nous. Bossuet, d'ailleurs si grand admirateur de Richelieu, parle avec éloge de ce traité dans sa *Réfutation du catéchisme de Ferry*, et je montrerai même plus tard qu'il en a profité ! C'est qu'en effet ces deux écrits de Richelieu sont des plus clairs et des plus solides, qui aient paru dans ce genre au dix-septième siècle. L'évêque de Luçon y fait preuve d'une connaissance approfondie de la théologie et des Pères. Je n'en suis nullement étonné. Après avoir conquis, aux applaudissements de tous, le grade de docteur en Sorbonne, Richelieu s'était tenu renfermé pendant deux ans, quatre ans même si j'en crois à l'éditeur de son grand traité, dans une maison de campagne aux environs de Paris, pour y repasser, en compagnie d'un docteur de Louvain, toute la tradition ecclésiastique, consacrant à ce rude labeur huit heures par jour. Les ouvrages dont je parle sont le fruit de ses études. A côté d'une grande sévérité de doctrine, le langage de Richelieu témoigne de la charité la plus large envers les personnes. S'il déteste l'hérésie, c'est, dit-il, parce qu'il est impossible de n'avoir en horreur le couteau qui tue ceux que l'on aime et le poison qui les fait périr. « Du reste, écrit-il à Louis XIII en commençant, que les protestants ne croient pas que je veuille inciter Votre Majesté à les porter par la force à se convertir : les voies les plus douces sont celles que j'estime les plus convenables pour retirer les âmes de l'erreur. » Et gardez-vous de penser, Messieurs, que ce soit là une phrase hypocrite. Non, jamais homme, plus que Richelieu, n'a été éloigné de l'idée d'une persécution religieuse. S'il a combattu le protestantisme par les armes, c'est comme obstacle politique, comme formant un État dans l'État, comme étant une cause incessante de troubles et d'agitations, jamais au nom



de la foi. La foi selon lui n'a qu'une arme, la libre persuasion. Aussi, la mort l'a-t-elle surpris méditant le projet de réunir en conférence publique des députés calvinistes de toute la France, pour entrer en lice avec eux et les combattre sur le terrain de la doctrine. C'est qu'il excellait à ramasser un argument sous une forme brève et concise. Ses écrits le prouvent. Exposition nette, logique véhémence, style ferme et serré, rien n'y manque. Il assiège l'hérésie comme il prendra La Rochelle, en homme qui ne doute de rien et qu'aucune difficulté n'arrête. Je l'y vois tout entier avec la sagacité de son esprit, la vigueur de son caractère et cette ténacité à poursuivre un but jusqu'à ce qu'il l'ait atteint. Vous diriez qu'il s'étonne qu'on puisse lui résister, qu'on ne lui rende pas les armes à la fin de chaque livre, tant il paraît sûr de lui-même et de son droit. Certes, Messieurs, ses écrits ne suffisent pas à mes yeux pour faire de lui un saint, bien que je n'estime pas non plus qu'il faille chercher sa vie privée dans les libellistes anciens et dans les romanciers modernes ; mais ce qui me reste acquis après la lecture de ces deux ouvrages, c'est que la foi de Richelieu était profonde et sincère, et lorsqu'il dira sur son lit de mort : « J'aimerais avoir mille vies à sacrifier pour la foi et pour l'Église, » loin d'y voir le ton de la comédie, j'y retrouve cet accent de conviction que portent tous ses écrits.

C'est également pendant son exil de la cour, qu'il composa à Avignon son *Instruction du chrétien* pour les diocésains de Luçon. Ce petit livre est un résumé net et succinct de la doctrine chrétienne, que ses curés devaient lire en chaire aux fidèles. Traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en arabe et en turc, l'ouvrage de Richelieu eut un succès prodigieux. Je ne m'y arrêterai pas. Ce qui me paraît bien

plus digne d'intérêt, c'est son traité de la *Perfection du chrétien* achevé sur la fin de ses jours. L'objet de ce traité, c'est d'initier l'âme à tous les secrets de la vie intérieure. Richelieu trouve là-dessus les maîtres de la vie spirituelle un peu longs et obscurs. Il cherche, comme il dit, un chemin aisé et court pour arriver à la perfection. Il s'excuse bien un peu de ne pas avoir parfaitement pratiqué tout ce qu'il enseigne. Ce qui ne l'empêche pas de se lancer à perte de vue à travers les voies purgative, illuminative, unitive, l'extase, les quatre degrés de l'extase, l'extase de l'entendement, l'extase de la volonté, la suspension des puissances inférieures, des opérations de l'âme. Je ne sais, Messieurs, s'il y a chose plus piquante au monde que de voir le cardinal de Richelieu traitant de l'extase, entre le siège de Corbie et le siège de Hesdin ; et ne vous y trompez pas : si, comme il y a lieu de le croire, il ne s'est pas précisément élevé jusqu'au sommet de cette échelle mystique, il sait parfaitement ce qui s'y passe. Solidité de principes, vigueur de déductions, science du détail, rien ne lui fait défaut. On sent bien, de temps à autre, l'homme du monde qui fait ses réserves sur tout cela, mais je me hâte de le dire, réserves délicates et judicieuses. Ce n'est pas de très bon cœur qu'il cède à la vie contemplative la supériorité sur la vie active. Il revient souvent à la charge pour prouver que la perfection chrétienne n'est pas incompatible avec les affaires du monde, il aime à répéter que le cloître n'est pas toujours l'asile de la sainteté ; pour lui, la perfection, et je pense comme lui, est l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu. En résumé, c'est un fort bon livre, écrit dans ce style sobre et ferme qui est le sien. Et lorsqu'on songe qu'en traitant des matières si difficiles, cet homme avait six armées à diriger, une

guerre civile à prévenir, une guerre extérieure à conduire, un royaume à gouverner, et qu'e, au milieu de toutes ces entreprises faites pour absorber tout autre esprit que le sien, il trouvait encore assez de loisirs pour ajuster des scènes, corriger des vers, tracer des plans de comédie, travailler à *Mirame* et censurer le *Cid*, on ne peut qu'admirer cette merveilleuse activité qui, triomphant d'une complexion faible et délicate, savait mener de front des choses si grandes et si variées.

Messieurs, je vous demande pardon d'avoir abusé de votre patience. Mais ce n'est pas ma faute, si le cardinal Richelieu a voulu être un peu de tout. Vous connaissiez sans doute l'auteur du *Testament politique*, l'écrivain des *Mémoires*, peut-être moins le théologien controversiste et le maître de la vie spirituelle. On ne soupçonne guère ce côté-là dans un homme, en qui s'est incarné pour ainsi dire le génie politique. C'était une raison pour y appeler votre attention. Si les ouvrages dont j'ai parlé ne mettent point le cardinal Richelieu au niveau des grands maîtres, ils lui méritent au dessous d'eux, dans l'éloquence chrétienne, un rang distingué.

---

## ONZIÈME LEÇON

LES DEUX LINGENDES — LE P. SENAULT —  
LE P. LEJEUNE

Bossuet paraît sur la scène, au moment où Richelieu la quitte. — Un jugement de Massillon sur la décadence de la chaire. — Causes diverses qui ont contribué à la réforme du goût. — L'éloquence sacrée s'est relevée surtout par ses propres efforts. — Les prédécesseurs immédiats de Bossuet. — Jean de Lingendes, évêque de Mâcon. — Une erreur de Voltaire. — Fléchier, plagiaire de Lingendes. — Le père Claude de Lingendes, jésuite, que La Harpe confond avec l'évêque de Mâcon, fait déjà pressentir Bourdaloue. — Le discours de Molinier sur le triomphe de la croix. — Le père Senault, sa méthode régulière, son style plus correct que brillant. — Le père Lejeune type du prédicateur missionnaire ; ses défauts et ses qualités oratoires ; il frappe en aveugle. — Une peinture de l'enfer. — Synthèse des cours précédents.

Messieurs,

Le 17 octobre de l'année 1642, la ville de Paris était témoin de l'un de ces spectacles si fréquents dans son histoire. Après une absence de huit mois, le cardinal de Richelieu rentrait dans la capitale bien autrement qu'il n'en était sorti. Au milieu d'un grand déploiement de forces militaires qui semblait ajouter un nouveau contraste à tant d'infirmité, Paris revoyait le premier ministre pâle, défait, porté sur un brancard, et retenant à peine un souffle de vie dans un corps épuisé par la souffrance. Le lendemain, on lisait dans la *Gazette de France* que le cardinal avait été accueilli « avec tous

les témoignages de la bienveillance et des vœux ardents pour le rétablissement d'une santé si chère. » Mais l'espérance, s'il faut appeler ainsi ce qui de la part du grand nombre pouvait bien être de la crainte, l'espérance fut de courte durée. Le 4 décembre suivant, Richelieu descendait dans la tombe, peu regretté de son maître qui craignait de lui devoir trop, peu regretté de la France qui ne sentait pas assez ce qu'elle lui devait.

Or, le jour même de cette entrée moitié triomphale, moitié funèbre du cardinal Richelieu, le 17 octobre 1642, un jeune homme de seize ans arrivait à Paris. Issu de l'une des provinces les plus célèbres de la France, il avait quitté sa famille pour venir achever ses études au sein de la capitale. Cette pompe lugubre, qu'il trouvait sur son chemin dès son premier pas dans la grande ville, le frappa vivement. Richelieu presque mourant, venant étaler une dernière fois aux yeux du peuple tout l'appareil de sa grandeur, pour se montrer, à quelques jours de là, tel que la mort allait le faire; tant de puissance s'évanouissant comme en un clin d'œil, le silence du tombeau succédant au bruit d'une telle renommée, ce déclin d'une illustre existence firent sur le jeune provincial une impression, dont il garda toute sa vie un long et profond souvenir. Et peut-être même déjà, dans ce moment, à la vue de tant de gloire réduite au néant, se disait-il intérieurement ce mot qui, trente années plus tard, fera tressaillir Louis XIV et sa cour : « Oh ! que nous ne sommes rien ! » Ce jeune homme s'appelait Jacques-Bénigne Bossuet.

Nous voici arrivés à l'homme le plus éloquent du dix-septième siècle. La date de sa première apparition coïncide, comme vous venez de le voir, avec un grand événement. Bossuet paraît pour la première fois sur la scène, au moment

où Richelieu la quitte. Mais avant de suivre le grand orateur dans cette carrière où il ne débutera qu'en 1652, il faut que nous examinions d'abord dans quel état Bossuet allait trouver l'éloquence de la chaire, quels progrès s'étaient accomplis dans ce genre vers la deuxième moitié du dix-septième siècle. Cet examen préalable, en couronnant nos études précédentes, servira de transition à celles que nous réservons pour le second semestre.

Certes, Messieurs, ce n'est pas moi qui refuserai à Bossuet l'honneur d'avoir opéré dans l'éloquence de la chaire une réforme aussi glorieuse que féconde. Toutefois, il y aurait injustice à méconnaître qu'avant lui déjà ce genre d'éloquence, de tous le plus élevé, avait fait en France de notables progrès. Vous vous rappelez sans doute dans quel état d'abaissement, je dirais presque de complète décadence, le seizième siècle avait laissé parmi nous l'éloquence de la chaire. En faisant paraître sous vos yeux les orateurs sacrés qui remontent à cette époque, j'ai eu l'occasion de vous signaler les trois graves défauts qui alors déparaient leurs discours : l'abus de la scolastique, le mélange du sacré et du profane et une fausse rhétorique. Et s'il fallait confirmer mes paroles par l'autorité d'un grand maître, et en même temps réunir en peu de lignes tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur ce sujet, je vous citerais le tableau qu'en faisait Massillon en 1719, dans son discours de remerciement à l'Académie française : « La chaire, disait l'évêque de Clermont en parlant des premières années du dix-septième siècle, la chaire semblait disputer ou de l'uffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école ; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte, en y mêlant,

ou des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre. »

Vous avez retrouvé, dans cette critique ingénieuse et fine, le jugement que nous portions, il y a quelques semaines, sur la plupart des prédicateurs qui ouvrent le dix-septième siècle. Mais après avoir entendu Massillon retracer, avec non moins d'esprit que de vérité, une situation si triste, écoutons-le, signalant, vers la deuxième moitié du siècle, un changement heureux :

« La chaire, reprend le célèbre orateur, la chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornements bizarres et pompeux dont elle s'était jusque-là parée; et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'Évangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux. »

Cela posé et ce changement reconnu, notre tâche est d'en rechercher les causes et d'en constater les résultats. Qu'est-ce donc, Messieurs, qui était intervenu entre ces deux époques si rapprochées et si distinctes? sans doute et en premier lieu, le temps, le temps sans lequel rien n'avance, et avec lequel tout marche tôt ou tard; mais comme les choses ne marchent pas d'elles-mêmes, le temps ne suffit pas pour expliquer leur progrès. C'est aux hommes qu'échoit le travail; c'est à eux qu'en revient le mérite. A qui donc faut-il adjuger l'honneur de ce changement, presque soudain et inespéré, dans l'éloquence de la chaire? Telle est la question.

Dans le même discours dont je parlais tout à l'heure, Massillon nous offre une solution. Mais de la part d'un nouvel élu de l'Académie française, elle peut paraître un peu suspecte. C'est un éloge, et je crains fort que ce ne soit une flatterie :

« Ce jour, s'écrie l'illustre récipiendaire, cet heureux jour s'éleva enfin : l'Académie parut ; le chaos se débrouilla ; la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme. »

Cela est fort beau assurément, fort gracieux, cela est charmant d'à-propos en un jour de réception à l'Académie française ; il n'y manque qu'une chose, c'est d'être une vérité, au lieu d'être un compliment.

Non, ce n'est pas précisément à la fondation de l'Académie française qu'il faut attribuer cette réforme salutaire, qui s'opéra dans l'éloquence sacrée vers le milieu du dix-septième siècle. Dieu me garde de vouloir amoindrir les droits que cette compagnie savante s'est acquis à la reconnaissance des lettres françaises. Nul doute qu'en réprimant les bizarreries de l'usage, ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous les belles formes du style et la politesse, n'ait contribué à bannir de la chaire la fausse éloquence avec le mauvais goût. Je reprendrai même les choses de plus haut. Ainsi, par exemple, je ne doute pas un instant que les sages préceptes, les plaintes si bien motivées du président du Vair dans son *Traité de l'éloquence française*, et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse, n'aient pu dès 1614 appeler l'attention des bons esprits sur les défauts communs à l'éloquence de la chaire et à celle du barreau. J'en dirai presque autant du livre des *Considérations sur l'éloquence française* composé un peu plus tard par Lamothe Le Vayer. La plupart des fausses maximes, qui jusqu'alors avaient cours sur ces divers points, y sont signalées et combattues. J'ajouterai même, si vous le voulez, que la lecture des ouvrages de Balzac n'a pas dû être sans quelque profit pour le langage des orateurs sacrés, en les portant à rechercher, ce qui est un des secrets



de l'art de bien dire, le choix harmonieux des paroles. Nous en aurons une excellente preuve dans Bossuet qui les avait étudiés, et au jugement duquel les œuvres de Balzac peuvent donner quelque idée du style fin et délicatement tourné, bien que d'ailleurs il trouve cette façon d'écrire la plus vicieuse du monde, parce qu'elle est la plus affectée et la plus contrainte. Mais néanmoins, continue l'évêque de Meaux, il parle très proprement et a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles. Enfin les efforts de Descartes pour battre en brèche Aristote et la scolastique, ses attaques si retentissantes contre le formalisme de l'école, ont pu réagir jusqu'en l'éloquence de la chaire, et je ne pense pas que ce soit se livrer à une recherche trop subtile, que de suivre les traces de la méthode cartésienne dans toutes les branches de la littérature française au dix-septième siècle. Ce sont là, Messieurs, autant d'influences plus ou moins réelles, dont il ne serait pas juste de ne tenir aucun compte. Mais ce ne serait pas une moindre injustice que de leur faire une trop large part. Je ne sais si j'exprime bien ma pensée : je vais tâcher de la rendre plus clairement encore, s'il m'est possible. J'accorde très volontiers que les efforts combinés de l'Académie française et des écrivains qui ont paru avant elle et en dehors d'elle, ont opéré dans le goût du public une réforme sérieuse, et que le public à son tour, se montrant plus sévère, a pu forcer les orateurs sacrés à bannir de leur langage tout ce qui pouvait blesser des oreilles devenues plus délicates et plus chatouilleuses. Cette réaction de l'auditoire sur l'orateur est naturelle et logique. Il est clair qu'en parlant aux Athéniens de Périclès, on était tenu à une plus grande sévérité de langage qu'en s'adressant aux Athéniens de Thésée. De gré ou de force, l'orateur descend ou s'élève au

niveau de ceux qui l'écoutent. Louis XIV disait à Mascaron : « **Mon père**, vous avez triomphé de la plus grande difficulté, celle de satisfaire la cour la plus polie du monde. » C'est qu'en effet, **plus** un auditoire se montre difficile envers l'orateur, plus l'orateur se montre difficile envers lui-même, pour ne pas le choquer ; et par conséquent réformer le goût du public, c'est agir **avec** plus ou moins de force sur celui de l'orateur. Tout cela **est incontestable**. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que **le goût** de l'orateur ne suit pas toujours celui du public, mais **fort** souvent le précède et le devance ; c'est qu'au lieu d'**attendre** la pression du dehors, il la prévient quelquefois en **allant** au devant d'elle ; c'est que pour l'ordinaire un **genre** quelconque se réforme par lui-même, par la conscience qu'il **a de** ses défauts, ou bien grâce à l'inspiration du génie. Si **Corneille** n'avait paru, il est à croire qu'en dépit de tous **les préceptes** de l'Académie française, l'art dramatique n'eût **fait** que fort peu de progrès. J'en dirai de même de l'**éloquence** de la chaire : Elle s'est à peu près réformée elle-même. Tout en faisant la part des influences étrangères, c'est à l'**initiative** intelligente et vigoureuse des orateurs sacrés, qu'**est dû** principalement le progrès que je vais constater dans **la prédication** de cette époque.

Et **d'abord**, je n'hésite pas à placer en première ligne ces **hommes** de foi sévère, de vertu héroïque, qui, depuis François de Sales jusqu'à Bossuet, ont exercé sur le clergé de France une action directe et profonde. Je veux bien que ni François de Sales, ni Vincent de Paul, ni M. Olier, ni le cardinal de Bérulle n'aient laissé derrière eux des modèles d'**éloquence**, comme feront les grands orateurs de la deuxième moitié du siècle. Non ; mais je ne crains pas de dire que **ces quatre** hommes ont frayé la route, et élargi les voies. C'est dans

leurs écrits, ou du moins c'est à leur école, que se sont formés les premiers maîtres de l'éloquence sacrée. L'initiative leur appartient. C'est François de Sales le premier qui, dans son *Traité de la Prédication*, proclame en pleine décadence les vrais principes de l'éloquence de la chaire. Nous l'avons entendu. Ces principes, puisés à la source même de l'Évangile, Vincent de Paul les applique à l'éloquence populaire dont il offre dans sa personne un type à peu près complet; et vous n'avez pas oublié la haute influence que cet homme de Dieu exerçait autour de lui, tant par le grand nombre de missionnaires qu'il formait en quelque sorte à son image, que par l'élite du clergé qui se plaçait sous sa direction. Bossuet, pour ne parler que de lui, est là pour prouver ce que j'avance. Cette influence, M. Olier la partage; car c'est dans ses séminaires que le ministère évangélique recrute les apôtres les plus zélés. Enfin, pour achever cette œuvre de restauration religieuse dont il est le promoteur le plus actif, M. de Bérulle transmet à l'Oratoire ces maximes de sévérité chrétienne, de gravité évangélique qui feront de cette compagnie le principal foyer de la réforme que je signale. Voilà, Messieurs, tout un courant d'idées saines qui a dû, petit à petit, entraîner l'éloquence sacrée dans une autre voie. Car, ou je me trompe fort, ou vous comprenez sans la moindre peine que cette parole simple, forte, chrétienne, tombant de la bouche d'hommes que le clergé de France honorait comme ses maîtres et ses oracles, que cette parole-là eut le privilège de chasser devant elle le pédantisme de l'école, l'érudition fastueuse, la déclamation fleurie qui depuis de longues années avaient prévalu dans la chaire. Que fallait-il faire, en effet, pour lui rendre son véritable ton? opposer à ses défauts les qualités contraires: laisser parler le cœur, là où on ne faisait parler que l'école,

Substituer à un style enflé de citations profanes un style nourri de l'Écriture et des Pères, faire tomber un faux goût d'éloquence sous la simplicité chrétienne. Pas autre chose. Or ces maximes si simples en apparence et si fécondes, je les trouve sous la plume ou sur les lèvres des grands hommes dont je parle. Voilà pourquoi je n'hésite pas à les placer au premier rang de ceux qui ont contribué, par leur exemple et leurs préceptes, à ramener dans la chaire un langage plus conforme à son caractère sacré.

Toutefois, Messieurs, l'on conçoit facilement qu'une révolution de cette nature n'ait pu s'opérer en un jour, ni dans l'espace d'une année. Lorsqu'un vice invétéré a envahi le domaine de l'art ou de la littérature, il survient d'ordinaire un homme qui dit le mot de la réforme; ce mot, d'autres le répètent après lui, mais jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de la société, qu'il revienne compris de tous, accepté par tous, bien des hommes se succèdent et souvent même plusieurs générations. Ne voir dans cette marche ascendante que le point de départ et le point d'arrivée, c'est ne tenir que les deux bouts de la chaîne, sans voir le milieu par où l'enchaînement se continue. C'est pourquoi il faut nous arrêter quelques instants à une deuxième lignée d'orateurs sacrés, postérieurs aux premiers, dont les discours viennent toucher à ceux de Bossuet, et même se prolongent quelque peu au delà, comme pour encadrer les œuvres du génie dans un milieu moins parfait. De première vue, cette étude semble offrir peu d'intérêt, mais en y regardant de plus près, vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'elle en présente beaucoup.

Pour prendre à son début cette série d'orateurs sacrés qui précèdent Bossuet, j'ouvre le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire, et je lis ces mots au trente-deuxième chapitre du

livre : « Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand goût. Ses sermons et ses oraisons funèbres, quoique mêlés encore de la rouille de son temps, furent le modèle des orateurs qui l'imitèrent et le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes en 1630, était pleine de si grands traits d'éloquence, que Fléchier, longtemps après, en prit l'exorde tout entier aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de Turenne. »

Messieurs, sauf sur un point que je vais signaler, il y a dans ce petit nombre de lignes presque autant d'erreurs que de mots. Et d'abord il est faux de dire que Jean de Lingendes, sacré évêque de Sarlat en 1642 et transféré à l'évêché de Mâcon en 1650, n'a fait imprimer aucun de ses ouvrages. Outre l'oraison funèbre du duc de Savoie, il livra au public celle de Louis XIII, dont la Bibliothèque impériale possède un exemplaire. En second lieu Jean de Lingendes n'a pas prononcé l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, mais bien celle de Victor-Amédée, son fils, et non pas en 1630, comme le dit Voltaire, mais le 29 octobre 1637, dans l'église métropolitaine de Paris. Enfin, pour ce qui regarde les emprunts de Fléchier, le texte et l'exorde, loin d'être les mêmes dans les deux orateurs, diffèrent de tout point. Le texte de Lingendes est tiré du trente-huitième chapitre du livre de l'*Ecclésiastique*: *in mortuum produc lacrymas...*, et celui de Fléchier du neuvième chapitre du premier livre des *Machabées*: *fleverunt eum omnis populus Israël...* Dans l'exorde de Lingendes, assez faible du reste,

entrelardé de citations d'Aristote et de Platon, je ne trouve pas un mot que l'évêque de Nîmes ait fait passer dans le sien. Évidemment Voltaire a fabriqué un conte; mais vous le savez fort bien, en tout ce qui concerne la bonne foi d'écrivain, Voltaire a toujours eu deux morales à son service. Il est un point cependant, comme je le disais tout à l'heure, sur lequel sa mémoire l'a bien servi, c'est lorsqu'il fait gloire à Lingendes de passages considérables que Fléchier avait tirés du corps même du discours; mais je me hâte d'ajouter que cette bonne fortune, il la doit à un jésuite, au père Houdry, qui, du vivant même de Fléchier, et dans le temps que Voltaire étudiait au collège de Louis-le-Grand en 1702, signala au public les imitations de l'évêque de Nîmes. Je vais, Messieurs, placer sous vos yeux deux ou trois de ces passages, qui prouvent effectivement que Lingendes a parlé dans le grand goût :

« Puissances adversaires et ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité du christianisme, qui m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort, m'ordonne ou me permet d'en concevoir beaucoup pour la correction de vos crimes et de vos injustices. Mais vous vivez, et cependant je plains en cette chaire la mort d'un prince de qui les mœurs et la piété paraissent mériter le ciel plus doux et favorable et une vie plus longue et plus étendue. »

Ouvrez l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier, vous y trouverez ce passage un peu embelli mais assez littéralement reproduit. Je dirai de même de cette belle image employée par Lingendes : « Comme les vallées fournissent la matière des foudres qui tombent sur les montagnes, tout de même l'iniquité des peuples mérite assez souvent des punitions que la colère du Ciel envoie sur la tête des princes. » Cette compa-

raison qui ferait honneur à un grand maître, Fléchier se l'approprie en ces termes : « Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou les défendent. » Mais voici que l'imitation tourne au plagiat : Lingendes dit de son héros : « Presque tous les effets de sa vertu militaire ont été éclatants, conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, etc. » Fléchier s'écrie à propos de Turenne : « Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, etc. » J'en suis bien fâché pour la réputation de Fléchier : le délit est flagrant ; j'aurai l'occasion d'y revenir plus tard, en parlant de ses œuvres, car, il faut bien l'avouer, ce rhéteur si brillant est un peu coutumier du fait. Mais c'était une raison de plus pour sauver des mains de Voltaire ce magnifique exorde de Fléchier, la plus belle chose peut-être qu'il ait faite, et qui lui appartient tout entier à l'exception d'un mot, d'un mot fort heureux qu'il a pu prendre à Mascaron, qui lui-même l'avait probablement pris à Lingendes. L'évêque de Mâcon avait dit : « ce prince mort dans les armes, et comme enseveli dans la gloire de ses triomphes. » Mascaron dira dans son éloge du duc de Beaufort : « héros mort et enseveli dans son propre triomphe. » Fléchier reprendra pour dire : « il reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe. » Mais c'est trop m'appesantir sur des détails, qui ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on emprunte fort souvent à de moins riches que soi.

De tout cela, Messieurs, il résulte clairement que l'évêque de Màcon était doué de grandes qualités oratoires. Aussi faisait-on choix de sa parole dans les occasions solennelles. C'est à lui par exemple qu'échut la tâche, difficile à tous égards, de prononcer l'oraison funèbre de Richelieu à Notre-Dame. On ne retrouve pas, dans le peu qui nous reste de lui, ces pointes, ces jeux de mots, ces trivialités qui déparent trop souvent les discours des orateurs de son époque. Mais ici je dois relever une nouvelle méprise plus étrange encore que celles de Voltaire ; cette fois-ci, c'est La Harpe qui se trompe. Conçoit-on que l'orateur du *Cours de littérature* attribue l'oraison funèbre du duc de Savoie au jésuite Lingendes ? Évidemment La Harpe confond les deux Lingendes, l'évêque de Màcon dont je viens de parler, et le père Claude de Lingendes, de la compagnie de Jésus, qui prêchait dans le même temps et avec bien plus de succès. C'est à ce dernier, plutôt qu'à l'évêque du même nom, qu'est due l'initiative d'une réforme sérieuse dans l'éloquence sacrée. Je n'ai pas lu un seul écrivain du dix-septième siècle traitant ces matières, qui ne fasse le plus grand éloge du père de Lingendes, qui n'admire sa dialectique vigoureuse, la véhémence d'âme qu'il porte dans ses discours, sa profonde connaissance de l'Écriture et des Pères. Malheureusement, cet orateur composait en latin les sermons qu'il devait prêcher en français. De sorte que le carême que nous avons de lui dans notre langue n'est qu'une traduction faite sur l'original latin ; or toute traduction, même fidèle, ne peut donner qu'une idée fort imparfaite du genre particulier d'un écrivain quelconque, à plus forte raison d'un orateur. Ce qui ressort néanmoins avec assez d'évidence de la lecture de celle dont je parle, c'est que le père de Lingendes a été sous bien des rapports le précurseur de Bourdaloue. Je suis bien convaincu que le célèbre jésuite



a profité de son devancier. Messieurs, j'ai tant de matières à réunir dans cette leçon, que je suis obligé de renvoyer ce rapprochement à nos études sur Bourdaloue (1). Ce que je me contenterai de faire observer, c'est qu'au milieu de cette argumentation sévère et passionnée qui annonce Bourdaloue, le père de Lingendes n'échappe pas aux défauts que ce grand orateur évite. Chez lui, les poètes profanes font encore de temps à autre quelques courtes apparitions. Il n'a pas non plus tout à fait secoué la poussière de l'école : il est homme à mener six propositions de front, à enfiler dix raisons l'une à la suite de l'autre, sans se soucier aucunement de les grouper avec art ou de ménager les transitions. Ses peintures de mœurs, trop peu voilées, n'indiquent pas un progrès merveilleux dans les bienséances oratoires. Bref, il est loin d'être parfait, mais ses imperfections n'ôtent rien à son mérite, car, comme l'observe très bien Fontenelle dans sa vie de Corneille, pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même, mais pour juger du mérite d'un auteur, il faut le comparer à son siècle. Or le père de Lingendes dépasse évidemment tout ce qui le précède. Vous en jugerez par ce fragment que j'ai détaché, presque au hasard, d'un de ses sermons, et dans lequel vous trouverez sans nul doute de la verve et de l'originalité :

« O homme, qui que tu sois, avoue avec moi que la distance de la vie à la mort est bien petite, si même on la peut appeler

(1) Ces leçons, que M. l'abbé Freppel se proposait de donner sur Bourdaloue et les autres orateurs sacrés du dix-septième siècle, n'ont jamais été faites. Aussitôt après ses études sur Bossuet, qui lui avaient attiré un auditoire d'élite, le jeune professeur de Sorbonne entreprit ses remarquables travaux sur les Pères apostoliques, remettant à plus tard de continuer les leçons qui avaient signalé ses débuts.

(Note de l'Éditeur.)

distance... La nature se joue de nous comme les acteurs d'une comédie; le monde en est le théâtre, elle nous fait paraître dessus, et incontinent elle tire le rideau, ne nous permettant pas le plus souvent de jouer notre personnage; et ainsi, à bien considérer ce que nous sommes, ce n'est presque rien... Estime qui voudra le diadème et la pourpre, pour moi je n'en fais aucun compte, parce que je les vois suivre le même train des conditions humaines, et que ceux qui les portent sont réduits à la nécessité de mourir comme les moindres de leurs sujets... Vous qui autrefois ne pensiez pas que la terre fût digne d'être foulée de vos pieds, et qui, pour éviter cet abaissement, ne vouliez marcher que sur le marbre ou des tapis précieux, vous qui n'aspiriez qu'aux grandeurs mondaines, vous qui étiez assis si mollement et si superbement dans un trône, vous qui couchiez dans des lits si doux, vous qui rouliez tous les jours dans des carrosses ou en des chaises portées par des hommes, vous voilà pourtant devenu un objet de mépris... chose étonnante ! Celui qui ne se sentait pas assez au large dans ses palais superbes, dans les villes, dans les provinces entières, dans les royaumes, se contentera de six pieds de terre. »

Sans doute ce thème effrayant, repris par Bourdaloue dans son sermon sur la pensée de la mort, acquerra plus d'énergie et d'ampleur, mais c'est la gloire de Lingendes d'avoir prélué aux accents de cette grande éloquence. A partir de ce moment, nous sommes en pleine voie de progrès. Ingénieuse et vive dans le P. Caussin, méthodique et savante dans Biroat, claire et solide dans le P. Castillon, l'éloquence de la chaire s'élève dans Molinier à une hauteur peu commune. Je cite là, Messieurs, des hommes que nos orateurs de génie ont fait oublier, mais qui, dans tout autre littérature que la nôtre, tiendraient

le premier rang. Je ne crains pas de dire et j'espère prouver plus tard, que ni Sailer, ni Gretsetz, ni Wittmann, chez les Allemands, ni Tillotson, ni Hugh Blair, chez les Anglais, ni même Segneri chez les Italiens n'atteignent plus haut. Je vois d'ici un discours d'Etienne Molinier sur le triomphe de la Croix, auquel il manque fort peu de chose pour être une œuvre de premier mérite. Pour mettre en relief toutes ses beautés, il faudrait le lire tout entier. Je n'en citerai qu'un passage :

« Ainsi le Fils de Dieu voulant combattre contre ses ennemis, le diable, la chair et le monde, qui semblaient des géants et des Goliaths armés à l'avantage, n'a pris que le bâton de la croix et s'est présenté tout seul et tout nu dans la lice, sans armes et sans soldats. Il n'est pas venu, comme les Juifs l'attendaient, avec majesté, avec magnificence, avec armées, pour surmonter ses adversaires et se faire reconnaître roi du monde : c'est affaire aux hommes à combattre de la façon. Il est venu pour vaincre ni par l'attaque, ni par la résistance, mais par la seule souffrance. Quelle façon de combattre ? endurer les coups sans se défendre ; quelles armes ? un poteau ; quels soldats ? les plaies et les douleurs. Voilà les soldats, les armes et le combat de Dieu. Crucifié, il a combattu, blessé, il a vaincu, mort, il a triomphé. Cette façon de combattre et de vaincre n'appartenait qu'à Dieu ; les hommes combattent armés, Dieu désarmé, ils vainquent par la force, lui par la patience. »

Tel est, Messieurs, le langage noble et élevé qu'on portait dans la chaire dès 1635. Car, à l'exorde près qui est faible, le discours de Molinier se soutient sur ce ton. Certes, je conçois que les sermons de Bossuet sur l'Exaltation de la croix aient relégué dans l'oubli ceux dont je parle ; mais je ne sais si des expressions telles que celles-ci s'y trouveraient dépla-

cées : « La croix se montre partout, pour faire voir que tout le monde est à elle ; toute la pompe de la terre s'incline sous ses pieds et se courbe sous elle, trop glorieuse d'être le marche-pied de son trône ; » et deux pages plus avant : « cette croix, le Fils de Dieu la prend, la porte sur ses épaules comme les soldats portent leur lance, la dresse sur le calvaire comme les vainqueurs dressent leur trophée, et monte sur elle comme sur un char triomphal ; par elle il vainc le monde, sur elle il triomphe du monde. Elle surmonte tout, tout le monde est à elle, le ciel, la terre et l'enfer : l'enfer qu'elle foule, la terre qu'elle embrasse, le ciel où elle monte ; ses racines percent dans les enfers pour les fermer, ses branches s'étendent par toute la terre pour la couvrir, et sa cime s'élève jusqu'au ciel pour en faire l'ouverture. » Il y a là, sans nul doute, une grande richesse d'imagination, de la pompe oratoire. Tout cela prouve que, vers le milieu du dix-septième siècle, de grands talents avaient déjà surgi dans la chaire chrétienne ; encore n'ai-je pas nommé les deux meilleurs orateurs du temps, le P. Senault et le père Lejeune, l'un et l'autre membres de la congrégation de l'Oratoire.

C'est à l'Oratoire, en effet, que l'éloquence de la chaire est redevable de ses plus glorieux succès, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le cardinal de Bérulle y avait porté un goût simple et sévère, une érudition vaste, un jugement solide qui a dû faire de sa compagnie un foyer de fortes études. Le père Senault s'était attaché de bonne heure à ce grand homme. Son père avait été l'un des seize qui, sous la Ligue, s'étaient acquis le plus de célébrité par la fougue de leur caractère. Mais le fils, comme Anne d'Autriche se plaisait à le lui dire, montrait autant de douceur et de modération que son père avait été

violent et emporté. Lui-même nous apprend qu'il employa douze années de sa vie à former son style. Dans ce travail opiniâtre, les traductions d'Amyot lui furent d'un grand secours. Ses prédications témoignent également d'une étude approfondie de l'Écriture et des Pères. Le père Senault a fourni avec succès près de quarante stations de carême, notamment à la cour et à la chapelle Saint-Honoré du Louvre. S'il faut en croire le garde des sceaux Marillac, auteur d'une vie de Senault restée manuscrite, toutes les qualités extérieures de l'orateur relevaient le mérite de sa parole : port grave, air majestueux, voix nette et sonore, gestes nobles et réglés, tout contribuait à faire de lui l'orateur le plus renommé de la première moitié du dix-septième siècle. Le père de Lingendes n'hésitait pas à rendre hommage au rare talent de son rival, ce qui n'arrive pas toujours entre gens de même profession, voire entre prédicateurs, puisqu'il est vrai de dire, avec Hésiode, qu'il n'y a pas jusqu'au potier qui ne porte envie au potier. Si je passe à l'examen de ses discours, je trouve que le célèbre oratorien est plutôt exempt de défauts que brillant de qualités. Chez lui, les traces de mauvais goût, le faste de l'érudition profane, le formalisme de l'école ont presque entièrement disparu. Il divise avec clarté les matières qu'il traite, les développe avec ordre, les dispose en un cadre régulier et sévère. Toutes ses compositions portent l'empreinte d'un esprit sage et méthodique. Par là, il a dû exercer sur les orateurs de l'époque, et en particulier sur ceux de l'Oratoire, une influence heureuse. Mais ce qui lui manque, c'est le mouvement, l'élan, en un mot la verve oratoire. Je pense bien qu'il répandait plus de chaleur dans ses sermons de morale, que nous ne possédons plus, que dans ses panégyriques qui nous restent; sinon, je ne concevrais pas qu'en prononçant

son oraison funèbre, un de ses disciples, Fromentières, ait pu comparer sa parole véhémence, devant la cour d'Anne d'Autriche, à celle d'Ambroise s'élevant contre les jeux qui se pratiquaient devant la statue d'Eudoxie. Toutefois il n'y paraît guère, lorsqu'on lit ses discours : vous diriez un écrivain qui disserte, plutôt qu'un orateur qui parle. Pour vous donner une idée de ces pages bien écrites, mais froides, je vais emprunter un passage à son panégyrique de saint Clément :

« Le monde a changé de condition depuis que l'homme a perdu son innocence, et quoiqu'il ait encore quelques restes de ses premières beautés, il est si différent de lui-même qu'on peut dire qu'il est plutôt l'échafaud d'un criminel que le palais d'un souverain. Toutes les saisons en sont dérégées ; elles ne se succèdent plus comme elles faisaient autrefois : l'hiver prend la place de l'été ; et cette fâcheuse saison se mêle dans toutes les autres pour nous faire voir le dérèglement de notre âme ; les éléments se font la guerre pour nous détruire, et parce qu'ils sont les ministres de la justice divine, ils croient s'acquitter de leur devoir quand ils nous punissent ; la terre est stérile en fruits et féconde en épines, elle mêle l'aconit et la cigüe avec les autres plantes, et comme cette mère commune était devenue notre ennemie, elle nourrit en son sein des monstres pour nous dévorer. La mer excite des orages pour nous perdre ; elle a peine à porter des coupables sur son dos, elle trouble son repos pour nous donner de la crainte, elle passe ses bords pour aller chercher les coupables, et comme s'il ne lui suffisait pas de noyer les hommes qui commettent leur vie à son infidélité, elle se répand sur la terre pour attaquer ceux qui redoutent sa fureur et son inconstance. L'air se corrompt pour nous infecter, il répand

la contagion qu'il a conçue dans son sein... le feu se fait violence pour nous punir, il descend ici-bas contre son inclination, et s'attachant aux foudres, il brûle quelques coupables et il étonne tous les autres, etc. »

Si, à travers des pages telles que celle-ci, qui révèlent à coup sûr un talent d'écrivain peu ordinaire, je voyais circuler un peu plus de souffle oratoire, si, au mouvement de l'idée qui tient l'esprit en éveil, succédait moins rarement le mouvement de l'âme qui échauffe le cœur, qui remue la volonté, je dirais que le père Senault a été un grand orateur. Mais je dois l'avouer, si de temps à autre je surprends dans ses discours une certaine chaleur de style, ce n'est le plus souvent qu'une chaleur d'esprit ou d'imagination. Il faut pourtant convenir que le père Senault a bien mérité de l'éloquence de la chaire, pour l'avoir purgée de la plupart de ses défauts, et pour y avoir introduit cette rigueur de méthode qui trouve dans Bourdaloue son expression la plus parfaite. Aussi a-t-il formé d'excellents disciples, parmi lesquels je nommerai Le Boux, La Roche, Soanen et Mascaron. Mais si haut qu'il faille estimer le père Senault, je n'hésite pas à placer au-dessus de lui son illustre contemporain, le père Lejeune.

Le père Lejeune n'est pas l'orateur le plus parfait, il s'en faut de beaucoup, mais l'homme le plus éloquent qui, au dix-septième siècle, ait paru dans la chaire chrétienne avant Bossuet. Oh ! quant à lui, arrière les règles, il n'en connaît guère ; trêve à l'art, il le dédaigne. Il vous dira bien volontiers avec saint Augustin : *Malo ut me reprehendant grammatici, quam non intelligant populi*. Ne cherchez, dans ses trois cents sermons, ni les richesses du style, ni la pureté dans le choix des expressions, ni la noblesse des comparaisons, ni même toujours la convenance du langage ; vous ne l'y

trouveriez pas ; mais vous y trouverez, depuis le premier jusqu'au dernier, la solidité des preuves, la vigueur du raisonnement, la force des images, la vivacité des peintures, l'invective qui accable, le pathétique qui enlève, en un mot une mâle et grande éloquence. Je ne sais, Messieurs, qui a valu à Bridaine la réputation classique d'avoir été parmi nous le type de l'éloquence populaire ; c'est, si je ne me trompe, Marmontel et l'abbé Maury. S'il faut les en croire sur parole, je suis tout disposé à le faire ; mais s'il faut s'en rapporter aux discours qui ont paru sous son nom, je vous l'avoue, j'hésite fort ; je suis presque tenté de voir en lui un académicien plutôt qu'un missionnaire. Le plus grand orateur populaire qui ait brillé dans la chaire française, c'est à mon avis le père Lejeune. Non pas qu'il soit sans défaut ; bien loin de là. Citations profanes, historiettes controuvées, détails de mœurs trop nus, tableaux trop chargés, tout cela y abonde : le plaisant y succède au sérieux, le trivial y côtoie le sublime. Toutes ces chutes, tous ces écarts, je les reconnais bien volontiers. Mais je ne pense pas qu'on ait jamais porté devant le peuple plus de saillies, plus de mouvement, plus de verve que cet homme apostolique, qui, pendant plus de soixante ans, tout aveugle qu'il était, parcourut la France entière, remuant villes et campagnes par la véhémence de sa parole. Là où il excelle, c'est à combattre un vice ou à manier une vérité terrible. Dans ces deux cas, je ne crains pas de le dire, le père Lejeune a rarement un supérieur et ne connaît presque pas d'égal. S'agit-il d'une passion à détruire, c'est un adversaire qu'il prend à partie : il lutte avec lui corps à corps, il l'accable sous le ridicule ou le flagelle du fouet de son indignation. Il le déshabille un peu trop, c'est vrai, j'en conviens, mais s'il le met à nu, c'est pour le



serrer de plus près, c'est pour l'atteindre jusqu'au vif. Ah ! ce n'est pas l'homme des ménagements : il frappe en aveugle et crie comme un sourd. Mais ses coups portent, ses cris émeuvent. Rien de plus dramatique, de plus saisissant que la mise en scène d'une vérité terrible par ce grand missionnaire. D'abord il la recule, il la place dans le lointain, il la met hors de vue, hors de portée, c'est une simple hypothèse, une pure supposition, puis par un retour soudain : « c'est en France, s'écrie-t-il que cela est arrivé, c'est à Toulouse, c'est en la paroisse Saint-Étienne, c'est vous, vous qui m'écoutez. » Je comprends les succès prodigieux qu'obtenait la parole de cet homme, je comprends que Massillon ait vu dans ses sermons une mine féconde et qu'il en ait profité pour l'art du développement moral, mais profité, non pas comme Fléchier profitait de Lingendes, en maître, en homme de génie. Vous allez peut-être me taxer d'exagération : on a tant abusé du genre missionnaire qu'on se figure sous ce nom une pure éloquence de poitrine, des effets de poumons. Non, ce n'est pas cela, c'est de la grande, de la véritable éloquence que celle du père Lejeune. Vous allez en juger par cette magnifique péroraison, que je voudrais voir dans tous les recueils de littérature, comme une des pages les plus éloquents que puisse offrir la chaire chrétienne à aucune époque et dans tous les pays.

Après avoir fait une peinture aussi vive qu'énergique des peines de l'enfer, le père Lejeune termine de la sorte : « Dites-moi, mes frères, n'ai-je pas sujet de répandre des larmes de sang, quand je considère que de cet auditoire, de ceux qui sont ici, de ceux qui me voient, de ceux qui m'entendent, il y en a qui souffriront toutes ces peines que j'ai racontées et mille fois davantage ? Mon Dieu qui sera-ce de nous ? Ne

sera-ce point moi qui prêche aux autres ? J'ai plus de sujet de le craindre que personne. Priez Dieu pour moi. Qui sera-ce de nous ? est-il possible qu'il y en ait en cette compagnie si infortunée ? Ah ! si je savais qu'il y en eût un seul qui dût être de ce nombre, qui voulût persévérer en son péché, si je le savais, si je le connaissais, je ne sais ce que je ferais, ce que je ne ferais pas ; je descendrais présentement de cette chaire, et prenant un crucifix en main, soupirant et sanglottant, je me prosternerais à ses pieds, je les baignerais de mes larmes, je le prierais, je l'exhorterais, je le menacerais, je le conjurerais, je ne le quitterais pas qu'il ne m'eût donné espérance de sa conversion. Hélas ! lui dirais-je, êtes-vous donc ce réprouvé qui devez être à jamais l'objet de la colère de Dieu ? Quoi ! vous ne jouirez jamais de Dieu pour lequel vous avez été créé, vous ne l'aimerez, vous ne le servirez, vous ne le glorifierez jamais?... Sera-t-il dit que votre âme qui est la sœur des anges, deviendra à jamais la compagne des démons?... Oh ! que malheureux donc et infortunés sont vos père et mère de vous avoir donné la vie ! Malheureuse et mal employée la peine qu'on a prise à vous élever, la terre qui vous porte, le pain que vous mangez, l'air que vous respirez, puisque tout cela ne sert qu'à nourrir et à conserver un dénaturé, un ennemi irréconciliable de Dieu. Chrétiens, ce que je dirais à ce réprouvé, je vous le dis et à vous, et à vous, et à vous, et à moi premièrement, si nous ne changeons de vie et si nous ne faisons pénitence. Pensons-y, cela nous importe. »

Voilà, Messieurs, l'éloquence du missionnaire dans son expression la plus sublime. Cela peut suffire pour vous convaincre que malgré tous ses défauts, le père Lejeune a été un grand orateur, et qu'avant Bossuet, ou autour de lui, la

chaire chrétienne trouvait un langage déjà noble et parfois éloquent.

Ainsi, Messieurs, comme nous l'avons constaté jusqu'ici, par ces études sur la première moitié du dix-septième siècle, le terrain était à peu de chose près, remué, travaillé dans tous les sens. A voir les efforts qu'on fait de toutes parts, on devine sans peine vers quelle fin ils conspirent. Cette voie féconde et glorieuse, François de Sales l'a ouverte : il a enrichi de tous les charmes d'une poésie douce et intime ce langage de la piété, qui revêtira dans Fénelon des formes moins naïves, mais plus fines et plus achevées. Après lui, Vincent de Paul a paru, comme pour dominer tout le siècle de sa mâle et inimitable figure. Autour de lui une pléiade d'hommes s'est formée, en qui la grandeur s'allie à la simplicité. La controverse, dans Duperron, a vu s'ouvrir devant elle un horizon aussi vaste qu'élevé, et s'unissant dans Bérulle à la métaphysique du dogme, elle trace en lui une ébauche de Bossuet. L'éloquence de la chaire à son tour se dégageant peu à peu de la rouille du temps qui s'y était mêlée, commence à briller d'un éclat plus pur. Lingendes et Senault, l'un par la vigueur de la dialectique, l'autre par la régularité de l'ordonnance annoncent Bourdaloue ; Lejeune fait pressentir cette science des passions, ce don du pathétique qui sera le génie de Massillon. Bref, tout est en germe dans le passé, les semences de l'avenir sont jetées, et comme pour leur assurer une heureuse fécondité, ce sont des hommes de foi profonde et de grandes vertus qui les ont enfoncées bien avant dans le cœur de la société. Et maintenant, Messieurs, que l'élan est donné, que les saints ont paru, c'est aux hommes de génie à paraître à leur tour pour achever leur œuvre. C'est à suivre ce magnifique développement de l'éloquence sacrée dans le plus grand d'entre

eux, dans Bossuet, que nous consacrerons nos leçons du deuxième semestre.

Il me reste, Messieurs, à vous remercier de l'attention si bienveillante dont vous m'avez honoré jusqu'à ce jour : ce sera pour moi un doux souvenir dans le passé et un puissant encouragement pour l'avenir.

# L'ÉLOQUENCE SACRÉE

DANS BOSSUET

---

## DOUZIÈME LEÇON

### DU GÉNIE

Le génie de Bossuet déconcerte la louange et la critique. — Le génie se reconnaît à deux signes extérieurs : l'enthousiasme des contemporains et l'admiration de la postérité. — Qu'est-il dans son essence ? — Est-ce l'esprit, le bon sens, une longue patience ou la force de caractère ? — Le génie est, avant tout, et dans une certaine mesure, une participation à l'énergie créatrice. — Création et *poésie*. — Le génie dans les différents ordres de la pensée humaine. — Le génie industriel réveille les forces inconnues qui dorment au sein de la nature. — Le génie artistique revêt le beau de formes originales, et crée avec la légende de nouveaux personnages. Le génie politique fonde, comme César, des institutions durables. — Le génie philosophique, avec Socrate, Aristote et Platon, sait ramener l'idée qui s'égaré aux types éternels du vrai, du beau et du bien. — Le génie religieux retrouve dans le passé de l'histoire, et suit de l'œil dans l'avenir la trame mystérieuse de la pensée divine, à laquelle se rattachent tous les événements de ce monde.

Messieurs,

Le premier nom, qui s'offre à nous dans l'histoire de l'éloquence sacrée pendant la deuxième moitié du dix-septième siècle, est aussi le plus grand que nous puissions y rencontrer : c'est le nom de Bossuet. Et tout d'abord, Messieurs, j'é-

prouve le besoin de me faire absoudre par vous du reproche de témérité que vous seriez en droit de m'adresser. S'attaquer à Bossuet, même pour le louer, c'est une entreprise, qui, j'en conviens, est au-dessus de mes forces. Car, si comme il l'a dit lui-même dans un endroit de ses écrits (Oraison funèbre du prince de Condé), la louange languit auprès des grands noms, le sien ne la condamne pas à languir, mais il la réduit jusqu'au désespoir. Or ma tâche est bien plus difficile, car ce n'est pas un panégyrique que nous faisons, mais une étude critique ; et juger Bossuet, c'est de l'audace chez tous ; de ma part, je le répète, cela peut sembler de la témérité. Où donc trouverai-je mon excuse ? Je la trouverai peut-être dans mon admiration. C'est parce qu'il réalise à mes yeux l'idée même de l'éloquence, que j'aime à discuter devant vous les motifs de mon admiration, et que je ne crains pas un instant d'en chercher la mesure.

Mais, Messieurs, si vous voulez bien ne pas voir dans mon programme une tentative téméraire, au moins trouverez-vous peut-être que j'entreprends une œuvre inutile. Il semble en effet que tout ait été dit sur l'éloquence de cet homme, et qu'on ne puisse plus y toucher sans s'exposer à des redites, ou se condamner au lieu commun. Mais il en est des œuvres du génie, comme d'une mine qui plonge dans les entrailles de la terre : plus on la creuse, plus elle est féconde ; et si trois mille ans ont passé sur l'*Iliade* d'Homère, sans pouvoir épuiser les recherches de la science, après deux siècles d'études, l'éloquence de Bossuet est encore là, offrant de nouvelles beautés à ceux qui les cherchent et de nouvelles jouissances à ceux qui les trouvent.

Toutefois, c'est de cette fécondité même que naît mon embarras. En parlant d'un grand homme, Cicéron disait dans

un de ses discours : *Hujus orationis difficilius est exitum quam principium invenire. Ita mihi non tam copia quam modus in dicendo querendus est.* Cette phrase qui, à l'adresse de Pompée, pouvait être emphatique, n'est que vraie à l'égard de Bossuet. Esprit universel s'il en fut jamais, Bossuet a tout embrassé, et, à peu de chose près, il a excellé en tout. Orateur, controversiste, historien, philosophe, il a été du moins tout ce qu'on peut être, quand on ne peut pas être tout. De là, l'immense difficulté qu'il y a à ramener à l'unité des branches si diverses. Mais cette difficulté, Messieurs, elle se détruit par elle-même. Ce qui fait l'unité du génie de Bossuet, c'est précisément ce qui éclate dans sa variété, c'est l'éloquence. Ne cherchez pas ailleurs le caractère de son génie. Le génie de Bossuet c'est d'être éloquent, éloquent devant les misères comme devant les grandeurs humaines, éloquent en face de l'erreur qui l'indigne comme en face de la vérité qui l'inspire, éloquent dans l'histoire qu'il peint comme dans le mystère qu'il sonde, éloquent dans une dissertation sur les psaumes comme devant le cercueil de Condé, éloquent en tout, éloquent partout ; et lorsqu'entraîné jusqu'au bout par cette parole unique, j'en aurai répété tous les sons, mon dernier mot sera ce qu'aura été mon premier, le génie de Bossuet c'est l'éloquence même.

Par conséquent, Messieurs, ma tâche se réduirait à peu près à prendre l'édition de Versailles, à lire devant vous les quarante-trois volumes qui la composent, et à répéter à chaque page ce que Voltaire disait de Corneille : c'est beau, c'est grand, c'est admirable, c'est divin ! Toutefois, nous ne pouvons pas en rester là. Car enfin l'éloquence de Bossuet a eu ses origines et son développement ; bien que toujours une, quant au fond, elle a pris diverses formes, en un mot, elle a eu son histoire.

C'est cette histoire que je me propose de faire. Or dans l'ordre des années, comme aussi par le rang que lui assigne son caractère, c'est l'éloquence de Bossuet dans la chaire qui mérite en premier lieu d'occuper notre attention, et pour nous borner dans une matière si vaste, j'ai choisi ses sermons pour en faire l'objet de mes études pendant ce semestre.

Mais, Messieurs, avant d'aborder l'examen de ces chefs-d'œuvre, je crois devoir résoudre une question préliminaire. Comme c'est un orateur de génie que nous avons sous les yeux, il faut que nous sachions d'abord ce que peut être le génie dans l'éloquence, et pour savoir ce que c'est que le génie dans l'éloquence, je suis à me demander ce que c'est que le génie. C'est l'objet de ma leçon.

Je ne cherche pas, Messieurs, une définition étymologique ou descriptive. Il s'en trouve dans tous les livres, de plus ou moins heureuses, de plus ou moins exactes. Je n'ai pas la prétention de les refaire, je les laisse pour ce qu'elles valent. Je cherche à me rendre compte de ce que peut être en soi, dans sa nature ou dans son essence, cette faculté insigne qui n'est que le partage d'un petit nombre d'hommes. Je voudrais, s'il est possible, trouver ce qui constitue précisément, ce qui différencie, ce qui caractérise ce don si rare et si élevé qui s'appelle le génie.

A quels signes donc peut-on reconnaître le génie ? qu'est-ce qui l'annonce ? qu'est-ce qui le révèle ? Je dis d'abord qu'on peut le reconnaître à un double signe, extérieur et public : le jugement des contemporains et le jugement de la postérité.

Un homme apparaît au milieu de ses semblables. Et d'abord quel qu'il soit, il est fort à croire qu'il n'aura pas débuté dans la vie par des prodiges. Sans doute plus tard, et après coup, on saura bien quand on le voudra lui en faire opérer dès



sa naissance. Si c'est un orateur, la fiction poétique se plaira à lui mettre un rayon de miel dans la bouche, ou à placer un essaim d'abeilles près de son chevet ; si, à défaut d'autre gloire, il tire la sienne de la force de son bras, la légende fera venir à propos quelque monstre qu'il puisse étouffer dès le berceau ; si c'est un homme de guerre, il faut de toute nécessité qu'il ait battu sa nourrice, ou fait le matamore dans son jeune âge ; si c'est un écrivain, il faut qu'il ait eu bien peu de chance, pour que son premier thème ou sa première version n'ait pas été un chef-d'œuvre. Franchement non, sauf de rares exceptions, je crois que les hommes de génie naissent à peu près comme tout le monde. Ils ne tombent pas du ciel tout faits, comme Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter. C'est le temps qui est la révélation des grands hommes. Jusqu'à leurs œuvres, pas de différence ou fort peu. Mais une fois arrivés là : ah ! c'est autre chose. Et d'abord, il se produit autour d'eux un sentiment qui n'est pas encore l'admiration, qui est l'étonnement. Il y a dans cette parole qui se mêle à tant d'autres paroles, il y a dans cette pensée qui se fait jour à travers tant d'autres pensées, je ne sais quoi de neuf, d'original, d'étrange, qui frappe et qui saisit. Le siècle ne s'y reconnaît pas, ou du moins il a de la peine à s'y reconnaître, il n'y retrouve pas son empreinte, son image, ou bien s'il l'y retrouve, c'est plutôt un original qu'une copie. Si cet homme dit la pensée de tout le monde, il ne la dit pas comme tout le monde, s'il fait l'œuvre de tous, elle est sienne avant tout, sienne par la conception, sienne par l'initiative, sienne par l'exécution. De là vient qu'il précède et qu'on suit, qu'il donne l'exemple et qu'on imite. C'est une domination qui s'impose, un ascendant qui subjugue, un prestige qui fascine. Tous ne se rendent pas compte de cette influence mys-

térieuse, mais chacun la subit, et comme l'admiration n'est pas autre chose que le sentiment de la grandeur, on admire ce qui s'élève si fort au-dessus du vulgaire : à mesure qu'elle va, cette admiration grandit, s'exalte, elle change de nom et d'intensité, elle devient l'enthousiasme. Et voilà la première forme dans laquelle se traduit le jugement des contemporains sur un homme de génie, l'enthousiasme.

Ce jugement, Messieurs, peut se formuler d'une deuxième manière. Car il y a naturellement dans l'homme je ne sais quoi de petit, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. Tout ce qui brille l'offusque, et tout ce qui le dépasse l'humilie. C'est pour quoi un homme s'élève rarement au-dessus de ses contemporains par la pensée ou par l'action, sans qu'il soulève à l'instant même, autour de lui, tout un monde de préjugés aveugles, de médiocrités jalouses, de routines attardées, de rivalités misérables. Cette passion du dénigrement, cette envie secrète de rabaisser toute supériorité, est une des petites de la nature humaine, et contraste péniblement avec ce sentiment, cette estime de la grandeur qui est au fond de toutes les âmes. Mais enfin, elle n'est que trop réelle, l'histoire en fait foi à chaque page. C'est le propre des grands hommes d'exciter autour d'eux l'enthousiasme ou la haine. Il y a, dans leur parole ou dans leurs œuvres, un cachet de supériorité qui ne permet pas au sentiment public de se reposer dans l'indifférence, qui, s'il ne l'exalte pas jusqu'à l'ivresse, l'irrite parfois jusqu'à la fureur. Comme Dieu, dont ils portent un reflet dans leur âme, ils ne marchent presque jamais qu'entre le blasphème et le culte. Je ne sais même si cet acharnement de toutes les passions infimes n'est pas le signe le plus manifeste d'un mérite transcendant, et si, pour juger à quel point Socrate a été supérieur à ses contem-

porains, je ne dois pas le contempler sur la sellette de l'Aréopage, calme et impassible devant la conjuration des politiques et des sophistes, avec la conscience de sa force et le sentiment de sa grandeur. Car l'humanité, il faut du moins lui rendre cette justice, l'humanité ne se passionne pas pour les petites choses, c'est aux grandes qu'elle réserve ses sympathies ou ses colères ; et chaque fois, Messieurs, qu'en parcourant l'histoire, je trouve autour d'un nom l'enthousiasme ardent ou l'attaque passionnée, les transports de l'admiration ou les persécutions de la haine, je me dis : il y a là de la force, il y a de l'élévation, il y a de la grandeur, ou je me trompe fort, ou c'est quelque chose comme le génie.

Ainsi, Messieurs, l'enthousiasme ardent ou l'attaque passionnée, telle est la double forme que revêt d'ordinaire le jugement des contemporains sur un homme de génie. Mais ce jugement quelque'il soit, est loin d'être irréformable ; pour devenir définitif, il a besoin d'être ratifié par l'arrêt suprême de la postérité. Sans doute on peut dire de certains hommes, et c'est leur éloge, que la postérité a en quelque sorte commencé pour eux avant leur mort, en ce sens qu'une admiration unanime, devançant le jugement de l'avenir, a proclamé, de leur vivant même, leur supériorité. Mais ce n'est qu'après un long intervalle que la vraie postérité, la postérité froide et impartiale, peut instruire en pleine connaissance de cause le procès des grandes renommées, qu'elle ratifie ou qu'elle annule la sentence des contemporains. Quoi qu'on fasse, il y a toujours dans l'opinion qu'une époque se forme sur ceux qui vivent au milieu d'elle, il y a, dans son admiration ou dans sa critique, quelque chose de fébrile et de passionné qui ne lui permet pas de se tenir en garde contre la pression des circonstances, contre les éblouissements du succès. De près, la

grandeur fascine; elle a un prestige qui enlève au jugement ce calme, cette sérénité qui seule peut lui donner une forme définitive. Au contraire, plus on s'éloigne de ce qui a été grand, plus cette séduction diminue, plus cet éclat se perd, plus le faux mirage disparaît : peu à peu et comme de soi, l'engouement se dissipe, les passions s'éteignent, et alors, Messieurs, il se fait, autour des grands noms, ce calme solennel qui est celui de l'histoire. Voilà pourquoi le jugement de la postérité est d'ordinaire plus équitable et plus sévère à la fois que celui des contemporains : il a plus de mesure et plus de liberté. Je ne connais, pour ma part, rien de plus intéressant que de suivre à travers les âges ce travail qui s'opère autour des grands noms, d'en observer les phases, d'en étudier le développement. Les uns perdent à vieillir; à peine quelques années ont-elles passé sur leurs œuvres que le doute s'élève, le doute provoque l'examen, à l'examen succède la critique, la critique les dépouille, l'indifférence les rejette, l'oubli les achève, et il ne reste plus devant l'histoire qu'un nom découronné, qu'une renommée factice. De temps à autre cependant ils reviennent à la surface, quelque plume audacieuse cherche à les réhabiliter, mais l'illusion passe vite : un instant soutenus par une main hardie, ils retombent d'eux-mêmes plus bas qu'ils n'étaient. D'autres noms subissent une destinée plus heureuse : le temps n'ôte rien à l'éclat de leurs œuvres; ils restent pour la postérité ce qu'ils étaient pour leur siècle, avec la juste part de célébrité qui leur était échue, toujours distingués du vulgaire, grands enfin, mais de cette grandeur moyenne, qui étonne l'imagination sans la confondre, qui soulage la pensée plutôt qu'elle ne l'accable. Enfin, Messieurs, au-dessus des uns et des autres, il en est un petit nombre, dont la destinée est unique : loin d'enlever un rayon à la gloire qui les entoure,

le temps, ce grand justicier du passé, comme l'appelait Montaigne, ne fait qu'ajouter à son éclat; plus on examine leurs œuvres, plus l'admiration s'y attache. Comme un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, leur renommée va grandissant toujours. Vous diriez, par moment, qu'un nuage s'amassant autour d'eux va les couvrir à jamais, ou du moins jeter un voile sur leur réputation croissante; mais la surprise dure peu, ils reparaissent bientôt plus radieux qu'auparavant, et mille fois répétée, cette épreuve de la critique, au lieu de leur être fatale, ne fait que tourner à leur profit, en trahissant davantage ce qu'il y avait, dans ces hommes et dans leurs œuvres, de force et de grandeur. Comme Eschyle, ils peuvent dire : je consacre mes œuvres au temps : le temps les respecte. Ainsi que Thucydide, ils ont droit de les léguer à la postérité comme un bien éternel : la postérité les reçoit comme le plus bel héritage du passé, elle témoigne de son admiration par l'usage qu'elle en fait, et s'inspirant auprès d'elles, s'échauffant à leur contact, tressaillant au souffle qui s'en échappe, elle confirme les suffrages des contemporains par ce jugement des siècles qui est la couronne du génie.

Tel est, Messieurs, le double signe extrinsèque et public qui manifeste le génie : le jugement des contemporains ratifié par le jugement de la postérité. Cette double sentence est assurément du plus grand poids, car bien que l'humanité ne soit pas infaillible dans ses décisions, elle se trompe rarement sur ce qui est de sa compétence, et les grandes renommées relèvent de son tribunal. D'autre part, cependant, j'avoue que cela est un peu vague : à ce double signe je puis bien reconnaître où se trouve le génie, mais cela ne m'apprend rien sur sa nature intime, sur son essence. Pour trouver ce qu'est en

soi cette faculté insigne, j'ai besoin de pénétrer dans l'intelligence humaine, pour l'y prendre à sa racine et la suivre dans son épanouissement.

Or, Messieurs, ce qui peut frapper tout d'abord dans l'étude d'une intelligence, ce sont ces qualités brillantes et fines qui font l'homme d'esprit. Mais qu'est-ce qui fait l'homme d'esprit? Ce qui fait l'homme d'esprit, c'est une certaine facilité de saisir et de combiner les divers rapports, sous lesquels un ou plusieurs objets peuvent être envisagés par la pensée. Cette vivacité de perception d'une part, et ce talent de combinaison de l'autre, voilà ce qui constitue à proprement parler ce qu'on appelle de l'esprit. Et d'abord l'esprit conçoit vite, c'est en quelque sorte une pointe aiguë qui pénètre facilement; ou si vous le voulez, c'est une flamme légère, qui court à la surface des objets, les côtoie plutôt qu'elle n'y pénètre, en fait ressortir successivement les formes, les contours, les saillies, et se jouant pour ainsi dire à travers tout ce qu'elle touche, laisse des teintes lumineuses sur tout ce qui l'approche. De là cette souplesse, cette flexibilité qui permet à l'esprit de se plier sans trop de peine aux diverses formes de la pensée. L'esprit fait plus que de percevoir vite; il combine les rapports qu'il a perçus, les rapproche, les oppose, fait naître tour à tour l'effet de leur harmonie ou de leur contraste. Saisir ainsi en toutes choses l'à-propos, le relief, les arranger entre elles, les ordonner l'une par rapport à l'autre, les réunir toutes de telle sorte qu'il en résulte, par une combinaison ingénieuse et délicate, une œuvre qui plaise, qui intéresse, qui charme, qui délecte, voilà l'esprit. Ainsi envisagé, l'esprit peut être plus ou moins délié, subtil, vaste, pénétrant même; l'échelle de l'esprit est indéfinie, il y a des degrés pour tous. Mais si haut qu'il puisse s'élever, quelques

ressources qu'il trouve dans sa fécondité, l'esprit ne sort pas du cadre que je viens de tracer. Par la force qui lui est propre, l'esprit ne découvre pas, il n'invente pas, il ne crée pas. Sa fonction est de combiner, d'organiser, de perfectionner; sa plus haute puissance, son triomphe c'est d'atteindre la perfection dans les choses connues. C'est beaucoup sans doute, cela peut être prodigieux. Mais pour tracer à des intelligences humaines des routes inconnues, pour frayer des voies nouvelles, pour y précipiter à sa suite toute une génération, il faut une puissance de plus. Voilà pourquoi l'esprit n'est pas le génie. Une simple remarque suffira pour vous en convaincre. S'il suffisait d'être un homme d'esprit pour avoir du génie, il s'ensuivrait que presque tous les Français seraient des génies en herbe, car pour être Français, il faut encore, Dieu merci, il faut plus que jamais, à défaut de tout autre chose, avoir du moins conservé tant soit peu d'esprit.

Mais, Messieurs, si l'esprit tout seul ne suffit jamais pour donner du génie, peut-être en lui associant une autre qualité, trouverons-nous en quoi consiste cette puissance intellectuelle dont nous voudrions nous rendre compte. Dieu me garde de médire de l'esprit, je trouve même qu'on en a dit trop de mal, car après tout la plupart des œuvres, que nous admirons dans le passé et dans le présent, n'ont été faites que par des hommes de beaucoup d'esprit. Cela n'empêche pourtant que le mot de Talleyrand ne soit vrai : l'esprit sert à tout, mais ne suffit à rien. Pour qu'il suffise à quelque chose, il lui faut une mesure qui le contienne, une règle qui le dirige, un frein qui le modère, en un mot il lui faut le bon sens. Je ne sais même si, à certains égards, le bon sens n'est point préférable à l'esprit. Bossuet le définissait le maître de la vie humaine, et il avait raison. Car le bon sens peut tenir lieu

d'esprit, mais l'esprit ne supplée jamais au bon sens. Privé de ce guide presque toujours sûr, l'esprit quitte souvent le droit chemin, l'esprit fait fausse route : seul, le bon sens le préserve des écarts, le sauve des extrêmes, lui enlève ce qu'il a de précipité, de prime-sautier, d'impétueux, pour lui donner en retour cette justesse, cette fermeté de vues, sans laquelle rien ne se fait ici-bas de durable et de solide. Mais si haut qu'il faille l'estimer, ni le bon sens tout seul, ni le bon sens joint à l'esprit ne constitue le génie. Je sais bien qu'on l'a dit. Je lis presque partout que la caractéristique du génie de Bossuet a été un admirable bon sens. Loin de moi certainement de nier cette rectitude de jugement, cette appréciation saine des choses qui a dirigé toutes les vues de ce grand homme. Mais là n'est pas, là ne saurait être la nature propre et intime de cette insigne faculté. Le bon sens peut être tout au plus le modérateur du génie, il l'est même presque toujours. Je dis presque toujours, car je ne puis oublier le mot de Sénèque : *nullum est magnum ingenium sine aliqua mixtura dementie*, mais il n'en est pas moins vrai de dire que, si les hommes de génie se passent quelquefois de l'esprit, ils se passent rarement du bon sens : et comme l'a fort bien observé M. de Bonald, le génie leur fait défaut là où le bon sens leur manque. Quoi qu'il en soit, ce qui empêche le bon sens, même dans sa plus haute expression, de s'élever par lui-même jusqu'au génie, c'est le manque d'originalité. Pas plus que l'esprit et moins que l'esprit, le bon sens n'est une force créatrice. Son suprême effort, c'est d'atteindre la juste mesure des choses connues. Là s'arrête son domaine. Voilà pourquoi ni à lui seul, ni combiné avec l'esprit, le bon sens n'est jamais identique au génie.



Ainsi, Messieurs, pour trouver le génie, il faut faire un pas de plus. Or ce pas, peut-être le franchirons-nous en ajoutant à l'esprit et au bon sens une troisième qualité. De quoi s'agit-il en effet ? Il s'agit de pousser en avant le bon sens et l'esprit, de les lancer dans des voies nouvelles, dans des routes inconnues. Pour cela, que faut-il de prime abord ? De la patience, de l'opiniâtreté. On demandait à Newton comment il était arrivé à faire ses découvertes ? En y pensant toujours. A s'en tenir là, la recette serait assez simple. Le génie, serait-ce donc cette ardeur qui s'empare d'un homme dans la recherche d'une idée ou d'un problème, dans l'accomplissement d'une œuvre ? Cette ténacité à poursuivre un but jusqu'à ce qu'on l'ait atteint ? En un mot, ne serait-ce pas autre chose qu'une longue patience ? Vous le savez, Buffon l'a dit, et c'est là un de ces mots de caractère qui peignent un homme. Mais par ce mot, Buffon s'est défini lui-même, il n'a pas défini le génie. On peut lui appliquer, à lui aussi, le mot de Joseph de Maistre : rien de ce qui se fait bien ne se fait vite. Voilà pourquoi, sans doute, la patience est compagne du génie : le génie persévère, le génie creuse ; les obstacles l'irritent, mais sans le lasser ; il va, il avance, il est infatigable dans son activité. Ce don de la persévérance, je l'admire dans le génie, je l'admire même hors de lui, partout où il se trouve, je l'admire d'autant plus qu'il est rare, rare surtout, je dois le dire, parmi nous Français. On nous prête beaucoup de défauts à l'étranger, et des défauts que nous n'avons pas toujours : on nous accorde sans peine de l'esprit, on est un peu plus difficile pour le bon sens, et à tort selon moi, car il n'y a pas de nation dont le bon sens résiste mieux que la nôtre à toutes les théories creuses qui s'élaborent autour d'elle. Toujours est-il, nous pouvons

l'avouer sans rougir, que nous ne sommes guère patients. Richelieu l'a dit et il connaissait la France : si Dieu avait donné en toute chose la persévérance aux Français, le soleil dans sa marche ne verrait pas se borner le cours de leurs conquêtes. Mais enfin, quoi qu'il en soit de nos qualités et de nos défauts, la patience dans la recherche, ou la persévérance dans l'application constitue bien ce que j'appellerai l'homme de caractère, elle fera l'érudit, le savant ; elle n'est ni ne fait le génie. Elle en est, si vous le voulez, l'opiniâtreté, comme le bon sens en est le modérateur, comme l'esprit peut en être la pointe extrême, mais définir les œuvres du génie des œuvres de patience, c'est expliquer par l'étude ce qu'elle présuppose, c'est prendre pour le génie ce qui n'en est que le travail.

Donc, Messieurs, en résumé, selon moi, ni la vivacité de l'esprit, ni un admirable bon sens, ni une longue patience, ni ces trois qualités réunies ne constituent le génie. J'ai beau additionner un homme de caractère, un homme de bon sens, et un homme d'esprit, le produit, quel qu'il soit, ne me donne pas ce que je cherche. A coup sûr l'homme de génie peut être tout cela, mais il est quelque chose de plus. C'est ce qui me reste à dire.

Pour trouver en quoi consiste précisément cette faculté insigne, ce qui la révèle, ce qui la trahit, vous ne vous étonnerez pas que je quitte l'intelligence humaine pour m'élever jusqu'à Dieu. Car le génie étant la plus haute participation à l'intelligence divine, il faut de toute nécessité que je retrouve en lui, bien qu'à un degré infiniment moindre, ce par quoi Dieu se manifeste éminemment. Or quelle est la manifestation la plus éminente de la puissance divine ? La manifestation la plus éminente de la puissance divine, c'est, Messieurs,

l'énergie créatrice. Créer et imprimer à ce qu'elle crée le caractère de la durée, lui assurer la stabilité, la permanence, voilà le signe le plus éclatant, le cachet le plus authentique de la puissance divine. *Dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt*, c'est le mot par lequel l'Écriture exprime la puissance de Dieu dans ses opérations externes. Cela étant, faites descendre dans l'intelligence humaine un rayon de cette énergie créatrice, et vous avez le génie ; et c'est dans ce sens, et dans ce sens-là seulement, que j'admets le mot de Kant sur le sublime dans les œuvres du génie : que c'est une apparition de l'infini dans le fini, en ce sens que le génie porte en soi un rayon, ou si vous le voulez, une ébauche de l'énergie divine. Je dis une ébauche, car il ne peut être question pour l'homme de création proprement dite. Dieu seul crée les substances, établit les lois qui les régissent, détermine les rapports qu'elles doivent conserver entre elles : c'est là une puissance unique et incommunicable. La puissance du génie n'est qu'une énergie plastique qui transforme ce qu'elle a sous les yeux, une force d'intuition qui découvre les rapports cachés au grand nombre, une vertu d'initiation qui introduit la pensée dans des voies nouvelles, une puissance de fondation, qui, à l'aide des matériaux qu'elle trouve sous la main, construit un édifice durable ; le génie fonde, découvre, transforme, initie : voilà sa force. Or tout cela, Messieurs, c'est faire une œuvre à soi, une œuvre originale, en un mot c'est créer ; voilà pourquoi, je n'hésite pas à voir l'essence même du génie dans la *poésie*, — je prends ce mot dans sa signification la plus large, — c'est-à-dire dans l'énergie créatrice de l'intelligence.

Pour rendre mon idée plus lumineuse, plus saisissante, j'ai besoin de prendre le génie sur le fait, et suivant la pen-

sée humaine au milieu des divers ordres où elle se déploie, de montrer qu'en effet le propre du génie c'est de créer, et d'imprimer à ce qu'il crée le caractère de la durée.

Or, la pensée humaine peut s'appliquer à cinq ordres de choses différentes. J'adopte, Messieurs, la classification qui me paraît la plus exacte et la plus complète. Et d'abord, l'homme se trouve en face des éléments ou des forces de la nature qu'il étudie et qu'il applique : de là, l'industrie ou la science de l'utile. De plus, la pensée humaine s'exerce sur les formes des choses, les formes de la matière ou les formes de l'esprit : c'est ce qui constitue l'art ou la science du beau. L'homme n'est pas un être isolé, mais il vit en rapport avec ses semblables : cet ensemble de relations détermine l'État, d'où naît la science politique ou sociale. La pensée humaine s'exerce sur elle-même, dans les limites que lui assigne sa nature : de là, la philosophie ou la science des idées dans l'ordre humain. Enfin, l'intelligence humaine sort du cadre que lui trace sa nature, pour s'appliquer aux vérités que Dieu lui révèle : c'est l'objet de la religion, ou la science du divin, soit en lui-même, soit dans ses rapports avec l'ordre humain. La religion, la philosophie, l'État, l'art, l'industrie, telles sont les cinq catégories qui épuisent l'activité de l'intelligence humaine. Or, je dis que l'application du génie à l'un ou à l'autre de ces domaines n'est pas autre chose que le déploiement d'une énergie créatrice.

Ce cadre peut vous paraître effrayant de dimensions. Mais je ne serai pas long. Je vais le parcourir aussi rapidement qu'il me sera possible.

Et d'abord l'industrie. Que peut être le génie dans l'industrie ! Une création de forces nouvelles au sein de la nature ? Évidemment non. Ces forces, elles s'y trouvent : Dieu les y

a mises dès l'origine, il les a pesées, mesurées, équilibrées. L'homme n'y ajoute pas plus qu'il n'en retranche. Mais ces forces latentes, ces lois cachées, s'il ne les crée pas, le génie les découvre, le génie les applique, et par d'heureuses applications, il fait jaillir de leur harmonie ou de leur choc des effets nouveaux, des résultats inattendus. Voilà son fait. Et cela, Messieurs, non seulement à l'aide du calcul ou à force de patience; il y a de l'un et de l'autre dans les découvertes du génie, mais il y a quelque chose de plus. Pour peindre le génie, Bossuet en appelait aux illuminations soudaines, à cet instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret. C'est le mot. Allez à l'origine des plus grandes découvertes du génie : vous y trouverez le plus souvent un fait insignifiant, puéril, un jeune homme de vingt-cinq ans devant une lampe d'église qui oscille, moins que cela, une pomme qui tombe d'un arbre, que sais-je ? rien, comme vous le voyez, rien pour tout autre que Galilée ou Newton. Pour eux, pour le génie, ce fait-là, ce fait si simple, que les hommes avaient vu et revu pendant cinq mille ans sans s'y arrêter, c'est toute une révélation, c'est un trait de vive lumière qui traverse l'intelligence, rapide comme l'éclair, un sillon lumineux qui trace à la pensée une route inconnue où elle se précipite, entraînant avec elle toute une génération. Voilà le génie avec sa force d'intuition et son énergie créatrice. Eh mon Dieu ! pour le prendre au vif, nous pouvons faire mieux que cela ; nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur l'immense révolution que deux siècles ont opérée dans l'industrie. Certes, Messieurs, on n'avait pas attendu jusqu'en 1615, pour savoir qu'un peu d'eau chauffée peut suffire pour faire soulever le couvercle d'une marmite ; femmes et enfants, personne ne l'ignorait ; mais partir de là, de ce fait vulgaire et trivial, pour

appliquer la vapeur comme force motrice à toutes les branches de l'industrie, pour la cacher derrière une multitude de ressorts comme un bras invisible qui conduit tout, qui donne le branle à tout, pour l'enchaîner comme une tempête concentrée dans les flancs d'un navire, ou l'attacher comme une aile de feu au char qu'elle emporte, pour en arriver là, pour trouver cette merveilleuse application, il fallait quelque chose de plus qu'une observation commune et ordinaire, il fallait une intuition forte, rapide, il fallait deux ou trois hommes de génie. Le génie est venu, il a vu, il a vaincu ; et nous qui assistons à ses victoires, nous saluons en elles un des plus beaux déploiements de l'énergie créatrice dans l'industrie humaine.

De l'industrie je passe à l'art. Et par l'art, j'entends le beau dans toutes ses manifestations. Or, quelle peut être la fonction du génie dans l'art ? De créer le beau ? Non, le beau existe de soi et par soi comme le vrai, comme le bien. Mais cet idéal du beau qu'il ne crée pas, le génie l'applique dans une certaine mesure aux œuvres qu'il produit. Il trouve pour les revêtir des formes neuves et originales. Voilà sa part de création. Je ne sais même si cette énergie plastique, qui le caractérise, se retrouve nulle part à un degré aussi élevé que dans les chefs-d'œuvre de l'art. De là, le nom de *poésie* ou de création, consacré par l'usage pour désigner la plus haute expression de l'art. Rien de plus évident que cette énergie créatrice qui constitue le génie poétique. Je prends pour exemple ce qu'il y a de plus connu. A deux ou trois siècles de lui, un homme trouve une légende. Le fond de cette légende est bien simple : deux petits peuples qui se querellent pour une femme : thème fort léger, presque ridicule. Mais comme la légende troyenne se métamorphose entre les mains

du génie ! Comme cette petite querelle, qui s'agite dans un coin de l'Asie, se transforme sous la magie de son pinceau ! Comme ce fond historique se colore, s'anime, tressaille, palpite ! Cet homme, il ne décrit pas, il peint ; il fait plus que de peindre, il crée ; il crée des situations, il crée des caractères : la valeur guerrière, l'autorité souveraine, l'éloquence, l'amour, l'amour paternel, l'amour filial, l'amour conjugal, la passion, la vertu morale, sous toutes leurs formes, avec toutes leurs nuances, voilà ce qu'il personnifie, ce qu'il ramasse dans des types vivants et immortels, dans des figures qui ne périront jamais. Là ne s'arrête pas son énergie créatrice. Il s'empare de la légende religieuse, comme il a fait de la légende nationale. Il peuple de ses créations le ciel et la terre. A sa voix, les éléments de la nature prennent un corps, une âme et des passions, souffrent, gémissent, combattent, triomphent. Voilà le merveilleux qu'il évoque, qui se joue à travers ce drame antique. Ce monde de réalités et de fictions, il le lèguera à la Grèce, et la Grèce en vivra, et quand la Grèce ne sera plus, le christianisme tout en maudissant ces fables du haut de son orthodoxie, tout en déchirant d'une main sévère ce tissu poétique, admirera toujours, dans le génie d'Homère, l'énergie créatrice portée par l'art humain à son plus haut degré.

Cette énergie créatrice de l'intelligence qui, selon moi, constitue le génie dans l'industrie et dans l'art, je la retrouve également dans le génie politique. Non pas que le génie politique crée les sociétés. Les sociétés ne se créent pas, elles se forment. Mais c'est précisément à les former ou à les transformer, à leur donner une physionomie forte, vivante, que le génie politique épuise son énergie créatrice. De là vient que la plus haute expression du génie politique, c'est

la fondation, non pas une fondation quelconque, mais une fondation solide et durable. Car les créations éphémères, loin d'être une révélation du génie, n'en trahissent que l'absence. Ici, Messieurs, pour prendre le génie sur le fait, je choisis un exemple sur lequel vous ne serez peut-être pas tous d'accord avec moi. Une république, jusqu'alors forte et glorieuse, touche à sa fin. Les partis la divisent, les guerres civiles la déchirent, la corruption la ronge. Nous sommes arrivés à une époque telle, dit son plus grand panégyriste, Tite Live, que nous ne pouvons plus supporter ni nos vices, ni les remèdes nécessaires pour les guérir. Encore un peu de temps, et ce vaste corps qui embrasse le monde va se disloquer, tomber en ruines. Alors un homme s'élève. Ne dites pas qu'il n'aimait pas sa patrie. Il était Romain dans l'âme. Mais cette patrie, il la sauvera. Comment ? par une création du génie. La constituer fortement au centre, de telle sorte qu'une pensée unique puisse rayonner sur cette vaste sphère, et retenir sous elle le monde qui lui échappe : voilà son idée. Cette idée, c'est l'empire romain, création du génie de César, l'empire romain que je n'aime pas, mais qui du moins, s'il a privé Rome de sa liberté, lui a donné en retour ce qui ne la remplace pas, je l'avoue, mais ce qui peut en consoler, trois siècles de force et de durée, avec le monde pour sujets et l'univers pour limites. Voilà le génie politique dans sa force et son énergie créatrice.

J'arrive au génie philosophique. Or, à quoi peut se réduire l'énergie créatrice du génie dans l'ordre des idées ou des principes ? à créer le vrai ? à Dieu ne plaise. Moins que toute autre chose, le vrai ne se crée : il existe dans la raison divine qui en est la substance, et dans la raison humaine qui en est le miroir où il se réfléchit. Mais la vérité a des



faces multiples : elle peut s'offrir sous des aspects nouveaux, inconnus sinon de l'humanité, du moins d'un siècle et d'une époque. Au génie de les découvrir, de les signaler ; à lui d'élargir l'horizon de la pensée en reculant les limites qui la resserrent ; ou bien de la ramener des voies où elle s'égaré dans le droit chemin de la vérité ; en un mot, de créer des courants d'idées qui entraînent la recherche vers des régions nouvelles. Suivez la trace du génie philosophique à travers l'humanité, vous retrouverez à chacune de ses apparitions cette initiative vigoureuse, cette énergie créatrice. Voyez la Grèce au temps des sophistes. Maximes fausses, hypothèses gratuites, disputes frivoles, tout s'y était donné rendez-vous pour y égarer la pensée. Survient un homme de génie, dont le coup d'œil droit, profond, saisit tout ce qu'il y a de faux dans cette sophistique misérable. Rappelant la pensée du dédale où elle se perd, il la ramène sur elle-même, sur l'homme, sur les idées éternelles du vrai, du beau et du bien. Il remplit jusqu'au bout ce rôle d'initiateur. Sa méthode devient, pour la science qu'il régénère, le point de départ d'une ère nouvelle de gloires et de progrès. Deux hommes de génie lui répondent ; et il sort de là, de cette initiative féconde, cette grande philosophie grecque, qui, elle aussi, est un poème, un poème merveilleux de richesse et d'élévation, et dont le plus bel éloge est de pouvoir dire d'elle qu'elle a servi de préface humaine à l'Évangile. Tant il y a dans le génie philosophique de puissance et d'énergie créatrice !

Vous croirez peut-être, Messieurs, que je suis plus embarrassé pour exprimer l'énergie créatrice du génie dans la religion. Car la religion, et par là j'entends la religion chrétienne, qui seule est la religion de l'humanité, puisque toutes les autres n'en sont que des aberrations, la religion,

dis-je, est immuable comme Dieu. Elle descend du ciel toute faite, avec la mesure de perfection que Dieu lui a donnée. Et dès lors, comment la création peut-elle trouver sa place, au milieu d'un dogme qui ne varie ni dans le fond ni dans la forme ? Cela est vrai sans doute. Mais ce dogme est en rapport avec toutes les réalités visibles et invisibles, avec la nature et ses lois, l'esprit et ses lumières, le cœur et ses aspirations, la société et son développement. C'est le foyer d'où part et où revient toute science, tout progrès, tout mouvement historique et social. Supposez donc un homme dont l'intuition forte et rapide découvre et embrasse ces rapports multiples, pour qui le monde est une vaste cité dont il voit en Dieu l'idée et le dessin, qu'il prend à l'origine, dont il suit le développement à travers les temps et les révolutions, ramenant à l'unité du plan divin cette variété confuse de pensées qui se croisent, de volontés qui s'entrechoquent, d'événements qui se mêlent, de peuples qui s'agitent, d'empires qui passent, et au-dessus de cette scène mouvante où la liberté humaine se déploie à l'infini, faisant apparaître la grande figure de Dieu qui tient en main tous les fils de cette trame mystérieuse, les combine, les dirige, jusqu'à ce qu'enfin cette contemplation du temps et des vicissitudes terrestres s'élève à une vision prophétique de l'avenir et des destinées éternelles : supposez une œuvre pareille, où la religion apparaisse comme la clef de voute, qui couronne et qui soutient ce magnifique déploiement de l'art, de l'industrie, de la science et de la politique humaines. Ne direz-vous pas que c'est là tout un poème, toute une création ? Certes si l'énergie créatrice éclate quelque part, si partout où elle se trouve, elle révèle le génie, le génie industriel, le génie poétique, le génie politique, le génie philoso-

phique, c'est dans les chefs-d'œuvre du génie religieux qu'elle se ramasse en quelque sorte plus pleine, plus vive, c'est là qu'elle se déploie, qu'elle circule comme le souffle même de la puissance de Dieu.

Ainsi, Messieurs, ce qui constitue la nature et l'essence même du génie, c'est la force, l'énergie créatrice. Le propre du génie c'est de créer et d'imprimer à ce qu'il crée le caractère de la durée. Amené par mon sujet à vous entretenir d'un orateur de génie, et au moment d'aborder l'étude de ses immortelles créations, j'ai cru devoir rechercher en quoi consiste précisément cette faculté insigne qui a marqué chacune des œuvres de Bossuet d'une originalité si forte. J'ai pu vous paraître un peu hardi, en essayant de surprendre le secret du génie ; mais il en est des grandes choses de l'intelligence, comme des grands édifices ; on voit d'autant mieux leur grandeur qu'on les regarde de plus bas. Machiavel disait : « Il faut être du peuple, pour connaître la nature des princes. » J'en dirai de même du génie. Voilà pourquoi j'ai pu faire comme le peintre qui dessine, du fond de la vallée, les cimes et les contours des montagnes. Encore n'ai-je pas achevé ma tâche ; car après avoir examiné ce qu'est le génie en général, il faut que nous sachions de plus ce qu'est le génie dans la partie de l'art que nous étudions, c'est-à-dire dans l'éloquence. C'est le sujet de ma prochaine leçon.

---

## TREIZIÈME LEÇON

### DU GÉNIE DANS L'ÉLOQUENCE

L'éloquence est-elle un don ou un art? — C'est la faculté d'agir sur les hommes par la parole. — Les trois éléments de la parole : l'idée, l'expression et le mouvement. — Le travail de l'intelligence : l'idée dans Démosthène ; comment une intuition de génie fait jaillir la lumière du rapprochement des idées ; *non nova, sed nove* ; l'art de Lacordaire. — Le travail de l'imagination pour trouver une forme à la pensée ; le coup de pinceau du génie : la vie humaine peinte par Bossuet. — L'inspiration, source de toute poésie ; le vif sentiment de la nature. — Le don d'émouvoir ; la passion oratoire. Comment ébranler la volonté, après avoir charmé l'esprit ? *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*. — Discours sur les victimes de Chéronée ; Saint Jean Chrysostome s'enflammant au souvenir de saint Paul.

Messieurs,

Le génie est cette énergie créatrice de l'intelligence qui produit les chefs-d'œuvre de l'art ou de la pensée humaine. C'est un reflet, ou si vous aimez mieux, un rayon de la puissance divine qui, tombant sur une âme, lui communique cette force d'initiative sans laquelle il ne se fait rien ici-bas de neuf et d'original. A la différence de l'esprit et du bon sens, dont le suprême effort est d'atteindre la perfection ou la juste mesure dans les choses connues, le propre du génie c'est de créer et d'imprimer à ce qu'il crée le caractère de la durée. En un mot, ce qui le constitue, c'est la poésie, entendue dans le sens étymologique de ce mot, la création.

Cette énergie créatrice peut se déployer, comme nous l'avons vu, dans les divers ordres de choses ou d'idées auxquels s'applique l'intelligence humaine. Bien qu'une au fond, elle peut se diversifier, selon qu'elle se dirige vers tel ou tel objet de l'activité humaine : elle s'appellera tour à tour force d'intuition ou d'initiation, de transformation ou de fondation. Son champ est vaste, son travail est multiple ; mais sous telle forme qu'elle apparaisse, ramenée à elle-même, à ce qui la constitue, elle est toujours ce rayon éclatant de l'énergie divine dans l'âme humaine.

Cela posé, je vais suivre ce déploiement de l'énergie créatrice du génie, dans la branche de l'art qui nous occupe, dans l'éloquence. Qu'est-ce qui peut faire l'orateur de génie ? C'est la question que je me propose de traiter dans cette leçon.

Or, Messieurs, pour trouver ce que peut être le génie dans l'éloquence, il faut nous rappeler d'abord ce que c'est que l'éloquence, quelle est son idée. Cette idée est très simple. L'éloquence est le pouvoir ou la faculté d'agir sur les hommes par la parole. Il n'y a rien là qui puisse faire difficulté. Je sais bien qu'on a raisonné fort souvent, et longuement, sur la question de savoir si l'éloquence est un don ou un art. J'avoue que je n'ai jamais pu comprendre comment un thème si facile ait fourni matière à une discussion sérieuse. Il est clair qu'avant d'être un art, l'éloquence est un don, un don naturel que l'art présuppose, qu'il règle, qu'il perfectionne, mais qu'il ne saurait jamais ni créer, ni remplacer. Sous ce rapport, le mot de Quintilien : *nascuntur poetæ, oratores fiunt*, ne renferme qu'une demi-vérité, s'il ne contient pas une erreur. Si le rhéteur romain veut faire entendre par là que l'éloquence est plus susceptible d'être réglée par l'art

que la poésie, qu'elle est tenue à plus d'ordre et à moins de caprices, il peut avoir raison ; mais s'il prétend opposer, par ce mot, la poésie à l'éloquence comme le don à l'art, il confond tout simplement l'éloquence avec la rhétorique, il prend pour l'orateur ce qui n'en est que le pastiche.

Mais là n'est pas la question pour nous, dans ce moment du moins. Je ne fais que rappeler l'idée même de l'éloquence. Cette idée est évidemment celle-ci : l'éloquence est le pouvoir ou la faculté d'agir sur les hommes par la parole. Or qu'y a-t-il dans la parole ? Dans la parole, il y a trois choses : l'idée qu'elle exprime, l'expression de l'idée et le mouvement de l'âme qui accompagne l'idée et son expression. Toute l'éloquence est là. Voyons ce que deviennent ces trois choses dans l'orateur de génie.

Et d'abord, l'éloquence, quelle qu'elle soit, ne peut se passer d'idées. Les idées en sont le fond même, la substance. Tout discours est ou doit être un corps d'idées qui se lient, se soutiennent, se fortifient l'une par l'autre. Cela est évident. L'unique pont que la parole puisse jeter d'un esprit à l'autre, c'est l'idée, l'idée qui porte avec elle sa lumière, son poids, qui, selon qu'elle est plus ou moins claire et solide, agit avec plus ou moins de force sur les intelligences qui la perçoivent. Je sais, Messieurs, que ni les idées ni la preuve qui les fait valoir, ne constituent la force principale de l'orateur, que l'éloquence a des moyens d'action plus puissants que la force des idées ; j'accorde bien volontiers que les idées toutes seules ne dominent pas les hommes, ne les entraînent pas, ne les gouvernent pas. Et cependant, vous avez beau multiplier toutes les séductions de la parole, faire appel à tout ce qui charme, touche, subjugué le cœur ou la volonté, si vous n'avez fait fléchir l'intelligence sous la force des idées, si

vous ne l'avez enchainée dans un cercle de preuves d'où elle ne puisse plus sortir qu'en se faisant violence à elle-même, votre triomphe sera de courte durée : une fois le charme rompu, le prestige effacé, l'émotion endormie, il sortira bientôt de cette partie intacte le signal d'une résistance qui fera échouer tous vos efforts contre la rébellion de l'esprit.

D'où il suit, Messieurs, que si les idées soutenues par la preuve ne constituent point la force principale de l'orateur, si elles ne sont pas l'âme du discours, elles en forment le corps, elles lui donnent ce que rien ne remplace, la consistance et la solidité. Aussi, ce qui me frappe dans l'étude des grands orateurs, c'est le soin unique, je dirai presque exclusif, qu'ils prennent de se nourrir d'idées et de preuves. Voyez le plus grand orateur politique qu'il y eût jamais, Démosthène. Il est tout idées. Vous diriez qu'il ne cherche d'autre puissance que celle-là. Le reste l'inquiète peu. L'image qui peint, le trait qui brille, le mouvement qui enlève, tout cela lui arrive comme de soi et sans effort. Mais c'est dans les idées, c'est à les produire, à les grouper, à les échelonner, qu'il concentre toute l'énergie de son âme. Quand j'ouvre une Philippique, me rappelant que c'est au peuple le plus volage de la terre que s'adressait cette parole, je reste interdit. Chaque phrase est une idée nouvelle qui soutient celle qui précède, et qui prépare celle qui suit. Cet homme ne se sert de la parole que pour donner une expression à ses pensées, qui se pressent sur ses lèvres comme un flot qui entraîne. Pour lui, il s'efface, il disparaît en quelque sorte : ce qu'il met en relief, ce qui éclate en saillies, ce qui m'occupe, ce qui me saisit, c'est l'idée qu'il poursuit, c'est le fait qui vient appuyer l'idée, c'est l'objection qu'amène le fait, c'est la preuve qui naît de l'objection, c'est la conclusion qui

jaillit de la preuve, c'est le mouvement enfin qui, sortant de là, me porte le dernier coup, m'achève : voilà Démosthène ! C'est que ce grand homme savait bien qu'il n'y a, pour l'éloquence, de triomphe durable que dans les victoires de l'esprit, que si les impressions passent vite et durent peu, les convictions demeurent, et que, loin de s'affaiblir par le temps, elles s'enracinent avec lui en se fortifiant par elles-mêmes.

Toutefois, Messieurs, ce que je viens de dire ne prouve qu'une chose, c'est que les idées nourrissent l'éloquence, c'est que pour exercer autour d'elle une influence durable et sérieuse, elle a besoin d'une trame d'idées forte et serrée. Jusqu'ici vous ne voyez pas encore, ni moi non plus, en quoi l'orateur de génie diffère de tout autre homme qui veut agir sur ses semblables par la parole. Où donc est la différence ? La voici.

Dans toute société, à un moment quelconque de son existence, il y a, sur chaque ordre de choses qui est à sa portée, un fond d'idées d'où elle vit. Ce fond d'idées est un héritage du passé, qu'elle a reçu et qu'elle transmet à son tour. De là, pour chaque vérité, à un point donné de son développement, un horizon, un horizon certain et déterminé, au delà duquel la généralité des esprits ne s'étend pas. Survient un homme de génie, dont le coup d'œil perçant va plus avant et au delà. C'est d'un point de vue nouveau qu'il envisage cette vérité qui est du domaine de tous. Elle s'offre à son intelligence, sous une face inconnue au grand nombre. Il découvre, entre les idées ou les objets, des rapports qui échappent à la multitude des esprits : il fait naître de ce rapprochement des lumières inattendues, des harmonies neuves et frappantes. Peu à peu l'horizon se recule devant la pénétration de son regard, se dégage de l'obscurité qui le couvrait, pour lui laisser voir,



dans le lointain de la vérité, des points qui restaient dans l'ombre, des lignes qui se dessinaient à peine, des formes que l'œil devinait sans pouvoir les saisir, des sommets jusqu'alors enveloppés de nuages, bref tout un ensemble de contours qui se dévoilent à sa vue. Puis, quand il a suivi jusqu'au bout cette échappée qui s'ouvrait pour lui, vers un côté saillant de la vérité, lorsqu'il a saisi, dans un aperçu vaste et profond, ce côté obscur ou négligé, il s'en revient vers ses semblables, leur redit ce qu'il a entrevu, les frappe par l'originalité de ses conceptions, les domine par la supériorité de sa pensée; et l'ascendant qu'exerce sa parole, la sensation qu'elle excite, trahissent aux yeux de tous ce qu'il y a de fort et de dominateur dans l'intuition du génie.

C'est là, Messieurs, le premier trait distinctif du génie dans l'éloquence, l'intuition : une intuition forte, vive, qui, s'emparant d'un ordre d'idées, le parcourt de la racine au sommet, en découvre chaque aspect, l'embrasse sous tous les rapports, et le pénétrant de part en part, le ramasse dans un même ensemble et le déploie sous toutes les faces. Cette énergie créatrice est rare : elle est rare dans l'éloquence, comme partout ailleurs, mais pourtant on l'y trouve ; et pour ne pas rester dans le vague, je vais prendre sur le fait cette force d'intuition qui distingue l'orateur de génie, en choisissant un exemple dans vos souvenirs et dans les miens. En parlant de Bossuet, La Bruyère tenait d'avance le langage de la postérité : je n'ai pas ce droit-là, j'ai du moins celui de dire mon opinion.

Quel moyen y avait-il pour l'éloquence sacrée, au siècle où nous sommes, de rajeunir sans cesser d'être vieille, vieille comme la vérité, vieille comme le monde ? Après les Pères, après le moyen-âge, après le dix-septième siècle, où trouver

une place pour des vues originales, des aperçus nouveaux, des rapprochements inattendus? Ne semblait-il pas que tout fût épuisé, dans cette carrière de l'éloquence, que dix-huit siècles avaient parcourue, et qu'après des triomphes si glorieux la chaire chrétienne en fût réduite à une simple imitation? Et cependant la sphère de la vérité est telle, que tout en restant au centre, il y avait moyen de rayonner plus librement à la circonférence. Un nouvel ordre de choses avait surgi du siècle dernier : tout un ensemble de vérités et d'erreurs, de déceptions et d'espérances, de ruines et de matériaux, de tendances, d'aspirations, de besoins même. Je sais qu'il ne faut rien exagérer. Je ne suis pas de ceux qui pensent que nous ne ressemblons en aucune façon à rien de connu, qu'entre le passé et nous il y a un abîme creusé par la pensée moderne. Non, je me considère, je m'examine, je me parle et je me dis qu'après tout les hommes ont dû être un peu comme vous et comme moi, dans tous les temps et dans tous les lieux. Mais cela posé, comment se dissimuler que la doctrine chrétienne est en face d'un monde, je ne dirai pas nouveau, mais d'un monde où se remuent des idées nouvelles, où s'élaborent des systèmes nouveaux, d'un monde de doutes, de préventions, de soulèvements, d'un monde agité, travaillé par le besoin de raisonner, d'examiner et de voir; et plutôt à Dieu que ce besoin fût encore plus grand qu'il n'est; car la vérité ne craint pas l'examen, elle ne craint, elle ne redoute qu'une chose, c'est l'indifférence qui rejette tout et qui ne s'inquiète de rien. Dès lors, pour un orateur de génie, du haut de la chaire chrétienne, la route était tracée. Saisir par une intuition forte et rapide cette situation des esprits, faire face à ces attaques soudaines, en tirant du vieil arsenal de l'Église une armure fraîchement trempée, mettre en saillie le

côté rationnel, psychologique et social de la doctrine, déployer dans leur éclat les harmonies du dogme avec la nature et l'esprit, la conscience et la société, placer au sommet de l'histoire les faits chrétiens qui la dominent, au faite de la raison les idées chrétiennes qui la couronnent, au fond de la conscience la loi chrétienne qui l'explique, et dans les flancs de la société les institutions chrétiennes qui lui assurent la stabilité dans le progrès ; et après avoir suivi dans sa marche ce serpent du mal qui change de couleurs au soleil de chaque siècle, montrer à l'esprit moderne que le christianisme, pour lui, c'est la gloire dans le passé et la force dans l'avenir : voilà ce qu'il y avait à faire et ce qui a été fait en partie. Cette parole neuve, originale, hardie, vous l'avez entendue il y a peu d'années, et vous avez salué en elle l'homme le plus éloquent qui ait paru dans la chaire chrétienne en France, depuis que la parole de Massillon est venue s'arrêter au seuil de notre âge, comme le dernier écho de l'éloquence du grand siècle.

Ainsi, Messieurs, le premier effet de l'énergie créatrice du génie dans l'éloquence, c'est de découvrir, par une intuition forte et profonde, de nouveaux rapports entre les idées qui font l'objet de la parole. Toutefois, à elle seule, cette puissance intellectuelle peut bien suffire pour constituer le génie philosophique ; elle ne suffit pas pour expliquer le génie oratoire. Pour l'orateur, le tout n'est pas d'avoir des idées, même neuves et originales, sa force est de plus dans leur expression.

Et ici par l'expression, je n'entends pas seulement le mot, ce frère jumeau de la pensée, comme l'appelait Klopstock, j'entends cette forme générale que revêt une conception, quand elle sort de l'entendement et qu'elle se traduit dans la

parole. C'est donc un travail de formation intérieure, qui vient se placer entre la conception des idées et leur expression par la parole. Il faut que les idées conçues par l'entendement passent de là dans le domaine sensible, y revêtent une forme, une image, un corps, pour se produire au dehors sous l'expression qu'elles ont reçue. Or, la faculté de l'âme qui opère ce travail de formation, cette faculté intermédiaire entre l'entendement et les sens, qui prend les idées à l'instant même de leur conception, les reçoit dans un moule qui les façonne, pour les conduire de là jusqu'au seuil de l'âme, intelligibles à tous, visibles à tous ; c'est, Messieurs, l'imagination.

L'imagination est une des grandes puissances de l'orateur. Et vous le comprendrez sans peine. Les idées d'un homme n'existent pour moi que par la forme qui les reproduit. Jusque-là, je ne vois pas, je n'entends pas, je ne touche pas. La forme est le point de contact entre son esprit et le mien : et plus cette forme est vive, énergique et saisissante, plus les idées qu'elle porte, se gravent en moi, me frappent, me pénètrent. Rien de plus évident ; aussi je ne m'y arrête pas.

Cette puissance d'imaginer la forme des idées, sans laquelle il n'y a pas d'éloquence, ni même de parole, existe chez tous les hommes ; mais elle y existe à divers degrés. Chez les uns, elle se borne à reproduire les formes communes et ordinaires de la pensée ; dans d'autres, elle s'élève à des créations neuves et originales : c'est ici qu'éclate de nouveau l'énergie créatrice du génie dans l'éloquence.

Et d'abord, pour prendre au vif cette diversité d'aptitudes à imaginer la forme des idées, je choisis une pensée commune, qui a exercé l'imagination des hommes, depuis qu'il s'en est trouvé un qui voulût bien se donner la peine de réfléchir sur sa destinée, celle de la rapidité de la vie. Quoi de plus facile

que de prêter une forme à cette idée ? Les années qui passent comme un torrent qui s'écoule, sans que rien puisse arrêter ses flots dans leur cours précipité ; l'enfance qui nous échappe sans laisser après elle d'autres traces que de faibles souvenirs, la jeunesse qui se flétrit comme une fleur à peine éclose, l'âge mûr qui n'a pas plutôt commencé de déployer sa force qu'elle fait place à la vieillesse, la vieillesse qui épuise son dernier rayon de vie comme une lampe qui s'éteint, l'homme enfin qui, arrivé sur le bord de la tombe, trouve à peine le temps de se reconnaître au milieu du tourbillon qui l'entraîne : telle est la forme que prend d'ordinaire cette pensée dans l'imagination des hommes.

Mais cette pensée si simple, si commune, que deviendrait-elle, grâce à cette énergie créatrice du génie qui trouve pour les idées des formes neuves et originales ? Ce qu'elle peut devenir, le voici :

« La vie humaine est semblable à un chemin ; dans l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines. Encore, si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non ; il faut marcher, il faut courir. On se console pourtant ; parce que de temps en temps, on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les

goûtant. Enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente, on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer ; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. »

Qu'est devenue cette idée, si simple, si ordinaire ? Est-ce encore une idée ? Non, c'est un tableau. Je me trompe : c'est un drame. C'est plus qu'un drame ; c'est une vision, une vision de Job ou d'Ezéchiel. Cette idée, je ne la conçois plus seulement : elle est là devant moi, elle est en acte, c'est une scène. C'est dans l'horreur d'une forêt, c'est du haut d'un précipice des Alpes que je vois le gouffre de la mort béant à mes pieds, que j'entends la voix de Dieu qui m'appelle, que je sens le bras qui me pousse. Et d'où vient, d'où vient que je ne conçois plus seulement, que je vois, que j'entends, que je sens ? Quel est l'enchanteur dont la baguette magique a touché cette idée, pour la transformer en tableau, en drame, en vision ? C'est, Messieurs, l'imagination d'un homme, mais d'un homme de génie, l'imagination de Bossuet.

Mais après avoir pris sur le fait cette énergie créatrice du génie dans la forme des idées, il faut aller à sa racine, ou du moins observer ce qui l'excite, ce qui la réveille, ce qui la féconde ; car ce n'est qu'en la faisant dériver d'une faculté plus haute, ou plutôt en l'étudiant en rapport avec un autre don de l'esprit, que nous parviendrons à saisir son vrai caractère.

En général, l'homme exprime ses pensées en raison des impressions qu'il reçoit. Ce n'est pas en lui-même qu'il trouve les formes dont il peut revêtir ses idées, mais hors de lui, dans la nature et dans la société. Le propre de l'imagination, c'est de travailler sur les formes qu'elle reçoit, de s'en emparer, de les combiner, de réunir les couleurs que les objets lui prêtent, de les agencer, de les fondre, de les nuancer, de telle sorte qu'elle puisse les appliquer aux idées que l'entendement lui présente. D'où il suit évidemment que plus les formes du monde extérieur, plus les couleurs se dessinent et se peignent avec force dans une âme, plus cette âme met dans l'expression d'énergie et de vivacité ; et par conséquent ce pouvoir prestigieux de prêter aux idées une forme neuve et saisissante, est le produit d'une action vive du dehors sur l'âme, et d'une réaction puissante de l'âme sur le monde extérieur dont elle s'approprie les formes et les couleurs. C'est ce que je vais expliquer.

Je suppose deux hommes en face d'un grand spectacle de la nature. Certes la surprise et l'admiration naîtront, tour à tour, dans l'esprit de l'un et de l'autre. Mais quelle différence ! Celui-ci reste calme, je ne dis pas froid, car cela n'est pas possible ; mais cette nature qu'il contemple ne fait qu'effleurer la surface de son âme, elle ne la pénètre pas pour y laisser des impressions vives et profondes ; ces grandes scènes, dont il est le spectateur tranquille, demeurent en quelque sorte extérieures à lui, ou bien si elles se réfléchissent dans sa pensée, c'est une lumière qui ne porte avec elle que peu de chaleur. De là vient que s'il cherche à les reproduire par la parole, son style est pâle, terne et incolore ; ce sera, si vous le voulez, une description fidèle des lieux et des faits ; il tiendra une minute exacte de tout ce qu'il a observé ; c'est un

daguerréotype qui exprime au juste les traits, les lignes, les contours des objets, mais sans couleur, sans âme, sans vie. Du premier coup de pinceau, celui-là m'enlève et me transporte ; il ne décrit pas, il peint ; il ne dessine pas, il grave ; il ne raconte pas, il chante. J'assiste en l'écoutant aux grandes choses dont il a été témoin : elles revivent sous mes yeux, je les touche du regard, je les embrasse par la pensée. L'illusion que j'éprouve me tient presque lieu de la réalité. D'où vient cette différence ? C'est que la nature n'a dit que peu de chose à l'âme de l'un, et qu'elle a dit beaucoup à l'âme de l'autre, c'est qu'elle l'a tenue sous le charme de sa puissance, qu'elle l'a pénétrée de son souffle, qu'elle l'a captivée, qu'elle l'a subjuguée, en un mot, qu'elle l'a inspirée.

L'inspiration, telle est la source de toute poésie, de toute création dans l'art. C'est elle qui sépare le génie de tout ce qui n'est pas lui. Qu'est-ce donc que l'inspiration, considérée comme la source des créations de l'art ? Est-ce une action directe et immédiate de Dieu sur l'âme ? Non. Je sais bien que les poètes l'ont cru de tout temps ou du moins l'ont dit : *sunt et commercia cæli. — Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.* — Mais, c'est là une prétention qu'on ne saurait prendre au sérieux. Cette action de la divinité sur l'âme sort du domaine de l'art, et constitue l'inspiration prophétique ou morale. L'inspiration qui fait l'artiste, le poète, l'orateur, est cette action énergique et vive qu'exercent sur l'âme les objets du dehors, qui vient réveiller en elle l'énergie créatrice, et l'excite à se produire dans toute sa fécondité ; c'est une pression forte, je ne dis pas assez, c'est cette impulsion souveraine, qui se communique à un homme en présence d'un grand fait, d'une grande concep-



tion, d'une grande circonstance, qui fait que l'objet de sa pensée n'est plus seulement présent à son esprit, mais le pénètre et le domine, le possède, de telle sorte qu'il ne s'appartient plus, mais qu'il est tout entier à ce qu'il voit, à ce qu'il sent, et que pour exprimer ses idées, pour imaginer leur forme, il n'a plus pour ainsi dire qu'à se laisser aller au courant de son esprit, qu'à céder au torrent qui l'emporte et qui l'entraîne.

De là cette marche vive, impétueuse, hardie, ce flot d'images qui se pressent, ce souffle puissant qui circule dans les créations du génie, cette domination de l'esprit par l'objet de sa pensée qu'on dirait le fait d'une puissance supérieure, de la puissance divine, et qui s'appelle de l'inspiration.

D'après cela, vous avez saisi, si je ne me trompe, le point de jonction de ces deux hautes facultés, d'où résulte pour l'homme de génie le pouvoir de prêter à ses conceptions une forme neuve et originale. C'est l'inspiration du dehors qui excite, qui réveille, qui féconde l'énergie créatrice de l'imagination, et lui permet de rendre, par des expressions fortes et vives, les impressions qu'elle a reçues. D'une part, l'âme est comme passive, elle subit l'action des choses qui l'occupent, elle en reçoit l'empreinte profonde, elle s'anime, elle s'inspire à leur contact. D'autre part, elle réagit puissamment sur le monde extérieur, le dépouille de ses formes et de ses couleurs pour se les approprier, et déployant dans ce travail de l'imagination active toute son énergie créatrice, elle fait naître en les combinant des effets inattendus qui frappent et qui saisissent. De là, cette poésie du style qui fait le charme d'une parole, cette langue du génie, qui paraît être la langue de tout le monde, et qui par le fait est une langue à soi, une langue à part, une véritable création, langue qui n'est pas

tout en images, parce qu'un style qui est tout en images éblouit et fatigue, qui n'est pas tout en idées, parce qu'un style qui est tout en idées est sec et triste, mais qui, par un heureux mélange de traits et de couleurs, ajoute à la correction du dessin la vivacité de la peinture ; langue qui est tout à la fois le produit de l'art et de l'inspiration, de l'inspiration qui lui fournit tous ses éléments, de l'art qui les range et les dispose ; langue enfin, dont nous admirons toute la puissante originalité, dans cet homme qui serait encore le premier de nos écrivains, s'il n'était pas le plus grand de nos orateurs, dans Bossuet.

D'où je conclus, Messieurs, que le deuxième effet de l'énergie créatrice du génie dans l'éloquence, c'est de trouver pour les idées des formes neuves et originales. Mais de même que cette force d'intuition, qui découvre de nouveaux rapports entre les idées, ne constitue que le génie philosophique, ainsi l'inspiration qui s'arrêterait à cette création de formes, qui est du domaine de l'imagination, ne nous donnerait tout au plus que le génie poétique ; si la force d'une parole réside en partie dans l'idée qu'elle exprime, et dans l'expression que revêt l'idée, elle est surtout dans le mouvement de l'âme qui accompagne l'idée et son expression. C'est là que se déploie toute la puissance du génie oratoire.

Quel est, en effet, le but suprême de l'éloquence ? Est-ce d'opérer autour d'elle des convictions stériles ? Non. Ou bien de flatter le goût littéraire, de charmer le sens esthétique ? Encore moins. Ce ne peut être là tout au plus que la fin que se propose l'éloquence académique, qui n'en est pas une, ou du moins qui est la dernière de toutes. C'est au nom d'un intérêt, d'un devoir que l'orateur se présente au milieu

d'une assemblée d'hommes; sa mission véritable et sérieuse, c'est de les déterminer à quelque action, de les porter à faire ou à ne pas faire. Conséquemment, il ne lui suffit pas de frapper l'imagination, ni même de subjuguier l'esprit, il faut qu'il aille jusqu'au principe d'où partent les déterminations et d'où procèdent les actions humaines. Or quel est le principe des actions humaines? Le principe, le foyer de toute activité c'est cette maîtresse pièce, comme l'appelait Pascal, qui gouverne tout, qui donne le branle à tout, c'est la volonté.

Triompher de la volonté, c'est le tout de l'éloquence. Si vous ne parvenez à emporter ce dernier retranchement de l'âme, vous n'avez rien fait. Sans doute, c'est la cerner de près que d'avoir échelonné sur une ligne droite et sévère, tout un ordre d'idées qui la tiennent en échec, que d'avoir déployé autour d'elle tous les charmes de la parole. Mais pour arriver jusqu'à elle, pour l'atteindre au vif, pour lui porter le dernier coup, il faut suivre un autre chemin, il faut aller droit à ce qui la touche de plus près, à ce qui exerce sur ses déterminations l'influence la plus directe et la plus décisive; il faut subjuguier la volonté par le sentiment, par le cœur.

Et ici, Messieurs, je ne rétracte rien de ce que j'ai dit précédemment sur la force des idées dans l'éloquence, sur la puissance des preuves qui les font valoir et qui les soutiennent. Toute parole vide d'idées, dénuée de preuves, eût-elle au plus haut degré le don de remuer les cœurs, n'obtient que des triomphes passagers. Mais aussi sans ce don là, sans ce don suprême, fussiez-vous philosophe, poète, votre parole n'aura que peu de prise sur les volontés, vous ne serez pas orateur. Eh! mon Dieu: cela est tout simple. Les hommes se dirigent par le sentiment, plus encore que par la raison. Ce n'est pas un motif pour ne pas appuyer votre parole

sur des arguments forts et solides. Bien au contraire. Mais s'en tenir là, c'est le plus souvent n'avoir rien fait ou peu de chose. Vous me parlez d'un devoir au nom de Dieu, de la religion, de la patrie ; vos preuves me convainquent, ma raison s'incline, mais ma volonté tient ferme, elle ne se met pas en mouvement, elle lutte contre vous avec sa force d'inertie. Tandis que, si votre parole déjà victorieuse de l'esprit sait de plus toucher mon cœur, si elle trouve des tons qui m'émeuvent, qui m'attendrissent, qui m'arrachent à moi-même, oh alors ! je ne résiste plus, je cède, je suis vaincu.

Or, Messieurs, quel est le moyen de toucher le cœur ? Le moyen de toucher le cœur, le moyen infallible, mais aussi l'unique moyen, c'est d'en avoir soi-même et de le montrer. Ce qui vous prouve, mieux que toute autre chose, que l'éloquence est un don plutôt qu'un art. Car on ne se donne pas du cœur ; on en a, ou on n'en a pas. Ce que je dis là est fondé sur la grande loi qui domine et qui régit toutes les relations humaines, la loi de la sympathie. Pour émouvoir les autres, il faut être ému soi-même, pour faire couler les larmes, il faut en trouver dans son propre cœur, pour enflammer les hommes de l'amour de la justice et de la vérité, il faut savoir se passionner soi-même pour le vrai et pour le bien, car s'il n'est rien qui opère la conviction comme le langage de la raison, si l'imagination charme et fascine, il n'est rien de plus entraînant, de plus dominateur, que le langage de la passion.

J'entends, Messieurs, de la passion vraie, de la passion légitime, et c'est dans ce sens que je dis, avec Fénelon, que la passion est l'âme de la parole, que sans elle il n'y a pas de grande éloquence. Qu'est-ce qui explique ces merveilleux effets de la parole, dont l'histoire fait foi ? ces grandes scènes

de l'agora et du forum où des multitudes s'agitent à la parole d'un homme comme les vagues de la mer, grondent ou s'apaisent, se soulèvent ou se calment au gré de sa voix ? D'où vient ce souffle impétueux qui traverse l'assemblée, ce frémissement qui la parcourt, ces transports qui l'animent ? C'est qu'il y a au milieu d'elle un homme dominé par un grand sentiment, le sentiment de la liberté, le sentiment de la patrie; ce sentiment le tourmente, l'exalte, il s'échappe de sa poitrine en paroles de feu qui électrisent et qui embrasent. Voilà le secret de sa puissance, et chaque fois que vous rencontrerez dans l'histoire un grand triomphe oratoire, depuis Démosthène jusqu'à O'Connell, vous trouverez, pour l'expliquer, une parole enflammée par une passion grande et vraie.

Mais cette passion oratoire, qui est l'âme de la parole, a des degrés divers. Cette émotion interne, qui se traduit en paroles qui émeuvent, est plus ou moins vive. Dans l'orateur de génie, elle trouve des tons qui partent du plus profond de l'âme, elle inspire des mouvements qui ravissent par leur sublimité, elle fait naître des effets qui étonnent, qui confondent par leur puissante originalité. C'est la passion oratoire à sa plus haute expression, avec tout son feu, toute son énergie, c'est l'enthousiasme de la passion.

L'enthousiasme de la passion, voilà ce qui fait l'orateur de génie. Un citoyen est accusé d'avoir par ses conseils compromis l'avenir de sa patrie. Une défaite malheureuse justifie en apparence les griefs de ses adversaires. Il est en face de la multitude, et la multitude, qui récompense parfois les succès, ne pardonne jamais les revers. Il le sait. Où donc sera sa force ? Sa force, elle est dans le sentiment national. Il a cherché pour sa patrie la grandeur dans la liberté.

Ce sentiment l'exalte, le passionne, le transporte jusqu'à l'enthousiasme, et alors, répandant au dehors son âme tout entière, il s'écrie devant les fils et devant les frères des victimes de Chéronée : « Je vais dire quelque chose de fort, Athéniens, mais je dirai. Oui, quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, parce que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité ? Devant qui, je vous le demande, oserions-nous lever les yeux, si nous avons laissé à d'autres que nous le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe ? Et qui donc, parmi les Grecs ou parmi les Barbares, ignore que jamais, dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux ?... Non, Athéniens, vous n'avez pas failli en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs ; vous n'avez pas failli. J'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monuments publics. Elle leur accorde à tous la même sépulture et les mêmes honneurs, oui, Eschine, à tous ; car tous avaient eu la même vertu, bien que la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès. » Voilà ce transport lyrique qui enlève une assemblée, cet enthousiasme de la passion oratoire, qui s'échappant d'une grande âme, électrise une multitude et la jette toute frémissante d'émotion entre les mains et sous la domination du génie.

Là se trouve à proprement parler le vrai caractère du génie oratoire. C'est le secret de ces grands mouvements de l'âme qui mettent en jeu tous les ressorts de l'éloquence.

C'est ce feu de l'enthousiasme que je vois circuler dans ces immortelles harangues de Démosthène et de Cicéron, qui fait qu'après tant de siècles, ces pages muettes ont encore de quoi m'émouvoir, m'enflammer, me passionner même : enthousiasme ardent et sévère, qui communique à leur parole tant de chaleur et de véhémence, qui inspire leurs derniers discours comme leurs premiers, que je retrouve même plus passionné, plus juvénile que jamais, dans cet instant suprême où, à quelques pas des sicaires d'Antoine, ce généreux vieillard prononçant l'éloge funèbre de la Légion de Mars laisse tomber de la tribune, avec le dernier cri de son éloquence, les derniers accents de la liberté romaine.

Eh bien, Messieurs, cet enthousiasme de la passion oratoire caractérise également le génie dans l'éloquence sacrée. C'est le don de s'émouvoir puissamment en face des grandes choses de Dieu et de l'âme, qui suggère ces mouvements dont nous admirons la force dans les plus grands orateurs sacrés. De là ce pathétique d'où jaillissent, comme d'une source intarissable, des effets si nouveaux et si inattendus. Je prends le souvenir de saint Paul. Qu'est-ce que le souvenir de saint Paul ? Un grand souvenir sans doute, mais enfin le souvenir d'un homme, d'un homme qui n'est plus. Mais ce souvenir, mettez-le dans l'âme d'un orateur de génie, de saint Jean Chrysostome, et voyez comme il s'échappe de lui en flots d'enthousiasme, qui débordent et qui entraînent :

« J'aime Rome parce que Paul écrivait aux Romains et qu'il les aimait, parce qu'il a conversé avec eux de son vivant, qu'il a terminé là ses jours, et qu'on y garde ses restes sacrés. Rome en tire plus d'éclat que de toute autre chose. C'est de là que seront enlevés au ciel les restes glorieux de Paul et de Pierre. Concevez et admirez en frémissant quel spectacle verra

Rome, Paul se levant de la tombe avec Pierre pour aller dans les airs au-devant du Christ. Qu'elle sera belle cette offrande de Rome à son Dieu ! De quelle double couronne Rome sera parée ! De quelle chaîne d'or elle sera ceinte ! Je ne l'admire pas pour ses trésors, pour ses monuments et tout le reste de ses pompes ; mais parce qu'elle possède ces deux colonnes de l'Église. Ah ! qui me donnera de toucher le corps de Paul, de me pencher sur sa tombe, de voir la poussière de ce corps qui a achevé l'œuvre du Christ, reçu les stigmates du martyr et publié partout la parole sainte, de voir la poussière de cette bouche que le Christ a eue pour interprète auprès des rois, et de laquelle nous avons appris Paul et le maître de Paul ! »

Certes, je conçois qu'à Antioche, à quelques pas peut-être de la maison que Paul avait habitée, des applaudissements frénétiques interrompaient cette parole qui puisait, au souvenir d'un homme, de pareils accents. C'est une preuve nouvelle de l'énergie créatrice qui distingue le génie dans l'éloquence.

Et maintenant, Messieurs, pour me résumer, supposez un homme dont la forte intuition plonge au fond d'une doctrine ; il la domine de son regard d'aigle, il la saisit dans l'ensemble, il l'embrasse sous tous les aspects, il en découvre les rapports ; son ardente imagination, s'emparant de cet ordre d'idées, trouve pour l'exprimer des formes originales, se crée pour ainsi dire une langue qui n'est qu'à elle, peint ce qui la frappe, colore tout ce qu'elle touche ; c'est une âme accessible à toutes les grandes émotions, qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme du vrai et du bien, pour se répandre au dehors dans ces mouvements qui transportent et qui enflamment : supposez dis-je, dans un homme, avec cette haute puissance intellec-



tuelle, avec cette énergie créatrice de l'imagination, l'enthousiasme de la passion oratoire, vous avez le génie dans l'éloquence, vous avez Bossuet.

C'est ce qu'il me reste à vous faire voir dans mes leçons suivantes.

---

## QUATORZIÈME LEÇON

### BOSSUET ET LA BIBLE

Les biographes de Bossuet. — Trois illustres bourguignons : saint Bernard, Bossuet et Lacordaire. — Parallèle entre l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Meaux. — Ce qu'il faut penser de l'influence des milieux. — La jeunesse de Bossuet : *bos suetus aratro*. — Comment il a connu la Bible, et pourquoi il l'a tant aimée. — Ce qu'il doit aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Bossuet et saint Paul. — Les beautés de l'Écriture et son influence sur toutes les littératures chrétiennes : le *Paradis perdu*, la *Messiede*, *Esther* et *Athalie*, le *Génie du Christianisme*, les *Harmonies* de Lamartine. — La question des classiques ; deux langues comparées : *linguæ latinæ potentia*, *linguæ græcæ gratia*. — Le latin dans l'Église. — Bossuet a emprunté au génie grec sa pompe harmonieuse, et au génie latin son énergique concision. — Comment il faudrait faire la statue de Bossuet.

Messieurs,

Dans mes deux leçons précédentes, j'ai essayé de caractériser, autant qu'il était en moi, le génie en général et le génie dans l'éloquence. Je dois à présent suivre dans leur application les principes que j'ai posés, en cherchant dans Bossuet la plus haute expression du génie oratoire.

Or, Messieurs, avant de s'engager dans l'étude des œuvres d'un homme, il faut, de toute nécessité, jeter un coup d'œil sur les années qui ont précédé ce que j'appellerai sa manifestation ou sa révélation publique ; car, s'il est vrai de dire qu'un homme de génie apporte en naissant le germe de son avenir, il n'en est pas moins vrai que ces qualités naturelles

ou innées se développent par l'étude et sous l'influence des circonstances extérieures ; avant qu'il atteigne la maturité de son talent, il s'écoule pour lui toute une période de croissance ou de formation, pendant laquelle ses facultés s'éveillent et se fortifient. Si, d'une part, rien n'est plus intéressant que d'observer ce travail intime de l'esprit, d'autre part rien n'est plus utile : ce sont autant de lueurs qui s'échappent du passé et qui éclairent l'avenir. Le genre d'études qu'il affectionne, ses auteurs de prédilection, les voies qu'il suit de préférence, les tendances qui se révèlent dans la marche de son esprit, ses premières impressions, tout cela fait deviner et explique même jusqu'à un certain point ses œuvres futures. D'où je conclus, qu'on ne peut connaître à fond un écrivain sans avoir examiné, dans ses phases principales, l'éducation de son génie.

Je dis l'éducation du génie plutôt que celle de l'homme, car bien qu'on ne puisse pas séparer l'une de l'autre, c'est à la première que je m'attache de préférence. Ce n'est pas une biographie de Bossuet que je prétends faire, je cherche à apprendre l'éloquence dans ses œuvres, et particulièrement dans ses œuvres oratoires ; je ne toucherai donc à sa vie qu'autant qu'elle pourra nous servir des lumières sur ses principaux ouvrages. Or, sous ce rapport, ma tâche est assez difficile. Trois publications diverses ont répandu d'assez vives clartés sur la vie de ce grand homme. Le livre du cardinal de Beausset, écrit au commencement de ce siècle, avec cette correction et cette élégance que vous savez, initie le public français aux détails d'une histoire qui intéresse si vivement notre littérature nationale. Pour combler des lacunes assez regrettables, les études consciencieuses de M. Floquet, membre correspondant de l'Institut, ont fait res-

sortir ce qu'il y avait d'obscur et même d'ignoré dans les premières années de la vie de Bossuet. Enfin, la publication toute récente des mémoires et du journal de l'abbé Ledieu, secrétaire particulier de l'évêque de Meaux, nous offre le document le plus fécond qui puisse nous renseigner sur la vie de notre grand orateur. Pourtant, il serait injuste de croire que toute obscurité a disparu, que désormais toute divergence devient impossible. Pour vous en convaincre, je ne vous citerai qu'un fait de peu d'importance, si vous le voulez, mais qui vous prouvera combien les moindres détails, en fait de biographie, peuvent engendrer de difficultés.

Je veux parler de la date exacte du baptême de Bossuet : au témoignage de M. Floquet, l'acte de baptême porte la date du 27 septembre 1627. D'autre part, il n'est pas moins certain que Bossuet, pendant toute sa vie, regardait le 29 septembre comme l'anniversaire de son baptême, et que tous les ans il célébrait la messe en commémoration de ce grand bienfait. A qui faut-il s'en rapporter ? à l'acte de baptême, ou à Bossuet et à toute sa famille ? j'avoue que si j'avais à choisir, je n'hésiterais pas entre une tradition de famille si constante et un acte fort sérieux sans doute, mais dans lequel il a pu se glisser très facilement une erreur de date. Je ne dis cela, Messieurs, que pour vous montrer que la discussion s'ouvre dès le premier pas qu'on fait dans la vie de Bossuet ; que sera-ce lorsqu'il s'agira, par exemple, de déterminer la date précise du premier carême prêché par Bossuet à Paris ? point très obscur, qui ne me paraît pas avoir été suffisamment éclairé jusqu'à présent.

Mais enfin, quoi qu'il en soit de ces difficultés que nous essaierons de lever en partie, c'est le 27 septembre de l'année 1627, au moment où le siège de La Rochelle occupait tous les

esprits, que Bossuet naquit à Dijon, dans cette capitale de la Bourgogne, qui, cinq siècles auparavant, avait été le berceau de saint Bernard.

Et tout d'abord, Messieurs, je ne puis m'empêcher de voir, dans cette coïncidence singulière, un dessein de la Providence qui s'est plu à rapprocher, dès leur origine, ces deux hommes dont le caractère et la mission offrent tant d'analogie. Saint Bernard et Bossuet ont été, l'un et l'autre, les deux plus grands représentants de leur époque. Le douzième siècle se personnifie dans l'abbé de Clairvaux, comme le dix-septième siècle trouve sa plus haute expression dans l'évêque de Meaux. Bernard apparaît au moment où l'Église, affaiblie par le relâchement de la discipline, voit s'agiter autour d'elle des hérésies menaçantes; sa parole ardente et sévère traverse la chrétienté pour réveiller la foi des uns, pour réprimer les mœurs des autres : sentinelle vigilante, il a l'œil à tout; pas une erreur ne surgit qu'elle ne trouve sur la brèche cet infatigable champion; sa vie tout entière s'épuise dans les luttes de la doctrine; et tandis que, d'une part, il souffle au cœur des peuples cet enthousiasme religieux qui fait les grandes choses, de l'autre, il démasque dans Abailard et dans Gilbert de la Porée le rationalisme naissant, pour refouler dans l'ombre ces sectes fanatiques dont le fantôme hideux épouvantait le monde. Bossuet paraîtra au moment où le protestantisme, vaincu par les armes sur un terrain qu'il avait choisi lui-même, cherchera dans la controverse des chances plus favorables. C'est là que l'attend ce grand athlète. C'est dans cette lutte acharnée qu'il déploiera, pendant cinquante années, toutes les ressources de la logique, de l'érudition et de l'éloquence. Lui aussi, il exercera autour de lui la dictature du génie. Après avoir porté à la Réforme d'inguérissables

blesures, son intelligence droite et ferme suivra dans leurs plis et replis toutes les erreurs de son temps. Comme Bernard, son siècle le verra constamment à son poste, repoussant l'erreur d'où qu'elle vienne, parant tous les coups dirigés contre la foi, gardien sévère de l'orthodoxie, ennemi des molles complaisances qui énervent la vérité, non moins que des ardeurs téméraires qui la compromettent. Tour à tour insinuante et forte, pleine d'austérité et de douceur, l'éloquence de Bernard joint à l'énergie de l'apôtre l'enthousiasme du prophète; à cinq siècles de lui, Bossuet se trouvera exactement inspiré par cette sublime audace qui donnera à sa parole une force sans pareille. Enfin, grands par le génie, ils ont été l'un et l'autre grands par le caractère et par le cœur; ils ont possédé au suprême degré ces deux qualités qui sont la marque des fortes natures : la simplicité et la bonté; ce qui fait qu'après avoir admiré, dans le moine du treizième siècle et dans l'évêque du dix-septième, deux des plus belles gloires de la patrie, on chercherait en vain, dans l'histoire de l'Église et dans celle de l'humanité, deux figures plus nobles et plus majestueuses que celles de saint Bernard et de Bossuet.

C'est donc, Messieurs, pour la Bourgogne, un très grand honneur que d'avoir donné naissance à ces deux hommes célèbres. De nos jours, cette riche province, en léguant à notre siècle son plus grand orateur sacré (1), a prouvé que sa sève est loin d'être épuisée. Qu'est-ce qui a valu à cette partie de la France cette fortune presque unique, d'avoir produit ces trois hommes qui personnifient, en quelque sorte, l'éloquence sacrée dans sa triple période, au moyen-âge, au dix-septième

(1) Le P. Lacordaire, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 12 mai 1802,

siècle et dans les temps modernes ? je l'ignore. En laissant libre carrière à leur imagination, d'autres nous diraient peut-être que cette situation entre le Nord et le Midi, entre la fougue de l'esprit méridional et la gravité réfléchie des hommes du Nord, que cette situation intermédiaire se prête à merveille à cet heureux tempérament de force et de vivacité qui fait l'orateur. Que sais-je si, dans leur profond respect pour les influences climatériques, ils n'iraient pas chercher quelque harmonie secrète jusque dans le végétal fameux. Pour moi, j'ai toujours aimé le mot de Marmontel, qui dit quelque part fort plaisamment : je me suis trouvé en Champagne, dans une cave, en présence de six mille bouteilles, et je puis assurer qu'il ne s'en est échappé pour moi rien de poétique. Vous me permettrez donc de n'estimer que médiocrement tous ces rapprochements plus ou moins ingénieux. Le génie n'étouffe sous aucun climat ; et s'il est des terres privilégiées où il semble naître de préférence, ce sont de ces associations mystérieuses dont Dieu seul a le secret, et que l'esprit de l'homme n'atteint pas.

La famille de Bossuet était l'une de ces familles de l'ancienne magistrature de France, où la foi chrétienne marchait de pair avec le sentiment monarchique ; et c'est là sans doute, dans les premiers entretiens du foyer domestique, qu'il puisa de bonne heure le sens chrétien, si ferme et si élevé, dont témoignent toutes ses œuvres, et cet attachement profond à l'autorité royale, qui ne se démentit jamais dans le cours de sa vie. Comme s'il avait deviné, par un pressentiment secret, l'avenir de son petit-fils, le jour de sa naissance, l'aïeul de Bossuet écrivit sur ses tablettes ces mots du Cantique de Moïse : *Dominus circumduxit eum, et docuit : et custodivit quasi pupillam oculi.* Le Seigneur l'a guidé en tous lieux, il

l'a enseigné et il l'a gardé comme la prunelle de son œil. Paroles qui résument toute la vie de cet homme, qui n'a jamais eu d'autre guide que la foi, jamais pris conseil que de la vérité, et dont l'âme simple et candide a traversé les vices de son siècle, sans en subir la moindre atteinte. Ce furent les pieux jésuites du collège de Dijon qui cultivèrent les dispositions naissantes de Bossuet. Aussi la compagnie a-t-elle toujours tenu à honneur d'avoir formé un tel disciple, et dans une occasion mémorable, en face du cercueil de Bossuet, le père La Rue, prononçant l'oraison funèbre de l'illustre évêque, se portera l'interprète d'un sentiment légitime. Bossuet lui-même, quoi qu'on ait pu en dire, et tout éloigné qu'il était des opinions théologiques de certains membres de cette société, ne tarira pas en éloges chaque fois qu'il lui arrivera, comme dans son sermon sur la circoncision de Notre-Seigneur, et dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, de toucher au système d'éducation des jésuites. Il louera constamment ces religieux, à qui la grâce, dira-t-il, a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ, et qui y font servir tous les talents de l'esprit, l'éloquence, la politesse, la littérature, « cette compagnie qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse, ce vénérable institut, dira-t-il enfin, dans les règlements duquel on trouve cent traits de profonde sagesse. » Ledieu nous le montre, dans ses Mémoires, s'appliquant à l'étude dès son plus bas âge, avec une ardeur et une ténacité qui lui valurent, comme autrefois à saint Thomas d'Aquin, ce jeu de mots auquel prêtait son nom, *Bos suetus aratro*; joignant du reste à une persévérance si rare une égale facilité, toujours le premier au jeu, le plus vif dans les divertissements, bon et affable envers



tous, se faisant aimer de ses condisciples autant qu'admirer par ses maîtres. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, cette vie de collègue, qui se ressemble à peu près chez tous les hommes, ne fut traversée d'aucun incident particulier qui mérite notre attention. Mais ici vient se placer un événement que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'en révélant pour la première fois Bossuet à lui-même, il exerça sur son avenir une influence marquée.

C'était au plus fort de ses études de seconde ou de rhétorique. Un jour que son père, revenu depuis peu de Metz où il était conseiller au parlement, et son oncle Claude s'entretenaient ensemble dans le cabinet de ce magistrat, à quelques pas d'eux, le jeune humaniste, tout plein de souvenirs classiques, jeta les yeux sur un livre qui jusqu'alors n'avait pas fixé son attention. Ce livre le frappa vivement ; cette majestueuse simplicité qu'il n'avait trouvée nulle part, cette magnificence inouïe, ce lyrisme nouveau transportèrent son âme. A mesure qu'il avance, son admiration redouble, son œil brille, son cœur s'enflamme et laisse éclater au dehors l'émotion qui l'anime ; il récite avec enthousiasme, devant son père et son oncle étonnés, les passages qui l'ont saisi. Ce fut là dans sa vie un instant décisif. Bossuet s'était rencontré avec la Bible, et du contact du livre avait jailli l'étincelle qui illuminera en lui la flamme du génie.

Dans tout le temps de sa vie, dit Ledieu, son commensal pendant vingt-deux ans, il se souvint et raconta avec plaisir combien il avait été touché de cette lecture. Ce moment lui était toujours présent et aussi vif que la première fois, tant son âme en avait été frappée, comme de ces choses qui laissent une plus profonde impression de joie et de lumières.

Cet éclair rapide, qui venait d'illuminer son adolescence,

signalait à Bossuet une voie qu'il ne devait plus quitter. Désormais, l'Écriture sainte deviendra la source principale où il puisera toutes ses inspirations. A Navarre, à Metz, à Versailles, à Meaux, en voyage et dans son cabinet, dans son diocèse comme à la cour, le livre de Dieu restera le compagnon de sa vie et l'objet constant de ses méditations. Des exemplaires criblés de notes témoigneront de cette passion de l'Écriture que révélaient encore même ses magnifiques *Commentaires*. S'agit-il d'un doute à éclaircir, d'une question à résoudre, d'une peine morale à dissiper ? c'est la Bible qu'il demande, c'est elle qu'il consulte. Dans le cours de sa douloureuse maladie, il se fera lire plus de soixante fois l'Évangile de saint Jean, et à quelques pas de la mort, comme saint Bernard exhalant le chant du cygne dans son discours sur le Cantique des cantiques, il dictera de son lit de douleurs l'explication du psaume XXI, cet évangile prophétique de la passion du Christ.

De ce commerce habituel avec les écrivains sacrés est résultée cette teinte, je ne dis pas encore ce génie biblique qui fait l'originalité de Bossuet. C'est la Bible qui donne à l'évêque de la cour de Louis XIV cet air d'antiquité, au prédicateur de Versailles une couleur orientale. Non, cet homme ne vit pas seulement au milieu de son siècle dont il est l'expression la plus parfaite ; c'est loin du monde moderne, c'est sous la tente des patriarches, sous les feux du Sinaï, sur les bords du Jourdain, c'est au milieu des mystérieuses grandeurs de la théocratie juive, qu'il vit par le souvenir, qu'il converse avec Moïse, David, les hommes de l'ancienne alliance. Il fait plus que de les citer, il les rappelle, il les reproduit par le ton de sa parole, par le tour qu'il prête à sa pensée, par le souffle de l'inspiration qui passe d'eux à lui, par le transport lyrique qui l'élève au-dessus de lui-même. Quand je parcours quel-

ques-unes de ses pages, que je suis à travers ses bords hardis et irréguliers, ses saillies vives et impétueuses, cette éloquence unique, je me dis à moi-même : « C'est ainsi, sans doute, c'est avec cet accent de véhémence fierté qu'Isaïe eût annoncé aux grandeurs humaines leur inévitable ruine ; c'est en tirant de sa poitrine ces cris de sublime douleur, que Jérémie eût pleuré devant le cercueil des princes ; c'est avec ce calme, cette majesté sereine de l'interprète de la Providence, que Daniel eût passé en revue les peuples de la terre, qu'il eût décrit l'élévation et la chute des empires ; c'est avec cet enthousiasme patriotique que Sadoc ou Nathan eût célébré les grandeurs de la monarchie chrétienne ! » Tout ce que le génie hébraïque a de prompt et d'original revit dans Bossuet. De là, ce ton solennel que vous diriez celui d'un prophète annonçant à Juda les vengeances ou les promesses de Dieu ; de là, cette imagination orientale qui se plaît dans l'appareil, qui met la vérité en scène, qui dramatise la doctrine ; de là, ce flot de pensées qui s'échappent d'un esprit qu'on croirait agité par une puissance divine ; de là, ce mouvement de l'âme qui passe en dehors comme si l'inspiration qui la pousse ne pouvait la contenir ; de là, ce style figuré qui paraît transporté de la Bible, cette langue qui, comme la langue hébraïque, semble n'avoir qu'un passé et un futur, tant elle entraîne le présent dans sa rapidité ; style court, bref, où l'idée est à l'étroit dans le mot, où elle éclate sous le trait, langue qui se précipite en désordre, et sous laquelle vous croyez entendre le choc des idées qui se heurtent, qui se poussent ; de là enfin, toutes ces choses qui me transportent dans un autre âge, et que dans mon impuissance de les mieux exprimer, je résume en disant que le génie des Écritures a passé dans Bossuet. Mais, Messieurs, non seulement la majesté de l'Ancien Testa-

ment, mais de plus la simplicité du Nouveau; et c'est dans la réunion de ces deux qualités, qui ne se mélangent peut-être nulle part avec autant de bonheur que chez lui, qu'éclate toute l'influence des livres saints sur Bossuet. S'il ravit à la Bible ce style tout de mouvement et d'images, cette langue toute frémissante de poésie, il a de plus cette simplicité mâle et forte qui caractérise l'Évangile. Il a le génie évangélique, comme il a le génie biblique.

Voilà ce qui compose son éloquence; on voit, on sent que ce ton d'inimitable simplicité, cette onction si douce, ce charme de candeur, cette grâce ingénue l'ont profondément touché. C'est ce qui fait qu'après s'être élevé dans son vol d'aigle jusqu'aux sommets de la doctrine, il sait ployer ses ailes, et, s'abaissant peu à peu, descendre à une familiarité qui ajoute à la grandeur par l'oubli d'elle-même. Vous ne lisez pas attentivement une page de Bossuet, sans vous apercevoir de ces affinités secrètes avec le style du Nouveau Testament, avec le langage des apôtres, sans vous dire à vous-mêmes : voilà bien cette éloquence sans artifice, sans fard, qui se soutient par elle-même, qui tire sa force de sa simplicité, qui, toute riche qu'elle est, ignore son éclat ! voilà bien saint Paul avec son énergie un peu rude qui heurte de front l'orgueil humain, qui n'entend pas qu'on divise un point de la doctrine, qui ne couvre pas de fleurs la croix du Christ, qui jette à pleines mains au milieu du monde les mystères de la foi, qui flagelle tous les vices avec l'indignation d'un maître inaccommodable ! Il est là, dans cet évêque du dix-septième siècle, à tel point que si nous pouvions oublier un instant cette grande éloquence de l'Apôtre, nous en retrouverions dans Bossuet la trace et le reflet.

Ah ! je conçois que le génie de Bossuet se soit illuminé au

contact de l'Écriture, qu'il ait trouvé en elle ce qui a fait sa force et sa grandeur. Quelle source d'inspirations, Messieurs, pour l'esprit humain, que ce livre des révélations divines, ce livre unique qui commence par la genèse du monde et qui finit par l'apocalypse de l'éternité ; qui renferme toutes les destinées humaines entre un récit et une vision, dont le premier mot est la parole de Dieu qui évoque l'univers du néant, et dont le dernier mot est la parole de Dieu qui rappelle l'humanité dans son sein ; ce livre qui naît un jour dans une solitude de l'Égypte, pour s'achever, à deux mille ans de là, dans une île de la Grèce ; où, à travers les âges, vingt auteurs divers se passent la plume de main en main, écrivent sous l'empire d'une seule idée et se rencontrent dans l'unité d'un même plan ; où le pâtre de Madian ne parle pas autrement que le roi de Sion, où le patriarche de l'Idumée tient le même langage que l'apôtre de Corinthe ou d'Éphèse ; ce livre qui se fait à mesure que le plan de Dieu se déroule, qui croit comme un fleuve où chaque flot pousse celui qui le précède et porte celui qui le suit ; qui, après avoir attaché le dernier anneau de cette chaîne magnifique de pensées divines et de faits humains, se ferme au moment où l'humanité entre en pleine possession de la vérité ; ce livre qui a vingt styles et qui n'a qu'un caractère, auquel tant d'hommes ont mis la main et qui ne peut se signer d'aucune, parce que Dieu seul peut en lever l'anonyme ; ce livre où, à travers la simplicité du récit, les magnificences de l'épopée, la naïveté de l'églouge, les émotions du drame, les tristesses de l'élégie, l'enthousiasme de l'ode, la gravité de la sentence, le transport de l'épithalame, la véhémence du discours, les mystères de la vision, vous retrouverez partout la même empreinte, le même souffle ; ce livre du milieu duquel le Christ se lève précédé par les pro-

phéties, escorté par les miracles, suivi par l'accomplissement de toutes choses ; ce livre enfin qui, après avoir opéré dans le monde la révolution la plus étonnante qui fût jamais, est arrivé jusqu'à nous, portant avec lui dans ses flancs cette magnifique civilisation chrétienne, qui est sortie de la Bible, comme la Bible elle-même est sortie de Dieu.

Voilà, Messieurs, pour le génie de l'homme l'inspiration la plus haute et la plus féconde. Nous surtout, hommes de l'Occident, un peu secs, un peu froids, nous avons besoin de nous réchauffer au soleil de la Bible, de faire passer sous notre plume ou sur nos livres quelque chose de son mouvement, de son ton, de son coloris. Si la Bible ne crée pas le génie, elle l'inspire et le féconde. Quand la sève d'une littérature est prête à s'épuiser, elle peut se retremper à cette source qui ne tarit jamais.

L'Écriture offre un thème inépuisable à des créations neuves et originales. Aussi, quand je vais à la racine des plus belles œuvres du génie humain, je trouve là, pour la plupart du temps, un homme que la Bible a touché, qui a tressailli d'émotion à l'une de ces pages, qui s'est inspiré de quelque grande scène de ce livre.

Voyez un peu.

Au milieu des luttes de sa patrie, un homme ouvre la Bible : il trouve, là aussi, à la première page une lutte, la grande lutte, la lutte primitive du bien et du mal : la lutte de cette création qui, dès son premier jour dans le monde, voit le ciel au-dessus de sa tête et l'enfer à ses pieds, cette apparition sinistre qui vient se glisser entre Dieu et l'homme, la tentation, la chute, ce drame si simple et si émouvant, réveille dans son génie l'énergie créatrice. Il s'empare de cet épisode : il prend l'Éden pour avant-scène : il découvre les cieux : il

entr'ouvre l'enfer. La lutte s'engage, d'une part Dieu et ses anges, de l'autre Satan et sa troupe ; entre le pouvoir et la révolte, l'homme et sa liberté. Au fracas de l'abîme qui conspire, succède l'écho suave des conseils divins. Quel mouvement ! Quel choc ! En même temps, quel charme de candeur dans ce couple autour duquel s'agitent toutes les puissances du bien et du mal ! Vient l'instant suprême, l'innocence fléchit, un cri funèbre remplit la création ; mais bientôt tout s'efface, le Christ apparaît du haut des cieux, et sur la terre se montrent au loin le calvaire et la croix. Certes, voilà une conception forte, dramatique, que je ne fais que rappeler. C'est que la Bible avait touché le génie de Milton, et de ce contact avait jailli la création biblique du *Paradis perdu*.

A cent années de lui, dans le moins religieux des siècles, un homme d'un génie tout différent, à l'âme sensible et élevée, a fait de l'Évangile les délices de sa jeunesse. Esprit mystique et rêveur, ce qui l'a frappé dans les livres saints, ce sont moins les couleurs fortes, les traits énergiques, les accents passionnés : ce sont de préférence les teintes douces, ce calme ravissant, cette sérénité tranquille qui prend dans l'Homme-Dieu une intraduisible expression. C'est par ce côté-là que la Bible a touché son âme. Plein de cet idéal, il ose concevoir le projet d'ajouter à la simplicité de l'Évangile un charme de poésie qui n'en altère pas la pureté. Je ne dirai pas qu'il n'y a pas succombé. Non, car une telle entreprise est au-dessus des forces humaines. Mais, ce qui prouve à quel point le sentiment évangélique se reflète dans cette hymne religieuse qui s'appelle *la Messiade*, c'est que, s'il était possible à un homme de reproduire à force de poésie le caractère théandrique des actions et de la vie du Sauveur, inspiré

qu'il était par ses juges sublimes, Klopstock n'eût pas été indigne de le faire.

Mais, Messieurs, pour vous montrer que, dans la poésie comme dans l'éloquence, la Bible, en touchant une âme, peut en tirer des créations nouvelles, je n'en suis pas réduit à chercher mes preuves en dehors du génie français. Grâce à Dieu, notre littérature nous offre un exemple mémorable entre tous. Imitateur original de l'antiquité, l'auteur d'*Iphigénie* semble avoir épuisé toutes les sources du pathétique.

Après avoir surpassé Euripide et égalé Sophocle, sa vigueur se ralentit, son génie s'arrête. Mais au sortir de onze années de repos, le voilà qui, un jour, reprend son essor, et, dans son vol hardi, se surpasse lui-même. Qu'est-ce qui l'a touché ? Qu'est-ce qui a ranimé cette flamme qui paraissait éteinte, ou du moins qui s'était repliée sur elle-même dans la satisfaction de sa force ? Le souffle de la Bible. Le génie de Racine s'est rencontré avec les Écritures, la harpe d'Israël a jeté vers lui quelques-unes de ses notes prophétiques, elle a fait résonner la fibre de son cœur d'accords nouveaux, et de ce tressaillement intime s'échappe la poésie d'*Esther* et d'*Athalie*, qui transporte sur la scène française la magnificence du Psalmiste et l'enthousiasme des prophètes.

Que dis-je, Messieurs ? Les plus belles créations du génie moderne, celles que nous admirons autour de nous, ne prouvent-elles pas mieux encore que la flamme de l'inspiration peut se réveiller au contact de la Bible ? Il y a cinquante ans, notre littérature était venue toucher au seuil de notre âge, froide, légère, comme un vieillard licencieux au front duquel le vice a effacé le dernier rayon de la beauté, pour ne plus laisser dans le pli de ses lèvres qu'un sourire moqueur. Vient un homme qui déploie la Bible, sous les regards d'une



société qui s'étonne d'y retrouver des beautés si neuves et si anciennes. Une mine féconde se rouvre à l'activité de l'esprit; Chateaubriand y plonge avec toute l'ardeur de son âme; et, tout imprégné des parfums de la poésie biblique, le *Génie du Christianisme* sort d'entre ses mains comme une œuvre d'initiation, qui vaudra à son auteur d'être appelé le père de la littérature contemporaine. Et, pour ne pas remonter si haut, d'où vient que, dans un siècle comme le nôtre, où tant d'âmes se courbent sous le sceptre de la matière, l'esprit a retrouvé une langue, et la poésie des accords plus intimes, plus pénétrants, plus graves que jamais? D'où vient qu'à une époque où le positif tient lieu du sublime, l'enthousiasme lyrique a su exprimer avec tant de charme les tristesses, les déceptions, les espérances de notre âge? C'est qu'un homme de génie a pu se dire, en consultant son âme : « lisez de l'Horace ou du Pindare après un Psaume! pour moi, je ne le peux plus; » c'est que la Bible une dernière fois a touché de son influence magique le chanfre des *Harmonies* et des *Méditations* poétiques, et que le siècle a pu surprendre sur la lyre de Lamartine un écho lointain de la lyre de David.

Ainsi, Messieurs, après deux mille ans, la Bible n'a rien perdu de cette vertu secrète qui réveille dans le génie l'énergie créatrice, renouvelle la sève littéraire prête à s'épuiser, et enflamme enfin tout ce qui l'approche. Je ne suis donc pas surpris que le commerce des Écritures ait été pour Bossuet une source d'inspirations. On peut lui appliquer à lui aussi ce qu'il a dit de saint Paul : « comme on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi, cette vertu céleste qui est contenue dans ses discours, même dans cette simplicité de style, conserve

toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend. »

Toutefois, la Bible seule n'a pas fait l'éducation de son génie. Nous retrouverons plus tard dans ses écrits la trace d'influences multiples. Voilà pourquoi, avant d'entrer aux détails, je vais reprendre l'étude de cette formation progressive, en recueillant dans la jeunesse de Bossuet ce qui peut, jusqu'à un certain point, expliquer la perfection des œuvres de sa vie.

Dans un écrit composé, vers 1669, pour le cardinal de Bouillon, et qui ne se trouve pas dans l'édition complète de ses œuvres, Bossuet, rendant compte de ses propres études, nous fournit des renseignements précieux sur les années de sa jeunesse : « J'ai pu lire, dit-il, des livres français, et ce que j'ai appris du style, je le tiens des livres latins et un peu des grecs, de Platon, d'Isocrate, de Démosthènes, dont j'ai lu aussi quelque chose (mais il est d'une étude trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées), de Cicéron, de Tite Live, de Salluste et de Térence : voilà mes auteurs pour la latinité, et j'estime qu'en les lisant, on prend des idées du style tourné et figuré, car quand on sait les mots qui font comme le corps du discours, on prend dans les écrits de toutes les langues le tour qui en est l'esprit, surtout dans la latine, dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre, ou plutôt qui est tout le même. Les poètes aussi sont de grands secours. Je ne connais que Virgile, et un peu Homère, Horace est bon à sa mode, mais plus éloigné du style oratoire. »

Vous le voyez, Messieurs, c'est Bossuet lui-même qui nous met sur la voie, pour découvrir la deuxième école à laquelle son génie s'est formé. Il ne nous sera pas difficile de trouver la confirmation de ses pensées dans les ouvrages mêmes de ce grand homme. Mais pour le moment, je dois me borner aux induc-

tions générales que je puis légitimement tirer des études de sa jeunesse. Le témoignage de Ledieu vient d'ailleurs appuyer les essais si modestes de Bossuet. L'auteur des *Mémoires* nous montre l'étudiant de Dijon s'enflammant d'admiration devant les beautés de l'antiquité grecque et latine, exerçant à les comprendre sa jeune et forte intelligence, et ornant sa mémoire des passages qui l'ont frappé.

A Navarre, où il entre en philosophie l'année de la mort du cardinal Richelieu, en 1642, Bossuet reprend ses études classiques. Là, sous la direction du savant humaniste Nicolas Mercier, il achève de se perfectionner dans la langue grecque, dont il n'avait pris qu'une teinture au collège des jésuites. Depuis lors, il ne cessa plus de cultiver les belles-lettres autant que ses occupations le lui permettaient. Mais ce fut surtout pendant l'époque où il dirigea l'éducation du Dauphin, que les auteurs grecs et latins repassèrent sous ses yeux. Enfin, je vous prie de remarquer que l'écrit dont je viens de parler est antérieur à cette période de sa vie, et, par suite, ne nous rend compte que des études profanes de sa jeunesse. A partir de ce moment-là, Bossuet se familiarise bien davantage avec l'antiquité classique. Homère en particulier fera ses délices. Il en était alors si plein, dit son secrétaire, qu'il en récitait des tirades entières, et que, même en dormant, il lui arrivait parfois de répéter des vers de l'Iliade ou de l'Odyssée. De là vient que ses Oraisons funèbres, qui datent principalement de ce temps, ont une teinte plus classique que ses sermons, jet sublime d'un esprit fécondé par l'Écriture et par les Pères. Mais enfin, là aussi, nous retrouvons l'influence bien marquée de l'antiquité grecque et latine sur le génie de Bossuet.

Cette influence, Messieurs, envisagée d'un point de vue

général, je la résume en deux mots. Bossuet emprunte au génie grecque sa pompe harmonieuse, et au génie latin son énergique concision. Ce double caractère se réfléchit avec plus ou moins de force et de netteté dans tous ses écrits.

Je suis bien convaincu, Messieurs, que ce que je viens de dire ne vous cause pas la moindre surprise. Dans un écrivain de génie, le commerce assidu et habituel de ces deux littératures ne peut manquer de produire un effet de ce genre, en marquant ses œuvres de leurs caractères respectifs. S'approprier dans un heureux mélange les qualités qui les distinguent, c'est, et ce sera toujours, un des secrets de l'art de bien dire. Oui, il a été donné à ces deux littératures d'être les immortelles archives des plus magnifiques créations du génie de l'homme, il a été donné à ces deux langues de se survivre dans la fécondité de leur perfection. L'une est arrivée jusqu'à nous, soutenue dans la mémoire des hommes par sa richesse et son incomparable harmonie. Née sur le sol le plus riant, sous un ciel délicieux, au sein d'une nature que mille beautés de tout genre embellissent de leurs charmes, elle reflète de bonne heure cette variété de couleurs, cette grâce, cette délicatesse de formes qui en font une des plus belles langues que les hommes aient parlées. Quelle hardiesse d'invention ! quelle vivacité énergique chez ce petit peuple qui étouffait dans un coin de l'Europe ! « La Grèce, s'écriait M. de Maistre, a découvert le beau, elle en a fixé les caractères, elle nous en a transmis des modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter ; il faut toujours faire comme elle sous peine de mal faire. » C'est que la race des Hellènes a été la plus artiste qui fût jamais. Placée par la Providence entre deux mondes, elle a su assouplir l'esprit occidental, et réduire sous le joug des règles le génie capri-

cieux de l'Orient. De là, ce souffle de l'inspiration qui circule dans toutes ses œuvres et qui se contient néanmoins dans la mesure du vrai. Expression la plus haute de ce double caractère, sa langue allie la hardiesse et la régularité : elle est riche sans profusion, gracieuse sans mollesse, flexible sans lâcheté ; elle aime la pompe et elle n'exclut pas la simplicité ; elle est tout à la fois délicate et ferme, insinuante et grave ; elle se prête également à ce que l'histoire a de plus précis, la philosophie de plus profond, l'éloquence et la poésie de plus sublime et de plus majestueux. Voilà ce qui explique les destinées merveilleuses de cette langue dont Cicéron admirait de son temps l'étonnante diffusion : *græca leguntur in omnibus fere gentibus, latina suis finibus exiguis sa ne continentur* ; de cette langue qui, après avoir été l'instrument le plus actif de la propagation du christianisme, est venue, à de longs siècles d'intervalle, rallumer en Europe le flambeau des lettres, pour conquérir, par cette résurrection soudaine, une immortalité glorieuse.

Mais plus riche, moins souple, moins harmonieuse que sa sœur aînée, la langue latine a sur l'autre l'avantage d'une concision plus énergique, d'une dignité plus sévère. Sénèque les a parfaitement caractérisées en deux mots : *linguæ latinæ potentia, linguæ græcæ gratia*. Si l'une est la langue de la grâce la plus persuasive, l'autre est la langue de l'autorité la plus haute, la langue de la force et de la domination. Et de fait, rien n'égale sa dignité, observe fort bien M. de Maistre. Elle fut parlée par le peuple-roi, qui lui imprima ce caractère de grandeur, unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir.

Le terme de *majesté* appartient au latin et il en exprime

la qualité dominante. Jamais peuple, Messieurs, n'a parlé une langue plus faite à son image que ne l'était celle du peuple romain. Il y a bien là dans cette vigueur et cette admirable précision, dans ces tours énergiques, dans ce laconisme profond, dans cette aptitude merveilleuse à ser-  
rer et à concentrer la pensée, il y a, dis-je, l'élévation et la force, ces audaces heureuses du génie latin, qu'Horace retrouvait dans sa langue, quand il disait : *Et placuit sibi, natura sublimis et acer feliciter audet* (Ep. I, l. II).

Il y a de plus cette gravité romaine qui a peur de s'oublier, et qui cherche à se soutenir par un air toujours noble et une marche régulière. Notre langue, disait Sénèque, est grave, mesurée, circonspecte; elle sent sa dignité et elle aime qu'on la sente : *Romanus sermo se circumspicit, et se æstimat et præbet æstimandum*. Voilà pourquoi, après avoir été la langue de la plus haute souveraineté temporelle qu'il y ait eue dans le monde, elle est devenue la langue de la souveraineté spirituelle. Née pour commander, elle commande encore par la voix des pontifes et des conciles, comme jadis elle commandait par la voix des césars et du sénat romain. Elle redit avec majesté, et elle redira jusqu'à la fin des temps, ce qu'il y a de plus saint et de plus mystérieux sur la terre, parce qu'elle est désormais la langue des choses qui ne passent plus. Et comme si Dieu lui-même avait voulu marquer, par un fait éclatant, la vocation providentielle des deux langues que je viens de dire, il les consacra en quelque sorte, au moment le plus solennel de l'humanité, afin qu'après avoir exprimé sur la croix la royauté du Christ, elles pussent servir avec la langue hébraïque d'instrument à son triomphe, et que la terre entière reçût les oracles du ciel par la langue de Moïse, la langue d'Homère

et la langue de César, la langue de l'inspiration, la langue de l'art et la langue de l'autorité.

D'où je conclus, Messieurs, que l'étude approfondie de ces deux langues-mères du monde civilisé, de ces deux littératures classiques, est la ferme discipline de l'esprit, dont elle augmente et élève les forces. Nous qui avons ébranlé tant de choses, nous avons failli à mainte reprise porter une main téméraire sur ce double fondement de l'éducation intellectuelle. Jamais le dix-septième siècle n'a eu à lutter contre une tentation pareille : alors, on avait foi aux grandes traditions de l'esprit humain dans l'ordre littéraire, comme on adhérait par le fond de l'âme aux traditions religieuses. Pour m'en tenir à Bossuet, je crois à l'influence profonde de l'antiquité sur son style et son génie. Son application persévérante aux études classiques ne serait-elle pas un fait certain, que ses écrits suffiraient pour dissiper le moindre doute. Nul mieux que lui n'a su rester original, en s'appropriant l'esprit et le tour des littératures profanes. Sans doute il est aisé de voir que l'influence latine a été prépondérante dans l'éducation de son génie : son esprit est d'une trempe latine. La mâle vigueur des écrivains de Rome allait mieux à sa nature grande et forte. Comme eux, il excelle à ramasser la pensée sous une forme brève et concise, à la mettre en relief par la force de l'expression, à la graver, pour ainsi dire, par l'énergie et la profondeur du trait. Tout simple qu'il est, son style est drapé à la romaine ; il a dans ses plis la majesté de la toge, il conserve jusque dans ses négligences cet air de grandeur et de dignité qui ne l'abandonne jamais. Je ne veux pas dire à coup sûr que cette simplicité majestueuse, cette énergique concision qui caractérisent son style, Bossuet les doive uniquement, ni même en majeure partie, à l'étude des auteurs

latins. Ces qualités sont avant tout l'expression naturelle de son propre génie. Toujours est-il que je ne retrouve peut-être nulle part, comme dans la langue de ce grand homme, le génie de la langue latine avec sa forte précision, sa majesté sévère, la simplicité de ses formes, l'énergie de ses tournures ; ce qui me permet d'affirmer que les études latines de Bossuet ont profondément influé sur sa manière d'écrire. D'autre part cependant, et surtout dans ses oraisons funèbres, il est impossible de ne pas reconnaître les traces de l'influence grecque, à cette pompe harmonieuse, à cette richesse, à cette flexibilité de langage qui se prête à toutes les nuances du sentiment ou de la pensée, qui parcourt avec une égale facilité toute l'échelle des sons, qui sait trouver des accords pour les thèmes les plus variés, qui semble lutter avec la plus riche des langues pour lui ravir le nombre et la délicatesse. Si le style de Bossuet a la brièveté, la profondeur de la phrase latine, il a de plus l'ampleur, l'abondance de la période grecque ; il passe tour à tour, et comme en se jouant, de la force à la douceur, d'une dignité imposante à une grâce exquise. Admirable alliance qui refléchit sans doute la plénitude de ce grand esprit, mais qui n'en est pas moins en partie un effet de l'art et un fruit de l'étude.

Et maintenant, Messieurs, pour me résumer, si, avant d'avoir abordé l'examen de ses ouvrages, il nous est permis de concevoir une idée du génie de Bossuet, d'après la triple influence sous laquelle il s'est développé, je me servirai d'une comparaison qui rend assez bien ma pensée. Supposez une statue grecque avec la pureté de ses lignes, la richesse de ses formes, la grâce de ses contours, la perfection de ses traits ; réunissez sur ce point par un effort de l'imagination tout ce que la réalité peut emprunter de



charme au ciseau de l'art ; après cela, faites descendre au front de cette statue, mêlez à ses traits, exprimez dans son geste, dans son attitude, cet air de majesté, ce caractère de grandeur dont le peuple-roi avait le secret ; enfin, tournez-la vers l'Orient, et qu'un rayon de soleil partant de là vienne la toucher au front et l'illuminer de haut en bas, de telle sorte qu'elle semble s'animer et tressaillir à ce rayon de vie qui jaillit sur elle, et qu'ainsi transfigurée par cet éclat soudain, elle prenne sous les splendeurs qui l'inondent comme une expression céleste ; supposez ce que je viens de dire et vous avez une image du génie de Bossuet, combinaison merveilleuse du génie hébraïque avec le génie grec et le génie latin, vous avez une idée de sa langue, mélange original de la langue de l'inspiration, de la langue de l'art et de la langue de l'autorité.

Toutefois, Messieurs, pour suivre jusqu'au bout l'éducation du génie de Bossuet, il faut tenir compte d'une autre influence qui, loin de contrarier celles dont je viens de parler, les fortifie et les complète. J'en ferai le sujet de notre prochaine entrevue.

---

## QUINZIÈME LEÇON

### BOSSUET, CORNEILLE ET PASCAL

- Dans quelle mesure Bossuet a-t-il profité de ses contemporains pour sa formation littéraire ? — Liste des auteurs français qu'il préférerait. — Rapports et divergences entre les idées philosophiques de Bossuet et le système de Descartes. — Services rendus à notre langue par certains traducteurs du dix-septième siècle. — Le style de Balzac jugé par Bossuet. — Le *Socrate chrétien*. — Balzac excelle à donner plusieurs formes à une idée simple. — La poésie dramatique et l'éloquence de la chaire : le génie oratoire de Corneille comparé à celui de Bossuet ; *Polyeucte*. — Blaise Pascal : pourquoi les *Pensées* n'ont pas dû influencer sur les sermons de Bossuet, ni les sermons sur les *Pensées*. — Bossuet s'est-il inspiré des *Provinciales* de Pascal ? — Ces deux écrivains n'ont pas la même manière de combattre les casuistes. — Conclusion : Bossuet a profité largement des classiques anciens, assez peu des contemporains ; mais il relève avant tout de lui-même.

Messieurs,

Je veux aujourd'hui déterminer dans quelle mesure Bossuet a pu profiter de ses contemporains pour la formation de son style et de son éloquence. Dans nos précédents entretiens, j'ai cherché à signaler, par les études mêmes de sa jeunesse, l'influence qu'a dû exercer l'antiquité sacrée et profane sur le développement de son génie. Aujourd'hui, vous me permettrez d'achever cette étude préliminaire, en essayant de suivre la trace qu'a pu laisser dans son esprit la lecture des grands écrivains de son époque.

Dans ce but je dois en appeler au témoignage le plus sûr, celui de Bossuet lui-même. Or voici ce qu'il écrivait, vers

1670, au cardinal de Bouillon : « J'ai peu lu de livres français... Néanmoins, selon ce que je puis juger par le peu de lecture que j'en ai fait, les œuvres diverses de Balzac peuvent donner quelque idée du style fin et tourné délicatement. Il y a peu de pensées, mais il apprend par-là même à donner plusieurs formes à une idée simple. Au reste, il le faut bientôt laisser ; car c'est le style du monde le plus vicieux, parce qu'il est le plus affecté et le plus contraint. Mais il parle très proprement et a enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles. J'estime la vie de *Barthélemy des Martyrs* (écrite par Lemaistre de Sacy), les *Lettres au Provincial* dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse. Les livres et les préfaces de Messieurs de Port Royal sont bons à lire, parce qu'il y a de la gravité et de la grandeur. Mais comme leur style a peu de variété, il suffit d'en avoir vu quelques pièces. Les versions de Perrot d'Ablancourt sont bonnes ; il a fait le *Corneille*, *Tacite* et le *Thucydide*. Car pour le *Lucien*, c'est le style propre et familier et non le sublime et le grand, qui doit être néanmoins celui de la chaire. Pour les poètes, je trouve la force et la véhémence dans Corneille, plus de justesse et de régularité dans Racine. Tout cela se fait sans se détourner des autres lectures sérieuses, et une ou deux pièces suffisent pour donner l'idée et faire connaître le trait. »

Je ne sais, Messieurs, si, dans ce que je viens de lire, vous avez été frappés comme moi d'une omission qui ne laisse pas de causer quelque surprise. Qui ne s'attendrait en effet à voir mentionnés, parmi les ouvrages français qui ont dû fixer l'attention de Bossuet, les écrits de Descartes et en particulier son *Discours de la Méthode* qu'au témoignage de Ledieu l'évêque de Meaux plaçait au-dessus de tous les livres de

l'époque ? Serait-ce donc que Descartes n'aurait exercé aucune influence sur Bossuet ? Qui oserait le dire, après avoir lu le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* ? En philosophie, comme j'espère le montrer plus tard, Bossuet sera, je ne dirai pas le disciple, mais l'interprète de Descartes et à certains égards son correcteur. Il retranchera du *Cartésianisme* ce que celui-ci a d'excessif. Il redressera en les développant des principes mal entendus, ou rectifiera des vues erronées. S'efforçant de retenir le doute méthodique sur la pente du scepticisme, il signalera le danger de cet isolement d'une raison qui, pour se sauver du doute, commence par douter de tout. Son coup d'œil droit et profond découvrira même, dans le lointain, un grand combat qui se prépare contre l'Église, sous le nom et à la faveur de ce système nouveau.

En un mot, si Descartes est l'homme du moi, de la raison individuelle, Bossuet reste avant tout l'homme du sens commun et de la tradition. Sa philosophie sera un édifice inattaquable, qui aura le sens commun pour base et la théologie pour couronnement. Mais malgré toutes ces divergences, qui à mon avis sont fort sensibles, on ne peut s'empêcher de dire que l'esprit philosophique de Descartes s'est réfléchi jusqu'à un certain point dans Bossuet, comme en général dans tous les écrivains du dix-septième siècle. A l'exemple du chef de cette grande école, il dira que « c'est une partie de bien juger que de douter quand il faut, que la vraie règle de bien juger est de ne juger que quand on voit clair ; » comme lui, il fixera dans la conscience le point de départ de la philosophie. Marchant sur les traces de ce penseur hardi, il ne craindra pas même de dire que, pour devenir un vrai philosophe, l'homme n'a besoin que de s'étudier lui-même, sans

s'égarer dans les recherches inutiles et puériles de ce que les autres ont dit et pensé. Ce sont là, Messieurs, autant de rapports d'idées, qui prouvent évidemment que l'étude de Descartes a laissé dans l'esprit de Bossuet une impression très forte. D'où vient donc qu'il n'en dit mot en rendant compte de ses lectures ? C'est, je pense, parce que, dans le fragment dont je viens de vous parler, il se borne aux ouvrages qui ont pu lui être de quelque secours dans la carrière de l'éloquence. Or de ce point de vue, je ne crois pas qu'on puisse assigner une large part aux écrits de Descartes. Il ne visait pas aux grands effets de la parole, et à vrai dire, cela n'entraînait pas dans son sujet. Quelque soit son mérite, eu égard au temps où il écrivait, le style de ce philosophe ne pouvait guère être de la convenance de Bossuet. Cette phrase presque latine, chargée d'incidentes, assez embarrassée dans sa marche, n'était pas, malgré toutes ses qualités, un modèle à suivre dans le genre oratoire. De là vient que je trouve, dans les sermons de Bossuet, fort peu de traces de l'influence de Descartes. Je dis fort peu de traces, car il est impossible qu'à une distance de quinze années (de 1637 à 1652), l'un de ces deux hommes n'ait saisi vivement l'imagination de l'autre. Pour vous en convaincre, ou plutôt pour vous soumettre une hypothèse plausible, car il ne peut guère s'agir de conviction dans des questions de cette nature, je citerai, par exemple, le premier sermon pour le dimanche de la Quinquagésime sur l'utilité des souffrances, où Bossuet traitant des causes de nos erreurs me paraît avoir assez fidèlement reproduit, sinon la manière de dire, du moins les pensées et le tour d'esprit de Descartes. Je m'en tiendrai à quelques phrases, car, pour suivre jusqu'au bout l'influence que je signale, j'aurais besoin de lire toute la première partie de ce discours :

« Tous les sages, dit-il, sont d'accord que l'une des causes les plus générales de nos erreurs, ce sont nos préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées. » A quelques années de Descartes, et après tout le bruit qu'avait fait la thèse de ce philosophe sur les préjugés comme source de nos erreurs, il est difficile de ne pas le comprendre dans cette dénomination générale « de tous les sages. » Du reste la suite l'indique plus clairement. « La précipitation, continue l'orateur, est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence. » Et plus loin : « Je l'ai déjà dit, Messieurs, que ce qui est cause que nous jugeons mal, c'est que nous jugeons précipitamment, et que notre esprit trop prompt se laisse emporter, penche d'un côté ou d'un autre avant que de bien entendre ; parce que si notre esprit évitait cette précipitation, il aimerait mieux s'arrêter et demeurer en suspens que de prendre mal son parti. »

Ou je me trompe fort, ou l'on peut, sans courir au paradoxe, voir dans des idées de ce genre une réminiscence, un vestige de Descartes. Toutefois n'insistons pas trop là-dessus, et suivons d'un pas plus sûr la voie que Bossuet lui-même va ouvrir devant nous.

Or, Messieurs, je vous prie de remarquer tout d'abord que, parmi les livres français que Bossuet mentionne dans le manuscrit découvert par M. Floquet, il en est dont la publication a suivi d'assez loin bon nombre de ses sermons, et qui par suite n'ont pu lui être d'un grand secours pour la formation de son style. Ainsi, sauf la traduction de *Tacite*, les versions d'Ablancourt ne parurent qu'en 1655 et en 1662. La vie de *Barthélemy des Martyrs*, par Sacy, dans laquelle les *Mémoires* de Trévoux louent avec raison l'élégance du style et l'ordonnance des matières, ne fut publiée qu'en 1663.

Enfin les œuvres diverses de Balzac, bien qu'imprimées successivement par les Elzévir en 1651, 1658 et 1664, ne formèrent un recueil complet qu'en 1665.

C'en est assez pour conclure à la priorité d'une partie des sermons de Bossuet, dont la carrière oratoire s'ouvre au plus tard en l'année 1652. A cette époque, Bossuet n'avait guère devant lui, en fait d'ouvrages en prose, que le *Discours de la Méthode*, diverses traductions de Malherbe, de Du Vair, de Coeffeteau, de Vaugelas, de Patru, d'Ablancourt et les premières publications de Balzac. Il est juste de dire qu'il héritait par eux d'une langue sinon parfaite, du moins presque formée. J'ignore, Messieurs, s'il est un travail qui ait plus profité à notre langue, encore rude et irrégulière, que les efforts soutenus de ces hommes, pour ravir aux langues anciennes et faire passer dans la leur la correction et l'éloquence qui les distinguent. Nul doute qu'elle n'ait acquis par là, dans ces luttes fécondes d'un style qui s'ajuste sur un autre pour s'en approprier les beautés, qu'elle n'ait acquis, dis-je, sous la plume de ces infatigables traducteurs, cette précision de formes, cette régularité de construction, cette noblesse d'expressions et de tours, qui en ont fait un des plus beaux instruments de la pensée humaine. D'autre part, il n'est pas moins vrai que la langue française, telle que Bossuet la trouvait au début de sa carrière, avait reçu de Balzac, plus que de tout autre écrivain, le nombre et l'harmonie. Je veux bien que ni les lettres, ni les discours, ni les dissertations de Balzac n'offrent le modèle d'une éloquence simple et naturelle. Bien loin de là. Il y règne presque d'un bout à l'autre un style contraint à force d'être étudié, une affectation de ton qui touche au ridicule. Balzac visé constamment au haut style, pour me servir de son expression favorite. Il sème à pleines mains

le magnifique et le fleuri. Un homme qui, pour se plaindre d'un mal de dos débute, dans une lettre au cardinal de la Valette, par cette période emphatique : « ni dans les déserts de Lybie, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut un si furieux monstre que la sciatique ; » ou qui, dans une lettre au cardinal Mazarin (c'est la troisième du vingt-septième livre), entonnera un panégyrique dont la chaire elle-même ne comporterait pas l'élévation soutenue, cet écrivain là fait évidemment de l'éloquence hors de propos. Cela n'empêche pourtant que Boileau, si éloigné du galimatias pompeux, ait pu dire de Balzac qu'il « a des qualités merveilleuses, que jamais personne n'a su mieux que lui et n'a mieux entendu la propriété des mots et la juste longueur des périodes. » C'est en cela effectivement, dans le choix harmonieux des mots, dans l'artifice des périodes que consiste son mérite. Evitant avec un soin extrême tout ce qui peut choquer l'oreille, il dispose les termes et combine les sons avec ordre et justesse. Je ne sais, Messieurs, si beaucoup d'entre vous ont lu son *Socrate chrétien*, mais les douze discours qu'il place dans la bouche de ce philosophe me paraissent une œuvre fort remarquable. Je citerai en particulier le neuvième, qui roule sur *Tacite*, comme offrant des beautés de style auxquelles la langue française était peu accoutumée. Du reste, Bossuet a parfaitement caractérisé Balzac. Il y a peu de pensées dans ses ouvrages, mais il apprend par là même à donner plusieurs formes à une idée simple. Chez lui la même vérité revient à plusieurs reprises, toujours sous d'autres termes et avec un tour nouveau. Ce qui attire en outre l'attention de Bossuet, c'est que cet écrivain lui paraît avoir enrichi la langue de belles locutions et de phrases très nobles. Par le fait, Balzac en fourmille. Je vais en recueillir quelques-unes, dont la facture



irréprochable pouvait être à la fois une leçon et un modèle. En parlant de l'établissement du christianisme : « il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. » Voici tout autant de locutions familières à Bossuet : dans le même discours : « l'expérience nous fait voir que les Césars ont triomphé à faux et que leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons-le hardiment à la gloire de Jésus-Christ, les tyrans passent, mais la vérité demeure... La Providence de Dieu se joue de cette sorte des pensées des hommes, et les événements sont bien éloignés des intentions, quand la terre a un dessein et le ciel un autre. » Ailleurs : « La raison humaine fait, s'il se peut, de plus étranges équivoques, quand elle traite des choses divines. Faible et courte comme elle est, elle devrait s'épargner et se mesurer, elle devrait être plus discrète et plus retenue. » Plus loin : « une force invisible anime ces faiblesses apparentes. Cette ignorance, en humiliant l'homme, donne gloire à Dieu et fait voir qu'il n'y a pas de petits instruments entre ses mains. » Et enfin : « Il s'en faut bien que le travail des curieux pénètre aussi avant que la patience des humbles, et que l'homme puisse autant acquérir que Dieu peut donner. » Je conçois, sans la moindre peine, que Bossuet trouve de la noblesse dans ces phrases et de la délicatesse dans ces tournures. Et lorsqu'on songe, comme disait Boileau dans ses *Réflexions critiques* sur Longin, qu'à cette époque on ne parlait pas de Balzac comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent, il n'y a pas lieu de s'étonner que ce grand arrangeur de mots et de périodes ait pu rendre quelque service aux jeunes écri-

vains, occupés comme lui à former leur style. Toutefois, gardons-nous bien de dépasser la mesure, et tirons du témoignage de Bossuet la conclusion à laquelle du reste nous amènera l'étude même de sa langue, c'est que, pour en expliquer la perfection, il faut faire une petite part aux livres français, en réservant la plus large à l'antiquité.

Un homme cependant, un homme de génie, qui depuis 1636 enrichissait la scène française de ses chefs-d'œuvre, ne pouvait rester inaperçu dans cette galerie d'auteurs contemporains qui s'offrait à Bossuet. Vous devinez, Messieurs, que je veux parler de Corneille, dont les meilleures pièces avaient paru depuis longtemps, car il ne peut s'agir de Racine dont la première œuvre vraiment digne de lui, *Andromaque*, ne vit le jour qu'en 1667, à une époque où l'éloquence et la langue de Bossuet avaient atteint leur perfection.

Que Bossuet ait lu Corneille dans sa jeunesse, il me paraît impossible d'en douter. Vous l'avez entendu lui-même louer dans ce grand poète la force et la véhémence. De plus, il y a lieu de supposer qu'entre 1642 et 1648, il avait assisté à la représentation de quelques-unes des tragédies de cet auteur en renom. Les manuscrits de Leduc nous apprennent, en effet, qu'avant d'être consacré à l'Église par le vœu du sous-diaconat, le jeune étudiant de Navarre avait voulu juger par lui-même des effets de l'action théâtrale. Une fois engagé dans les ordres majeurs, il s'interdit à jamais ce genre de divertissement qui, pour un esprit sérieux comme le sien, avait dû être avant tout une étude. Aussi tant qu'il a été à la cour, continue l'auteur des *Mémoires*, et à l'époque où les opéras de Lulli étaient le plus en vogue, il ne fut pas possible de l'y faire aller, hors une seule fois qu'il y fut conduit, comme par force, dans la compagnie de Monseigneur qui vou-

lut lui en faire prendre une idée. Invitation dont il se vengea peut-être dans les *Maximes*, si pleines de sévérité chrétienne, qu'il publia plus tard sur la comédie contre le P. Caffaro. Quoi qu'il en soit, les chefs-d'œuvre de Corneille que Bossuet n'enveloppait sans doute pas dans l'anathème dont il frappait le théâtre, ont été certainement une des lectures de sa jeunesse, et ce serait, à mon avis, méconnaître de la façon la plus étrange l'influence que deux esprits de trempe si analogue ont pu exercer l'un sur l'autre, que de la restreindre à quelques impressions fugitives, au lieu d'y voir les traces sérieuses d'un commerce intime et profond.

Mais peut-être, Messieurs, me demanderez-vous quel rapport existe entre la poésie dramatique et l'éloquence, comment la lecture ou l'étude d'un grand tragique est capable d'exercer une action sur l'orateur sacré. Sans vouloir l'exagérer, ce rapport ne me paraît ni si faible, ni si éloigné. Oui, à y regarder de près, l'éloquence elle aussi, et l'éloquence sacrée plus que toute autre, est un drame, non pas un drame fictif, mais un drame sérieux, où l'intérêt et le devoir sont en jeu, où la passion et la vertu se combattent sans relâche, jusqu'à ce que l'une triomphe de l'autre. Au fond de toute éloquence, il y a une lutte et une grande lutte, la lutte d'un homme dont la parole s'armant du devoir va chercher les passions au fond de l'âme, les démasque, les met en scène, les montre qui se traversent, qui se heurtent, qui s'entrechoquent, rompt le charme qui les entoure, dissipe l'illusion qui les nourrit, et, après avoir mis à nu les ressorts multiples qui les font se mouvoir et agir, ouvre devant elles un abîme d'infortunes et d'ignominies. Là aussi, pour saisir fortement l'imagination et le cœur, il s'agit de déployer toutes les ressources du pathétique, de peindre les objets sous des cou-

leurs vives et frappantes, de donner au raisonnement un tour rapide, une forme dramatique, d'élever la parole à la hauteur des sentiments nobles, des grands intérêts, des grandes pensées, de s'adresser tour à tour à l'admiration, à la crainte, à l'amour, à l'amour de ce qu'il y a de plus saint et de plus pur, non pas pour produire des émotions passagères, pour faire couler des larmes stériles, mais pour précipiter l'âme hors d'elle-même, pour l'arracher à la terre et aux liens qui l'y enchainent, et la transporter comme d'un élan aux régions les plus élevées de la vérité et de la vertu.

De ce point de vue, Messieurs, si j'en excepte Shakespeare, dont le *Coriolan*, par exemple, offre des modèles d'éloquence, Corneille est unique. Nulle part comme chez lui, la poésie dramatique ne présente plus de rapport avec le style oratoire. Peut-être même est-ce un défaut à force d'être une qualité. On l'a dit bien des fois : ses héros ou ses héroïnes parlent trop longuement et trop bien. Pour égaler Démosthène ou Bossuet, il ne manque à Néarque qu'une chaire et à Cornélie qu'une tribune. Ses pièces sont des scènes d'éloquence traversées par les incidents du drame. Encore une fois, je ne m'inquiète pas de savoir si la multiplicité de ces discours entravent la marche de l'action ou ralentissent son mouvement ; ce n'est pas mon affaire : ce qui m'occupe, c'est le côté oratoire du génie de Corneille, et ce côté est admirable. Il y a telle de ses tirades, j'aurais presque dit de ses harangues, que je ne craindrais pas de placer à côté des plus beaux modèles de l'éloquence ancienne et moderne. Quel air de grandeur ! quel ton de majesté imposante, de dignité soutenue ! quels accents de mâle fierté ! quelle dialectique vive et pressante ! quelle force, quelle véhémence passionnée ! Et d'autre part, quel langage vigoureux et ferme ! quelle diction éner-

gique et simple ! comme le style de cet homme s'élève et s'abaisse tour à tour sous la pensée qui le porte ! comme l'expression arrive correcte, précise, poussée en avant et jetée au dehors par l'idée ou par le sentiment qui le domine ! Ou l'éloquence n'est rien, ou cette poésie-là est de la grande éloquence. Et maintenant, Messieurs, figurez-vous Bossuet lisant *Polyeucte*, à dix-huit ou à vingt ans, trouvant là, dans leur complet épanouissement, les qualités qui venaient d'éclorre dans sa propre âme. Quelle impression n'ont pas dû faire sur l'orateur naissant, ces pages éloquantes où le souffle oratoire, se jouant à travers la flamme poétique, double sa force et sa vivacité, ce dialogue vif, heurté, où étincellent mille traits qui ravissent par leur sublimité, cette raison puissante et grave qui se déploie, sûre d'elle-même, avec une majestueuse ampleur, cette peinture vivante de la force morale, ce sentiment de l'héroïsme qui exalte et qui transporte, ce style enfin où, pour la première fois, la langue française ravissait à la langue latine sa pompe sévère et son énergique concision.

A coup sûr, Messieurs, cette impression n'a pu manquer d'être forte, profonde. Car s'il est un écrivain français dont le génie offre quelque ressemblance avec celui de Bossuet, c'est Corneille. L'un et l'autre appartiennent à cette famille d'esprits créateurs, dont la physionomie reflète l'énergie et la majesté. Quand je quitte Corneille, pour retrouver ailleurs ce style aux lignes droites et fermes, aux traits bien accentués, ces tableaux aux coups de pinceau hardis et irréguliers, cette verve audacieuse qui éclate sous le sentiment qui l'inspire, ce transport soudain, cet élan de l'esprit ou de l'imagination qui atteint le sublime de l'expression ou de l'idée, et à une telle hauteur, cette grandeur d'âme tranquille qui ne s'étonne pas d'une élévation si forte tant elle lui paraît simple et natu-

relle, pour retrouver quelque part ces rares qualités, je vais à Bossuet. Si le cœur encore tout ému de cette magnifique création qui, pour moi, est le chef-d'œuvre de Corneille, je cherche dans l'éloquence sacrée cet accent de divine fierté, ce sentiment de la force morale, cet enthousiasme des grandes choses de la foi qui me ravissent dans le poète, je n'ai qu'à ouvrir le panégyrique d'un martyr par Bossuet. Tout le drame de Polyeucte y est ramassé en quelques lignes. Ecoutez par exemple ce peu de mots. Je vous laisse le soin de les rapprocher de vos souvenirs :

« Le martyr, quoique le monde le flatte d'abord, le menace, frémit ensuite, écume de rage, tonnant avec fureur contre lui, le martyr rejette tout ce qui attire, méprise tout ce qui menace, surmonte tout ce qui tourmente. D'une main il repousse ceux qui le flattent, qui l'embrassent et qui le caressent; de l'autre il soutient les efforts de ceux qui lui arrachent pour ainsi dire la vie goutte à goutte. » (Panégyrique de saint Gorgon).

N'est-ce pas là, je vous le demande, dans son énergique attitude, le caractère du martyr que Corneille a mis en scène avec cet art que vous savez ? Ne dirait-on pas que l'orateur s'est inspiré du poète ? qu'il a voulu exprimer en quelques traits ce drame si palpitant de vie et d'émotion ? Dans ce martyr qui échappe à la séduction et qui se rit de la menace, ne retrouvez-vous pas Polyeucte, partagé entre l'amour et la crainte et répondant à l'un et à l'autre par ce cri héroïque : Je suis chrétien ? Et ne croyez pas, Messieurs, que ce soit là un rapport imaginaire. Chaque fois que Corneille et Bossuet se rencontrent dans l'expression d'une idée ou d'un sentiment, c'est la même sévérité de crayon, la même touche mâle et forte. Tous deux s'échauffent et s'exaltent par l'admiration

de ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine et dans l'histoire. Bossuet fera agir les Romains comme Corneille les fait parler, avec moins d'emphase et plus de vérité. Nulle part l'âme humaine n'a plus de noblesse que dans les créations de Corneille, ni la religion plus de majesté que dans les inspirations de Bossuet. Là est le point de contact de ces deux natures d'élite, la force dans la grandeur. Style et pensée tout porte cette empreinte. J'aurai l'occasion d'y revenir. Pour le moment, je me borne à conclure qu'il me paraît difficile de nier que la lecture de Corneille ait pu servir à Bossuet pour la formation de son style et même de son éloquence, tout en restreignant cette influence à celle que peuvent exercer l'un sur l'autre deux hommes de génie, dont la force créatrice se déploie dans deux genres divers.

Jusqu'ici, Messieurs, nos conjectures, car je n'ose presque pas me servir d'une autre expression, ont été assez plausibles. D'une part, nous avons entendu Bossuet lui-même louer dans Corneille la force et la véhémence. D'autre part, il n'est pas moins certain que tous les chefs-d'œuvre de Corneille avaient paru, à l'époque où Bossuet débutait dans la chaire. Enfin les traits de ressemblance qu'offre le style de ces deux écrivains, l'affinité de leurs caractères est telle, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que le jeune orateur ait admiré le poète et que, par suite, quelques rayons du génie de Corneille aient pu rejaillir sur Bossuet. Mais la question perd de sa simplicité, si nous passons de Corneille à Pascal. Car bien qu'on ne puisse pas, avec plus de raison, méconnaître l'analogie du style ou de l'éloquence de Pascal avec celle de Bossuet, il y a des dates néanmoins, des dates certaines qui peuvent créer des difficultés pour ceux qui seraient disposés à admettre une influence quelconque du premier sur le second.

J'ignore, Messieurs, s'il est un point sur lequel la critique littéraire soit tenue à plus de réserve, que dans une question de la nature de celles que je traite en ce moment, et pour ma part je serais désolé que j'eusse pu paraître, à vos yeux, m'être départi tant soit peu de la règle que je me suis imposée dans le rapprochement des auteurs, à savoir de n'affirmer que peu et de douter quand il faut. Sans doute lorsqu'on a devant les yeux un témoignage précis comme celui de Bossuet rendant compte de ses lectures, on peut sans trop de témérité avancer d'un pas presque sûr. A l'aide de ce fil conducteur, on court moins risque de s'égarer dans des conjectures arbitraires. Mais lorsqu'à défaut de ces traces signalées par l'auteur lui-même, on en est réduit à une simple comparaison de textes la prudence fait de la réserve un devoir. Et ici, Messieurs, je me permettrai de dire qu'on a déployé parfois, dans des conclusions de ce genre, une puissance d'affirmation trop confiante d'elle-même. On saisit au vol deux pensées émises par deux auteurs contemporains; on les rapproche l'une de l'autre : le fond est le même, l'expression se ressemble, le tour est analogue. Aussitôt on se hâte de conclure de la ressemblance à l'imitation, parfois même à l'emprunt. La tentation peut être forte, je l'avoue, et je ne voudrais pas dire que je n'y ai succombé plus d'une fois. Mais c'est un motif de plus pour en signaler le danger. Je prends pour exemple deux pensées, l'une de Pascal, l'autre de Bossuet, sur lesquelles on a beaucoup insisté pour faire valoir l'influence de l'écrivain sur l'orateur.

Vous connaissez tous ce célèbre passage des *Pensées* où, après avoir placé l'homme entre les pyrrhoniens et les dogmatistes, la négation des uns et l'affirmation des autres, Pascal s'écrie, sur ce ton d'ironie amère qui lui est propre : « Quelle



chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers. » Cette idée Bossuet l'exprime de la même façon, dans son sermon sur la profession de madame de la Vallière. Après avoir montré que l'idée de Dieu est empreinte profondément au-dedans de nous, que d'une part rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et que de l'autre rien ne lui sert moins dans sa conduite, il s'écrie à son tour : « O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles, ou bien est-ce une énigme inexplicable ? » Certes, je ne dois pas le dissimuler, le rapport est frappant, et comme le sermon d'où j'ai tiré ce passage est postérieur de cinq ans à la première publication des *Pensées*, je conçois qu'on ait pu y voir une imitation, ou du moins un souvenir de Pascal. Mais, Messieurs, s'il est une idée familière à Bossuet, qui revienne fréquemment dans ses sermons, et toujours avec une force nouvelle, c'est bien celle-là. Je n'ai que l'embarras des citations. En voici d'abord une qui la contient en germe : « Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semblenous éгалer aux intelligences. » (Pour une profess. 221). En voici une autre, qui la reproduit à peu près dans les mêmes termes ; je la tire d'un sermon prêché aux Carmélites neuf ans avant l'apparition des *Pensées* en 1661 : « l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien ; ou plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires, et mal assorties. » Enfin, Messieurs, lisez d'un

bout à l'autre son fameux sermon sur la Mort prêché devant le roi en 1662 ou en 1666 : il roule tout entier sur cette idée-là : à l'aspect de ces mesures mal assorties, de ces parties mal rapportées, Bossuet s'écrie dix fois : O Dieu ! quel est ce mélange ? D'où vient cette discordance ? D'où vient une si étrange disproportion ? C'en est assez, je l'espère, pour réduire l'assertion que j'ai en vue à une conjecture dénuée de fondement.

J'en dirai autant d'une autre pensée de Pascal, dans laquelle un savant critique, M. Sainte-Beuve, a vu un de ces éclairs rapides qui ont pu illuminer le génie de Bossuet. La voici : elle est fort belle. « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile. Aux yeux de l'écrivain que je viens de nommer, Pascal ouvre ici une perspective que le *Discours sur l'Histoire universelle* parcourra et remplira. « Bossuet, dit-il, avait lu les Pensées, il y avait rencontré celle-ci : Qu'il est beau de voir, etc. C'était tout un programme que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles. » Sauf le respect que je dois à une grande autorité, je ne puis souscrire à ce jugement. L'idée qu'émet Pascal est encore une de celles que je retrouve dans les premières comme dans les dernières œuvres de Bossuet. Je n'ai qu'à ouvrir un sermon prêché par Bossuet à l'âge de 25 ans, en 1652, le neuvième dimanche après la Pentecôte, pour l'y rencontrer toute nette et toute précise. Après avoir montré, par l'histoire du siège de Jérusalem que Dieu se sert des premières personnes du monde pour l'accomplissement de ses desseins, le jeune archidiacre de Sarrebourg termine ce magnifique développement par cette phrase qui exprime toute la pensée de Pascal : « tant

il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils. » Voilà, Messieurs, le vrai point de départ, ou si vous aimez mieux, le germe de cette œuvre admirable, qui fera rentrer dans le plan de la Providence tous les événements de l'histoire.

Il ne me paraît donc pas facile de découvrir dans les sermons de Bossuet la trace des *Pensées* de Pascal, d'abord parce que la publication de cet ouvrage est postérieure à toutes les stations de Bossuet, et parce qu'en outre, de l'aveu de tout le monde, pour une raison ou pour une autre, les *Pensées* de Pascal n'ont eu que peu de retentissement au dix-septième siècle. D'autre part, la critique littéraire ne me paraît pas avoir été plus heureuse dans le sens inverse, en cherchant, dans l'œuvre de Pascal, l'influence des sermons de Bossuet. Non pas que le célèbre apologiste n'ait pu entendre bien des fois le plus grand de nos orateurs. Le contraire me semble infiniment probable. L'édieu affirme dans ses *Mémoires*, que Messieurs de Port-Royal suivaient avec empressement la station de carême que Bossuet fournit aux Carmélites en 1661, tout près de Port-Royal de Paris. Mais à cette époque et même depuis deux ans, les *Pensées* de Pascal étaient achevées, telles que nous les avons. Car madame Périer nous apprend dans la vie de son frère, que pendant les quatre dernières années de sa vie, de 1658 à 1662, il n'a pu travailler un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entrepris pour la religion. Conséquemment, si Bossuet n'a pu se souvenir des *Pensées* dans ses sermons, parce que toutes ses stations sont antérieures à leur publication, il n'est pas moins vrai de dire que Pascal n'a pu se souvenir des sermons dans ses *Pensées*, parce que leur composition est antérieure à toutes les stations de Bossuet à Paris. Pour préciser le fait, je vais choisir un

exemple, qu'on a fait valoir de part et d'autre, et à tort selon moi, comme vous allez le voir. Pascal dit quelque part dans ses *Pensées* : « L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. » Dans son sermon sur la divinité de la religion, Bossuet s'écrie : « J'appelle ainsi l'histoire de l'Église, c'est l'histoire de la vérité. » Sur cela, un éditeur des *Pensées*, M. Havet, se demande si Bossuet a pris cette phrase dans Pascal ? Il avait pu lire les *Pensées*, dit-il, si l'Avent où il a prêché ce sermon est celui de 1669. Mais non, il n'avait pas pu les lire à cette époque, puisqu'on n'acheva d'imprimer la première édition des *Pensées* de Pascal que le 2 février 1670. D'autre part, M. Floquet réclame, et avec raison, la priorité pour Bossuet. Fort bien, mais quand l'évêque nommé de Condom disait ce mot, Pascal était mort depuis sept ans. Ce sont là, Messieurs, des dates certaines qui ne me permettent pas d'admettre la moindre influence des *Pensées* de Pascal sur les sermons de Bossuet, ni réciproquement.

Et cependant, Messieurs, chose singulière ! si jamais deux œuvres, si différentes d'ailleurs par la forme, ont offert dans leur ensemble et dans leurs détails des traits de ressemblance nombreux et frappants, si jamais deux écrivains se sont rencontrés dans la conception des mêmes idées, dans la force de l'expression, dans la hardiesse de l'image, dans l'énergie du trait, dans l'audace du mouvement, dans la profondeur du regard jeté sur les misères et sur les grandeurs de l'homme, c'est Bossuet dans ses sermons, et Pascal dans ses *Pensées*.

Mais je dois m'interdire pour aujourd'hui ce rapprochement qui demanderait à lui seul toute une leçon. Car ici se placerait la question du prétendu scepticisme de Pascal, sur laquelle je n'accepte d'aucune manière les conclusions

systematiques d'une certaine école. Je me borne en ce moment à rechercher qu'elle a pu être l'influence des écrits de Pascal sur le style et sur l'éloquence de Bossuet, et après avoir écarté les *Pensées* par l'argument le plus simple mais le plus sûr, celui des dates, je dois en venir aux *Provinciales*.

Ici, Messieurs, la question semble plus facile. Car nous avons vu Bossuet lui-même ranger les lettres à un Provincial parmi les ouvrages propres à former le style d'un orateur. « Quelques-unes, dit-il, ont beaucoup de force et de véhémence et toutes une extrême délicatesse. » Plus tard, au plus fort de l'affaire du quiétisme, il émet un jugement semblable dans une réponse à quatre lettres de Fénelon : « pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira, divertissez la cour et la ville, faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces des *Provinciales*. » De plus, les lettres de Pascal ayant paru successivement, du 23 janvier 1656 au 1<sup>er</sup> juin de l'année suivante, dans le temps que Bossuet était à Paris, il est impossible que ces chefs-d'œuvre d'éloquence n'aient pas fait sur le jeune orateur une vive impression. Toutefois, je ferai une remarque qui me paraît capitale, c'est que de l'année 1652 à l'année 1656, bon nombre de ses sermons prêchés à Metz avaient précédé les *Provinciales*, et je dois le dire, sauf des imperfections qui devaient disparaître d'elles-mêmes, la langue de Bossuet y est presque toute faite. Quelques-uns de ces discours sont même des œuvres de premier mérite. Je citerai entr'autres le panégyrique de saint François d'Assise, celui de saint Bernard, celui de saint François de Paule et le premier sermon pour la circoncision, sur la royauté de Jésus-Christ, qui est un admirable discours. D'où il suit, Messieurs, que c'est proprement à Bossuet que la langue française est redevable de ses premiers modèles d'éloquence

en prose, partant, qu'il faut restreindre beaucoup l'influence qu'a pu exercer sur le style de l'orateur la lecture des *Provinciales*.

Mais cela posé, que cet ouvrage d'un écrivain consommé, que cette langue souple et riche, qui se prête à tous les tons depuis la plaisanterie la plus fine jusqu'à l'indignation la plus éloquente, que cette phrase qui tient de la géométrie par sa rigueur, sa précision, sa netteté, que ce style vif, pressant, nerveux, qui rappelle à la fois les discours de Démosthène, les dialogues de Platon et les invectives de Tertullien, que cette dialectique à la pointe acérée, qui se déploie de côté et d'autre comme un glaive à deux tranchants, que cette véhémence concentrée qui éclate par intervalles sous le raisonnement qui la contient, que cette œuvre, enfin, d'une éloquence prodigieuse ait pu frapper vivement l'imagination de Bossuet à l'âge de vingt-neuf ans, et que le style du jeune orateur, déjà si ferme et si vigoureux, ait pu, à la lecture d'un écrivain au goût si pur et si sévère, se dépouiller de quelques-unes de ses taches, pour arriver plus vite à sa perfection : je le croirais sans peine. J'irai même plus loin. Il y a tel passage dans les sermons de Bossuet, où l'orateur me paraît s'être souvenu de la controverse des *Provinciales*. Ici, Messieurs, je vous prie de ne pas vous méprendre sur ma pensée. Nous sommes à une distance telle de cette grande discussion, que nous pouvons la juger sans y apporter la moindre passion. Je dis nous, car il ne faut pas croire que les jésuites seuls soient malmenés dans les *Provinciales* de Pascal ; la Sorbonne y a bien également sa petite part. Il est vrai, il y a Sorbonne ancienne et moderne, mais enfin, bien que nous ne descendions pas en ligne directe de la première, ne fût-ce que par respect pour nos de-

vanciers, il nous est un peu permis d'être sensibles à cet endroit-là. Eh bien, Messieurs, je dirai que l'ouvrage de Pascal est évidemment dicté d'un bout à l'autre par l'esprit de parti. Il en a les deux défauts : la violence et la partialité. Ses trois premières lettres sont un modèle de persiflage sans doute : cette grâce suffisante qui ne suffit pas, ce pouvoir prochain qui ne peut pas, ces moines plus faciles à trouver que des raisons, ces traits et mille autres semblables sont assurément d'une finesse parfaite, mais avec toutes ces saillies et ces tours piquants, Pascal ne pouvait atteindre la Sorbonne et les jésuites sur un point, où ils étaient couverts par l'Église universelle et par le sens commun. Dans les sept lettres qui suivent, franchement Pascal se donne trop beau jeu. Le jésuite qu'il met en scène est un imbécile auquel un homme d'esprit soutire, l'une après l'autre, toutes les sottises possibles. Enfin, dans celles-ci comme dans les huit dernières, le grand tort de Pascal, tort impardonnable, c'est d'avoir enveloppé une société entière dans les extravagances vraies ou supposées de quelques-uns de ses membres. Voilà pourquoi Voltaire, qui n'était pas trop scrupuleux en pareille matière a pu, sans trop de sévérité, les qualifier de menteuses. D'un autre côté cependant, pour dire là-dessus toute ma pensée, tout ne porte pas à faux dans les *Provinciales* de Pascal. Il est évident qu'il s'était formé, tant parmi les jésuites qu'ailleurs une école de casuistes qui, sous le prétexte fort louable d'ailleurs de vouloir sauver tout le monde, couraient fort risque de ne sauver personne. Cette école-là, Bossuet comme Pascal l'a combattue toute sa vie, mais avec d'autres armes que lui. Car, dit-il quelque part dans ses lettres, « je ne déteste rien tant que l'esprit de moquerie. » Ce qui m'oblige à ranger, parmi les anecdotes

controuvées, le propos que lui prête Voltaire sur la foi de Rabutin Bussy, que les *Provinciales* seraient l'ouvrage qu'il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens. Non, ce ton de raillerie légère n'était pas de sa convenance. S'il a parfois, pour les vices et les travers odieux, cette ironie profonde qui fait penser à Tertullien, il ne plaisante jamais. Le ridicule n'est pas une arme qu'il manie avec complaisance. Cela n'empêche, sans parler de la perfection du style et de l'éloquence, que l'ouvrage de Pascal n'ait pu saisir vivement l'esprit de Bossuet par son côté vrai et sérieux. Comme preuve de ce que j'avance, je citerai outre l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, dans laquelle Bossuet frappe à droite sur les casuistes relâchés et à gauche sur les jansénistes, ses deux sermons sur le respect dû à la vérité et sur la haine des hommes contre la vérité, prêchés l'un en 1661 aux Carmélites, quatre ou cinq ans après l'apparition des *Provinciales*, et l'autre à une époque moins rapprochée. Il me paraît difficile de ne pas y reconnaître quelques traces de l'influence que je signale. Vous allez en juger :

« L'intérêt et les passions nous ont fait un évangile nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus... on fatigue les casuistes par des consultations infinies... C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle de mœurs par tant de questions et de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés ; et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème... Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre et l'affaiblissement de la discipline, ont fait naître plus que jamais en



nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités... Cette sainte violence, ces maximes rigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde ; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines, ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable ; tout est corrompu et falsifié... Loin de nous, loin de nous, Messieurs, cette honteuse faiblesse... choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes. »

Les deux sermons ne sont que le développement de ce thème. Si Pascal assistait au premier, comme il y a lieu de le penser, puisque Messieurs de Port-Royal suivaient assidûment la station de 1661, il pouvait retrouver dans ce peu de mots tout ce qu'il y a de vrai dans ses *Provinciales*, et il aurait pu en même temps, s'il l'avait voulu, prendre leçon de cette parole droite et ferme qui, sans faire la guerre à personne, savait traiter l'erreur avec ménagement et résolution.

Je m'aperçois, Messieurs, que j'ai été un peu long. On ne peut guère se restreindre, lorsqu'on touche à de pareilles questions. Je termine donc, en concluant que si Bossuet a pu profiter de quelques-uns de ses contemporains pour la formation de son style et de son éloquence, cette influence après tout, est peu sensible. Si c'est dans l'antiquité sacrée et profane qu'il faut chercher les sources principales de son développement, Bossuet relève encore plus de lui-même et de son génie. C'est à cette conclusion que nous amènera l'étude détaillée de ses sermons que je commencerai lundi prochain.

## SEIZIÈME LEÇON

### CARRIÈRE ORATOIRE DE BOSSUET — COMMENT IL COMPOSAIT SES SERMONS

Est-il vrai, comme le prétend le cardinal de Bausset, que le dix-septième siècle aurait accueilli avec indifférence les sermons de Bossuet? — Témoignage contraire des auteurs profanes et des orateurs sacrés du siècle de Louis XIV. — Faut-il admettre, avec Voltaire, que la renommée de Bourdaloue éclipsa celle de Bossuet? Les qualités et les défauts de Bourdaloue; son portrait tracé par Fénelon. — Les trois grandes périodes de la carrière oratoire de Bossuet. — Discussion, à propos des sermons de Metz et des sermons du collège de Navarre. — Excellentes études de M. l'abbé Vaillant. — Chronologie exacte des prédicateurs de Carême et d'Avent, à Paris, de 1646 à 1700, d'après la liste officielle de la Bibliothèque impériale : erreurs des biographes sur ce sujet. — Ce qui nous reste des sermons de Bossuet nous fait regretter davantage la perte de beaucoup d'autres. — Comment expliquer cette perte, et pourquoi les sermons n'ont-ils été publiés qu'en 1772, soixante-huit ans après la mort de l'auteur? — Difficultés qu'avait à surmonter l'éditeur Déforis : son mérite et ses torts. Le P. Bretonneau fut mieux inspiré, quand il corrigea Bourdaloue. — Bossuet au travail : préparation d'un sermon; ébauches et ratures; hésitations de style, batailles de mots. — Un exemple pris dans le manuscrit du sermon *sur les vaines excuses des pécheurs*.

Messieurs,

Le cardinal de Bausset me paraît avoir émis, dans sa vie de Bossuet, une assertion qui, si elle était fondée, ne ferait pas honneur au dix-septième siècle. Partant de ce fait, que les contemporains de Bossuet n'auraient accueilli les sermons du grand évêque qu'avec indifférence, il y trouve un juste sujet

d'étonnement, un problème littéraire curieux à résoudre. J'ignore en effet si, une fois cette supposition admise, il serait possible de rencontrer, dans l'histoire des lettres humaines et de l'éloquence sacrée, une anomalie plus étrange. Fort heureusement, cette question-là : Bossuet a-t-il été apprécié comme prédicateur par ses contemporains ? cette question, dis-je, n'en est pas une. Que le siècle de Louis XIV ait admiré avant tout, dans l'évêque de Meaux, le controversiste infatigable, le gardien sévère de l'orthodoxie, le théologien dont la parole dominait toutes les autres, le Père de l'Église, en un mot, pour me servir du terme que La Bruyère ne craignait pas d'employer du vivant même de Bossuet, en 1693 ; et que, par suite les sermons du doyen de Metz aient un peu souffert par l'admiration même qu'excitait le reste de ses ouvrages, il n'y a guère lieu de s'en étonner. J'ai déjà eu occasion de le dire, la controverse religieuse était une des grandes préoccupations de la vie publique en France, à l'époque de Bossuet, ce qui explique comment les merveilleux travaux qu'il entreprit, pour la défense de la foi, ont pu détourner tant soit peu l'attention générale des sermons de sa jeunesse, pour la reporter de préférence vers la deuxième partie de sa vie. Mais cette remarque faite, et je ne voudrais pas lui donner plus de portée qu'elle n'en a, je dois ajouter que le cardinal de Bausset me paraît s'être singulièrement mépris sur le sentiment des contemporains de Bossuet, touchant les prédications de leur plus illustre orateur.

Et d'abord, sans parler de la vive sensation produite, à l'hôtel de Rambouillet, par le sermon que Bossuet, âgé de seize ans, improvisa devant les plus beaux esprits de la capitale ; sans parler de l'admiration que fit naître une seconde épreuve de ce genre, subie à l'hôtel de Vendôme, en présence

de Cospéan, évêque de Lisieux, et de plusieurs autres prélats; qui ne sait qu'après le premier carême prêché à la cour, Louis XIV chargea le président Rose d'écrire au père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils, que les deux reines Anne d'Autriche et Marie Thérèse, que la cour entière et, avant tous les autres, Turenne et Condé se faisaient un bonheur de suivre, dans ses prédications, celui dont la fortune n'avait point attendu les années? D'autre part, les feuilles périodiques de l'époque, telles que la *Gazette de France* et la *Muse historique de Loret*, ne tarissent pas en éloges sur le jeune archidiacre de Metz qu'elles appellent, dès son premier début dans les chaires de la capitale, un admirable prédicateur. Depuis l'Académie française jusqu'au rimeur le plus obscur, gazetiers, poètes, orateurs sacrés, auteurs de mémoires, tous célèbrent à l'envi cette éloquence incomparable. Ici, c'est madame de Sévigné, d'ailleurs si grande admiratrice de Bourdaloue, qu'entraîne la force de cette parole; « M. Bossuet, dit-elle, se bat à outrance avec son auditoire, tous ses sermons sont des combats à mort. » Là, c'est la comtesse de La Fayette qui, dans son *Histoire de Madame*, exalte l'éloquence, l'esprit de religion que révèlent tous les discours de Bossuet. Plus tard, ce sera le maréchal Villeroi, qui le peindra, tel qu'il l'avait entendu, pénétré de la foi la plus vive, brûlant du désir d'en pénétrer les autres. Au sein de l'Académie française, Charpentier, répondant à son discours de réception, le félicitera d'avoir remporté les applaudissements de toute la France par ses célèbres prédications; en prenant possession du fauteuil de l'évêque de Meaux, l'abbé de Polignac, confus de succéder à un si grand homme, dira de lui qu'il avait paru dans la chaire de l'Évangile comme un Chrysostome, et confirmant le juge-

ment de l'opinion publique, l'abbé de Clérembault ajoutera qu'en peu de temps Bossuet avait obscurci la plupart de ses égaux. Enfin, pour mettre le sceau à ces témoignages par le plus valable de tous, celui des orateurs sacrés contemporains de Bossuet, Mascaron proclame, dans son oraison funèbre de Madame, que la parole de ce grand prélat, sait rendre la vérité « aussi belle que puissante » ; en présence de tout le clergé de France, l'abbé de Fromentières rappelle le bruit qu'avait fait l'Évangile dans la bouche du doyen de Metz ; après avoir célébré cette merveilleuse éloquence dans l'oraison funèbre de l'évêque de Meaux, le P. La Rue, écrivant la préface de ses propres sermons, répète qu'à ses yeux M. Bossuet a excellé dans toutes les parties de l'orateur ; et enfin, plus capable que personne d'apprécier Bossuet, Massillon l'appelle, dans l'oraison funèbre du Dauphin, « l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Églises. » On ne peut donc, Messieurs, qu'être fort surpris d'entendre dire au cardinal de Bausset, que les contemporains de Bossuet parlèrent à peine du grand homme comme orateur, et jamais comme prédicateur. C'est un blâme que le dix-septième siècle ne mérite pas, et que je tenais avant tout à écarter de lui.

Mais que faut-il penser d'une assertion de Voltaire, moins étonnante à la vérité que celle de Bausset, qui cependant, si elle était appuyée sur des preuves certaines, ferait tort selon moi au goût du dix-septième siècle en matière d'éloquence. S'il fallait en croire l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, la réputation de Bourdaloue aurait éclipsé celle de Bossuet, de telle sorte que, ne passant plus pour le premier prédicateur de la nation, l'évêque de Condom aurait mieux aimé être le premier dans la controverse que le second dans la

chaire. Je sais bien que Voltaire n'est pas seul coupable d'avoir accredité cette opinion. Bien avant lui déjà, le 2 août 1704, en répondant au discours de réception de M. de Polignac à l'Académie française, l'abbé de Clérembault avait dit que Bossuet, tout entier aux victoires qu'il méditait contre les ennemis de l'Église, laissa obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvait occuper dans l'éloquence sacrée. J'ai peine à croire néanmoins que ce jugement ait pu être l'expression de l'opinion générale. Certes, Messieurs, j'admire Bourdaloue dans ce qu'il a d'admirable : cette largeur, cette régularité d'ordonnance, cette plénitude d'idées, cette ampleur de développement qui fait de chacun de ses discours un traité et qui épuise la matière, cette raison puissante et grave qui se déploie avec tant d'abondance, cette sûreté, cette vigueur de logique qui force à plier sous elle toutes les résistances de l'esprit. Je conçois sans la moindre peine qu'un siècle, instruit dans les choses de la foi, ait goûté cette éloquence si pleine et si nourrie. Mais qui ne voit en même temps, par la lecture d'un seul de ses sermons, qu'il lui manque certains moyens de l'orateur, la vivacité de l'imagination, le mouvement du cœur, l'élan, le feu ? On ne comprendrait donc pas que l'absence de ces qualités n'ait pas dû frapper les plus éclairés d'entre ses contemporains. J'en trouve la preuve manifeste dans les *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon. Dans ce prédicateur au style uni sans aucune variété, aux déductions exactes, aux raisonnements bien suivis et concluants, aux portraits fidèles, qui n'a rien d'affectueux et de sensible, qui dit tout d'un même ton et qui tient les yeux constamment fermés, dans ce grand homme qui n'est pas orateur, il est impossible de ne pas reconnaître Bourdaloue. Je veux bien que le jugement de Fénelon soit trop sévère, mais il me paraît difficile de ne pas

y retrouver, jusqu'à un certain point, l'écho de l'opinion qu'a dû se former, sur le célèbre jésuite, la partie la plus éclairée du dix-septième siècle. D'autre part, je n'ignore pas non plus que l'éloquence de Bossuet a trouvé de mauvais censeurs parmi ses contemporains. Dans son discours de réception à l'Académie française, La Bruyère nous parle de cette envieuse critique qui a crié si longtemps, et que l'évêque de Meaux a fait taire par sa rare éloquence. Mais jamais aucune voix autorisée ne s'est élevée, du vivant de Bossuet, pour juger ses prédications comme Fénelon a pu faire de Bourdaloue. Bien au contraire, les meilleurs juges de l'époque s'accordaient à lui décerner la palme de l'éloquence sacrée. Déjà nous avons entendu ce que disait de lui le P. La Rue, longtemps après que Bourdaloue avait fourni toutes ses stations. Si, en 1683, l'auteur de *Défense de la langue française*, Charpentier, cherche dans l'éloquence des modernes de quoi contrebalancer celle des anciens, c'est à Bossuet qu'il en appelle. Dans une publication postérieure de quelques années, l'abbé Faydit affirme, sans crainte d'être démenti, que Bossuet est le plus fameux de tous les prédicateurs; et, après tous les applaudissements qui avaient accueilli la parole de Massillon, le P. Joly ne craindra pas de dire, au cours de son *Histoire de la prédication*, que M. Bossuet a été le premier prédicateur de son temps: ce qui me porte à croire que, dans l'opinion du dix-septième siècle comme dans la nôtre, l'éloquence des sermons de Bossuet n'avait pas de rivale; et par conséquent, sans m'arrêter au mot impertinent de La Harpe, qui déclare Bossuet médiocre dans les sermons, parce qu'il ne les avait pas lus; sans prétendre non plus, avec Voltaire, qui cette fois admire trop que Bossuet a été le seul homme éloquent parmi tant d'élégants écrivains, je crois résumer les suffrages de

trois siècles, en affirmant que, parmi tant d'hommes éloquents, il a été le plus éloquent de tous.

C'est qu'en effet, comme disait à Ledieu un de ceux qui avaient le mieux connu Bossuet, l'abbé Tallemant de l'Académie française, la majeure partie de la vie de cet illustre orateur, a été consacrée à la prédication. Je dois donc, Messieurs, avant d'aller plus loin, esquisser à larges traits la carrière oratoire de Bossuet.

Or, comme la vie de Bossuet, sa carrière oratoire se divise naturellement en trois parties : la première comprend les sermons qu'il prêcha à Metz, où il demeura sans interruption de 1652 à 1656, pour y passer de nouveau toute l'année 1658 et une partie des années 1664, 1665, 1666, 1667 et 1668. Ces dates, dont plusieurs ont été négligées par les premiers biographes de Bossuet, me paraissent offrir, depuis les études de M. Floquet sur la vie de ce grand homme, un haut degré de probabilité. La deuxième embrasse les sermons isolés et les stations entières prêchées par Bossuet, à Paris, depuis le mois d'avril 1656 jusqu'au mois de septembre 1670, époque où il fut nommé aux fonctions de précepteur du Dauphin. Elle est de beaucoup la plus importante, et marque l'apogée du talent de l'orateur. Trois sermons, parmi lesquels le discours pour la profession de madame de la Vallière, les relient à la troisième et dernière partie, qui s'étend de 1681 à 1704, et comprend les sermons prêchés par Bossuet dans le diocèse de Meaux et le discours sur l'Unité de l'Église. C'est dans cette période finale que nous avons à regretter les pertes les plus nombreuses, parce que vers la fin de sa vie, l'évêque de Meaux écrivait rarement ses sermons.

La division, que je viens d'établir pour les sermons de Bossuet, s'applique également à ses oraisons funèbres. Les



deux premières, celles de madame Yoland, 1656, de Montberby et de Henri de Gournay, 1658, ont été prononcées à Metz. Les cinq suivantes coïncident avec les grandes stations de Bossuet à Paris. L'oraison funèbre du P. Bourgoing, en 1662, ouvre cette deuxième série qui se ferme, en 1670, avec l'oraison funèbre de Madame. Enfin, après une interruption de plus de dix années, que j'ai signalée de même dans ses sermons, l'évêque de Meaux rompt le silence pour faire entendre une voix que les chaires de Paris ne connaissaient plus. Les quatre dernières oraisons funèbres sont de cette époque : elles tombent toutes dans l'épiscopat de Bossuet. Celle de Condé mit fin à tous ces discours en 1686.

Ainsi, Messieurs, car on ne saurait porter assez de précision dans des matières de ce genre, les sermons de Bossuet se rangent, sauf trois ou quatre, dans l'une ou l'autre de ces trois catégories : les sermons de Metz, les sermons de Paris, les sermons de Meaux. De même, parmi les oraisons funèbres, les premières ont été prononcées à Metz, les suivantes par Bossuet prédicateur à Paris, les dernières par Bossuet évêque de Meaux.

Ces trois grandes divisions, qui me paraissent assez bien marquées dans la carrière oratoire de Bossuet, ne peuvent être négligées, lorsqu'on veut suivre dans ses phases diverses le développement de son génie. Aussi, je me propose de ne pas les perdre de vue, dans l'étude plus détaillée que nous allons faire de ses sermons. Mais auparavant, je vais essayer de porter quelques lumières sur des points qui ne me semblent pas avoir été suffisamment éclaircis jusqu'à ce jour.

Et d'abord, est-il vrai que parmi les sermons qui nous restent de Bossuet, il en est plusieurs qui auraient été prêchés à Navarre, antérieurement à ceux de Metz? Déforis n'hésite pas

à le dire, se fondant, pour l'assurer, sur la ressemblance du style et des écritures. Il cite à cet effet les deux premiers sermons pour la Conception de la Vierge, et le troisième sur la Purification. M. Floquet y ajoute un sermon pour la fête du Rosaire, le deuxième sermon pour la Compassion et le troisième pour l'Assomption. Il n'est pas douteux, en effet, d'après les Mémoires de Ledieu et les registres du collège de Navarre, que Bossuet y prêcha à diverses reprises, en 1648 et en 1650, comme directeur de la confrérie du Rosaire. Mais les instructions qu'il y fit sont elles précisément celles que nous avons et que je viens de nommer? Voilà qui est pour le moins fort incertain. Comme il ne nous reste aucun manuscrit de Bossuet remontant à cette époque, la comparaison des écritures devient impossible. De plus, les deux sermons sur la Conception de la Vierge sont des meilleurs qu'ait faits Bossuet : ils dénotent une maturité de style et de doctrine, qui permettent difficilement d'y voir le début d'un jeune homme de vingt-et-un ou de vingt-trois ans. Dans les autres, l'orateur s'adresse à des religieuses qui ont renoncé au monde, et du moins rien n'autorise à les transporter à une époque antérieure au séjour de Metz. D'où je conclus que la conjecture du premier éditeur des sermons de Bossuet n'offre guère de probabilité.

Qu'à partir de 1652, Bossuet, chanoine de Metz depuis l'âge de treize ans, ait beaucoup prêché dans la capitale de la Lorraine, il n'y a pas le moindre doute à cet égard. Outre le témoignage positif de Ledieu et des autres contemporains de Bossuet, le recueil même de ses sermons en fournit la preuve. Le nom de la ville de Metz revient dans plusieurs ; des allusions fréquentes à la guerre civile, qui déchira la France jusqu'en 1656, ne permettent pas d'assigner à bon nombre

d'autres une date plus reculée. Enfin certaines expressions qui auraient paru surannées un peu plus tard, des tournures plus latines que françaises, des âpretés ou des négligences de style que l'orateur s'interdira dans la suite, trahissent l'époque de plusieurs de ces compositions. Ici, Messieurs, pour ne pas me perdre dans une infinité de détails, je dois vous renvoyer à l'excellente étude, qu'a faite, sur les manuscrits de Bossuet, M. l'abbé Victor Vaillant de regrettable mémoire. Non pas que je partage entièrement toutes les vues de l'auteur. Il me semble, entre autres choses, insister trop vivement sur la pompe des images, ou sur ce qu'il appelle une certaine exaltation de l'esprit, comme révélant des œuvres de jeunesse. Car quand je songe que le morceau, tout d'imagination, sur la brièveté de la vie, que je vous citais dans une de mes leçons (1), appartient à la vieillesse de Bossuet, je ne puis m'empêcher de dire qu'il faut être très réservé pour voir un indice de jeunesse dans cette forme dramatique qu'il prête à toutes ses conceptions. Mais enfin le travail que je mentionne est très consciencieux. En y ajoutant le résultat de mes recherches, j'ai pu me convaincre qu'une vingtaine de sermons doivent être indubitablement rapportés à cette première période de la carrière oratoire de Bossuet. Ce n'est là sans doute qu'une partie des sermons de Metz. Le reste est perdu, sans que nous ayons l'espoir probable de le retrouver jamais.

C'est, Messieurs, dans la chronologie des stations, fournies par Bossuet à Paris, que git la difficulté. Ici, je me permettrai de m'écarter, sur plus d'un point, des opinions généralement

(1) « La vie humaine est semblable à un chemin; dans l'issue est un précipice affreux; on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche..., etc. »

(Voyez plus haut, pages 298 et 299.)

admises par les divers biographes de ce grand homme.

De retour à Paris, en 1657, après un séjour de quatre années consécutives à Metz, Bossuet y prêcha jusqu'en 1660 des sermons isolés dont plusieurs sont arrivés jusqu'à nous. En prenant pour guides la *Gazette de France* et la *Muse historique de Lorel*, j'estime qu'une quinzaine de sermons tout au plus peuvent être rapportés à cette période intermédiaire entre les premières prédications de Metz et les stations de carême et d'avent. Le panégyrique de saint Paul, entre autres, appartient à cette époque. Mais cela posé, quelle date faut-il assigner au premier carême de Bossuet à Paris? C'est un point sur lequel règnent les opinions les plus contradictoires. A vrai dire, le témoignage de Ledieu ne peut être ici pour nous de grande valeur. Car si son Journal, qui suit Bossuet pas à pas dans les dernières années de sa vie, mérite beaucoup de confiance, ses Mémoires sont loin d'avoir la même autorité. Quant aux autres biographes de l'évêque de Meaux, ou ils s'en tiennent au récit de son secrétaire, ou ils s'en écartent sur de simples conjectures.

Toutefois, la difficulté me semble de nature à pouvoir être levée. La Bibliothèque impériale possède à ce sujet un recueil authentique et sûr qu'on a peu ou point consulté. C'est la liste officielle de tous les prédicateurs de l'avent et du carême, à Paris et à la cour, depuis l'année 1646 jusqu'à l'année 1700. Je ne vois aucun motif de nous éloigner de ses indications le moins du monde. En l'étudiant, je ne puis admettre, avec Ledieu, que Bossuet ait prêché aux Carmélites le carême de 1658, par une première raison, c'est que M. de Moissy y fournit cette station, et par une deuxième qui dispense de la première, c'est que Bossuet était à Metz pendant tout ce temps-là. Jene saurais davantage souscrire à l'opinion

des biographes qui font prêcher à l'archidiacre de Metz le carême de 1659 aux Minimes de la place Royale : car le prédicateur désigné pour cette station, était le P. Gilles, religieux de l'Observance. Une raison analogue m'empêche de croire, avec M. Floquet, que Bossuet ait pu prêcher aux Carmélites le carême de 1659 ; la liste, dont je parle, porte pour cette station le nom de M. l'évêque d'Amiens. Celui de Bossuet n'y paraît pour la première fois qu'en 1660. Dans l'énumération des divers prédicateurs de ce carême, je trouve, pour les Religieux Minimes de la place Royale, M. Bossuet, docteur en théologie, grand archidiacre de Metz. Il n'est pas douteux, selon moi, que ce carême fut le premier qu'il prêcha dans la ville de Paris. Ses deux principaux concurrents, pendant la même station, étaient le P. Senault qui la remplissait à Saint Paul, et Biroat qui la fournissait à Saint-Jacques de la Boucherie.

En consultant ce document vraiment précieux, on trouve que l'année suivante, en 1661, M. l'abbé Bossuet, docteur en théologie, prêcha le carême aux Religieuses Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Cette date n'est du reste contestée par personne. Mais Ledieu, et tous ceux qui l'ont suivi, se trompent évidemment, en assignant l'avent de cette même année comme la première station que Bossuet aurait prêchée à la cour. Ils oublient le prédicateur désigné par le roi, M. l'abbé Camus, plus tard évêque de Grenoble. C'est en 1662 que Bossuet, âgé de trente-quatre ans, parut pour la première fois devant Louis XIV. Il prêcha au Louvre le carême tout entier, pendant que l'abbé de Fromentières attirait au Val-de-Grâce un auditoire nombreux. Mais que Bossuet ait prêché au Val-de-Grâce le carême de 1663, immédiatement après Fromentières, c'est ce que je ne puis admettre, pour une raison bien simple, c'est que cette station y fut remplie par

le P. de la Noue Bouët, chanoine régulier de Saint-Victor. Par contre, ce que personne n'a jamais remarqué, et ce que la liste officielle des prédicateurs ne permet pas de révoquer en doute, c'est que l'archidiacre de Metz prêcha l'avent de 1663, conjointement avec l'évêque d'Amiens, aux Carmélites de la rue du Bouloy. C'est pendant cet advent, que Jules Mascaron de l'Oratoire débuta dans les chaires de Paris, en 1663, et non pas en 1666, comme l'affirme à tort M. Floquet. D'où il suit également, pour le dire en passant, qu'en faisant de Mascaron le précurseur de Bossuet, Thomas commettait, dans son *Essai sur les éloges*, une très forte méprise. Les autres stations de Bossuet à Paris se déduisent avec la même facilité. En 1665, il prêche le carême à Saint-Thomas du Louvre, pendant que le P. Senault fournit la station à Notre-Dame, et Biroat à Saint-Merry. Cette même année, il prêche l'avent au Louvre, devant Louis XIV, et le carême l'année suivante, en 1666, Mascaron lui succède dans cette chaire pour l'avent de 1666 et le carême de 1667. En 1668, Bossuet prêche l'avent à Saint-Thomas du Louvre, pendant que Mascaron remplit cette station au Louvre même. L'année d'après (1669), Bossuet nommé à l'évêché de Condom, prêche son dernier advent devant le Roi, en même temps que le P. Senault fournit son dernier advent aux Carmélites de la rue du Bouloy, et Bourdaloue son premier advent aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Enfin en 1670, sans faire une station complète, l'évêque de Condom prêche, le vendredi de la quatrième semaine de carême, aux Filles Nouvelles catholiques, et le samedi de la deuxième semaine aux Nouveaux convertis, tandis que Mascaron prêche le carême entier au Louvre, et Bourdaloue aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Telle est Messieurs, d'après la liste officielle des prédicateurs, la série des stations fournies par Bossuet à

Paris. Vous voyez d'après cela, qu'au moment où il ouvre son premier carême, le P. de Lingendes descend de la chaire que Senault et Biroat occupent depuis longtemps. Bossuet se mêle à eux et les laisse loin derrière lui. Paraissent un peu plus tard Fromentières et Mascaron. Leurs débuts coïncident avec les triomphes de Bossuet. Enfin, l'année même où l'évêque de Condom quitte la chaire pour diriger l'éducation du Dauphin, Bourdaloue y monte pour commencer sa longue et forte carrière. Quant aux autres orateurs sacrés de la deuxième moitié du dix-septième siècle, ils n'ouvrirent leurs grandes stations qu'à une assez bonne distance de Bossuet, Fléchier au Louvre en 1676, Fénelon aux Carmélites en 1680, le P. La Rue à Saint-Sulpice en 1676, et Massillon à l'Oratoire Saint-Honoré en 1699.

Ainsi, Messieurs, pour résumer ces détails, Bossuet a certainement prêché à Paris neuf grandes stations, de l'année 1660 à l'année 1670, à savoir cinq carêmes et quatre avents : le carême de 1660 aux Minimes, celui de 1661 aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, les carêmes de 1662 et de 1666 à la cour, et celui de 1665 à Saint-Thomas du Louvre ; l'avent de 1663 aux Carmélites de la rue du Bouloy, les avents de 1665 et de 1669 à la cour, et celui de 1668 à Saint-Thomas du Louvre. En y ajoutant bon nombre de discours détachés, des panégyriques et des sermons de vêtue, diverses prédications faites aux Nouvelles catholiques et aux Nouveaux convertis les vendredis et samedis de carême, plusieurs retraites prêchées à Saint-Lazare pour les ordinands, des conférences adressées aux Carmélites pendant le carême de 1668, plus cinq oraisons funèbres, on renferme, dans un cadre assez complet, la carrière oratoire de Bossuet à Paris, jusqu'à son entrée en fonction comme précepteur du Dauphin. Une centaine de sermons, parmi ceux qui nous restent, appartiennent à cette époque.

Bien qu'au témoignage de Ledieu qui, cette fois, a pu voir et entendre par lui-même, Bossuet ait beaucoup prêché durant les vingt-deux années de son épiscopat, nous ne possédons qu'un petit nombre de ces discours qui, à eux seuls, formeraient une ample collection. Mais pendant cette dernière période de sa vie, riche qu'il était du trésor d'idées qu'il s'était acquises par un si long ministère, l'évêque de Meaux se contentait, avant de monter en chaire, de tracer une petite ébauche. Encore, le plus souvent, ne fixait-il rien sur le papier. C'est au soin pieux que prenaient les Ursulines de Meaux de recueillir les paroles de leur premier pasteur, que nous devons la plupart des sermons qui nous restent de cette époque, et qui se montent à une vingtaine tout au plus, sans compter les quatre dernières oraisons funèbres. De sorte qu'en résumé, nous avons de Bossuet cent soixante-dix sermons et dix oraisons funèbres.

Vous concevez, Messieurs, que ce ne peut être là qu'une partie des productions oratoires de ce grand homme. Car, à ne s'en rapporter qu'aux listes fort imparfaites qu'il a dressées lui-même de ses sermons, il s'y trouve une quarantaine dont nous n'avons plus d'autre vestige que le titre; et combien de fois n'a-t-il pas prêché sans avoir rien écrit? ce qui me permet d'affirmer que, s'il est le premier de nos orateurs sacrés, il a été également le plus fécond de tous. La perte d'une partie des sermons de Bossuet est, sans contredit, la plus regrettable qu'aient faite dans ce genre la religion et la littérature en France. Et pourtant, quelle richesse d'éloquence et de doctrine dans le peu qui nous reste! oui, je ne crains pas de le dire, les sermons de Bossuet sont l'œuvre capitale de sa vie. Non pas certainement qu'il ne soit rien sorti de sa main de plus fini et de plus achevé. Mais c'est là qu'est ramassée, comme dans sa



source, toute la plénitude de ce grand esprit. Il n'est aucun de ses ouvrages qui ne soit le développement de quelqu'un de ses sermons. Comment ne pas croire, par exemple, que le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* ait été en germe dans le sermon qui porte ce titre et que nous avons perdu ? Tout le thème des *Variations* se trouve dans le premier point d'un sermon, prêché à la vêtue d'une nouvelle catholique par Bossuet, âgé de vingt-cinq ou de vingt-six ans ; il est là, serré avec une vigueur indicible. Le *Discours sur l'histoire universelle* n'est que le magnifique commentaire de la deuxième partie du sermon pour le neuvième dimanche de la Pentecôte, également composé à Metz. La *Politique sacrée* ne fait que réduire en système et coordonner les idées et les principes, disséminés dans les sermons qu'il avait prêchés devant Louis XIV. Enfin, tout ce qu'il y a dans ses oraisons funèbres de grand, de vif, de profond, est tiré de ses sermons. J'espère le montrer plus tard. Aussi s'en servait-il pour composer ses ouvrages, comme d'un répertoire, où il se retrouvait lui-même avec tout ce qu'il avait conçu et médité. Comment donc expliquer que soixante années se soient écoulées avant qu'une partie si importante de ses œuvres reparût au grand jour, et que jusque-là personne ne songeât à faire participer la France entière à ce trésor inépuisable d'éloquence et de théologie ? La raison est fort simple. Bossuet n'a jamais eu l'idée de publier ses sermons. Il ne concevait pas qu'on pût composer un écrit pour le seul plaisir d'écrire, et précisément pour se faire imprimer et devenir auteur. Personne moins que lui ne s'est préoccupé de la postérité. S'il se décidait à publier un ouvrage, c'est parce que les circonstances l'exigeaient, ou qu'il le croyait destiné à faire quelque bien. Quant à ses sermons, après y avoir mis toute l'appli-

cation de son esprit, il se jugeait quitte envers Dieu et envers les âmes. Que dirait ce grand homme, si, revenant au milieu de nous, il voyait que le plus mince écrivain ne peut se résigner à penser pour lui-même, sans se croire obligé d'entretenir l'univers de ce qu'il a rêvé au fond de son cabinet ? De là, de cet oubli de soi-même vraiment extraordinaire, le silence d'un demi siècle qui se fit autour de ces chefs-d'œuvre, dont le public avait fini par ne plus soupçonner l'existence. Et c'est, Messieurs, ce qui m'amène tout naturellement à vous parler des manuscrits de Bossuet, et de la manière dont il composait ses sermons. Je termine par là.

Tout le monde sait qu'à la mort de Bossuet, l'évêque de Troyes son neveu devint possesseur de ses manuscrits et, par suite, de ses sermons. La grande faute que fit ce prélat, ce fut d'en distraire un assez bon nombre, qui, répandus çà et là chez divers particuliers, ne devaient plus revenir au fonds commun. Non pas qu'il ne les estimât à leur juste valeur : on le voit assez par différentes copies qu'il en a faites de sa propre main. Mais il ne pensait pas que, dans l'état de désordre où se trouvaient ces manuscrits, il fût possible de songer à en donner une édition complète. Après sa mort, le président de Chazot, son neveu, les recueillit avec beaucoup d'autres manuscrits de l'évêque de Meaux ; et c'est dans la famille de ce magistrat que le bénédictin dom Déforis les a réunis, pour les mettre au jour en 1772. Depuis lors, les diverses éditions qui suivirent la sienne, sans en excepter celle de Versailles (1816), n'ont fait que la reproduire sauf sur quelques points. Mais ici, je dois laisser la parole au premier éditeur des sermons de Bossuet, pour vous donner une juste idée du labeur que présentait une telle entreprise.

« Jamais nous n'exprimerons, dit-il, assez exactement

l'état informe où ces sermons étaient réduits, et la répugnance que l'on pouvait sentir, en les examinant, à entreprendre de les transcrire. Tous étaient sur des feuilles volantes, fort confuses, dont le caractère très mauvais demandait une étude particulière, pour ne point se méprendre dans la lecture. Mais ce n'était là qu'une petite partie des difficultés qu'ils présentaient. Remplis de ratures, ils étaient chargés dans les interlignes d'une écriture extrêmement menue, beaucoup plus indéchiffrable que celle du corps du manuscrit ; et les mots, souvent ajoutés par-dessus pour servir de variantes, venaient encore augmenter la confusion et l'embarras. Une multitude de transpositions presque intelligibles, des additions de toute espèce, dont il fallait en quelque sorte deviner la place, pour trouver l'ordre et le fil du discours, étaient seules capables de décourager la meilleure volonté. Grand nombre de textes latins, pour l'ordinaire sans citations, et qu'il était souvent nécessaire de consulter dans les auteurs, soit pour en compléter le sens imparfait dans le manuscrit, soit même pour lire et bien entendre ce qui s'y trouvait marqué, rendaient encore le travail infiniment long et pénible. Mais nous tenterions en vain de faire ici l'énumération de tous les obstacles qu'on avait à surmonter, pour réussir à donner ces manuscrits au public ; il faut les voir, les examiner, si l'on veut en prendre une juste idée, et bien juger des peines et du temps que ce travail exigeait. » (Préface des sermons de Bossuet.)

C'est, Messieurs, ce que j'ai dû faire, et j'ai pu me convaincre par moi-même que, malgré la tentation bien naturelle qu'éprouve tout éditeur d'exagérer les difficultés de son œuvre, Déforis n'a pas été au-dessus de la vérité. La Bibliothèque impériale possède le plus grand nombre des sermons

manuscrits de Bossuet. Leur aspect est de tout point conforme à ce que vous venez d'entendre. Ce sont tantôt des feuilles de papier longues, sans marges ni colonnes, remplies de haut en bas, tantôt des feuilles plus courtes, à doubles rangées, pliées au tiers ou au quart, parfois même de simples chiffons que l'auteur trouvait sous la main. Parmi les sermons de Metz et les premiers de Paris, il en est dont l'exorde est jeté sur le revers d'une circulaire du chapitre de Metz. D'autres sont écrits sur la deuxième feuille d'une lettre reçue par Bossuet. Je citerai par exemple le fameux sermon sur *l'éminente dignité des pauvres dans l'Église*, où vous trouvez en travers, à la quatrième page, l'adresse d'une lettre « à M. l'abbé Bossuet à Paris » et à la sixième, une adresse semblable. Ceci ne prouve pas précisément que Bossuet voulût faire économie de papier, mais du moins qu'il apportait peu de soin à la partie matérielle de la rédaction. Son écriture inspire la même réflexion. Pour peu qu'on se soit familiarisé avec elle, on la reconnaîtrait sans peine entre mille, à ce trait brusque et rapide, à ces lignes irrégulières, à ces caractères heurtés qui expriment si bien la vivacité énergique de son âme, et qui contraste si fort avec l'écriture de Fénelon, modérément inclinée, arrondie avec grâce et finesse. Indécise d'abord, et quelque peu vague dans les premiers manuscrits, elle gagne dans les sermons de Paris en correction et en netteté, mais elle arrive vers la fin à une négligence qui en rend l'accès très laborieux. Bossuet s'en plaignait lui-même. « Mon écriture, disait-il à la sœur Cornuau, devient de jour en jour plus difficile pour moi et plus pénible pour les autres. » Ce n'était là toutefois que le moindre obstacle pour un éditeur de ses sermons. Ce qui était de nature à créer des difficultés plus sérieuses, ce sont les innombrables ratures

dont il charge ses manuscrits, les variantes qu'il introduit dans le texte primitif, les phrases qu'il intercale, les mots qu'il superpose ou qu'il rejette en marge, les passages qu'il interrompt ou qu'il transpose. C'est à cet écueil que Déforis a échoué. Tout est dit sur ce malheureux éditeur, et pour ma part je voudrais bien ne pas grossir la liste de ses accusateurs ; mais ses méfaits bibliographiques ne sont que trop certains. Non pas cependant qu'il me soit possible de répéter, ce que j'entends dire de tous côtés, que nous n'avons pas les sermons de Bossuet. Grâce à Dieu, ses infidélités ne s'étendent pas jusque-là. J'ajouterai même que son travail est une œuvre d'une patience prodigieuse. Mais son tort, son grand tort, c'est d'avoir voulu compléter ce qui ne saurait l'être. Au lieu d'ajouter à certaines phrases suffisamment claires, d'adoucir quelques expressions trop fortes, de polir çà et là des locutions un peu rudes, de fondre en un seul deux sermons qui reproduisent les mêmes idées sous des formes différentes, d'introduire au milieu du discours des additions qui, dans la pensée de l'orateur, ne devaient pas y entrer, il eût fallu tout simplement offrir Bossuet tel quel, tout Bossuet et rien que Bossuet. Voilà pourquoi l'œuvre des éditeurs de Bossuet est à refaire. Eh mon Dieu ! nous avons, dans l'histoire de l'éloquence sacrée, un exemple analogue qu'on soupçonne assez généralement, mais dont peu de personnes connaissent toute la portée. Je veux parler des sermons de Bourdaloue. Il est certain que le P. Bretonneau a corrigé d'un bout à l'autre son illustre confrère. Mais, je me hâte de le dire, Bourdaloue s'en est bien trouvé ; Bretonneau était un écrivain d'un goût sûr et ferme. Sans lui, ce prince de la logique oratoire avec ses longueurs, sa trempe d'esprit peu artistique, son entente incomplète du nombre

et de la délicatesse du style, eût beaucoup souffert à la lecture. Quand je lis par exemple le magnifique exorde pour le jour de Pâques, *surrexit non est hic*, que l'éditeur de Bourdaloue a su tirer d'un morceau long et diffus (comme il conste du manuscrit primitif), je ne puis m'empêcher de dire que Bretonneau lui a rendu un véritable service. Il ne peut pas en être de même de Bossuet ; son style est à lui comme sa pensée. Tout est marqué au coin de son génie. Il faut renoncer à dire ce qu'il a dit, ou le dire comme lui. On peut lui appliquer le mot d'un savant critique à propos de Pascal : « admirable écrivain quand il achève, il est peut-être encore supérieur, là où il fut interrompu. » D'où il suit que, pour le reproduire véritablement, il ne faut ni ajouter à ce qu'il a écrit ni en retrancher la moindre ligne. Espérons, Messieurs, que la religion et les lettres n'attendront pas longtemps qu'un ou plusieurs hommes d'intelligente initiative nous restituent les sermons de Bossuet avec une scrupuleuse fidélité.

Voyons, à présent, comment l'étude des manuscrits de Bossuet peut nous rendre compte de sa manière oratoire, en nous faisant assister pour ainsi dire au travail intime de son génie. Ce qui en ressort évidemment, c'est que jamais orateur n'a possédé un talent plus souple et qui se prêtât mieux aux exigences multiples de la parole. Tantôt, et c'est même le cas le plus fréquent, il se contente d'une simple ébauche, il esquisse son cadre à larges traits, il compose son plan à l'aide de quelques pensées fécondes qu'il échelonne, par intervalles, comme autant de jalons qui le guideront plus tard dans le feu du discours. Sûr de lui-même et de sa parole, il s'en rapporte à l'inspiration du moment, pour développer ce qu'il a conçu, et pour donner de l'ordre et de la vie aux

pensées qu'il a jetées pêle-mêle devant lui. Cette méthode, il l'applique surtout dans les dernières années de sa vie, alors qu'une grande habitude de la parole le dispensait en quelque sorte d'une préparation plus longue. Il est vrai de dire cependant que, même parmi les œuvres de sa jeunesse, on rencontre déjà plusieurs de ces ébauches tracées d'une main ferme et vigoureuse, qui resserrent en quelques pages un discours tout entier. Tantôt, également, il écrit un sermon à l'avance et d'un bout à l'autre. Il use de ce procédé pour ses panégyriques, pour les sermons de vêtüre et, la plupart du temps, pour les grandes stations de Paris. Et s'il faut vous dire là dessus toute ma pensée, je ne concevrais pas qu'il eût mis à les composer un soin si minutieux, s'il n'avait voulu les prononcer tels qu'il les avait écrits, tout en se réservant la plénitude de ses moyens, et sans s'astreindre jamais à une reproduction servile. Il lui arrivait à cet égard ce qui est le propre de tout homme doué d'une forte mémoire, de savoir parfaitement ce qu'il avait écrit sans avoir la peine de l'apprendre. Si je regarde d'un peu plus près un de ces discours auxquels Bossuet a porté un soin particulier, je le vois d'abord qui, dans un travail préliminaire, ramasse quelques passages de l'Écriture et des Pères. Puis il pose le texte toujours choisi avec un à-propos admirable. Il est rare que sa plume s'embarrasse dans l'exorde. D'ordinaire, il le produit comme d'un jet. Il lui en coûte davantage pour arriver à une division qui exprime parfaitement son sujet. Là se place presque toujours, entre l'exorde et le corps même du discours, un travail de préparation, dans lequel Montaigne aurait trouvé parfois ce qu'il blâmait dans Cicéron « des longueries d'apprêt. » Ce léger défaut, qui lui est commun avec Bourdaloue et la plupart des prédicateurs du dix-septième

siècle, ne disparaît complètement que dans Massillon. Une fois la division bien marquée, Bossuet s'apprête à développer un point après l'autre. Il hésite quelque peu en commençant, parce que les premières idées engagent la suite. Mais l'hésitation dure peu. Devenu bientôt maître de sa pensée, il la mène où il veut. Deux ou trois pages se succèdent presque sans rature. On voit que sa verve se répand, que la veine se prolonge, que l'inspiration continue. Bossuet domine son sujet en plein. Mais tout à coup, il s'arrête : sa plume a rencontré un obstacle. Soit embarras, soit lassitude d'esprit, les idées se pressent avec plus de lenteur, l'expression arrive moins correcte et moins précise. Alors le manuscrit prend un aspect incroyable pour quiconque ne l'a pas vu. C'est une vraie bataille de mots. Bossuet efface, change, corrige, reprend, tâtonne, cherche, jusqu'à ce que sa plume, libre de toute entrave, retrouve son cours paisible et régulier. Pour vous faire assister à l'un des moments de ce travail opiniâtre, je vais choisir quelques phrases, non pas de celles qui sont dans la mémoire de tout le monde. Vous m'accuseriez sans doute de chercher une preuve trop facile. Je prends un passage, qui ne ferait pas deviner ce qu'il a coûté à Bossuet. C'est le commencement de la troisième partie de son sermon *sur les vaines excuses des pécheurs*, pour le Dimanche de la Passion. Ce passage le voici :

« Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Évangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rébellion en alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire : c'est alors, Messieurs, qu'ils triomphent,



et qu'ils croient que désormais il n'y a plus rien qui puisse combattre leur impénitence. »

Notons rapidement les divers changements que Bossuet fait subir à sa pensée, avant de lui donner la forme que vous venez d'entendre.

« Les pécheurs superbes et opiniâtres *s'imaginent, cherchant de tous.* » Un trait passé sur ces derniers mots nous avertit que l'orateur hésite. Il les remplace incontinent par ceux-ci : « cherchant de tous côtés des excuses, s'imaginent être très forts quand ils ont trouvé des *complices.* » Ce mot lui paraît un peu dur : il se réserve de le remplacer, en parlant, par celui « d'exemples » qu'il superpose comme variante. Il continue. « *Et nous voyons surtout quand... qu'ils croient leur iniquité bien assurée quand.* » Évidemment sa plume s'embarrasse. Il renonce à cette proposition qu'il efface, et il poursuit d'un trait. « *Et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont établis pour les instruire. C'est pourquoi étant convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison de ne faire pas ce qu'enseignent...* » Arrivé à ce mot, Bossuet s'aperçoit qu'il aurait dû commencer par où il a fini. Mécontent de sa rédaction, il sacrifie sans pitié tout ce qu'il vient d'écrire, promène deux barres transversales sur le paragraphe entier, et reprend :

« Les pécheurs superbes et opiniâtres, *n'ayant, ne trouvant plus.* » Ces deux mots n'expriment pas toute sa pensée. Il y substitue cette autre expression bien plus forte : « convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison pour se défendre contre ce que *leur* enseignent. » La phrase est incorrecte. Nouvelle rature. Bossuet recommence, et cette fois il trouve juste. « Qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Évangile, s'imaginent faire quelque chose

bien considérable *pour assurer leur rébellion.* » Ces quatre mots forment un pléonasme. Bossuet les efface, ce qui n'empêche pas Déforis de les conserver, et les éditeurs de Versailles après lui. Le reste coule de source. La période est achevée.

Certes, Messieurs, voilà un travail opiniâtre, et qui se répète en plus de mille endroits. On ne soupçonnerait pas, en lisant le texte imprimé, ce qu'il en a coûté d'efforts à Bossuet pour arriver à cette phrase magistrale, à cette période si pleine, à ce style vigoureux et serré. Et pourtant, à y regarder de près, il n'y a pas lieu de s'en étonner. On naît orateur sans doute, mais on ne s'improvise pas écrivain. On le devient à force d'étude et de patience. Pas plus qu'un autre, l'écrivain de génie ne peut se soustraire au précepte de Boileau : « ajoutez quelquefois et souvent effacez. » Quand je songe que Pascal a refait ses *Provinciales* six et dix fois, *sexies ac decies de integro*, dit Nicole, et qu'il a refondu la dix-huitième jusqu'à treize fois, je ne suis nullement surpris de la sévérité que Bossuet exerçait envers lui-même. Les choses durables ne se créent pas autrement. Nous sommes donc en présence d'un double fait que nous révèlent également les manuscrits de ses sermons : d'une part, une spontanéité telle qu'on dirait une improvisation, tant ces discours paraissent fondus d'un seul jet ; de l'autre, un travail de style qui se trahit à chaque pas. Je vous laisse, Messieurs, avec cette conclusion qui jette de vives lumières sur l'éloquence de Bossuet, en montrant que deux choses ont, dans une égale mesure, concouru à sa perfection : l'inspiration et l'art.

Je vous demande pardon, Messieurs, de vous avoir retenu aujourd'hui sur des questions de détail, et de détail presque matériel. Mais à mon avis elles sont indispensables pour

se rendre parfaitement compte des œuvres d'un homme. Il s'agit à présent d'examiner d'un peu plus près les beautés oratoires que renferment les sermons de Bossuet. Ce sera le sujet de mes leçons suivantes.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE DES MATIÈRES

---

## PREMIÈRE LEÇON

### DISCOURS D'OUVERTURE

Difficulté du cours d'éloquence sacrée. — La parole profane et la parole sacrée. — Le langage du Christ, idéal de la parole humaine. — Le style des évangélistes, des apôtres et des premiers Pères. — L'apologie devant les bourreaux et en face de Julien l'apostat. — L'âge d'or de l'éloquence chrétienne : les docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine. . . . . 1

## DEUXIÈME LEÇON

### DISCOURS D'OUVERTURE (Suite)

La parole sacrée victorieuse des barbares. — Son action en Gaule, en Espagne et en Italie. — Son obscurcissement passager après le huitième siècle. — Dieu le veut ! Pierre l'Ermitte et saint Bernard. — La parole, organe de l'enseignement scolastique : les grands théologiens du moyen âge, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, Duns Scot. — Dante, l'Homère du christianisme. — Les mystiques, le livre de l'*Imitation de Jésus Christ*. — Le glaive de la parole repousse le protestantisme. — Saint François Xavier et les missionnaires. — L'éloquence sacrée brille d'un vif éclat, au siècle de Louis XIV. . . . . 23

## TROISIÈME LEÇON

### COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le dix-septième siècle comparé aux siècles qui l'ont précédé et à ceux qui l'ont suivi. — Il a eu ses admirateurs exclusifs et ses détracteurs passionnés. — Ce qui fait qu'un siècle est grand : il faut que la pensée s'élève vers Dieu, au lieu de s'abaisser vers la terre. — Les gloires littéraires rayonnent autour des grandeurs politiques du siècle de

Louis XIV. — La langue française purifiée aux sources de la Grèce et de Rome, l'éloquence, la philosophie, la poésie, l'histoire, les sciences et les arts se mettent au service de l'Église : pénibles contrastes de notre époque..... 45

## QUATRIÈME LEÇON

## SAINT FRANÇOIS DE SALES

Il vaut mieux étudier l'éloquence sur le vif que d'en tracer les règles abstraites. — Objet du cours : les chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée au dix-septième siècle. — Saint François de Sales est le lien naturel qui relie cette époque à la précédente : aux grâces naïves de Montaigne il joint la noblesse des écrivains du grand siècle. — Contraste entre saint François de Sales et Calvin. — La jeunesse, les études et les maîtres de saint François de Sales. — L'apôtre du Chablais ; ses prédications et ses controverses : *sponte favos, ægre spicula*. — Caractère de sa personne et de ses écrits. — *L'Étendard de la Croix*. — Saint François de Sales doit être notre modèle dans les luttes de la doctrine..... 67

## CINQUIÈME LEÇON

## SAINT FRANÇOIS DE SALES (Suite)

*L'Introduction à la vie dévote*. — Y a-t-il place pour l'éloquence dans un livre de piété? — La vie intérieure et la vie extérieure : autant la nature et la société nous entraînent au dehors, autant notre âme, avide de bonheur, a besoin de se replier sur elle-même. — L'amitié de Dieu, que le paganisme n'a jamais pu goûter, répond au désir le plus intime de notre être. — L'incarnation, mystère de piété : l'idée chrétienne de l'Homme-Dieu en regard de l'anthropologie. — L'amour est le grand ressort de l'éloquence : il suffit de bien aimer pour bien dire. — Les beautés littéraires du mysticisme. — Portrait de la vraie et de la fausse dévotion, d'après saint François de Sales. — *Le Traité de l'amour de Dieu* comparé aux autres ouvrages du même genre. — Parallèle entre les écrits de Montaigne et ceux de l'évêque de Genève..... 89

## SIXIÈME LEÇON

## DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Une critique de la Bruyère. — L'éloquence de la chaire, son caractère propre, son efficacité merveilleuse : la part de Dieu et la part de

l'homme. — Les prédicateurs au temps de la Ligue, et sous le règne de Henri IV. — Triple défaut de l'éloquence sacrée au seizième siècle et au commencement du dix-septième : l'abus de la scolastique, le mélange du sacré et du profane et la fausse rhétorique. — Le style des sermons et les termes d'école ; les distinctions du P. Cotton ; un discours de Satan. — La mythologie apparaît dans la chaire, dès le quatorzième siècle ; l'éloquence religieuse parle une langue païenne, aux États-Généraux de 1616 ; fautes de goûts et qualités oratoires de Pierre Camus, évêque de Belley ; Corneille Musso et le cheval de Troie. Saint Vincent Ferrier, d'accord avec Érasme, déplore que les auteurs profanes aient usurpé, en chaire, la place de l'Évangile. 115

## SEPTIÈME LEÇON

DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE  
(Suite) — SERMONS ET LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

A quelle cause attribuer l'influence néfaste de la mythologie sur l'éloquence sacrée, au seizième siècle ? — Le moyen âge, moins soucieux de la forme que de la pensée, avait négligé l'art de la diction ; tandis que l'antiquité chrétienne n'avait pas dédaigné de mettre au service de l'Église les trésors littéraires de la Grèce et de Rome. — La Renaissance, louable à tant d'autres égards, poussa jusqu'à l'engouement son admiration pour les lettres païennes. — Sannazar et le cardinal Bembo. — Une fausse rhétorique, commune aux lettres sacrées et profanes, introduit dans la chaire l'emphase et l'afféterie. — L'oraison funèbre de Crillon par le P. Bening, et celle de Henri IV par André Valladier. — Saint François de Sales, réagit avec succès contre le mauvais goût, dans son *Traité de la prédication*. — Est-il toujours fidèle à ses principes ? — Son oraison funèbre du duc de Mercœur. — Un parallèle entre Bossuet et l'évêque de Genève, à propos du sermon sur l'Assomption. — Le genre épistolaire, envisagé en lui-même et dans l'histoire de l'Église. — Les lettres de saint François de Sales comparées à celles de madame de Sévigné..... 138

## HUITIÈME LEÇON

SAINT VINCENT DE PAUL — M. OLIER

Le génie de la charité, source d'éloquence dans saint Vincent de Paul. — Caractères différents de la prédication, suivant qu'elle s'adresse à la cour ou au peuple des campagnes. — La « petite manière » de M. Vincent. — Bossuet à l'école de saint Vincent de Paul. — Les sermons de charité dans l'Église catholique. — Un plaidoyer en faveur

des enfants abandonnés. — Les lettres de saint Vincent de Paul. — M. Olier, fondateur des séminaires. — Pourquoi la sainteté de la vie est nécessaire à l'orateur sacré. — M. Olier, le métaphysicien de la piété; son style empreint de mysticisme, ses ouvrages spirituels. — Traits communs de saint Vincent de Paul et M. Olier..... 463

## NEUVIÈME LEÇON

## LE CARDINAL DUPERRON

La plus belle période du dix-septième siècle est-elle antérieure au règne de Louis XIV? — Les luttes de controverse succédant aux guerres de religion. — Le cardinal Duperron, évêque d'Évreux, et Du Plessis Mornay, le pape des huguenots, à la conférence de Fontainebleau. — Caractère de Duperron, ses études de jeunesse, son style, sa méthode de polémique. — Éloge de Ronsard; conférences à la cour. — Duperron et Fénelon, à propos des atomes. — *Le Traité de l'Eucharistie*, et la réplique à la *Réponse du roi de la Grande-Bretagne*. — Quelles qualités doit avoir un livre d'érudition? — Contrastes entre l'évêque d'Évreux et l'évêque de Meaux. — Duperron aux États généraux de 1614; le serment de fidélité au roi. — Le cardinal de Bérulle, ses premiers ouvrages: *bref discours de l'abnégation intérieure*, le traité des *Energumènes* et les *Discours de controverse*. — Bérulle est moins dialecticien et plus orateur que Duperron. — Un argument contre le protestantisme. — Le Carmel et les vraies héroïnes du dix-septième siècle..... 493

## DIXIÈME LEÇON

## LE CARDINAL DE BÉRULLE — LE CARDINAL RICHELIEU

*Traité des grandeurs et de la vie de Jésus*. — Bérulle, ébauche de Bossuet. — Magnifique exposé du mystère de l'Incarnation: l'humanité vient de Dieu par le Verbe, et revient à Dieu par le Verbe incarné. — La chaine d'or rêvée par Homère et Platon. — La doctrine de Bérulle comparée à celle de saint Paul. — *Le sursum corda* de la philosophie. — Qu'est-ce que l'ordre surnaturel? — Le style de Bérulle; ses aphorismes et ceux de Blaise Pascal. — *Élévation* sur sainte Madeleine. — Lettres à Henriette de France. — Deux grandes figures: Bérulle et Bossuet. — Influence de Bérulle sur les hommes de son siècle. — Richelieu, sa politique intérieure et ses alliances étrangères. — Était-il orateur? — Le controversiste: *Défense des principaux points de la foi catholique contre les ministres de Charleux*. — Ce que Richelieu pensait de la violence comme moyen de

conversion. — Richelieu, écrivain mystique : *Traité de la Perfection chrétienne*. — La vie contemplative l'emporte-t-elle sur la vie active ? ..... 214

## ONZIÈME LEÇON

LES DEUX LINGENDES — LE P. SENAULT — LE P. LEJEUNE

Bossuet paraît sur la scène, au moment où Richelieu la quitte. — Un jugement de Massillon sur la décadence de la chaire. — Causes diverses qui ont contribué à la réforme du goût. — L'éloquence sacrée s'est relevée surtout par ses propres efforts. — Les prédécesseurs immédiats de Bossuet. — Jean de Lingendes, évêque de Mâcon. — Une erreur de Voltaire. Fléchier, plagiaire de Lingendes. — Le père Claude de Lingendes, jésuite, que La Harpe confond avec l'évêque de Mâcon, fait déjà pressentir Bourdaloue. — Le discours de Molinier sur le triomphe de la croix. — Le père Senault, sa méthode régulière, son style plus correct que brillant. — Le père Lejeune, type du prédicateur missionnaire ; ses défauts et ses qualités oratoires ; il frappe en aveugle. — Une peinture de l'enfer. — Synthèse des cours précédents. .... 244

## DOUZIÈME LEÇON

DU GÉNIE

Le génie de Bossuet déconcerte la louange et la critique. — Le génie se reconnaît à deux signes extérieurs : l'enthousiasme des contemporains et l'admiration de la postérité. — Qu'est-il dans son essence ? — Est-ce l'esprit, le bon sens, une longue patience ou la force de caractère ? — Le génie est, avant tout, et dans une certaine mesure, une participation à l'énergie créatrice. — Création et *poésie*. — Le génie dans les différents ordres de la pensée humaine. — Le génie industriel réveille les forces inconnues qui dorment au sein de la nature. — Le génie artistique revêt le beau de formes originales, et crée avec la légende de nouveaux personnages. — Le génie politique fonde, comme César, des institutions durables. — Le génie philosophique, avec Socrate, Aristote et Platon, sait ramener l'idée qui s'égare aux types éternels du vrai, du beau et du bien. — Le génie religieux retrouve dans le passé de l'histoire, et suit de l'œil dans l'avenir la trame mystérieuse de la pensée divine, à laquelle se rattachent tous les événements de ce monde ..... 266



## TREIZIÈME LEÇON

## DU GÉNIE DANS L'ÉLOQUENCE

L'éloquence est-elle un don ou un art ? — C'est la faculté d'agir sur les hommes par la parole. — Les trois éléments de la parole : l'idée, l'expression et le mouvement. — Le travail de l'intelligence : l'idée dans Démosthène ; comment une intuition de génie fait jaillir la lumière du rapprochement des idées ; *non nova, sed nove* ; l'art de Lacordaire. — Le travail de l'imagination pour trouver une forme à la pensée ; le coup de pinceau du génie : la vie humaine peinte par Bossuet. — L'inspiration, source de toute poésie : le vif sentiment de la nature. — Le don d'émuouvoir ; la passion oratoire. Comment ébranler la volonté, après avoir charmé l'esprit ? *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*. — Discours sur les victimes de Chéronée : Saint Jean Chrysostome s'enflammant au souvenir de saint Paul..... 289

## QUATORZIÈME LEÇON

## BOSSUET ET LA BIBLE

Les biographes de Bossuet. — Trois illustres bourguignons : saint Bernard, Bossuet et Lacordaire. — Parallèle entre l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Meaux. — Ce qu'il faut penser de l'influence des milieux. — La jeunesse de Bossuet : *bos suetus aratro*. — Comment il a connu la Bible, et pourquoi il l'a tant aimée. — Ce qu'il doit aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Bossuet et saint Paul. — Les beautés de l'Écriture et son influence sur toutes les littératures chrétiennes ; le *Paradis perdu*, la *Messiede*, *Esther* et *Athalie*, le *Génie du Christianisme*, les *Harmonies* de Lamartine. — La question des classiques ; deux langues comparées : *linguæ latinæ potentia, linguæ græcæ gratia*. — Le latin dans l'Église. — Bossuet a emprunté au génie grec sa pompe harmonieuse, et au génie latin son énergique concision. — Comment il faudrait faire la statue de Bossuet..... 314

## QUINZIÈME LEÇON

## BOSSUET, CORNEILLE ET PASCAL

Dans quelle mesure Bossuet a-t-il profité de ses contemporains pour sa formation littéraire ? — Liste des auteurs français qu'il préférerait. — Rapports et divergences entre les idées philosophiques de

Bossuet et le système de Descartes. — Services rendus à notre langue par certains traducteurs du dix-septième siècle. — Le style de Balzac jugé par Bossuet. — Le *Socrate chrétien*. — Balzac excelle à donner plusieurs formes à une idée simple. — La poésie dramatique et l'éloquence de la chaire : le génie oratoire de Corneille comparé à celui de Bossuet; *Polyeucte*. — Blaise Pascal : pourquoi les *Pensées* n'ont pas dû influer sur les sermons de Bossuet, ni les sermons sur les *Pensées*. — Bossuet s'est-il inspiré des *Provinciales* de Pascal ? — Ces deux écrivains n'ont pas la même manière de combattre les casuistes. — Conclusion : Bossuet a profité largement des classiques anciens, assez peu des contemporains ; mais il relève avant tout de lui-même..... 335

## SEIZIÈME LEÇON

## CARRIÈRE ORATOIRE DE BOSSUET. — COMMENT IL COMPOSAIT SES SERMONS

Est-il vrai, comme le prétend le cardinal de Bausset, que le dix-septième siècle aurait accueilli avec indifférence les sermons de Bossuet ? Témoignage contraire des auteurs profanes et des orateurs sacrés du siècle de Louis XIV. — Faut-il admettre, avec Voltaire, que la renommée de Bourdaloue éclipsa celle de Bossuet ? Les qualités et les défauts de Bourdaloue ; son portrait tracé par Fénelon. — Les trois grandes périodes de la carrière oratoire de Bossuet. — Discussion, à propos des sermons de Metz et des sermons du collège de Navarre. — Excellentes études de M. l'abbé Vaillant. — Chronologie exacte des prédicateurs de Carême et d'Avent, à Paris, de 1646 à 1700, d'après la liste officielle de la Bibliothèque impériale : erreur des biographes sur ce sujet. — Ce qui nous reste des sermons de Bossuet nous fait regretter davantage la perte de beaucoup d'autres. — Comment expliquer cette perte, et pourquoi les sermons n'ont-ils été publiés qu'en 1772, soixante-huit ans après la mort de l'auteur ? — Difficultés qu'avait à surmonter l'éditeur Déforis : son mérite et ses torts. Le P. Bretonneau fut mieux inspiré, quand il corrigea Bourdaloue. — Bossuet au travail : préparation d'un sermon ; ébauches et ratures ; hésitations de style, batailles de mots. — Un exemple pris dans le manuscrit du sermon *sur les vaines excuses des pécheurs*..... 359

ERBATA..... 392

## ERRATA

---

Page 366, au lieu de : *celles de madame Yoland, 1636, de Monterby.*

LIRE :

*celles de madame Yolande de Monterby, 1636,*













